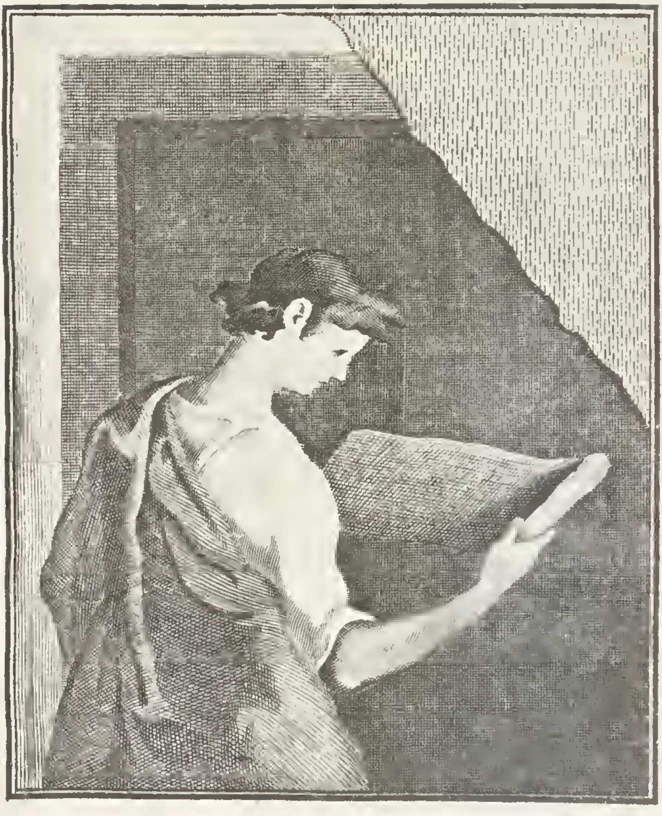

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/memoirespourlhis1734unse

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1734.

Collegii Billom Soc. Jesu.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Janvier 1734.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1718.	12. v.
1702.	12. v.	1719.	12. v.
1703.	12. v.	1720.	5. v.
1704.	13. v.	1721.	12. v.
1705.	12. v.	1722.	12. v.
1706.	12. v.	1723.	12. v.
1707.	12. v.	1724.	12. v.
1708.	12. v.	1725.	12. v.
1709.	12. v.	1726.	13. v.
1710.	12. v.	1727.	12. v.
1711.	12. v.	1728.	12. v.
1712.	12. v.	1729.	12. v.
1713.	12. v.	1730.	12. v.
1714.	12. v.	1731.	12. v.
1715.	12. v.	1732.	12. v.
1716.	12. v.	1733.	12. v.
1717.	12. v.	1734.	1. v.

AVERTISSEMENT.

PErsonne n'ignore que ce Journal Litteraire doit son établissement à la protection de Monseigneur le Duc du Maine, & qu'il a cours depuis l'année 1701 sous le titre de *Memoires* de Trévoux *pour servir à l'Histoire des Sciences & des beaux Arts.* En vertu du Privilége que les Jesuites ont obtenu de Sa Majesté, cet Ouvrage périodique, qui a paru & qui continuera de paroître sous les auspices de son Altesse Sérénissime, sera désormais imprimé à Paris & distribué chez Chaubert, à commencer du mois de Janvier de de l'année 1734.

Ce nouvel arrangement procure un double avantage aux continuateurs du Journal. L'Ouvrage ne sera plus, comme auparavant, abandonné à la discrétion d'un Libraire de Province; & imprimé sous leurs

yeux, il aura du moins le mérite des Livres retouchés, revûs & corrigés de la main même des Auteurs. De plus, ils auront la ſatisfaction de ſervir le Public à point nommé, ſans être aſſervis à la difficulté du tranſport, ou au caprice, ou aux lenteurs d'un commiſſionnaire.

On peut bien préſumer que les Continuateurs ſont engagés plus que jamais à redoubler leur attention & leurs ſoins, pour remplir avec honneur le plan qu'ils ſe ſont tracés d'un Journal auſſi intéreſſant par le choix & par la variété des ſujets, que par la maniere de les traiter. Il ſeroit inutile, & encore plus téméraire, d'oſer ſe répondre du ſuccès; c'eſt au Public de décider ſur ces ſortes d'Ouvrages, & d'en apprétier la valeur. Ainſi, ſans faire parade des divers talens qu'on a réunis en commun pour donner à ces Mémoires une forme plus parfaite, nous attendrons avec docilité le jugement des Lecteurs éclairés, dont nous nous ferons gloire de ſuivre les lumieres.

L'eſprit de partialité eſt un écüeil dangereux où bien des Journaliſtes ont échoüé. Le reproche qu'on fait encore à quelques-uns d'entr'eux de juger des Ouvrages d'autrui ſur le rapport de la paſſion & des préjugés, n'eſt que trop bien fondé, On nous ſçaura gré ſans doute des précautions que nous ſommes réſolus de prendre pour ménager la délicateſſe des Auteurs. Le devoir d'un Journaliſte ſe borne à rendre un compte fidéle des Livres dont il eſt chargé de faire l'analyſe. S'il lui faut emprunter le ſecours de la critique, la politeſſe, la probité & la Religion lui preſcrivent des regles dont il ne doit jamais ſe départir. Affecter les airs & le ton de cenſeur ou de juge, c'eſt uſurper un droit qui n'appartient qu'au public arbitre ſouverain de la réputation des Auteurs & du mérite de leurs Ouvrages.

Il eſt une ſorte d'Ecrits qui courent aujourd'hui le monde, & dont apparemment la ſource ne tarira pas ſi-tôt. De ceux-là le public veut

bien nous tenir quittes. Comme ils n'ont rien de commun avec les Lettres, ils ne sont point compris dans la sphére d'un Journal de Littérature, & on ne doit les considérer que comme des hors-d'œuvres, qui dérangeroient la symmétrie d'un Ouvrage consacré à l'*Histoire des Sciences & des beaux Arts.* D'ailleurs, tous ces imprimés, qui paroissent sous la forme de brochures ou de feuilles volantes, n'ont pas besoin de notre plume pour être connus. D'autres, sans nous, se réservent le soin de les produire & de les multiplier. Ainsi ce seroit en vain que nous leur donnerions place dans nos Mémoires. Le Journal n'y perdra rien. A la faveur des correspondances que nous avons établies dans les Pays Etrangers, peu des Ouvrages qui s'impriment hors deFrance, échapperont à nos recherches.

Dans la vûë d'enrichir ces Mémoires, & pour l'intérêt des particuliers qui voudroient pressentir le jugement du public, nous leur offrons d'insérer à la suite de nos Ex-

traits les Eſſais & les projets qui nous ſeront addreſſés de leur part en affranchiſſant le port. Nous faiſons les mêmes offres à ceux qui ſouhaiteroient de publier leurs découvertes en matiere de Phyſique, de Medecine, de Mathématiques, de Belles Lettres, d'Hiſtoire, de Chronologie, &c.

L'addreſſe eſt au Pere Roüillé, Jéſuite, au Collége de Loüis le Grand, ruë ſaint Jacques.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le preſent Journal aïant pour titre : *Memoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts*, dans leſquels je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 5 Mars 1734.

Signé, LE ROUGE.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1734.

ARTICLE I.

NICOLAI CUSANI Cardinalis de noviſſimis diebus conjectura. *C'eſt-à-dire, Conjecture du Cardinal de Cuſa ſur les derniers jours.* Tom. II. p. 932. des Oeuvres Theolog. Philoſ. & Mathem. de ce Cardinal. Edit. de Baſle, an. 1565.

BR.

NOus avons donné (au mois de Septembre 1733 article 69 p. 1507) un extrait de la Vie du

Cardinal de Cuſa, où nous n'avons parlé qu'en deux mots de ſa prétenduë conjecture ſur *les derniers jours* ou *la fin du monde*. Comme cette conjecture, érigée en prophétie, a fait un certain bruit parmi les ſimples d'un certain monde, quelques perſonnes habiles ont ſouhaité que nous en fiſſions un article à part, & que nous en diſſions notre ſentiment, ou plutôt celui du public. Voici la piece entiere fidellement traduite du Latin. Elle eſt un peu longue, & ſera ſans doute ennuïeuſe pour les Gens de Lettres. Mais il vaut mieux tout mettre, que de faire ſoupçonner des altérations par des retranchemens. Elle ſera entremêlée & ſuivie de quelques réflexions, que le Lecteur un peu éclairé n'aura pas manqué de faire avant nous. Il faudra nous pardonner la latinité Allemande en François, en faveur de l'exactitude.

Conjecture, &c. » L'Univers en-» tier dépend tellement de la vo-» lonté du Tout-puiſſant, qu'aucun » homme, loin de pouvoir pénétrer

» dans les desseins de Dieu, ignore
» les pensées secretes d'un autre
» homme. Ainsi il ne nous appar-
» tient pas de fixer les événemens
» temporels qui sont en la puissance
» du Pere, à qui tout est présent
» d'une maniere indépendante du
» tems. Nous devons d'autant plus
» nous détourner de la recherche
» curieuse des choses futures (nous
» qui en comparaison de nos peres
» n'avons ni sainteté ni science) que
» presque tous ceux qui ont laissé
» jusqu'à présent quelques écrits sur
» le calcul des tems, ont été les dup-
» pes de je ne sçai quelle trompeuse
» conjecture. Cependant, tout or-
» güeil à part, je ne croi pas qu'on
» soit répréhensible d'user d'une pieu-
» se & édifiante recherche pour ti-
» rer des saintes Ecritures quelque
» conjecture de l'avenir, dans la vûë
» de nourrir & de consoler notre
» pieté dans le pelerinage de cette
» vie. Car nous faisons tous nos ef-
» forts pour connoître en cette vie
» l'incompréhensible verité, quoique
» nous sçachions bien que nous n'en

» pouvons approcher dans ce monde
» que par le ſecours des Enigmes,
» & que nous ſommes toujours in-
» finiment éloignés de la voir telle
» qu'elle eſt.

I. Reflexion. Cet exorde dévot a bien l'air du oui ou du non, du pour & du contre, c'eſt-à-dire d'une contradiction. Mais nous en trouverons tant d'autres bien démontrées, qu'il ne faut pas d'abord chicaner pour ſi peu.

» Voici l'unique point où je croi
» qu'un Chrétien doit ſe fixer dans la
» conſidération de l'avenir. Paul après
» avoir été ravi au troiſiéme Ciel,
» déclare que la ſeule ſcience dont
» il ſe fait honneur parmi les Sçavans,
» c'eſt la connoiſſance du Chriſt cru-
» cifié, en qui il diſoit que toutes
» les ſciences poſſibles ſont renfer-
» mées comme dans le Tréſor de la
» Sageſſe. Si donc nous voulons un
» peu prévoir les tems du Chriſtia-
» niſme, autant qu'il convient à des
» Chrétiens, nous ne pouvons mieux
» faire que de jetter les yeux ſur le
» pélerinage de Chriſt ſur la terre.

» Car, comme il nous l'enſeigne,
» ſi nous voulons mener une vie chré-
» tienne, nous devons l'apprendre
» de lui-même, qui a dit : Appre-
» nez de moi que je ſuis doux &
» humble de cœur. Il nous a donné
» l'exemple, afin que nous marchions
» ſur ſes traces.

2. Reflex. Nous devons imiter J. C. en vivant chrétiennement. Donc nous devons nous regler ſur ſa vie mortelle pour juger quand le monde finira. La concluſion eſt admirable.

» Il nous inſtruit auſſi (le Chriſt)
» comment tous les fideles ſont ſes
» membres, quand il dit que ce
» qu'on fait au moindre des ſiens,
» on le fait à lui-même. L'Egliſe eſt
» donc ſon corps myſtique. Elle ſuit
» ſon Chef qui a pénétré les Cieux;
» & l'Aſcenſion de l'un eſt le modele
» du pelerinage de l'autre. Le Chriſt
» a précédé comme modele : l'Egliſe,
» comme image, le ſuit. Moïſe vit
» la verité ſur la montagne où elle
» ſe découvrit à lui tout à coup,
» comme il l'a expliquée depuis

» ſucceſſivement après que la viſion » eut diſparu. Un homme qu'on va » repreſenter ſe voit en un moment » de la tête aux pieds. Mais le Scul- » pteur qui entreprend d'en faire la » ſtatuë a beſoin d'une ſuite & d'un » intervale de tems.

3. Reflex. Remarquez un peu où va nous mener ce raiſonnement de *préceder* & *ſuivre*, de *moment* & de *ſucceſſion de tems.*

» Le Chriſt eſt entré en ce monde » comme enfant. Il a crû en ſageſſe » & en âge. Il eſt devenu homme, » enſeignant la verité, & il y a mar- » ché juſqu'à ce qu'il ait été mis à » mort, pour avoir rendu témoigna- » ge à la verité. Il a laiſſé ſa poſ- » terité, ſçavoir l'Egliſe, dans la- » quelle il eſt demeuré, comme » Adam en Eve ſon épouſe formée » de ſa chair & de ſes os; afin de » nourrir cette Egliſe, ſa poſterité, » comme une épouſe qu'il devoit » faire paſſer dans la maiſon de ſon » Pere. L'Egliſe en *renaiſſant* dans ce » monde a paru comme enfant. Elle » a crû en âge & en ſageſſe, & elle

» a *rempli* le pelerinage de ce monde. » Comme donc il faut jetter les yeux » ſur la verité exemplaire, nous con- » jecturons avec raiſon que la vie » mortelle de Chriſt doit s'expliquer » par rapport à l'Egliſe.

4. REFLEX. On ne nous accuſera point d'infidelité dans la traduction. Elle répond mot pour mot & penſée pour penſée au latin, d'un bout à l'autre.

» Or le Chriſt dit qu'il eſt *le fils* » *de l'homme & du ſabbat*, & que » c'eſt en ſa perſonne que s'accom- » plit ce qu'Iſaïe a prophetiſé de l'an- » née du Seigneur, qui eſt l'année » du Jubilé, c'eſt-à-dire, de la li- » berté. Le nombre des années du » Chriſt eſt donc un tems conſacré » au Seigneur. C'eſt le ſabbat où » Dieu doit ceſſer ſes ouvrages & où » le tems doit finir. Il n'y aura plus » d'autre tems de repos, puiſque » Dieu ſe repoſe dans le Chriſt le » dernier & le plus accompli de ſes » ouvrages. (*complementum*)

5. REFLEX. Saint Matthieu, c. 12. v. 8. dit, *Dominus enim eſt filius hominis etiam ſabbati.* Le fils de

l'homme eſt maître du ſabbat même. Le Conjecturéur traduit : J. C. eſt *le fils de l'homme & du ſabbat.* Cela ne vaut pas la peine d'être relevé. Venons au fait, en obſervant toutefois que tout le ſiſtême de la prophétie roule uniquement ſur ce *fils de l'homme & du ſabbat.*

» Si donc nous cherchons le jour
» du Chriſt, c'eſt un jour de ſabbat.
» Si nous cherchons l'année, c'eſt ſa
» *cinquantiéme* année qui eſt ſabbati-
» que, ou année du Seigneur, ou
» jubilaire. Tout le tems eſt partagé
» par le nombre de ſept, ſçavoir
» ſept jours, ſept années, & ſept
» fois ſept années ou 49 ; ainſi la cin-
» quantiéme année eſt l'année du
» grand ſabbat, où après une révo-
» lution pénible du tems, la ſervi-
» tude fait place à la liberté. On
» prend une année du Seigneur pour
» 50 années ordinaires. C'eſt pour-
» quoi l'Egliſe qui ſuit le Chriſt ſon
» Maître & Seigneur en l'expliquant
» (ou développant) met 50 années
» à expliquer (ou développer) cha-
» que année du Seigneur, qui eſt

» ſabbatique par complication: deſorte
» qu'une révolution jubilaire de l'E-
» gliſe en ſon pelerinage, répond à
» une révolution ſolaire du Chriſt,
» vrai ſoleil de juſtice. En raiſonnant
» ſur ce principe, nous conjecturons
» qu'il doit s'écouler plus de 50 Ju-
» bilés juſqu'à la réſurrection de l'E-
» gliſe : & qu'ainſi il y a déja 29
» Jubilés de paſſés, puiſque depuis
» l'Aſcenſion du Chriſt au tems où
» j'écris, nous comptons l'an 1452.

6. Reflex. La réſurrection de l'Egliſe doit arriver au plus dans 50 fois 50 ans, c'eſt-à-dire en 2500 depuis l'Aſcenſion de J. C. & il s'eſt écoulé depuis l'Aſcenſion de J. C. juſqu'au tems où l'Auteur écrivoit 29 fois 50 ans ou 1450; le compte eſt juſte. Ceci commence à meriter l'attention du Lecteur, que nous prions de bien remarquer l'époque & le terme, ſçavoir l'Aſcenſion de J. C. & l'année 2500, d'où il ſuit, ſelon le calcul de l'Auteur, qu'en cette preſente année 1734 nous avons encore à attendre pluſieurs ſiecles pour voir la réſurrection de l'Egliſe. Re-

marquez que l'Auteur qui compte depuis l'Aſcenſion de J. C. les années de l'Ere Chrétienne, va bientôt compter, comme nous, depuis la Nativité de J. C.

» Jean-Baptiſte parut autrefois dans » le déſert purifiant les pecheurs par » ſon baptême & par ſes diſcours, » pour préparer au Seigneur un peu- » ple parfait. Plein de l'eſprit d'He- » lie il rendit témoignage à la lu- » miere de la verité, c'eſt-à-dire au » Chriſt : & nous croyons qu'il doit » bientôt s'élever des Diſciples du » même eſprit, parmi leſquels He- » lie ſe fera connoître par ſes prédi- » cations, en montrant du doigt le » Chriſt & la verité de la vie & de » la juſtice. Ils purifieront le corps » du Chriſt, c'eſt-à dire l'Egliſe, de » ſorte que l'Eſprit ſaint deſcendra » comme viſiblement ſur elle & ſur » le Chriſt ſous la forme de la ſim- » plicité de Colombe. Alors quel- » ques Saints ſe ſéparant du monde, » s'adonneront à de longues macéra- » tions, & victorieux du tentateur, » ils reviendront ſemer les paroles

» de vie. Alors ils opereront même
» des merveilles (ou miracles, *mira*)
» dans l'esprit du Christ. L'esprit de
» rigueur d'Helie souffrira persécu-
» tion dans ses premiers Prédicateurs,
» comme dans Jean, parce que le
» charme de la prostituée de ce mon-
» de, qui causa la mort de Jean,
» ne les laissera pas vivre. Mais le
» nombre des fideles s'augmentera
» continuëment, & s'étendra suc-
» cessivement par l'éclat de la doc-
» trine jusqu'au 40e Jubilé.

7. Reflex. (40e Jubilé.) 40 fois 50 c'est 2000 ! Notez, que c'est toujours depuis l'Ascension que notre Auteur fait son calcul. (*Reflex. 6.*) Notez encore que ce langage d'Apocalipse sur *la fin du monde*, &c. n'étoit pas nouveau du tems du Cardinal de Cusa, & qu'il a été à la mode depuis. (Voyez l'Hist. Eccles.) Ce Cardinal, s'il est l'Auteur de cet Ouvrage, avoit la tête remplie de ce qui se disoit alors.

» Et l'on fera dans elle (l'Eglise apparemment, quoiqu'elle soit éloignée de six lignes entiëres) » des

» ſignes & des prodiges, dont il eſt
» parlé dans les Evangiles, en ex-
» plication de la vie du Chriſt. Et
» il n'y aura point d'habitation dans
» le monde qui n'ait la connoiſſance
» du Chriſt & de la foi. Après cela
» l'eſprit diabolique de l'Antechriſt
» excitera une perſécution contre le
» corps du Chriſt, qui eſt l'Egliſe.
» Ce ſera la derniere tribulation,
» telle qu'il n'y en a jamais eu de
» plus grande, & elle expliquera
» (ou exprimera) l'hiſtoire de la paſ-
» ſion de Chriſt. «

8. Reflex. Où l'Auteur a-t'il pris que la derniere perſécution de l'Antechriſt exprimera la paſſion de J. C!

» Et l'Egliſe même paroîtra s'é-
» teindre, (ou ſera vûë s'éteindre)
» parce que les ſaints Apôtres prédi-
» cateurs de la parole de Dieu aban-
» donneront l'Egliſe, & fuïront;
» nul d'eux ne demeurera ferme,
» pas même le ſucceſſeur de Pierre,
» ou d'aucun autre Apôtre. Tous ſe-
» ront ſcandaliſés. Mais tandis que
» le corps de Chriſt, comme enlevé
» au monde par la mort de la croix

» sera exposé ignominieusement aux
» yeux des insensés, les Saints re-
» prendront de nouvelles forces, &
» rentreront en eux-mêmes, parce
» qu'ils verront l'Eglise ressusciter
» avec un éclat glorieux peu de jours
» après la mort des Saints. Les dis-
» ciples de l'Antechrist voyant le
» triomphe de l'Eglise & leur dé-
» faite, céderont au Christ vain-
» queur, & toutes les nations re-
» viendront à lui, ensorte que l'he-
» ritage du Christ dans l'univers sera
» une seule bergerie d'un unique Pas-
» teur. Pierre pleurera amérement
» parce qu'il aura fui. Les autres Apô-
» tres, c'est-à-dire les Evêques & les
» Prêtres de l'Eglise en feront autant,
» & on leur donnera le tems de faire
» pénitence.

9. Reflex. L'Eglise ne peut jamais manquer, ainsi toutes ses prétenduës défections sont contraires aux promesses. Mais tous ces événemens fussent-ils aussi certains qu'ils sont témerairement avancés, leur accomplissement feroit encore bien éloigné.

» L'Eglise par sa glorieuse résur-

» rection après la persécution susci-
» tée par l'Antechrist, se rendra vi-
» sible à tous les chancelans, de ma-
» niere que ceux qui auront douté
» de la verité vivifiante qui est en
» Christ époux de l'Eglise, devien-
» dront les témoins de sa glorieuse
» Résurrection, fallût-il sceller ce té-
» moignage de leur sang.

10. Reflex. Voilà l'Eglise ressuscitée. Elle étoit donc dans un état de mort. Autre impieté. Au reste cette prétenduë résurrection est fixée par notre Auteur à l'année 2500 depuis l'Ascension de J. C. (*Voyez la 6. Reflex.*)

» Et après 2500, le monde subsis-
» tera encore pour faire pénitence.
» L'Eglise tranquille commencera de
» songer à l'éternelle paix (après
» 2500 années depuis l'Ascension de
» J. C.) & à soupirer après l'em-
» brassement de son Epoux dans la
» gloire qu'elle obtiendra en s'éle-
» vant au-dessus de ce monde sen-
» sible. Mais ce jour n'arrivera pas
» tout aussi-tôt, afin que cette Epouse
» devenuë sans rides & sans tache

» soit renduë digne de son Epoux, » qui est l'Agneau sans tache. Alors » il viendra juger les vivans & les » morts, & purifier l'univers par le » feu, & il recevra son Epouse dans » la gloire pour la faire regner éter- » nellement avec lui. Chacun, sui- » vant les textes de l'Evangile, pour- » ra développer ces conjectures dans » un plus grand détail. Ainsi en voilà » assez sur cette matiere.

II. Reflex. Sans développer autrement ces conjectures, il est évident que la fin du monde & l'ascension de l'Eglise, n'arriveront, suivant le progrès des raisonnemens du Conjectureur, qu'un tems considerable après 2500 années, à compter depuis l'Ascension de J. C. L'Auteur juge lui-même qu'il n'en a pas assez dit sur cette matiere, puisque nous ne sommes encore qu'à la moitié de sa prophétie, dont le reste est bien autrement curieux, que ce que nous venons de voir.

» Seulement en conjecturant sans » temerité & en Chrétien, sur les » actions du Christ & sur ce qui est

» arrivé à ſon égard depuis ſa 29e
» année juſqu'au jour de ſa Réſur-
» rection, & faiſant de chaque an-
» née du Seigneur un Jubilé (de
» cinquante ans) chacun pourra pré-
» voir plus vraiſemblablement les
» événemens qui doivent arriver dans
» l'Egliſe.

12. REFLEX. L'Auteur choiſit 29 ans de J. C. en cet endroit (comme ci-deſſus 6. *Reflex.*) On auroit droit de lui demander pourquoi, puiſque J. C. a vêcu davantage. Mais y ſonge-t'il quand il ſupprime ici ces 29 ans, tandis qu'il les employe ailleurs (6 *Reflex.*)? Y ſonge-t'il, quand au même endroit (6. *Reflex.*) il compte ces 29 années depuis l'Aſcenſion de J. C. tandis qu'ici il ſuppoſe ces 29. années avant la Réſurrection de J. C. Voilà une contradiction compliquée, ou du moins un nouvel ordre de choſes, un nouveau calcul différent du premier que nous avons expliqué. Ce nouveau calcul eſt aiſé à faire. Depuis la 29e année de la vie de J. C. on compte d'ordinaire un peu plus de trois ans, juſqu'à ſa Réſurrection,

& il faut changer ces trois ans en Jubilés. Cela fait 150 années. Voyons si c'est là le compte du Conjectureur.

» De cette façon l'on pourra es-
» perer par la misericorde de Dieu
» la glorieuse résurrection de l'E-
» glise après l'expulsion de l'Ante-
» christ, au 34^e Jubilé depuis la
» Résurrection de Christ : ce qui ar-
» rivera après l'an 1700 de la Nati-
» vité du Seigneur, & avant l'an
» 1734.

13. Reflex. En faisant exactement le calcul suivant les regles de l'Auteur, nous venons de trouver depuis la 29^e année de la vie de J. C. jusqu'à sa Résurrection trois ans, c'est à-dire trois Jubilés, ou 150 ans. Mettez si vous voulez davantage pour concilier les divers sentimens sur l'âge de J. C. mourant ; au moins ne mettrez-vous pas 34 Jubilés, ce qui selon l'Auteur feroit 17 années entre la 29^e de J. C. & sa Résurrection. Voilà donc un mécompte formel. Il est vrai que 34 fois 50 font 1700 ; le compte est

juste de ce côté-là. Mais alors il faut compter depuis la Nativité de J. C. Aussi l'Auteur le fait-il ici expressément, après avoir compté ailleurs depuis l'Ascension de J. C. Accordez tout cela, si vous le pouvez. Accordez encore la résurrection de l'Eglise & l'expulsion de l'Antechrist ici entre 1700 & 1734, & ci-dessus (*Reflex.* 6) l'an 2500 & au-delà. Vous en tenez-vous à 2500 ? la chose est donc encore éloignée, & le monde conséquemment ne finira pas si-tôt. Aimez-vous mieux que ce soit, comme le dit ici formellement le Conjectureur, avant 1734 ? La conjecture est donc fausse, nous sommes entrés en 1734, & rien de tout cela n'est arrivé.

» Après ce tems-là (1734) ce sera » l'ascension de l'Eglise, à l'avene» ment de Christ son Epoux pour le » Jugement. Mais quand viendra-t'il? » Personne ne le sçaura. Car le tems » précis de cet avenement sera in» connu à tous, de même que le tems » précis du premier avénement fut » généralement inconnu. Alors les

» Saints sçachant qu'il viendra & ne
» tardera pas, prieront que le desiré
» des Nations vienne, & diront,
» puisque vous avez vaincu, Seigneur,
» & que vous avez pris place à la
» droite de votre Pere, jusqu'à ce
» qu'il eût abbattu vos ennemis à
» vos pieds, & étendu votre domi-
» nation jusqu'aux extrémités de la
» terre, paroissez à present & trans-
» portez votre heritage dans le séjour
» de votre gloire. Ils parleront ainsi
» après avoir supporté patiemment
» les ennuis d'une longue attente,
» sçachant les approches du jour de
» la rédemption, jour qui viendra,
» comme vint le déluge, sans être
» précedé d'aucun signe, durant la
» nuit, comme un voleur, ainsi que
» l'a prédit le Christ.

14. Reflex. L'Auteur contredit ici ouvertement l'Evangile qui nous donne si positivement des signes du dernier avénement de J. C.

» On se flatte que cette supputa-
» tion au sujet de la Résurrection
» du Corps mystique du Christ, qui
» est l'Eglise, sera peut-être plus

» vraye que les considérations des » autres, par plusieurs raisons : sur- » tout parce que Christ a enseigné à » ses Disciples qu'ils devoient juger » de leurs persécutions par les siennes » propres. *S'ils m'ont persécuté, ils* » *vous persecuteront aussi.*

15. Reflex. Nous laissons juger au Lecteur, quel nom convient à un pareil raisonnement.

» Ajoutez à cela que lui (Christ) » qui paroissoit en quelque sorte s'é- » loigner après sa Résurrection, de- » voit demeurer dans l'Eglise, jusqu'à » la fin du monde; & qu'il prédit » avant sa glorieuse Résurrection » (est-ce de lui ou d'elle ?) l'oppres- » sion de l'Eglise telle qu'il n'y en » eut jamais de plus grande, comme » devant arriver dans les derniers » jours, de même qu'il l'avoit éprou- » vée (cette oppression) dans les » derniers jours de sa vie. Il nous a » renvoyés à deux exemples, sçavoir » à celui du déluge & à la prophétie » de Daniel. De même donc que le » peché fut détruit par les eaux du » déluge au tems de Noé, dans la

» 34e année jubilaire depuis le pre-
» mier Adam, ſelon le très-ſçavant
» Philon au Livre des Hiſtoires, ainſi
» nous conjecturons que dans le 34e
» Jubilé depuis le ſecond Adam, ar-
» rivera la deſtruction du peché par
» le feu du S. Eſprit. D'un autre cô-
» té il a été révélé à Daniel que la
» derniere malédiction auroit ſon ef-
» fet, après que le Temple ſeroit
» purifié, & que la viſion ſeroit ac-
» complie: & cela 2300 jours (7
» ans) depuis l'heure de la prophé-
» tie. Or la prophétie de Daniel eſt
» de la troiſiéme année du Roi Bal-
» tazar, & de la premiere du Roi
» Cyrus, qui préceda le Chriſt d'en-
» viron 559 ans, ſelon la ſupputa-
» tion de S. Jerôme, de Jule l'A-
» fricain & de Joſephe. Il eſt donc
» conſtant qu'en ſuivant le nombre
» ſuſdit (2300) & prenant chaque
» jour pour une année, ſelon la ré-
» vélation faite à Ezechiel, la réſur-
» rection de l'Egliſe ſera après l'an
» de Chriſt 1700, & avant 1750; ce
» qui s'accorde avec ce que nous
» avons dit ci-devant.

16. Reflex. Comme les 32 grands Jubilés qui répondent aux 32 années qu'on donne d'ordinaire à J. C. ne font que 1600 ans, notre Auteur pour reculer le terme de sa prédiction jusqu'au 34e Jubilé, c'est-à-dire jusqu'à 1700 au moins, se regle sur le tems écoulé depuis le commencement du monde jusqu'au déluge. Variation toute pure. Mais où sont ces 34 Jubilés jusqu'au déluge? Philon, dit-il, nous le dira. Or Philon fixe l'époque du déluge en 1652 du monde. *Erat tunc annus millesimus sexcentesimus quinquagesimus & secundus.* Cela est net, & il n'y a point là 34 Jubilés, mais 32. L'Auteur a donc falsifié Philon, aussi bien que les Actes des Apôtres dans le *Filius hominis & sabbati.* D'ailleurs, par quelle raison le Conjectureur veut-il changer les années solaires en jubilaires? C'est que J. C. est *Filius sabbati.* Quel appui pour son calcul! Est-il juste du moins ce calcul? Non pas tout-à-fait. Car les 34 prétendus Jubilés jusqu'au déluge, donnent bien 1700; mais les 2300 jours

de Daniel convertis en années, si vous en retranchez les 559 ans de Cyrus jusqu'à J. C. ne donnent que 1741, & non pas 1750, comme le veut l'Auteur. Enfin voilà, de sa grace, trois époques de la résurrection de l'Eglise à choisir. La premiere, au bout de 2500 depuis l'Ascension de J. C. La seconde, entre 1707 & 1734 de la Naissance de J. C. La troisiéme, entre 1700 & 1750 de la Naissance de J. C. C'est nous mettre au large pour attendre la fin du monde. Mais tout ceci n'est encore rien au prix de ce que nous allons bientôt voir : & nous aurons une quatriéme époque, qui heureusement est déja passée.

» Philon rapporte dans ses Histoi-
» res, que Moïse touchant à sa der-
» niere heure, demanda à Dieu com-
» bien il s'étoit écoulé de tems jus-
» qu'à lui, & combien il en restoit
» encore ; que Dieu lui répondit :
» *Deux moitiés sont passées, & il en*
» *reste encore deux autres ; & que*
» *Moïse comprit le sens de ces paro-*
» *les, & mourut.*

17. Reflex. La demande & la réponse sont fort utiles au monde, comme l'on voit. Philon apparemment avoit vû & entendu tout cela un instant avant que Moïse mourût, autrement il n'en sçauroit pas plus sur la chronologie jusqu'à Moïse, que Moïse n'en a écrit. Les Apôtres contemporains de Philon n'en ont pas tant sçû que lui. Prenons donc ce que Philon nous donne. Passe pour Philon. Mais notre Conjectureur est malheureux à citer cet homme Juif, & par conséquent *veridique*; (vide infrà) car Philon met, *quatre moitiés sont passées. Quatuor semis transierunt :* desorte qu'il admet six moitiés, & que notre Auteur en admet quatre. En verité c'est un peu trop de part & d'autre ; & il y a ici au moins la moitié plus de moitiés qu'il n'en faut. Allons plus avant.

k. » Sur ce pied-là, Dieu découvrit à » Moïse toute la suite du tems dis- » tribué en quatre parts, dont les » deux premieres comprenoient le » tems passé, & les deux autres le » tems à venir. Donc, *igitur*, (ce

donc

» *donc* est merveilleux) de ces qua-
» tre parts la premiere s'étend depuis
» Adam jusqu'au déluge. Donc, *igi-*
» *tur*, la seconde depuis le déluge
» jusqu'à Moïse, la troisiéme depuis
» Moïse jusqu'au Christ, & la qua-
» triéme depuis le Christ jusqu'à la
» fin du monde. Donc, *igitur*, le
» dernier quart a commencé à la Ré-
» surrection de Christ. «

18. Reflex. Notre Auteur, que l'on suppose un Géometre (c'est-à-dire le Cardinal de Cusa) n'est pas plus Géometre dans ses *donc*, qu'éxact dans ses citations. Car que fait ici la Résurrection de J. C. comme la tête du dernier quart du Tems? Il auroit aussi bien conclu pour l'Ascension qu'il nous a proposée tout d'abord. Mais n'interrompons pas trop le fil de ce raisonnement. Reprenons.

» C'est pour cela que les Saints
» l'appellent (ce dernier quart) les
» derniers tems, la fin des siecles.
» Et quoique les Juifs *véridiques*, les
» Septante, Joseph & Philon soient
» fort peu d'accord sur la maniere

» de ſupputer les années, je croi tou-
» tefois qu'il eſt plus vrai de dire qu'il
» y a eu autant d'années jubilaires de-
» puis la mort de Moïſe juſqu'au
» Chriſt, que depuis Adam juſqu'aux
» jours de Noé (ou du déluge) &
» qu'il y en a eu autant depuis le dé-
» luge ſous Noé, juſqu'à la mort de
» Moïſe.

19. Reflex. Voilà évidemment trois parts égales. 1°. Depuis Adam juſqu'à Noé. 2°. Depuis Noé juſqu'à Moïſe. 3°. Depuis Moïſe juſqu'à J. C. Ecoutons notre Auteur.

» D'où je conclus qu'il y en aura
» autant (d'années jubilaires) depuis
» le Chriſt juſqu'au complément
» (*complementum*) du dernier quart,
» qui ſera de 34 années jubilaires :
» deſorte que la mort de Moïſe, ſe-
» lon cette divine révélation, tombe
» juſtement au milieu du tems diſtri-
» bué en quatre parts, dont deux
» parts avoient précedé. (*Comple-
» tis.*)

20. Reflex. Le dernier quart (ſuivant l'Auteur) depuis J. C. juſqu'à la fin du monde ſera de 34 Jubilés

ou de 1700 ans. D'ailleurs, tous ces quarts sont égaux. (*Reflex.* 18) & 4 fois 1700 font 6800 ans. Donc 6800 est la durée du monde. Partagez ce nombre en quatre parties bien égales (quel Chronologiste, bon Dieu !) & concluez que depuis Adam jusqu'au déluge il y a eu 1700 ans : autant jusqu'à Moïse (*ut sic Moïses mortuus sit, secundum hanc divinam revelationem, in medio temporis quaternarii, duobus quaternarii temporibus completis :*) autant encore (1700) de Moïse à J. C. & autant de J. C. au siecle commençant 1700. Donc la fin du monde est venuë en 1700. Nous ajoutons ; donc elle ne sera ni en 1734, ni avant 1750, ni dans 2500 depuis l'Ascension de J. C. comme l'Auteur nous l'assure. Ou si l'on veut qu'elle s'y trouve, il faut choisir entre ces quatre époques. D'où il suit que cette conjecture, peu digne d'un Mathématicien tel que le Cardinal de Cusa, est bien moins ingénieuse qu'une vieille rapsodie populaire qui nous annonce la fin du monde pour étrennes de cette année 1734.

C'eſt celle que vous trouverez dans nos Memoires, Juillet 1733, art. 56, p. 1200 au ſujet du Jubilé de Lyon.

Quand Georges Dieu crucifiera,
Quand Marc le reſſuſcitera,
Et lorſque Jean le portera,
Le Jubilé dans Lyon ſera.

A la place du dernier Vers mettez

Alors le monde finira.

Et vous aurez la prophétie en queſtion. Elle dit que le monde doit finir dans l'année où le Vendredi-Saint arrivera le jour de S. Georges; Pâques le jour de S. Marc: & la Fête-Dieu le jour de S. Jean-Baptiſte. Ce qui ſe trouve juſte en cette année 1734, comme cela s'eſt trouvé aux années 1666, 1546, 1451, & toujours en remontant, & comme cela ſe trouvera en allant en avant. Le badinage de celui qui a imaginé de fixer la fin du monde en ces années eſt du moins ſpirituel, en ce qu'il ſçavoit bien que ſa prophétie venant à s'évanoüir en 1666 par exemple, elle renaîtroit parmi le peuple en 1734, & ainſi de

ſuite, à cauſe des longues révolutions qui ramenent après un grand intervalle ce concours de Fêtes. Mais la prétenduë prophétie du Cardinal de Cuſa n'a rien de fixe, rien de déterminé. Il vous donne ſucceſſivement quatre époques, prétendant vous fixer à chacune, & ne vous fixant à aucune en effet. Il ſe coupe & ſe dément à chaque inſtant dans ſon calcul ; ce que ne fait pas le quatrain populaire. D'où il faut conclure que ce quatrain eſt la vieille Chanſon du Miſantrope, qui vaut mieux que le Sonnet frelaté de l'Homme de Cour. Revenons à la conjecture.

» On trouve beaucoup d'autres » écrits ſur ce ſujet. Car bien des » gens ſe ſont fatigué la tête ſur-tout » cela. Mais la différente maniere » d'enviſager ces choſes, les a tous » jettés dans autant de ſyſtêmes qui » ne s'accordent point, parce que » chacun abonde en ſon ſens. Il s'eſt » déja écoulé bien des années que des » Sçavans même ne croyoient pas » devoir venir. Pluſieurs ſyſtêmes ſur » la prophétie de Daniel ſe ſont pa-

» reillement évanoüis, & bien d'au-
» tres s'évanoüiront encore. Pour moi
» j'ai cherché avec beaucoup de ſoin
» leurs écrits, & je n'y ai rien trou-
» vé qui eût rapport à ma conjectu-
» re. C'eſt pourquoi je l'ai miſe par
» écrit à la priere d'un certain dévot
» Prêtre, me ſoumettant à toute cor-
» rection, & n'aſſûrant autre choſe,
» ſinon que toutes les bornes de la
» terre (il veut dire les événemens
» de cette vie) ſont en la main de
» Dieu. Cependant quoique ſes deſ-
» ſeins ſoient cachés à l'intelligence
» de tous les hommes, même les
» plus éclairés, ſa benignité eſt ſi
» grande, qu'elle veut bien ſouffrir
» que nous autres vermiſſeaux de
» terre faſſions des conjectures éni-
» gmatiques ſur des points qui ne
» ſont connus que de lui ſeul.
» Il en inſpire quelques-unes par ſa
» grace, comme il plaît à ſa ma-
» jeſté, & il montre que ſans lui
» elles ſont vaines, afin de nous
» apprendre que toute ſcience vient
» uniquement de lui, qui eſt beni
» dans tous les ſiécles. Ainſi ſoit-il.

21. REFLEX. L'Auteur garde ſon caractere depuis le commencement juſqu'à la fin. Il eſt naïf, aimable, & de bonne foi, autant pour le moins que ſon dévot Eccleſiaſtique paroît avoir été ſimple & crédule. Il ne vous donne ſa prophétie que pour ce qu'elle vaut, c'eſt-à-dire pour peu de choſe; pour un amuſement de critique litteraire. Nous la donnons de même, & non autrement, au Lecteur éclairé; & nous le prions de vouloir bien nous dire ſon ſentiment ſur deux petites propoſitions qui feront la concluſion de nos remarques.

I. PROPOSITION. Il eſt très-vraiſemblable que cette conjecture n'eſt point du Cardinal de Cuſa.

PREUVE. 1°. Ce ſçavant Cardinal eſt mort le 11 d'Août 1464, & l'Edition de ſes Oeuvres ne s'eſt faite qu'en 1514, (*Editio Aſcenſiana* 1514 *Lutet. Pariſ.*) c'eſt-à-dire 50 ans après ſa mort. Quel eſpace en faveur des Ouvrages ſuppoſés! Auſſi lui en a-t'on véritablement ſuppoſé. L'Editeur de Baſle, dont nous nous ſer-

vons actuellement, avouë dans son Epître Dédicatoire (an. 1565, & il n'est pas suspect : car il paroît infatué des Oeuvres de Cusa) il avouë, dis-je, qu'il a inseré dans son Edition quelques Pieces qui paroissent apocryphes. *Quædam, ut videntur, apocrypha abjicere noluimus.* Comme il ne nous marque point quelles sont ces Pieces, il y a toute apparence que celle-ci est du nombre. Peut-on imputer tant d'impertinences à un vrai Géometre tel que l'étoit le Cardinal de Cusa ? 2°. Ce Cardinal dans sa *Concordance Catholique* renvoye à un de ses Ouvrages intitulé : *Inquisitio veri & boni*, où il examinoit à fonds la question qui regarde la fin du monde. Ce Traité s'est perdu. On l'aura remplacé par la Dissertation que nous venons d'examiner. 3°. L'Auteur dit qu'il l'a écrite l'an 1452 depuis l'Ascension de J. C. année qui revient à l'an 1485 de l'Ere vulgaire. Or le Cardinal étoit mort en 1464, c'est-à-dire 21 an avant la composition de cet Ecrit. 4°. Le Cardinal dit au

I. Livre de sa *Concordance*, Ch. 12. *Licet Sancti (ut Cyprianus, Gregorius, Lactantius) varia scribant de fine mundi & Antichristi adventu, imò Cyprianus eum proximè suo tempore venturum credidit, ut scribit in duabus Epistolis ad Demetrianum & Fortunatum, tamen an Antichristus in medio temporis venerit, & an mundus septem millium annorum curriculis, ut Lactantius in 7. lib. Institutionum videtur opinari, vel quando hoc eveniat penitùs incertum est, quia Christus ad Apostolos qui Ecclesiam constituebant dixit : non est vestrum noscere tempora vel momenta*, &c. Ce sentiment du Cardinal de Cusa, publié sûrement par lui-même à la face de toute l'Eglise dans un Ouvrage long & important qu'il présenta au Concile de Basle où il étoit, paroît démontrer qu'il n'est point l'Auteur du sentiment contraire établi dans un Ecrit de peu de pages adressé à un simple particulier, dévot Ecclesiastique.

II. PROPOSITION. Il est évident que la conjecture attribuée au Cardi-

nal de Cuſa eſt inſenſée de tout point. (Cette ſeconde propoſition concourt à prouver la premiere.)

Preuve. Le détail de calcul qu'on a fait dans les réflexions précedentes, ſans compter le reſte, eſt une démonſtration. Nous nous en tenons là.

Nous aurions pû parler ici d'autres prophéties de pareil acabit, ſi nous n'avions eû peur de paſſer les bornes d'un Livre périodique. Ce ſera pour une autre fois, ſi l'on nous en donne occaſion.

A l'égard de la conjecture prétenduë du Cardinal de Cuſa, nous devons dire que le feu P. Sanadon avoit fait un Ecrit aſſez ample à ce ſujet. Nous avons fait uſage de pluſieurs de ſes réflexions; & il eſt juſte de lui en faire honneur. (Voyez l'éloge de ce Pere, au Mercure, année 1733, mois de Décembre, pag. 2624.

ARTICLE II.

ANNUS POLITICUS, &c. *ou Année Politique, partagée en douze Discours ou Traités, Critiques-Politiques, & Politiques-Historiques, dans lesquels on établit les principes les plus nécessaires à un Prince qui doit regner; Ouvrage composé pour le Sérénissime Prince Electoral de Baviere, &c. Par M.* de Wilhelm, *Conseiller intime de l'Electeur. A* MUNICK, *chez la Veuve* Riedlin. 1731. *in-fol. pages* 548. *sans la Préface.*

D. L.

MOnsieur de Wilhelm avoit témoigné son zele pour la grandeur de ses Maîtres dans un Ouvrage intitulé : *Vindiciæ augustæ gentis Carolo Boicæ*, dont l'extrait se trouve dans le mois d'Août de l'année derniere. Aujourd'hui ses vûës s'étendent plus loin ; elles ne sont pas moins nobles. Il a cru qu'il devoit encore à sa Patrie, de contribuer à former dans le jeune Prince destiné à gou-

verner un jour la Baviere, un ſucceſſeur des Héros de ſon illuſtre Maiſon ; & c'eſt le plan qu'il exécute dans ce Livre. L'éducation des Princes, eſt ſans contredit de tous les objets le plus intéreſſant pour une Nation, & le plus précieux aux yeux de quiconque penſe d'une maniere relevée. Un Citoyen vertueux moins effrayé des dangers de la Cour, qu'encouragé par l'amour du bien public, conſacre avec ardeur tout ce qu'il a de lumieres & d'expérience à réuſſir dans un emploi ſi délicat. Peu touché de l'honneur qui y eſt attaché, il l'eſt infiniment de penſer que de ſes ſoins, de ſes travaux dépendent pour l'ordinaire le bonheur des peuples & la fortune de l'Etat. C'eſt ſans doute à des motifs ſi parfaits, plus encore qu'à l'eſprit en quelque façon, que nous ſommes redevables de tant d'excellens Ouvrages, qui, quoique dans des genres differens, tendent tous à la même fin. Deux célebres Prélats, ſurtout, ont acquis de nos jours dans cette route une gloire éclatante.

L'un (*a*) en développant toutes les richesses de l'érudition, a transporté, pour ainsi dire, son auguste Eleve dans tous les tems, a dévoilé successivement à ses yeux les destinées & les révolutions des Empires, lui a présenté pour modele tous les Héros de l'Histoire, & ne lui a si souvent répeté que la nature entiére s'humilioit devant l'Estre suprême, que pour en faire un grand Prince devant le monde. L'autre, (*b*) prenant un chemin peut-être plus naturel, avec toutes les graces du langage & dans une action suivie, nous a tracé le tableau le plus touchant du cœur humain. S'il a réussi à peindre les passions, il n'a pas moins excellé à en indiquer les veritables remedes & à les faire goûter. Il a montré finement les écüeils; il a appris plus sûrement à les éviter. La morale la plus pure & la plus raisonnable brille presque à chaque page de l'Ouvrage; la politique y est tou-

(*a*) M. de Meaux, Histoire universelle.

(*b*) M. de Cambray, Telemaque.

jours d'accord avec la raiſon & la verité. Quiconque parmi les enfans des Rois ſe formera d'après ce modele, deviendra le Souverain le plus ſage & le plus aimable de tous les Maîtres. Chaque Nation a ſes goûts particuliers. Il n'eſt pas étonnant que M. de Wilhelm ſe ſoit reglé ſur celui de ſon pays. S'il n'eſt pas tout-à-fait conforme à nos idées, il n'en eſt pas moins propre au deſſein que l'Auteur ſe propoſe. Il intitule ſon Livre *Année Politique*. Douze Diſcours ou Traités y tiennent la place, qu'occupent les douze mois dans l'année naturelle, & traitent des vertus ou des maximes les plus utiles pour un parfait gouvernement. Chaque Diſcours eſt compoſé de deux Parties. La premiere juſtifie la neceſſité & les avantages de la vertu ou de la maxime dont il s'agit ; la ſeconde confirme les raiſonnemens de la premiere par quelque exemple fameux dans ce même genre, & ces exemples ſont tous choiſis dans la Maiſon de Baviere. Ils ôtent aux leçons ce qu'elles ont naturellement d'auſtere,

& ſont d'autant plus efficaces, qu'il eſt plus indiſpenſable d'imiter ſes peres, & de ſonger à heriter de leur gloire, comme on herite déja de leurs titres. L'Auteur nous pardonnera, ſi nous ne donnons pas à ſes penſées toute la ſuite qu'il leur a donnée lui-même. Mais outre que l'Ouvrage eſt trop étendu; les citations nombreuſes & les digreſſions fréquentes dont il eſt chargé, ne conviennent guéres à la ſimplicité d'un extrait. On peut pourtant aſſurer que M. de Wilhelm méritera l'approbation des Lecteurs judicieux, bien plus encore par la ſageſſe de ſes réflexions, que par la beauté de l'impreſſion du Livre, & la délicateſſe des figures & des deviſes qui ſont à la tête & à la fin de chaque Diſcours.

I. Discours ou Traite'. Le premier eſt employé par M. de Wilhelm à prouver cette belle Sentence de Lactance, que le Prince ne trouve de ſolide bonheur que dans le zele pour défendre la Religion & pour l'étendre. C'eſt la Religion qui eſt la ſource de toutes les vertus. C'eſt elle

qui les annoblit, qui les épure, qui les dégage des foiblesses inséparables de l'humanité, & des passions qui nous environnent. Plus un Prince a de devoirs à remplir, plus il est exposé aux préjugés funestes d'une grandeur dans laquelle il est né, & plus il a besoin d'une lumiere vive qui dissipe le nuage épais qu'amassent autour de lui l'orgüeil, l'indépendance, la flatterie. Ce flambeau sera la Religion. Elle lui répétera jusques sur le Trône qu'il est mortel lui-même & soûmis à Dieu comme le dernier de ses sujets; elle lui apprendra à regler ses desirs sur la justice & non sur sa puissance, à mesurer ses avantages par les bienfaits dont il est le dispensateur, plus que par les plaisirs qu'il peut se procurer, à gouverner en pere ceux qui lui obéissent comme à leur Maître, à consacrer à leur sûreté ses trésors, son repos, jusqu'à sa vie même; dans ces idées, il honorera Dieu, & il le fera honorer dans ses Etats. Ses exemples seront pour ses sujets des leçons qu'ils s'empresseront de suivre.

Quelle gloire dès-lors pour lui-même, quel bonheur pour ſon Royaume ! Réveré de ſes peuples, il trouvera dans leur cœur des reſſources inépuiſables, & de ces ſecours même qui ont échappé aux recherches avides des Princes les plus durs & les plus voluptueux. Sa parole ſera un oracle dont on attendra l'effet avec confiance. Prévenu que ſes vûës ne ſe rapportent qu'au bien public, on ne ſe permettra ſeulement pas d'examiner dans la ſimple ſpéculation ce qu'il aura reglé ; on combattra en foule ſous ſes enſeignes ; on ſe précipitera avec aſſurance au milieu des dangers, on ſe croira d'autant plus sûr de vaincre, qu'on croira ne combattre que pour la juſtice & la vertu. Mais non, on n'éprouvera que rarement ſous un Prince religieux les malheurs de la guerre. Sa modération empêche ſes voiſins de s'allarmer ſur ſa puiſſance, & ſa fermeté contient leurs inquiétudes. On n'appréhende point de ſa part des invaſions injuſtes, on oſe encore moins l'attaquer. C'eſt ſur ces ſages prin-

cipes que l'auguſte Maiſon de Baviere a paru ſe conduire preſque également dans tous les tems. M. de Wilhelm montre que la plûpart de ces Princes, ont toujours mis à la tête de leurs devoirs de pratiquer la Religion, & d'employer leur autorité & leur vie même à la protéger & à l'étendre. Il nous rappelle leurs exploits fameux au tems des Croiſades, & leurs combats dans la Paleſtine. Il s'étend aſſez au long ſur le zéle d'Albert le ſage, pour réprimer les fureurs de Luther, pour remédier au déſordre, & à la confuſion que les dogmes de ce fougueux héréſiarque apportoient dans l'Empire & dans la Religion, pour hâter la concluſion du Concile de Trente. Il nous repréſente Maximilien I ſervant la Religion encore plus que le reſſentiment de l'Empereur Ferdinand ſecond, & triomphant de l'héréſie à la journée de Prague. Ces Princes n'entrent pourtant ici qu'indirectement dans le deſſein de l'Auteur. Il les réſerve pour la ſuite de ſon Ouvrage, & il les propoſera pour mo-

déles au jeune Prince, mais en d'autres genres de vertus. C'eſt Charlemagne que M. de Wilhelm choiſit pour ſon Héros, ou plutôt pour celui de la Religion. Il eſt, ſelon l'Auteur, la tige certaine de la Maiſon de Baviere. N'eſt-il pas heureux pour un Prince de trouver dans le premier de ſes ayeuls connus un exemple parfait du plus important de tous les devoirs? On retrouve donc ici dans la ſeconde partie de ce Diſcours les principaux faits qui rendent la mémoire de ce grand Empereur ſi reſpectable dans la Religion. Que de combats n'eut-il pas à ſoûtenir contre les Saxons & les autres Peuples du Nord? Le déſir d'augmenter ſa domination, eut la moindre part aux guerres fréquentes qu'il eut avec eux. Il falloit mettre ſes Etats en sûreté contre les excurſions continuelles de ces redoutables ennemis. Charlemagne ſçut profiter de la néceſſité où il ſe trouvoit de les combattre, pour les ſoûmettre à l'Evangile. Il triompha de leur férocité par ſa valeur; il diſſipa leur aveuglement &

les ténébres profondes où ils vivoient par ſa piété & par ſon attention à les faire inſtruire des vérités du Chriſtianiſme. Son zéle, des extrémités du Nord, le tranſporta dans le midi de l'Europe. Il entreprit la guerre contre les Sarraſins, il les vainquit, & il ne manqua à ſes vœux que de leur faire repaſſer la mer. Que de travaux n'avoit-il pas déja eu, & n'eut-il pas à eſſuyer encore pour la défenſe & les intérêts du Saint Siége? L'ambitieux Didier, également perſécuteur des Papes & perturbateur du repos de l'Italie, perd avec la Couronne le pouvoir dont il abuſoit. L'ordre eſt rétabli dans Rome, les ſouverains Pontifes ſont vengés des inſultes de leurs vaſſaux, les donations que Pepin avoit faites à l'Egliſe ſont confirmées & augmentées. Un zéle ſi glorieux, devoit avoir une récompenſe proportionnée. Les vœux publics portent Charlemagne ſur le Trône Impérial, l'Empire reparoît dans l'Occident avec ſon ancienne majeſté, les Grecs y perdent un reſte d'autorité dont ils abuſoient, trop

foible pour préserver les peuples des insultes de leurs ennemis, assez forte pour les opprimer & pour seconder l'avarice des Gouverneurs. Ce ne fut pas seulement en combattant pour la Religion que Charlemagne fit éclater sa piété. Elle parut avec la même pureté dans toute sa conduite. Nous sortirions des bornes d'un extrait, si nous rapportions tout ce qu'il fit pendant le cours de son regne pour faire fleurir les sciences, pour remédier au relâchement qui s'étoit introduit dans la discipline Ecclesiastique, pour maintenir les réglemens des Conciles, pour établir un culte magnifique dans les superbes Temples qu'il fit bâtir. De tout cela que résulte-t'il ? Ce qu'a voulu prouver l'Auteur, que la gloire d'un Prince, que son bonheur consiste principalement à défendre & à étendre la Religion. Les gens d'un goût un peu scrupuleux, ne manqueront pas de reprocher à M. de Wilhelm le trop d'érudition qu'il a répandu dans le récit des faits de Charlemagne. Il y combine les différens voyages

de ce Prince en Italie, il en fixe les époques, il s'occupe à décrire la pompe du couronnement, & les cérémonies qui y furent employées; il adopte le miracle qui rendit au Pape Leon III les yeux & la langue que la perfidie de quelques Seigneurs révoltés, lui avoit fait perdre; il décide, avec un peu trop de briéveté sans doute pour l'importance de ces matieres, sur les privileges que la reconnoissance des Papes accorda à Charlemagne, sur leur nature & sur leur durée, sur le droit qui l'éleva à l'Empire. Tout cela se trouve assez fréquemment cousu de passages d'anciens Auteurs & de vieilles Chroniques. On trouvera ces discussions bien relevées pour un jeune Prince qu'il est question d'amuser & d'instruire tout à la fois, & on conclura que ce travail est plutôt d'un Compilateur judicieux, que d'un Historien qui doit chercher à plaire & qui ne peut y parvenir, que par une exposition suivie & gracieuse des grandes actions qu'il se propose de peindre. Tel est le goût chez plusieurs; chez

d'autres il est différent. Peut-on lui faire un crime de varier suivant les Nations, comme il varie suivant les tems ?

II. Discours. Il est assez ordinaire aux Politiques profanes d'accuser la Religion d'énerver le courage, de l'attiédir, & de rendre les hommes insensibles & incapables d'agir avec vigueur, à force de les rendre indifferens sur les évenemens de la vie. Il semble que Mr. de Wilhelm ait prévû ce reproche, & quoique l'exemple de Charlemagne dont il vient de loüer la religion, & dont la valeur à la guerre ne peut être contestée, suffise pour en montrer l'injustice, il consacre son second Discours à faire l'éloge des vertus guerrieres, & à prouver leur utilité pour former un grand Prince. Il commence par cette pensée si noble d'un Roi; Alfonse, qu'il seroit à souhaiter que les Conseillers des Rois fussent autant de Rois eux-mêmes, ou du moins qu'ils en eussent les sentimens & la grandeur. En effet, la plûpart des particuliers assujettis aux devoirs ou accoutumés aux obstacles,

ſont ſubalternes dans leurs idées, comme dans leur condition. D'un autre côté, les Princes pleins de cette hauteur que la naiſſance ſeule inſpire, & aſſiégés dès l'enfance de reſpects & d'adorations, ſe livrent à leurs deſſeins avec plus d'ardeur que de prudence. Il faut en cela, comme dans les autres choſes, uſer de tempéramens, négocier, pour ainſi dire, avec les caractéres, ajouter aux uns & retrancher aux autres, on atteindra le vrai. Un Conſeiller habile doit s'élever au-deſſus de lui-même, faire parler & agir ſon Maître avec la dignité qui convient; mais ſon Maître doit-il moins penſer à ſon tour que le Trône a ſes erreurs & ſes préjugés, que ſon éclat, plus dangereux que les ténébres, aveugle plus qu'il n'éclaire, que les lumieres d'un fidele Miniſtre ſont néceſſaires pour découvrir la vérité, pour démêler la juſtice, vertus dont les paſſions empruntent le maſque, ſi elles ne réüſſiſſent pas même abſolument à les bannir d'auprès des Princes. De ces ſages principes, il s'enſuit qu'un Prince ne doit point être retenu

retenu par ces considérations qui intimident les ames vulgaires. Il doit faire la guerre, lorsque la guerre est nécessaire pour le repos de ses peuples; & peut-on douter qu'elle ne le soit souvent, pour peu que l'on connoisse les hommes & les interêts opposés des Nations? mais qu'une sagesse supérieure regle toûjours sa valeur, & que l'humanité l'accompagne jusqu'au milieu des combats. Est-il à propos qu'un Prince commande ses armées en personne? Il est difficile de prononcer sur cette question, qui peut se décider différemment suivant les tems & les occasions. En général Mr. de Wilhelm peint vivement les avantages d'une armée qui combat sous les yeux de son Maître; sa présence est comme l'ame de ce grand corps; elle se communique jusqu'aux derniers soldats, elle soutient leur confiance, elle entretient leur activité, elle enflamme leur courage; pleins de cet amour que la nature donne pour les Souverains & que l'éducation confirme, ils exécutent avec joye les ordres les plus rigoureux, ils

eſſuyent ſans murmure les fatigues les plus pénibles, ils volent avec aſſûrance au-devant d'une mort preſque certaine ; & ſi le jour d'une action une valeur trop boüillante entraîne le Prince au fort du péril, quels efforts ne leur arrache pas la vûë d'un objet ſi cher, & l'idée qu'il ne s'expoſe que pour eux ? Ils accourent de toutes parts, ils s'aſſemblent au tour de ſa perſonne, ils lui font un rempart de leurs corps, la fureur, le déſeſpoir leur donnent des forces qu'ils ne connoiſſoient pas peut-être, ils vengent ſur l'ennemi leurs craintes & leurs allarmes. Mais ſi la préſence du Prince influë ſi avantageuſement ſur les ſoldats, a-t'elle moins de force ſur les Chefs ? Elle leur inſpire un courage encore plus élevé ; elle fait plus, elle détruit ces jalouſies de commandement ſi préjudiciables aux entrepriſes militaires. Une fiere émulation remuë l'illuſtre Nobleſſe ; chacun brûle de ſe ſignaler dans le poſte qui lui eſt confié, plus curieux de mériter les honneurs aux yeux de celui qui les diſtribuë, que

flatté de l'esperance de les posseder. Une autre raison touche encore Mr. de Wilhelm, & lui fait souhaiter que les Princes fassent la guerre de bonne heure. Leurs corps s'endurciront à la fatigue, ils deviendront ennemis du luxe & de la molesse. Un Roi accoutumé à vaincre à la tête de ses troupes, écartera pendant la paix ces vices honteux qui affoiblissent l'humeur belliqueuse, & maintiendra ce goût pour le travail, qui fait la plus sûre ressource des Etats. Mais, dira-t'on, l'Auteur ne va-t'il pas trop loin, & n'est-il point à craindre qu'il ne fasse de son Prince un Héros meurtrier, & un destructeur des Nations? Pour dissiper ce soupçon, il n'y a qu'à lire tout ce qu'il ajoute sur les motifs qui peuvent engager une guerre, & sur la maniere de la faire. Les regles qu'il établit, sont très-sensées, & il a sçu, à son ordinaire, enrichir son sujet des plus beaux passages des anciens Auteurs, & de plusieurs traits d'histoire. Un Prince ne doit jamais prendre les armes que pour assurer le repos de

ſes ſujets, & lorſque les conjonctures l'y forcent, il ne manqueroit pas moins à ſes devoirs, en ne le faiſant pas, que ſi une ambition injuſte le portoit à envahir ſans raiſon ſur ſes voiſins. C'eſt donc par amour même pour la paix qu'il doit entretenir de nombreuſes troupes, les aguerrir, être dans tous les tems à portée de protéger ſes alliances & de venger ſes inſultes. Pour y parvenir, il faut des Chefs expérimentés, des Conſeillers habiles. Tout cela ſuppoſe dans le Prince de grands talens & une application conſtante à former des hommes excellens dans ces deux genres. Les caracteres que M. de Wilhelm trace à ce ſujet lui font honneur, & montrent que l'uſage du monde & des Cours lui a donné une grande connoiſſance des hommes. Il s'engage enfin dans le détail de ce qui peut faire réuſſir une guerre. Il s'étend ſur le ſecret que les entrepriſes demandent, ſur la diligence à faire les préparatifs, ſur les moyens de faire ſubſiſter les troupes. Ces détails ſont inſtructifs; mais deux cam-

pagnes conduites par de vieux Généraux ; les apprendront mieux à un Prince peut-être que les Traités les plus longs. Eſt-il même néceſſaire qu'il ait ſur cela les notions les plus claires & les plus étenduës ? Il doit donner ſes ordres ; mais l'exécution appartient de droit à ſes Miniſtres & à ſes Officiers. Paſſons à la ſeconde partie de ce Diſcours.

Otton de Witelsbach dit le Grand dans les annales de Baviere, eſt le modéle de valeur que Mr. de Wilhelm préſente au jeune Prince. Il eût pu en choiſir quelqu'autre dans la Maiſon de Baviere, dont les faits à la guerre euſſent été plus éclatans encore, & plus diſtinctement connus. Il a cru apparemment qu'il devoit la préférence à celui de ces Princes qui joignit à un mérite ſuperieur pour les armes, l'avantage d'avoir rétabli ſon ſang dans ſon premier éclat & dans la poſſeſſion de la Baviere. De ſimple Comte de Scheirn, il s'éleva juſqu'aux premieres dignités de l'Empire, il re-

couvra, (*a*) du moins en partie, l'ancien patrimoine de sa Maison, il fonda ce haut rang que sa posterité a augmenté depuis, & où elle se maintient avec tant de gloire. Les grands services qu'il rendit à l'Empereur Frideric Barberousse, lui mériterent ces récompenses. La confusion qui regne dans l'Histoire de ce tems-là, le peu d'exactitude & la partialité des Auteurs qui l'ont écrite, n'ont pas permis que l'on fût instruit dans un grand détail des actions de ce Prince. Nous sçavons seulement qu'il portoit d'abord l'Aigle Imperiale dans les combats, qu'il donna dans cet emploi mille preuves de valeur, qu'il ouvrit le passage au-delà de Verone, à travers mille périls, & avec une intrépidité merveilleuse à Fridéric, que des conjonctures importantes rappelloient en Allemagne, qu'il prévint par sa célerité & par la terreur de ses armes la rupture prête à éclater entre

(*a*) On sçait que l'ancien Royaume de Baviere étoit beaucoup plus étendu que le Pays qui porte aujourd'hui ce nom.

le Pape Adrien III & l'Empereur, qu'il eut enfin la principale part à la réduction de Milan & des autres Villes révoltées de Lombardie. Ceux qui aiment les antitheses brillantes, les métaphores hardies, les comparaisons prises de la nature, des animaux, des élémens, liront avec plaisir les descriptions que Mr. de Wilhelm fait de tous ces exploits. Comme la chasse est une image de la guerre, on lui passera aussi, & on approuvera la dissertation qu'il fait sur cette noble occupation des grands Princes, quoiqu'elle fasse une interruption assez considérable à son objet principal. Il prend la chose d'un peu haut, il remonte jusqu'aux tems les plus reculés, il prouve, pour rendre à peu près sa pensée, que Diane & Pallas ont eu presque toûjours les mêmes courtisans. Il justifie la liason qui se trouve entre les deux exercices, & il en apporte des raisons ingénieuses. A propos de la chasse, il loüe l'utilité des Réglemens qui se sont faits pour en réserver l'usage aux Princes & aux Seigneurs, & en prescrire le tems.

Quoique le droit naturel semble la permettre indifféremment à tout le monde, rien n'est si sage ni si necessaire que les loix qui la proscrivent ou la restreignent; on évite par ce moyen la licence que l'habitude de porter des armes produiroit dans les peuples, & on assure la fertilité & l'abondance des moissons. De tout ceci, on conclut que les Princes ont pu avec justice condamner à des peines, même févéres, ceux qui contreviennent à leurs défenses sur cette matiere. Encore une fois, on ne trouvera point ici la précision un peu trop féche que l'on veut à présent; mais on conviendra que le petit désordre qui y regne, est rempli d'esprit & d'agrémens, & peut-être plaira-t'il autant que la symétrie de l'art.

III. Discours. Le troisiéme Discours roule sur cette pensée de (*a*) Tacite, qu'un Prince ne peut s'employer avec trop d'ardeur à établir sa réputation & à acquérir de la gloire; le Trône qui le met en possession de

(*a*) Tacit. Annal. Liv. 4.

tous les autres avantages, ne lui donne pas celui-ci, il dépend de ses efforts, & il ne peut l'obtenir que par de vertueux travaux. Mr. de Wilhelm est si pénétré de l'importance de cette maxime, qu'il n'oublie rien pour la mettre dans le plus beau jour. Il ne s'est pas contenté de puiser dans les anciens Philosophes ce qu'ils ont dit de plus touchant sur la vanité des grandeurs humaines, sur la probité, sur la décence des mœurs. L'exemple & les écrits de Salomon, lui fournissent encore de ces lieux de Rhétorique, qui, quoique communs, font toûjours impression, lorsqu'ils sont exposez avec énergie. Nous sentons avec peine que la nécessité d'abréger, ne nous permet pas de nous étendre autant que nous le voudrions sur un sujet aussi intéressant. Mais en quoi consiste la gloire propre d'un grand Prince ? Différente de celle des particuliers, elle n'est point bornée à quelques fonctions peu relevées ou passageres. Elle ne s'acquiert que par l'exercice presqu'égal de toutes les vertus. Il ne suffit point, pour être

un illuſtre Souverain, de vaincre à la tête de ſes armées; il faut encore pendant la paix faire goûter aux ſujets les douceurs & les richeſſes du repos dont ils joüiſſent. On doit punir avec fermeté, on doit récompenſer avec encore plus de bonté. Si la magnificence eſt quelquefois néceſſaire pour frapper les hommes & ſoûtenir l'éclat de la majeſté, la juſtice dans la diſtribution des graces l'eſt encore davantage pour entretenir l'émulation & pour encourager les talens. La gloire que l'on fait ſi fauſſement conſiſter dans la pompe & dans le faſte des plaiſirs, eſt une gloire ſtérile & fugitive qui finit avec la vie du Prince, ou ſi elle ſe conſerve après lui, ce n'eſt que pour rendre ſa mémoire odieuſe & mépriſable; celle que l'on trouve à remplir les pénibles fonctions de la Royauté, aſſûre l'immortalité. L'occaſion étoit ici trop naturelle de retracer le ſouvenir de la plûpart de ces Grands Hommes, dont les noms ſont encore chers & reſpectables malgré leur vétuſté. M. de Wilhelm

n'a pas manqué de le faire. On demande s'il eſt ſi aiſé aux Princes de fonder leur réputation, pourquoi ne le feroit-il pas? La nature a déja fait en leur faveur la plus grande partie des frais, & leur a donné, comme dans le reſte, un avantage bien ſignalé ſur le commun des hommes. Les particuliers confondus dans la foule & environnés d'égaux, ne peuvent parvenir à être remarqués qu'après des efforts incroyables. La premiere récompenſe qu'ils obtiennent & la fleur de leur réputation, ſont ſouvent le fruit de pluſieurs années de vertu. Les Princes en ſpectacle à tout le public, ſont toujours sûrs d'être applaudis. Le moindre bien de leur part, eſt précieuſement recüeilli. Mille bouches flatteuſes ſe le tranſmettent, l'amour & l'eſpérance l'exaggerent & l'embelliſſent. Quelles avances, pour devenir grands, lorſqu'ils ont l'habileté d'en profiter! Voilà à la verité le beau côté de la grandeur. La médaille, dans l'autre ſens, eſt plus favorable au reſte des hommes. Leurs vices comme leurs

vertus se perdent dans l'obscurité de leur condition. Ils peuvent réüssir à les cacher. Les Princes continuellement exposés aux regards & à la jalousie peut-être, voyent presqu'aussitôt publier sans pitié le mal qui leur échappe. Leurs foiblesses, leurs passions, leurs désordres, attirent l'attention, occupent les esprits, épuisent les réflexions, & excitent presque toujours l'indignation des vertueux citoyens. On respecte leur rang, on révére leur puissance, mais on déteste l'usage qu'ils en font. On se venge des hommages nécessaires qu'on leur rend par des plaintes améres, par des satyres cruelles; l'on sent enfin tout le poids d'une superiorité dont l'exercice devoit être seulement d'affermir la felicité publique. Ils sont redoutés. Sont-ils aimés? Sont-ils estimés? Quel frein pour préserver les Princes de la corruption, que le public, si les Princes s'accoutumoient à le respecter & à redouter la force de ses jugemens! M. de Wilhelm finit par traiter des moyens les plus propres à concilier à un Prince l'estime & l'amour de

ſes ſujets. Le premier & le plus efficace ſans doute, eſt une probité à toute épreuve, une verité infléxible dans les mœurs & dans toute la conduite. Son regne ſera, dans ces diſpoſitions , le regne de l'équité & de la droiture. Le ſecond, conſiſte à ſe propoſer toujours pour modéles les plus grands hommes, à les étudier , à diſtinguer leurs vertus de leurs défauts, à les égaler dans les premieres, & à les ſurpaſſer, s'il ſe peut. Ici l'on trouve comme dans un groupe tout ce que la Maiſon de Baviere a eu de plus illuſtre. Enfin le troiſiéme, eſt d'animer & de favoriſer les beaux Arts. Les Lettres diſpenſent l'immortalité. M. de Wilhelm prodigue ſon érudition à le prouver , & il conclut ce qu'il en dit par les belles paroles qu'écrivit Philippe à Ariſtote immédiatement après la naiſſance d'Alexandre. *Je remercie moins les Dieux de m'avoir donné un fils, que de l'avoir fait naître de votre tems. Vos leçons le rendront digne du Trône de ſon Pere.*

Tous ces moyens furent excel-

lemment pratiqués par Loüis premier, fils & successeur du Grand Otton, dont nous avons parlé dans le second Discours. Son regne de quarante-huit ans, fut, selon M. de Wilhelm, un tissu d'actions vertueuses. Il détruisit Witelspach jusqu'aux fondemens, pour effacer, s'il pouvoit, de la mémoire des hommes un nom qu'un de ses Oncles avoit deshonoré par le lâche assassinat de l'Empereur Philippe, & fit construire à sa place un magnifique Monastere. Dans les schismes fréquens qui diviserent de son tems le Sacerdoce & l'Empire, il sçut conserver ce sage milieu, plus difficile alors que jamais par la disposition des esprits, respecter l'Eglise sans cesser d'être fidele à l'Empereur. Il ne put être tranquille témoin des guerres intestines qui déchiroient l'Allemagne. Il alla à la Terre-Sainte, & si son zéle n'eut pas le succès qu'il attendoit, c'est qu'il n'eut pas, dit M. de Wilhelm, des hommes à combattre, il en auroit triomphé. Il eut affaire aux Elémens, contre lesquels la force humaine ne

peut rien. Le reste de sa vie fut employé à procurer le bien de l'Empire. Il augmenta considérablement ses Etats, il fit entrer dans sa Maison le Palatinat & la dignité d'Electeur par le mariage de son fils Otton avec AgnésBeatrix, qui en étoit l'heritiere. Toutes ses qualités ne purent le mettre à couvert des revers de la fortune. Il encourut la disgrace de l'Empereur, qui l'avoit aimé jusqu'à le nommer tuteur de son fils, & se retira chez lui, où peu de tems après il fut tué en trahison. Tel est le précis des actions de Louis premier. On passe à M. de Wilhelm les descriptions qu'il nous donne des Villes, des Châteaux, des Eglises que ce Prince fit bâtir. Ces détails peu intéressans pour des Etrangers, le sont pour la Nation qu'ils regardent. On aura moins d'indulgence pour la confusion qui regne dans l'exposition des faits, & l'on sera surpris de trouver après la mort de Louis, le récit de ses principales actions. Ce qui est rapporté de son mariage avec Ludmille est trop curieux pour être

omis. Ludmille étoit une veuve de qualité. Louis eut occasion de la voir, & fut charmé de sa beauté. Il s'expliqua, mais avec tous les égards dûs à son rang; il trouva dans Ludmille une vertu, que l'éclat d'une Couronne ne put jamais corrompre. Une résistance si peu commune, irrita sa passion. Il lui promit un jour de l'épouser. Elle parut l'écouter, & exigea sur le champ qu'il prît à témoin de ses sermens, trois Cavaliers que le hazard sembloit avoir dépeints dans une tapisserie. Il y consent; dans le moment la tapisserie s'ouvre, trois hommes armés suivant l'usage de ce tems-là, paroissent au lieu des personnages supposés. Louis plein d'admiration pour l'esprit & pour la sagesse de Ludmille, confirme ses promesses. Il l'épousa, & vécut avec elle dans une union que la mort seule interrompit. C'est ainsi que la vertu fait triompher le devoir, & conduit quelquefois aux grandeurs, lors même qu'elle semble en écarter.

IV. Discours. M. de Wilhelm combat dans son quatriéme Discours

ce principe ſi connu dans la cruelle politique. *S'il eſt permis de violer le droit, c'eſt pour regner.* Maxime déteſtable qui a fait voir plus d'une fois à l'Univers les ſpectacles les plus effrayans, le fils attentant ſur les jours du pere, le ſujet ſe baignant dans le ſang de ſes Maîtres & des Provinces. Le moindre des crimes d'Agrippine, pour aſſurer l'Empire à Néron, fut d'avoir ſacrifié ſa gloire à ce projet ambitieux. Elle conſentoit à mourir des mains même de ſon fils, ſi ſon fils pouvoit regner à ce prix. Ne dérobons rien au mérite de l'Auteur ; il n'a rien omis pour peindre vivement cette furieuſe paſſion de dominer contre le droit, pour en imprimer de l'horreur, pour en montrer les excès funeſtes, & il y a réuſſi. Mais ſi le Thrône ne doit jamais s'acheter par un crime, peut-on du moins avoir un déſir raiſonnable d'y parvenir ? Ceux que la naiſſance en approche, l'auront toujours probablement. Ce ſentiment même eſt dans l'ordre, & gouverné par la raiſon, il diſtingue les Princes du vul-

gaire, & les conduit à l'héroïſme. Ce déſir pourtant ſeroit moins vif ſi l'on réfléchiſſoit plus ſur le poids d'une Couronne, & moins ſur l'éclat dont elle brille ? Quelle foule de devoirs à remplir ! Quelle ſuite d'ennuis, de dégoûts, & ſouvent de revers ! L'habitude des plaiſirs en émouſſe les agrémens ; on en a bientôt épuiſé les douceurs, la répétition en devient inſipide, on n'y eſt plus ſenſible ; mais ceſſe-t'on de l'être à des ſoucis ſans nombre, & à la gêne du travail ? Le ſoin de conſerver des poſſeſſions immenſes, la crainte de les perdre, occupent le cœur d'un Prince & le diviſent tour à tour. *Que celui-là conſente à vous porter qui ne vous connoît point* ! C'eſt ce que fait dire Valere-Maxime à quelqu'un qui eut le courage de refuſer la Couronne qu'on lui offroit. M. de Wilhelm s'engage enſuite dans une aſſez longue diſſertation ſur les différentes routes qui peuvent conduire au Trône. Il a cru cet examen néceſſaire pour détruire plus efficacement la maxime qu'il combat, &

pour montrer que dans aucun cas, il n'eſt permis à un honnête homme de ſe deshonorer, pour regner, ou du moins que le bonheur d'un crime n'en diminuë point l'atrocité. Nous nous contenterons d'indiquer rapidement ce qu'il en dit, quelque curieuſe que ſoit la matiere. La premiere voye qui méne à la ſouveraine puiſſance, eſt celle des conquêtes. Graces à la Religion ſur-tout, & aux ſages principes qu'elle établit, nous ne voyons plus, comme autrefois, des Nations ſubjuguées, devenir la proye de l'injuſtice & de la violence, de nouveaux Etats s'élever ſur les débris des anciens, & les Loix confonduës, ſe perdre dans un mélange informe. Si la contrariété des intérêts produit la guerre, ce n'eſt point l'ambition de conquérir qui doit armer les Souverains. On réclame des droits légitimes, on venge les offenſes de la Nation, on cherche à humilier un ennemi trop puiſſant pour le repos de ſes voiſins. Les Pays dont la paix aſſure la poſſeſſion, joüiſſent à leur tour des avantages des ſujets

naturels. Peut-on ſe rappeller ſans frayeur les triſtes ſcênes données par la manie des Conquérans ? Une puiſſance fondée ſur l'oppreſſion, & cimentée par le ſang des malheureux, a-t'elle dequoi toucher une ame noble ? Procure-t'elle ce bonheur que l'on ſe flatte d'y trouver ? M. de Wilhelm promene ſon Lecteur dans les tems les plus reculés, & remarque la mort violente de la plûpart des tyrans, ou de ceux qui n'ont eu, pour regner, d'autre droit que celui qu'ils avoient tiré de leurs armes. Si le hazard a voulu qu'ils échappaſſent à la vengeance, ont-ils pu ſe dérober aux ſoupçons & aux remords ? Ont-ils connu la douceur d'être aimés ? Ont-ils pu croire diſpoſer du cœur de leurs nouveaux ſujets, comme ils s'étoient emparés de leurs fortunes ?

La ſeconde route pour arriver au Trône, c'eſt l'alliance que l'on contracte avec une Princeſſe héritiére ou déja maîtreſſe d'un Etat. L'Hiſtoire montre le peu de cas qu'il convient de faire de cette façon de regner. Les

desagrémens qui y sont attachés, sont bien capables d'humilier la fierté d'un Prince, si d'un autre côté l'esperance d'une Couronne peut le flatter. La Maison d'Autriche, dont les alliances ont fait pourtant la grandeur, fournit à Mr. de Wilhelm des preuves de tout ceci. Maximilien Epoux de Marie de Bourgogne, parut pendant la vie de cette Princesse partager avec elle le cœur des Flamands. Après la mort de Marie, il devint l'ojet de leur haine ; ils ne respecterent dans lui ni le Fils de l'Empereur, ni la qualité auguste de Roi des Romains. Un Titre plus touchant pour eux, celui de Pere de leur jeune Souverain, ne put même prévenir leur revolte ni arrêter leurs outrages. Charles V insatiable de grandeurs, voulut marier son Fils avec Marie Reine d'Angleterre. Philippe ne parut à Londres, que pour y signer sa honte, & y subir des conditions, tolérables pour un particulier, indécentes pour un Prince destiné à regner sur le Trône le plus étendu du monde. Isabelle elle-même, cette vertueu-

ſe Reine de Caſtille, jalouſe à l'excès de ſes droits, n'en abandonna jamais aucun à Ferdinand ſon Epoux. Ce Prince ſi habile, après la mort d'Iſabelle, ne put retenir la Caſtille dans ſes interêts, & il eut la douleur de la voir preſqu'entiere voler au-devant de ſa Fille & de ſon Gendre Philippe d'Autriche.

L'Election eſt le troiſiéme moyen de poſſéder la Couronne. A regarder les choſes dans la ſuperficie, rien n'eſt plus avantageux pour une Nation que le droit d'élire ſon Maître. Quel avantage pour elle ſi la raiſon, la juſtice, l'amour ſeul de la Patrie préſidoient aux élections de ſes Rois! Les Princes nés dans la Pourpre, ont-ils la même compaſſion pour des maux qu'ils n'ont jamais connus, qu'un Particulier qui s'eſt vû dans la néceſſité de ſouffrir, de dépendre, de parvenir? Quelle émulation parmi les Grands du Royaume, à la vûë d'une Couronne qui pourroit être & qui ſeroit ſûrement le prix de la vertu & du mérite! Mais n'eſt-ce pas réaliſer une chimere, que de penſer que l'élection d'un Roi,

ſoit accompagnée du moins ſouvent & paiſiblement de ces avantages ? Un ſeul peut être élû ; combien prétendent à l'être ? Les cabales ſe forment, les partis s'entrechoquent avec fureur, les loix ſe taiſent, & la guerre embraſe les Provinces. Si ces malheurs n'arrivent pas, ſi l'élection eſt tranquille, le nouveau Roi goûte-t-il long-tems ſans amertume le plaiſir de commander ? Il peut faire des graces, il ne peut les retirer, & ſes bienfaits ne ſervent ſouvent, qu'à donner la liberté de l'offenſer ! Eſclave autant que Maître, il cede à l'ambition des Grands devenus ſes ennemis, parce qu'ils étoient ſes égaux, il plie ſous les caprices d'une Nation dont on réveille la jalouſie. Il eſt beau de regner, puiſqu'on le veut, mais il eſt triſte de ne monter ſur le Trône que pour obéïr en paroiſſant commander.

Enfin, on parvient à la Royauté par droit de ſucceſſion. Ce quatriéme moyen, eſt ſans comparaiſon plus avantageux que les précedens. L'habitude de voir réſider la ſouveraine Puiſſance dans la même Famille, im-

prime dans le cœur des ſujets un ſentiment d'amour & de reſpect, qui les contient dans le devoir, qui leur fait chérir la dépendance. Les Grands ſubordonnés, n'attendent d'élevation que de leur fidélité; tous conſpirent au bien commun, tous travaillent avec ardeur, certains que leurs ſervices ne vieilliront point, & qu'ils obtiendront du Fils des récompenſes méritées ſous le Pere. Eſt-il permis à un Souverain que la naiſſance a placé ſur le Trône *de violer les droit?* On n'a point ces excès à craindre d'un Prince Chrétien, ſoumis lui-même à une Religion qui lui dicte des devoirs, comme elle en preſcrit aux ſujets. Seul poſſeſſeur de l'autorité ſuprême, & auſſi maître que ſes Prédéceſſeurs, il peut ſelon les tems & les beſoins, établir de nouvelles loix, & abroger les anciennes. Mais il reſpecte l'ouvrage & les graces de ſes Anceſtres, tandis que le bien public n'exige point qu'il les détruiſe. Lors même que des vûës ſupérieures le forcent à réformer d'anciens Privileges, il exprime ſes intentions en Pere avant

que

que de s'expliquer en Maître, il ne le fait que pour en ſubſtituer de plus durables, & de plus propres à procurer le bonheur des peuples. Telle a été dans tous les tems la conduite de la Maiſon de Baviere; c'eſt ſans doute à cette modération ſi loüable, qu'elle doit la tranquille poſſeſſion de cette belle portion de l'Allemagne, depuis ſix cens ans de Pere en Fils, ſans interruption, & ſans que l'autorité ait été tranſmiſe une ſeule fois aux collatéraux.

M. de Wilhelm commence la ſeconde partie de ce quatriéme Diſcours par un élégant badinage ſur les Conſtellations celeſtes; il eſt bien éloigné d'adopter les réveries de l'Aſtrologie judiciaire, mais il fait voir que l'on peut chercher juſques dans le firmament des images aſſez naturelles de ce qui arrive ſur la terre. La Couronne auſtrale, par exemple, repréſente ſelon lui, & peint ſenſiblement le ſort des Couronnes de la terre. Ce Préambule orné de paſſages de Manilius, & de Deſcriptions Aſtronomiques, fait attendre avec im-

patience l'exemple de modération que l'Auteur propose au jeune Prince. On loüe, dit M. de Wilhelm, les Princes qui ont le courage de renoncer à la souveraine puissance, après l'avoir exercée, & d'abdiquer une Couronne qu'ils ont long-tems portée. Charles V paroît plus grand dans sa retraite de Saint Just, que lorsqu'il donnoit des Loix à l'Allemagne, & triomphoit du reste de l'Europe. Mais après tout, est-il si extraordinaire de se lasser d'un poids qui accable, & de chercher un repos, qui paroît d'autant plus délicieux, qu'on a pu moins le goûter au milieu d'une vie toûjours agitée ? N'y a-t'il pas plus de solide grandeur à refuser une Couronne qui se présente avec tous ses charmes, qu'à la quitter, après en avoir éprouvé la pesanteur ?

Louis le Sévére (*a*) a donné à l'Empire cet exemple si singulier de raison & de sagesse ; il falloit à l'Al-

(*a*) Ce Prince étoit fils de Loüis premier, petit-fils du Grand Otton de Witelspach, & pere de Rodolphe Palatin du Rhin & de l'Empereur Louis de Baviere.

lemagne un Chef qui pût reparer les malheurs de 42 ans de guerres cruelles. Les interêts étoient differents, & ils paroissoient incompatibles; Loüis est choisi pour les concilier. On s'engage solemnellement à reconnoître pour Empereur celui qu'il nommera. Sa puissance, sa valeur, l'idée que l'on avoit de ses hautes vertus, le rendoient digne de la Couronne Impériale. Il pouvoit la mettre sur sa tête, il n'y trouva d'autre obstacle que lui-même. Il la donna à Rodolphe d'Hasbourg, le premier Empereur de la Maison d'Autriche. Albert le Pieux fit paroître dans la suite un désintéressement aussi noble, en refusant la Couronne de Bohëme, & en déterminant par ses exhortations les Seigneurs qui la lui présentoient, à la conserver au jeune Fils du dernier Roi. Dans le reste de ce discours, M. de Wilhelm décrit les tristes avantures d'un Christophe & d'un Otton, tous deux de la Maison de Baviere. Le premier regna en Dannemarck, le second en Hongrie, tous deux y furent les victimes des Grands & de la ré-

volte. Leurs malheurs ſont racontés d'une maniere touchante, & capable d'inſpirer des ſentimens de modération aux Princes les plus ambitieux.

Le reſte pour le mois prochain.

ARTICLE III.

JOANNIS HARDUINI è Societate Jeſu Opera varia, &c. *C'eſt-à-dire, Oeuvres diverſes du P. Jean Hardouin de la Comp. de Jeſus. A* Amſterdam, *chez Henri* du Sauzet, *& à* la Haye, *chez Pierre* de Hondt, 1733. *in-fol.* 693. *pages, en y comprenant les Gravûres & les Tables.* Br.

LE feu Pere Hardouin eſt ſi connu des Sçavans de toute l'Europe, qu'il eſt inutile de les prévenir, ſi ce n'eſt ſur deux articles eſſentiels qu'on croit devoir leur rappeller. Le premier eſt, que cet homme célébre ayant donné au public en 1709 un eſſai de ſon étrange ſyſtême, les Jeſuites l'obligerent de ſe ré-

tracter, & que sa rétractation fut imprimée avec leur désaveu. Le second est, qu'à l'occasion du volume nouveau dont nous allons parler, ils ont renouvellé leur désaveu, qui a été publié dans nos Mémoires) Septembre 1733, p. 1677) où ils protestent qu'ils n'ont eu ni directement ni indirectement aucune part à l'édition. Aussi a-t'on jugé dans le monde que les Editeurs ténébreux, quels qu'ils soient, ne sçauroient être que des écumeurs de cabinet, qui trafiquent de la réputation d'autrui. Mais que faire ? Comment se garantir de pareils larcins ?

Quid Domini facient, audent cum talia fures? Virg. Eclog. 3. v. 11.

Cela supposé, nous ne ferons nulle difficulté de suivre, au sujet de ce volume, la regle que nous nous proposons en qualité de Journalistes, sçavoir de rendre un compte fidele des Livres les plus extraordinaires, particulierement lorsque les éditions viennent des pays étrangers. Voici les Ou-

vrages compris dans le volume dont il s'agit.

1. *Athei detecti.* Les Athées démaſqués, avec un *Indice* des plus exacts.

2. *Reflexions importantes qui doivent ſe mettre à la fin du Traité intitulé, Athei detecti.*

3. *Platon expliqué, ou Cenſure d'un Ecrit de M. l'Abbé Fraguier, inſeré par M. l'Abbé d'Olivet dans ſa traduction des entretiens de Ciceron ſur la nature des Dieux.* (Il n'y a de François que ces deux courts Ecrits. Le reſte eſt en Latin.)

4. *Pſeudo Virgilius, ſive Obſervationes in Æneïdem.* Le faux Virgile, ou Obſervations ſur l'Eneïde.

Pſeudo-Horatius, ſive animadverſiones criticæ quibus oſtenditur Horatii Poëtæ nihil ſupereſſe genuinum præter epiſtolas & ſermones. Le faux Horace, ou Remarques critiques par leſquelles on fait voir qu'il ne reſte rien du vrai Horace, que les Epîtres & les Diſcours.

6. *Numiſmata ſæculi Theodoſiani.* Medailles du ſiécle Théodoſien.

7. *Numiſmata ſæculi Juſtiniani.* Medailles du ſiécle de Juſtinien.

8. *Antiqua Numiſmata Regum Francorum.* Anciennes Medailles des Rois des Francs.

Le P. H. dans ſa courte Préface qui eſt à la tête de l'*Athei detecti*, déclare que, ſelon ſa découverte, les ſeuls Chrétiens Catholiques connoiſſent & adorent le vrai Dieu, de ſorte que toutes les autres Sectes (même Chrétiennes) ſont Athées. C'eſt la concluſion qu'il veut que l'on tire de la lecture de ſon Traité & de toutes ſes Oeuvres. Mais il ne choiſit pour exemples d'Athéïſme qu'un très-petit nombre de perſonnages dont la réputation eſt plus étenduë en France. On doit bien s'attendre après un pareil début que Cornelius Janſenius tiendra le premier rang parmi les Athées du P. H. & que le P. Queſnel n'y ſera pas des derniers, non plus que Meſſieurs Paſchal, Arnauld & Nicolle. A l'égard des autres, ce ſont Deſcartes, Ambroiſe Victor ou le P. André Martin, les PP. Thomaſſin & Malebranche, An-

toine le Grand & Silvain Regis, Cartéſiens. En voilà onze; & le P. H. nous fait grace des autres, à condition qu'ils ſe trouveront bouleverſés & confondus dans la déroute générale de l'Athéïſme prétendu.

Voici ſon raiſonnement, qui eſt fort ſimple. Quiconque dit du Dieu des Chrétiens qu'il eſt *l'être*, *l'infini*, *le bien*, *la perfection*, *la verité en général*, *la raiſon univerſelle*, & ſemblables définitions eſt un vrai athée; puiſqu'il ne reconnoît d'autre Dieu que de pures idées qui ſont l'ouvrage de l'eſprit humain, ou que la nature avec ſes dons & ſes lumieres. Or telles ſont les définitions de Dieu que nous donnent les Auteurs qu'on vient de nommer. Donc ces Auteurs ſont des Athées ſans contredit.

La premiere propoſition paroît tellement indubitable au P. H. qu'il daigne à peine la prouver. Quant à la ſeconde, il la fortifie d'une immenſe compilation des paſſages de ces Meſſieurs, qu'il entremêle quelquefois de courtes réflexions, ſoit pour expliquer ou réfuter ces paſſa-

ges ſelon ſon ſyſtême philoſophique, ſoit pour déplorer l'aveuglement des Théologiens du tems & des Philoſophes modernes qui s'entendent, ſelon lui, pour maintenir & étendre l'Athéïſme chacun à leur maniere ſous le maſque de Sectaires ou de Catholiques. Je dis maintenir l'Athéïſme. Car il ne faut pas croire que ce ſoient là les premiers Athées. Ils tirent leur origine de plus loin. Elle remonte juſqu'au treiziéme ſiécle, où une *maudite cabale* d'Athées, la plûpart déguiſés en Moines, s'aviſa de lever l'étendart de l'Athéïſme, à condition que perſonne ne s'en appercevroit de leur tems ni dans la ſuite, & que la découverte en ſeroit réſervée au P. H. Ces gens étoient ſans doute des génies d'un ordre bien ſupérieur, puiſqu'ils entreprirent & vinrent à bout de compoſer *incognitò* tout ce que nous appellons *tradition* & *antiquité*, à l'exception de l'Ecriture Sainte (la Vulgate, s'entend,) & de ſix Auteurs profanes. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que dans ce ſiécle de ſcience univerſelle pour

eux, & de profonde ignorance pour tout le reste du monde, ils ayent réussi à faire croire au monde entier, à l'exception du P. H. que leurs propres Ouvrages étoient véritablement l'*antiquité* & la *tradition*. L'Auteur ne nous développe point l'Histoire anecdote de cette merveilleuse conspiration d'Athées. Il la cite & la suppose seulement dans tout ce volume, content de l'avoir insinuée de son vivant dans ses *Medailles des Herodiades*, p. 343. Alors il paroissoit conjecturer. Il affirme aujourd'hui ; & cette époque lui paroît tellement incontestable, qu'il en fait le principe général où aboutissent tous ses Traités comme les raïons d'un cercle à leur centre commun. Tel est en deux mots, mais au vrai, le Traité curieux de la découverte de l'Athéïsme, qui entraîne le renversement de tout ce qu'on a crû sçavoir jusqu'à présent : découverte si naturelle, dit le P. H. qu'elle créve les yeux, & qu'il s'étonne fort sérieusement qu'on ne l'ait pas faite avant lui. (Voyez la Préface.)

Les *Réflexions importantes* qui suivent, regardent quelques Professeurs Jesuites. Car le P. H. s'étoit tellement accoutumé à voir par-tout des Athées, qu'il en voyoit même parmi ses freres. Il se déchaîne ici particulierement contre deux Professeurs qu'il ne nomme point, mais dont il critique impitoyablement les Cayers & les Theses, à cause de quelques traits de Cartésianisme & de Malebranchisme qui s'y trouvent. Il débute ainsi. » C'est le Cartésianisme » tout pur qu'on enseigne cette année » en Logique, & par conséquent » l'Athéïsme. « Il ne cite point l'année, & il est assez inutile de vouloir deviner de quelles personnes il parle, puisqu'il dit qu'après tout ils enseignent l'Athéïsme de bonne foi & contre leur intention. A cela près, il ne les épargne guéres. Mettons ici quelques-uns de ses raisonnemens au hazard & sans choix.

» Le Professeur dit, *Je sçai qu'il » y a un Dieu ou un Estre infiniment » parfait. Car si j'y pense, & certai- » nement j'y pense, il faut qu'il soit.*

» Il veut dire, qu'on ne sçauroit pen-
» ser qu'on est, si cela n'est, & si
» l'on ne voit que cela est. L'Estre
» donc est dès qu'on y pense. Or
» l'Estre en général c'est Dieu, dit-il,
» on ne peut donc penser qu'on est
» sans penser à Dieu, & sans
» voir qu'il existe. C'est aussi la dé-
» monstration de Descartes, comme
» j'ai déja dit. L'Estre en général ou
» l'Estre universel, pour dire Dieu,
» est-ce une expression orthodoxe
» dans Malebranche, parce qu'on
» fait profession de le suivre dans le
» reste de sa doctrine? Si l'Estre en
» général & tout Estre sent l'Athéïs-
» me, comme on le dit, notre Pro-
» fesseur de Logique de l'an passé au
» College de Billom en Auvergne
» est aussi un franc Athée. Car il en-
» seigne en parfait Cartésien, en Ma-
» lebranchiste déclaré, dans sa These
» du mois d'Août dernier que l'ame
» est un être pensant; qui non-seu-
» ment pense toujours, mais qui ap-
» perçoit toujours nécessairement le
» même objet, qui est simplement
» infini, sçavoir Dieu, & dans lui;

» c'eſt-à-dire qui eſt lui-même, tout
» Eſtre en général... & que dit-il là
» que l'on n'enſeigne aujourd'hui en
» Logique à Paris touchant la nature
» de Dieu ; ſçavoir, c'eſt l'infini ou
» l'Eſtre infini ! N'eſt-il pas ſeulement
» plus ſincere qu'on ne l'eſt ici,
» quand il avouë que l'Eſtre en gé-
» néral, l'Eſtre qu'on connoît par
» une idée tranſcendentale & l'infini,
» c'eſt la même choſe, parce que
» ſelon les Cartéſiens l'Eſtre contient
» une réalité objective infinie ! Et
» quand il dit que nous penſons tou-
» jours néceſſairement à Dieu ainſi
» entendu, & que cette idée n'eſt
» point une idée factice ; mais natu-
» relle, n'eſt-ce pas là l'idée innée
» de Dieu, comme on l'enſeigne ici ?
» Ainſi, ſi le Seigneur Dieu n'y met
» la main, nos Profeſſeurs de Philo-
» ſophie vont devenir peu à peu par
» état Profeſſeurs d'Athéïſme, ſous
» les noms nouveaux de Cartéſianiſ-
» me & de Malebranchiſme. Car
» c'eſt là déja comme ici, & comme il
» a été à Caën, le même plan de Phi-
» loſophie, les mêmes ſentimens...

» Les Athées peuvent déja citer pour
» eux les Colleges de Paris, de Caën,
» de Billom, & autres peut-être, où
» le Dieu qu'on a enseigné sans con-
» tradiction n'est que l'Estre en gé-
» néral, l'infini, &c. ... Descartes
» pour établir les dogmes de sa nou-
» velle Philosophie débute par-là,
» comme on fait en Logique cette
» année, je veux dire par démontrer
» que Dieu existe, c'est-à-dire que
» l'Estre, ou que ce qui est, existe.
» Il regarde l'existence de Dieu com-
» me le fondement de sa Philosophie.
» En cela sa méthode est géométri-
» que. Car que peut-on sçavoir sur
» rien si l'on ne sçait ce qui est, ou
» ce qui en est? Or ce qui est en
» quelque maniére que ce soit, est
» Dieu, dit-il, on ne peut donc
» rien sçavoir sans connoître Dieu.
» Un Athée, dit Descartes, ne peut
» sçavoir d'une vraye science qu'un
» Triangle a trois angles égaux à
» deux droits, *nisi priùs Deum*
» *agnoscat*. Cela paroît un paradoxe
» aux Catholiques, qui ont l'idée du
» vrai Dieu. Mais cela est démontré

» dans le ſens de Deſcartes. Car
» peut-on rien ſçavoir, comme j'ai
» déja dit, ſans ſçavoir ce qui en eſt ?
» Or ce qui en eſt, ſelon lui, c'eſt
» Dieu. *Ens* τὸ ὂν l'Eſtre parfait ;
» l'Eſtre vrai : ce qui eſt toujours en
» toute matiere, ce qu'on affirme
» quand on dit de quelque verité
» cela eſt, *c'eſt Dieu*, dit Deſcartes.
» Ce qui eſt toujours vrai en toute
» matiere, *c'eſt Dieu*, dit Malebran-
» che, & comme cela n'a point de
» bornes, *c'eſt l'Infini*, dit l'un &
» l'autre. Mais c'eſt tout un ; & ils
» raiſonnent conſéquemment, quand
» ils s'accordent à dire qu'on ne peut
» rien ſçavoir ſans préſuppoſer l'exiſ-
» tence de Dieu.

Etes-vous Cartéſien ou Malebranchiſte ? Vous aurez beau dire au P. H. que vous croyez Dieu un Eſtre *ſingulier & individuel*, *un Eſtre tel.* Il vous répondra que cet Eſtre n'en eſt pas moins *métaphyſique.* Ajouterez-vous que Dieu eſt le Créateur du Ciel & de la Terre ? Il repliquera que vous êtes un Athée maſqué ; qui couvrez vos ſentimens ſecrets

ſous le voile de la Catholicité. Ainſi de quelque maniere que vous vous y preniez, vous ſerez Athée malgré vous. Car le raiſonnement qu'il vient de faire eſt la clef générale de tout le ſyſtême d'Athéïſme qu'il a imaginé. Paſſons au Platoniſme.

Il s'agit là d'un écrit de M. l'Abbé Fraguier que M. l'Abbé d'Olivet a inſeré dans la Traduction des Entretiens de Ciceron ſur la Nature des Dieux, en parlant de la Théologie des Philoſophes Grecs. La Théologie de Platon eſt bien differente ſelon le P. H. de celle que lui ſuppoſent les Platoniciens modernes. A l'entendre, Platon eſt un athée fieffé auſſi-bien qu'Homere, avec cette difference qu'Homere eſt ancien, & que Platon eſt du 13^e^. ſiécle. Demandez au P. H. d'où vient cette difference. Un Platonicien diroit en vain que Platon a donné des idées trop ſublimes du vrai Dieu, pour ne l'avoir pas crû. Détrompez-vous, dira-t'il, le Dieu de Platon n'eſt que l'être pur, » la bonté ſouveraine & abſtraite dont tous les biens

» particuliers ſont ſelon lui, des par-
» ticipations, comme l'être ſouverain
» n'eſt que l'être univerſel ou la réa-
» lité univerſelle que participent tous
» les êtres réels en particulier. Ce
» n'eſt pas là certainement l'idée du
» vrai Dieu, quoique pour s'accom-
» moder au langage ordinaire, Pla-
» ton emploïe de tems en tems des
» termes maſculins au lieu du mot
» abſtrait de bonté, & au lieu des
» termes neutres de bien & d'être,
» p. 274. Pour l'être ſouverain ou le
» bien univerſel, pourquoi Platon
» preſcriroit-il un culte ? » L'être tout
» court & ſans reſtriction, ne voit ni
» n'écoute rien par lui ſeul, p. 277. »
C'eſt par cette raiſon, dit ailleurs le P.H. qu'un Carteſien ou un Malbranchiſte, c'eſt-à-dire un athée, ne ſçauroit demander à Dieu les biens temporels. Car le moyen, dit-il, de demander du pain à l'être tout court ou à la verité univerſelle ? Le P. H. finit ſon Platoniſme par ces mots très-remarquables, qui montrent au public ſes liaiſons intimes avec M. l'Abbé d'Olivet. « Voilà ce qui ſe preſentoit

» à dire sur ce sujet. Je me flatte que
» l'amitié dont M. l'Abbé Fraguier
» m'honore depuis sa tendre enfance,
» l'engagera aisément à me pardonner
» cette censure, d'autant plus que M.
» l'Abbé d'Olivet lui-même ne pa-
» roît pas plus approuver que moi
» l'opinion de Platon dans la conclu-
» sion très-orthodoxe par où il finit
» ses remarques sur la Théologie des
» Philosophes Grecs. »

Platon étant ainsi *deplatonisé* & réduit au rang des *fripons* du 13e. siecle, il paroîtra moins surprenant que le P. H. fasse faire à Virgile & à Horace la culbute de plus d'un millier d'années pour les faire tomber jusqu'en 1250. ou au-delà dans quelque cellule de Religieux athées. Commençons par Virgile. On avoit crû jusqu'à present avec quantité d'Autheurs contemporains que son Eneïde étoit de lui, pure chimere. Tous ces Autheurs & celui de l'Eneïde sont des *scelerats* du 13e. siécle, qui se sont donné le mot de s'appeller Catulle, Tibulle, Properce, Horace, Virgile, Ovide, &c. pour dupper tout l'univers en jettant

un ridicule très-fin & très-secret sur la Religion Chrétienne. Et les raisons pour l'Eneïde ? les voici. Elles roulent 1°. sur quelques anachronismes prétendus & non prouvés suivant la chronologie du P. H. 2°. Sur le vrai but de l'Eneïde. 3°. Sur les solecismes, les barbarismes, les *inepties* & les absurdités que l'on croit y démontrer dans un fort grand détail. Comme ce détail seroit infini dans un extrait, nous nous contenterons de remarquer avec le P. H. qu'il falloit bien que le faux Virgile fût un franc athée du 13e. siécle (aussi-bien que le faux Ciceron) puisque le but de l'Eneïde a été de faire voir qu'il n'y a point d'autre Dieu que le destin, « c'est-à-dire, un enchaînement » de causes comme l'appelle le faux » Ciceron, ou la nature & ses loix, » comme le nomment d'autres. » (Le P. H. veut dire les Cartesiens.) A l'égard du fonds de l'Eneïde, « il a » fallu trouver un exemple illustre » où le destin triomphât. La cohorte » impie [du 13e. siécle] a voulu faire » juger que le triomphe de la Reli-

» gion chrétienne sur celle de Moyse
» étoit un pur effet du destin, qui
» voulut que le Christianisme s'éta-
» blît à Rome après la destruction du
» Temple de Jerusalem. Le Poëte n'a
» pas osé traiter ouvertement ce su-
» jet. Il avoit interêt de passer pour
» payen, Qu'a-t'il fait ? il l'a tourné
» en allegorie conforme à son sujet.
» Dans cette vûë il a substitué l'em-
» brasement de Troye à la prise de
» Jerusalem. Il a supposé le transport
» des Divinités Troïennes en Italie
» pour représenter le Christianisme
» transporté à Rome ; Turnus tué dans
» un combat & Amata qui se pend
» de désespoir pour figurer l'extinc-
» tion du Judaïsme & l'abolition de
» la Synagogue . . Au reste, ces em-
» blêmes sont tous faux. . . ainsi cette
» Fable n'est pas proprement un Poë-
» me épique qui éxige une action vé-
» ritable. C'est un Roman où tout est
» feint jusqu'à l'action, quoique dans
» dans le sens allegorique dont je
» viens de parler, on propose une
» action vraïe & des passages avec des
» Sentences qui n'auroient d'ailleurs

» aucun ſens vrai-ſemblable ſi on ne
» les prenoit dans le ſens caché que
» je développe. » p. 283.

Ce morceau exactement traduit du Latin du P. H. nous diſpenſe d'en dire davantage ſur Virgile. Voïons de la même maniere le ſaut que fait le pauvre Horace, fort étonné ſans doute de ſe voir traveſti en D. ou en B. du 13^e^ ſiecle pour faire des Odes à deſſein d'accrediter l'Athéiſme. Le P. H. nous aſſure que ces belles Odes qui ont fait & qui feront toûjours l'admiration des gens de Lettres, ſont des extravagances qui ne ſont point du vrai Horace Auteur des Satyres & des Epîtres. » Car (dit ce Sçavant, » p. 328. & c'eſt un de ſes grands rai- » ſonnemens) Horace parle ainſi à » Mécenas :

Primâ dicte mihi, ſummâ dicende Camœnâ.

» O vous que j'ai celebré dans mes
» premiers Vers, vous ſerez le ſujet
» de mes dernieres Poëſies. Or ces
» premiers Vers ſont les Satyres ou
» les diſcours qui commencent par

» *Qui fit Mecenas, &c.* L'autre partie de ses Poësies contient les Epîtres. Sur cela le faux Horace saisit l'occasion d'attribuer ses propres Odes au vrai Horace, sans faire attention que ce dernier n'entend par *primâ & summâ camœnâ* que des vers de même espece, c'est-à-dire des vers hexametres. En effet, ce mot *camœna* désigne évidemment des vers Hexametres, puisque le vrai Horace dit des Bucoliques du vrai Virgile

molle atque facetum
» Virgilio annuerunt gaudentes rure CAMOENÆ.

» D'ailleurs, comment le même Poëte pourroit-il exceller également dans deux genres aussi differents que ceux de l'Ode & des Discours en vers qu'il appelle *Sermoni propriora*? » Le Lecteur sent la force de ce raisonnement. Il est suivi d'une objection que se fait le P. H. & dont il se tire assez mal. Car le vrai Horace s'appelle *Fidicen*, & dit en cette qualité

ego primus Iambos
Oſtendi latio, numeros animoſque ſecutus
Archilochi, &c.

Mais tous les endroits où Horace s'attribuë des vers autres que les Hexametres, & où il cite Sappho, Alcée, Pindare, qu'il a imités, n'embarraſſent pas le P. H. Il interprete tout cela du génie de ces Poëtes, & non de la meſure de leurs vers. Il tranche net en diſant mot pour mot, que » les Vers Sapphiques, Alcaïques & » autres, de quelque cadence qu'ils » ſoient, que l'on trouve dans les » Odes du faux Horace, ont été in» ventés au 13[e]. ſiécle par la *maudite* » *mais ingenieuſe, & non malhabile* » *cohorte*, & qu'il n'y a rien eu de » ſemblable dans toute l'antiquité au » moins dans la Latine. La meſure » des vers dont ſe ſert le nommé Pin» dare, eſt éloignée *toto Olympo* de la » meſure de vers du vrai Horace: » & je ne doute point que Quinti» lien ne mente quand il dit l. X. c. I. » qu'il y a eû bien des Poëtes lyri-

» ques, mais qu'Horace est presque
» le seul de ces Poëtes qui mérite d'ê-
» tre lû : à moins que Quintilien ne
» parle des Poëtes de son tems, je
» veux dire du 14e. siécle, p. 329.

Après cela, le Lecteur voit assez comment *le chapelet de l'antiquité défile*, comme s'exprime un Auteur (*a*) d'après le P. H. dont il avoit été disciple. On pourroit aisément renverser le raisonnement du P. H. par une petite retorsion, en supposant comme lui ce qu'il s'agit de montrer. Horace dit dans sa premiere Ode qu'il n'embitionne que la gloire de Poëte lyrique, donc il n'a composé que des Odes, donc les Satyres & les Epîtres sont du faux Horace. On pourroit en usant du même privilege du P. H. dire d'Herodote, d'Homere, de Plaute, de l'Auteur des Bucoliques & des Géorgiques, de l'Auteur des Satyres & des Epîtres, de Pline enfin (*b*) les seuls anciens profanes qu'il admet, tout ce qu'il dit des Odes

(*a*) M. de la Pilloniere. Brochure.

(*b*) Voyez pp. 293, 297, 299 & passim.

d'Horace;

d'Horace, & generalement du reste de l'antiquité, c'est-à-dire, les traiter de faiseurs de folies, de solecismes, de barbarismes, de gallicismes, *d'inepties*, d'absurdités & d'impietés: puis demander au P. H. par quel privilege inoüi ces six sont censés véritables, & tous les autres supposés. La question seroit embarrassante, & l'on pourroit la porter encore bien plus loin. Mais sans entreprendre ici de réfuter où il n'est question que d'exposer, nous nous bornerons à une petite explication de la vingtiéme Ode du second Livre du faux Horace. Elle vaut assez la peine d'être traduite en entier, dussions-nous courir le risque d'être trop longs.

Ode XX. à Mécenas, p. 343.

» C'est une prosopopée de Jesus-
» Christ triomphant & parlant aux
» Juifs au moment de sa résurrection.

1. Non usitatâ nec tenui ferar
Pennâ biformis per liquidum æthera
Vates: neque in terris morabor
Longius, invidiâque major.

» Certes ce n'est pas d'une maniere

» *usitée* ni par l'effet d'une puissance
» *foible*, c'est par une vertu divine
» que Jesus-Christ est monté au Ciel.
» Il est veritablement *biformis*, à cause
» du passage *in formâ Dei* & *in formâ*
» *servi*. Philip. 2. 6. il est aussi *vates*.
» Car *fuit vir Propheta*. Luc. 24. 19.
» il est au-dessus de *l'envie*. Ce fut
» *l'envie* des Prêtres Juifs qui *le livra*.
» Matth. 27. 18. Il faudroit lier com-
» me un fou furieux, quiconque di-
» roit de soi la moindre chose de ce
» qui est dit dans cette Ode qui ne
» convient qu'à Jesus-Christ. On ne
» peut certainement appeller *biformis*
» une personne qui est aujourd'hui
» une chose, & qui fut hier une au-
» tre chose, hier homme, aujour-
» d'hui oiseau. Ce nom *biformis* n'a-
» partient qu'à quelqu'un qui soit
» l'un & l'autre : de même qu'on ne
» sçauroit dire *biceps* ou *bipes* que de
» celui qui a en même tems deux tê-
» tes ou deux pieds. »

2. Non ego pauperum
Sanguis parentûm; non ego quem
vocas

Dilecte; Mecenas, obibo
Nec Stygiâ cohibebor undâ.

» L'allusion *pauperum parentum* re-
» garde St. Joseph & la Vierge. Pour
» le *dilecte* J. C. est nommé cinq fois,
» *dilecte mi*, dans les Cantiques pris
» en un sens mystique. Quant au mot
» *non stygiâ cohibitus undâ*, c'est la ré-
» surrection.

9. Jamjam residunt cruribus asperæ
Pelles, & album mutor in alitem
Superne, nascunturque læves
Per digitos humerosque plumæ.

» Voici la seconde partie de l'allé-
» gorie qui est bien honorable aux
» Freres Prêcheurs Disciples de Saint
» Dominique. Car J. C. prédit ici
» que par le moyen de ces Prédica-
» teurs de son Evangile, qui seront
» ses Ambassadeurs, son nom volera
» dans plusieurs Provinces de l'uni-
» vers, en Europe, en Asie, en Affri-
» que. C'est pour cela qu'il dit qu'il
» va être changé en *oiseau blanc*, *ali-
» tem album*, parceque l'habit des

» Dominicains eſt de cette couleur ;
» & en oiſeau qui *chante*, *canorum*,
» parceque ces Peres chantent en
» chœur : & en oiſeau *per quem noſ-*
» *cant & diſcant Chriſtum gentes.* Le
» Poëte ne dit pas en *cygne* ; car les
» cygnes ne chantent point, & n'ont
» pas le vol fort élevé ; mais il dit
» ſeulement en *oiſeau blanc & chan-*
» *tant.*

» *Reſidunt pelles cruribus aſperæ.* Ces
» peaux rudes ſur les jambes ne con-
» viennent nullement aux cygnes,
» dont les peaux aux pieds ne ſont
» pas plus rudes que celles des pou-
» les. Mais le *Fripon* continuë de ba-
» diner, & il n'entend par ces peaux
» que les groſſes bottes, dont le P.
» Dominicain couvre ſes jambes à che-
» val, & dont la peau eſt rude. *Reſidunt*
» ſignifie autre choſe que *adhærent* ;
» & en effet, les bottes s'ajuſtent aux
» jambes & n'y ſont pas adhérentes,
» comme les peaux aux pattes des
» cygnes. Entendez de la même ma-
» niere à proportion *naſcunturque læ-*
» *ves per digitos humeroſque plumæ.* Ces
» plumes qui naiſſent entre les doigts,

» sont des gands garnis de fourrure ;
» de poil ou de plumes. De même
» que pour les épaules *humeros*, le
» Poëte veut de bons manteaux four-
» rés, afin de garantir les Mission-
» naires du froid des champs *hyperbo-*
» *réens*, comme il va le dire. Le *déjà*,
» *jamjam* est dit, parce que J.C. étant
» Dieu voit l'avenir comme le pré-
» sent à ses yeux. *Supernè* qu'on lit
» dans les manuscrits est un solécisme
» de quantité. Car la derniere est lon-
» gue & doit être ici bréve, quel-
» ques-uns corrigent, & mettent *su-*
» *pernæ* pour *secundùm partes super-*
» *nas*, autre solécisme de Syntaxe la-
» tine.

13. Jam Dædaleo ocyor Icaro
Visam gementis litora Bosphori
Syrtesque Gætulas canorus
Ales, Hyperboreosque campos.

» Si Horace a dit cela de lui, il a
» extravagué certainement, & sa pré-
» diction a été fausse. Car il n'a jamais
» vû les climats dont il parle, &
» on n'y a point entendu parler de

» ſon nom. Mais J. C. a parcouru ces » contrées par le miniſtere de ſes Pré» dicateurs.

» Dans le concours des deux voyel» les *O* du premier Vers il n'y a point » d'éliſion, & pourtant le premier *O* » demeure long dans *Dædaleo*. Cela » paroît bien approcher d'un hardi » ſolécifme.

» On croit vulgairement que le Boſ» phore eſt appellé ici *gémiſſant* à cauſe » des orages que l'on y ſuppoſe fré» quens. Mais le fait eſt faux ; & en le » ſuppoſant vrai, *gementem*, *gémiſſant* » eſt dit froidement pour *frementem* » *frémiſſant*. NôtrePoëte ſuppoſe ſen» ſément que le Boſphore gémiſſoit » à cauſe de l'état de l'Empire Ro» main à Byzance ſur le Boſphore. » En effet, il chanceloit alors.

» Les *Hyperboréens* ſont les païs Sep» tentrionaux, comme les Moſcovi» tes & les Ruſſes.

» *Getulæ Syrtes* ſignifient l'Afrique » Saraſine.

17. Me Colchus, & qui diſſimulat metum
Marſæ cohortis Dacus, & ultimi

Noſcent Geloni : me peritus
Diſcet Iber, Rhodanique potor.

» *Colchus* eſt au bord Oriental du » Pont-Euxin. *Dacus* comprend la » Moldavie, la Valachie,& la Tranſil- » vanie. *Geloni*, les Gelons ſont les Li- » thuaniens. *Vide concertationem Prædicatoriam*, voyez les Annales des » Dominicains à l'année 1253, p. 113, » & à l'année 1258, p. 130 & 131, » où il eſt dit que les Freres Prêcheurs » depuis l'an 1222 pénétrerent chez » les Lithuaniens, les Moſcovites, les » Scythes, & les autres peuples du » Nord ; chez les Daces, les Bulga- » res, les Cuméens en Hongrie, les » Ibériens au-delà de la Colchide ; & » chez les Saraſins, pour y porter la » lumiere de l'Evangile. Le Poëte » nomme en dernier lieu par honneur » *Iber & Rhodani potor*. C'eſt que ce » ſont les peuples les plus mémora- » bles. Dans l'Eſpagne il ne nomme » que *Iber* ou l'habitant des bords de » l'Ebre, & en France, que le *buveur du Rhône* ; parce que le principal » éclat des Dominicains en ce tems-

» là fut d'avoir l'Office d'Inquisiteurs;
» Office qu'ils n'exerçoient alors qu'en
» Arragon & en Catalogne qu'arrose
» l'Ebre, & dans la Gaule Narbon-
» noise, jusqu'à l'embouchure du
» Rhône; & par conséquent depuis
» l'Ebre jusqu'au Rhône. Voyez la
» Table du Livre en question au mot
» *inquisitores*, vous trouverez, *inqui-*
» *sitores in Aragoniâ & Cathaloniâ de-*
» *signati ann.* 1232. *Inquisitores in*
» *Galliâ* (Narbonensi ex pag. 65 &
» 68) *designati ann.* 1233 *&* 1234.
» *Peritus discet*, est mis par nôtre
» Poëte pour signifier, qui entendra
» parler de moi (J. C.) deviendra
» sçavant; & c'est pour cela qu'on
» ne fait ici mention ni du Breton
» ou de l'Hibernois, ni du Suedois
» ou du Danois, ni même du Ger-
» main, ou du Polonnois, ou de
» l'Hongrois, & moins encore de l'I-
» talien ou du Sicilien; parce que ces
» peuples étant tous Catholiques n'a-
» voient pas besoin de Prédicateurs
» pour leur faire embrasser la foi, ainsi
» que les Nations nommées ci-dessus.
» Mais comme ces peuples Catholi-

» ques ne manquerent pas de Domi-
» nicains Inquisiteurs, le Poëte n'a
» dû citer dans nôtre Occident que
» l'Ebre & le Rhône ; parce que c'é-
» toit là principalement que les Do-
» minicains travailloient à l'avance-
» ment de la Catholicité. *Marsa co-*
» *hors* pour *Marsica* est un solécisme.
» C'est comme si l'on disoit *Galla co-*
» *hors*, au lieu de *Gallica.*

21. Absint inani funere Næniæ
Luctusque turpes & querimoniæ
Compesce clamorem, ac sepulcri
Mitte supervacuos honores.

» C'est-à-dire, loin de moi, ô Juif
» *hypocrite qui élevez des sépulchres*
» *aux Prophetes, & qui ornez les mo-*
» *numens des Justes.* Matth. 23. 29.
» Loin de moi ces vains honneurs.
» C'est ainsi que le faux Horace a com-
» pris dans une courte Strophe les
» coûtumes des Juifs dans leurs fune-
» railles. Il les a prises de l'Ecriture.
» Ou je ne connois rien dans aucune
» Enigme, ou l'interprétation que je
» donne ici de la plus ingénieuse, à

» mon ſens, de toutes les Odes du
» faux Horace, doit paſſer pour in-
» dubitable. Si quelqu'un veut me
» ſoutenir que cette Ode a été com-
» poſée pluſieurs années après beau-
» coup d'autres piéces du même Au-
» teur, & que la collection de toutes
» ces piéces n'a pas vû le jour avant
» l'année 1250, je n'aurai pas de pei-
» ne à me rendre à ſon ſentiment. »

Nous laiſſons au Lecteur le plaiſir de faire ſes réflexions ſur tout cela. Il y a toutefois une objection naturelle qui peut lui venir à l'eſprit, & ſur laquelle nous allons le prévenir. Quel interêt (dira-t'on) avoit le P.H. à reſſerrer ainſi preſque toute l'antiquité profane dans les bornes du 13^e^ ſiécle & des poſtérieurs ? Le voici. Ces Auteurs profanes, tant Poëtes qu'Hiſtoriens, Philoſophes, &c. ſont cités par d'autres Auteurs qui font une chaîne de tradition Or, ces autres Auteurs diſent que Dieu eſt l'être pur, la raiſon univerſelle, &c. ou ſemblent favoriſer ceux qui le diſent, & par conſéquent ce ſont des Athées; donc ceux qui leur ſervent

de chaînons ou d'appuis pour lier ou soûtenir l'édifice de la tradition, sont aussi de veritables Athées; & les uns & les autres sont éclos au 13^e. siécle ou dans les suivans. Il en est de même des Historiens Romains & François, comme on le verra dans l'extrait du mois prochain.

Ne croyez pas, au reste, que le P. H. ait tout d'un coup fait *défiler le chapelet de l'antiquité*, comme il le disoit; il n'y a été que par degrés. C'est l'Etre tout court, la Raison universelle, &c. qui l'ayant choqué dans les Philosophes modernes, se sont rencontrés sous ses yeux dans d'autres Auteurs plus anciens, & les lui ont fait regarder comme de *francs Athées*. Il a pris ce point de vûë comme le centre où il a ramené par réflexion & peu à peu, l'érudition immense qu'il avoit acquise, & dont il avoit fait un usage bien différent dans la premiére édition de son Pline an. 1685. il s'est déclaré contraire à la plus grande partie de l'antiquité dans ses *Opera selecta* an. 1709. p. 343. mais avec une précaution affectée, en

diſant de lui-même, comme d'une tierce perſonne : » je mettrai ici une con-
» jecture d'un homme qui en fait ſou-
» vent d'aſſez heureuſes, quoiqu'un
» peu trop ſoupçonneux, peut-être, &
» trop livré à ſes idées en cette occa-
» ſion. (Il s'agit de Joſeph au ſujet
» d'Herode dont il eſt parlé dans les
» Actes c. 12.) Chacun prendra cette
» conjecture, comme il lui plaira. Ce
» Conjectureur a découvert, me di-
» ſoit tout bas quelqu'un, qu'il s'é-
» toit formé dans je ne ſçai quel ſié-
» cle une ſociété de certaines gens qui
» avoient entrepris de faire l'Hiſtoire
» ancienne telle que nous l'avons ;
» car il n'y en avoit point alors ; qu'il
» connoiſſoit parfaitement leur ſiécle
» & leur ſéjour, qu'ils s'étoient ſer-
» vis de Tullius, de Pline, des Geor-
» giques de Maro, des Diſcours & des
» Epîtres de Flaccus. Car voilà les
» ſeuls monumens qu'il croit vrais
» dans toute l'antiquité Latine, à l'ex-
» ception de très-peu d'inſcriptions ;
» ſentiment que je crains fort qu'il
» ne perſuade à perſonne ; il ajoûtoit
» que ceux qui ſe tuent aujourd'hui

» à concilier les autres monumens
» écrits, quelque effort d'eſprit qu'ils
» faſſent, pour accorder tant de con-
» tradictions, & en faire un corps
» entier d'Hiſtoire, lui paroiſſoient
» vouloir compoſer une nouvelle fa-
» ble de pluſieurs autres, & tâcher de
» lui donner plus d'ordre & de liai-
» ſon. Il diſoit encore que les archi-
» tectes d'annales qu'il entendoit,
» avoient tiré leur plus grand ſecours
» des amples Cabinets de Médailles
» antiques, qu'ils avoient eû grand
» ſoin de raſſembler. Que ces Médail-
» les étoient entre les mains d'un
» Chef de tout ce Conſeil, qui étoit
» le principal architecte de tout l'ou-
» vrage : qu'il veilloit comme un dra-
» gon ſur ſon tréſor de médailles,
» les gardant en ſes coffres avec une
» vigilance incroïable, & n'en per-
» mettant l'uſage ou la vûë qu'avec
» beaucoup de réſerve : que pour cela
» ſes conſors lui avoient donné plai-
» ſamment le nom de *Severus Archon-*
» *tius*. L'un Latin à cauſe de ſa ſévéri-
» té, l'autre Grec à cauſe de l'eſpece
» de Magiſtrature qu'il avoit parmi
» eux. »

Il faut remarquer en passant que le P. H. admettoit alors comme véritables Tullius ou Ciceron pour les Latins; & pour les Grecs Hesiode, Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare, Aristophane, Theocrite, Callimaque: *Quos nunquam esse Scriptores suppositios suspicati sumus*, dit-il expressément, (*Opera selecta*. p. 566.) D'autant plus que Pline l. 25. sect. 5. dit d'Eschyle : *Eschylus è vetustissimis in poëticâ*. Mais dans la suite il les a tous rayés de son Catalogue, & les a réduits au sort des Romans de la Bibliotheque de Don Quichotte que le Curé jettoit par les fenêtres. C'est qu'à mesure que l'on faisoit quelqu'objection au P. H. il remanioit & retouchoit incessamment son systême sans le perdre un moment de vûë.

Si nous sommes obligés d'entrer dans le détail de tous ces égaremens, il faut s'en prendre aux Editeurs qui nous ont mis dans la nécessité de le faire, en publiant eux-mêmes des œuvres sur lesquelles ils auroient gardé le secret au P. H. s'ils l'avoient véritablement aimé. C'est ce qu'auroit

fait M. Huet qui diſoit de lui, que cet ami travailloit depuis quarante ans à ruiner ſa réputation, ſans pouvoir en venir à bout. Si ſon ſyſtême malheureuſement trop développé dans ce Volume, & qui le ſera encore apparemment de plus en plus dans ceux qu'on fait attendre au public, en ſouffre un peu, on ne s'en prendra pas certainement aux Jéſuites, qui n'ont rien omis pour le cacher. Après tout, le public équitable ſera quelque grace aux écarts étonnans d'un Sçavant que ſa prodigieuſe lecture, ſon profond ſçavoir, ſa pénétration & ſa ſagacité inimitables, juſques dans ſes égaremens, & beaucoup plus ſon amour de la Religion, ſa piété ſincere, ſa ſimplicité de mœurs, & ſes vertus chrétiennes rendront toûjours reſpectable, & véritablement excuſable à la poſtérité.

ARTICLE IV.

Reflexions sur la Poësie en général, sur l'Eglogue, sur la Fable, sur l'Elégie, sur la Satire, sur l'Ode, & sur les autres petits Poëmes, comme Sonnet, Madrigal, &c. suivies de trois Lettres sur la Décadence du Goût en France. Par M. R. D. S. M. A la Haye, *chez* Rogissart *& sœurs.* 1734. *in*-12. *pag.* 366.

L'Auteur qui laisse ici à deviner son Nom par des lettres initiales, & dont on a vu d'autres Ouvrages ingénieux, se propose de faire sentir sur quoi sont fondées les Régles de la Poësie, & d'en découvrir les ressorts : cependant il n'entame rien encore du Poëme Epique ni du Poëme Dramatique : La sublimité & l'abondance de ces sujets lui fait demander du tems aux Lecteurs, pour rendre plus digne d'eux, ce qu'il doit exposer sur ces matiéres. En attendant, malgré toutes les difficultés qui

l'ont allarmé, & malgré l'aridité du sujet, il nous donne ce qu'il a pensé sur la Poësie en général, & sur les petits Poëmes usités dans la Langue Françoise ; avec une Analise de ce qui contribue à leur agrément & à leur perfection.

Mais pour ne point rebuter les Lecteurs, qui craignent la plûpart des raisons trop philosophiques, en des sujets amusans ; il a conçu qu'il suffisoit de ruser avec eux : leur cachant l'air de maître ou de précepteur, & leur adoucissant la dureté des analises, c'est-à-dire, qu'au lieu de raisons séches, il a voulu assaisonner les siennes d'un stile aisé, de reflexions égayées, d'exemples amusans, & de critiques fines & plausibles. Voilà le projet & voici l'éxécution.

Parlant d'abord de ce que la poësie a de commun avec la prose : il nous exhorte à *ne point trop faire les raisonables, & à nous rendre justice* ; car, dit-il, les choses les plus judicieuses ne nous touchent point, si on ne nous les rend sensibles : il faut absolument parler à nôtre imagination ;

décorer ce qu'on lui présente, &c. Si je vous dis, ajoûte l'Auteur, que *le Soleil se léve, vous ne m'écouterez pas* : mais si je vous dis que *Phébus sort du sein de l'onde, qu'il monte dans son char, qu'il presse le flanc de ses coursiers, &c.* vous voilà attentifs & intéressés : pourquoi cela ? parce que *je vous peins le Soleil non par son immensité, ce qui vous auroit fatigué ; mais comme un beau jeune homme* ; car nous nous intéressons à ce qui nous ressemble, sur-tout à ce qui nous ressemble en beau. Tout philosophique qu'est ce raisonnement, il pourroit bien se trouver des Philosophes, qui souvent seroient plus contens qu'on leur dît, *le Soleil se léve*, que d'entendre parler du Phœbus qui sort de l'onde & qui presse le flanc de ses coursiers, &c. La pensée de l'Auteur n'est donc que pour les circonstances, où l'on cherche à s'amuser encore plus qu'à s'instruire. L'imagination, ajoûte l'Auteur, est flatée & soulagée par les images sensibles, qui d'un coté réveillent les passions (à quoi, selon lui, tend la poësie) pour agiter notre cœur qui

veut continuellement l'être ; & pour nous détourner de la trifte vue de nous-mêmes. L'Auteur porte encore plus loin la caufe du plaifir que nous font *les images* : la caufe de ce plaifir, dit-il, eft un mouvement de paffion qui contribue à l'embelliffement de l'image, & dont nous faifons à l'image un honneur qui ne lui eft pas du. Ainfi, dans la defcription gratieufe que fait Horace d'un ruiffeau qui laiffe échaper fes eaux, & qui fait entendre un doux gazoüillement à l'ombre que forment les branches réünies d'un pin & d'un peuplier ; il s'éleve dans notre cœur un petit mouvement de volupté & de pareffe, qui contribue à l'embelliffement de l'image : mais l'honneur du plaifir, en eft-il moins du à l'image, puifqu'elle eft la caufe de ce qui produit en nous ce même fentiment de plaifir ? L'Auteur attribue à l'habitude, le plaifir que nous donne l'harmonie des vers ; fouveraine de nos goûts, tantôt elle les émouffe, & tantôt elle les excite ; cependant il avoue que l'harmonie de la poëfie a un rapport naturel avec

nos organes, pour être ébranlés agréablement par des ſons & des repos qui nous frapent, à diſtances égales : mais chaque nation aïant dans ſes vers une harmonie particuliere, dès-là il réſulte qu'elle eſt variable, & rélative à l'habitude qu'on a priſe.

L'auteur obſerve encore avec pluſieurs autres, que l'uſage du ſtile coupé, eſt de faire parler les paſſions : ſur-tout lorſqu'elles ſe combattent; car ces mouvemens manquant d'ordre, le diſcours qui en eſt l'image en doit manquer auſſi.

Une idée pour avoir de la grace doit être renfermée, dit M. D. S. M. dans un eſpace qui ne ſoit ni trop long ni trop court : s'il eſt trop court, l'eſprit s'en plaindra, parce qu'il aime l'exercice; ne ſeroit-ce point auſſi, parce qu'il ne la conceveroit pas nettement ? Si l'eſpace eſt trop long, l'idée ſe trouvera lâche, étant dans un *trop grand terrain.* Cette proportion des choſes avec la maniére dont elles doivent être dites, eſt, ſelon lui, fort propre à flater notre oreille; je ſupoſe,

qu'il parle de l'oreille spirituelle ou du jugement ; car l'oreille corporelle s'accommode de toutes les proportions à quoi on l'aura habituée; comme l'Auteur l'a dit, au sujet de l'harmonie des vers. Quoi qu'il en soit, il donne pour exemple d'un morceau qui n'est ni trop long, ni trop court les six vers suivans de M. de Fontenelle.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre raison séduite avec plaisir s'égare,
Elle-même joüit des objets qu'elle a feints;
Et cette illusion pour quelque temps répare
Le défaut des vrais biens que la nature avare,
N'a pas accordés aux humains.

Afin de terminer l'importante leçon de n'être ni trop long, ni trop court, il seroit à souhaiter qu'on pût marquer en détail les régles pour l'éxécution ; sans quoi les régles générales reviendroient à l'avis de ce Magistrat, qui dans un point de conséquence

conclut, qu'il faloit faire ce qui convenoit, & ne rien faire hors de propos; c'eſt de quoi il s'agit. L'Auteur reproche à divers Poëtes qu'ils négligent l'harmonie des vers : ce n'eſt pas qu'ils la négligent; car ils y tendent aſſez, mais ils n'en ont pas aſſez le talent; & ce n'eſt pas leur faute.

L'Auteur inſinuant que l'agrément qui nous revient de la rime des vers eſt un plaiſir arbitraire, dit qu'afin d'avoir du plaiſir, il ne faut que convenir les uns avec les autres que nous en avons; auſſi-tôt, dit-il, l'opinion fait l'office de la nature. Il ſe trouve du vrai dans cette penſée, & en d'autres ſemblables à les regarder de profil : ce qui eſt ordinaire à la Métaphiſique, & quelquefois un peu trop aux Métaphiſiciens. M. D. S. M. parlant des Inventeurs de la Poëſie juge, que leur objet fut de créer un art, qui par ſa nouveauté & ſa dificulté, leur attirât une conſidération, que la Proſe devenue trop commune ne pouvoit plus leur donner.

Il finit ce Chapitre par une Satire aſſez vive contre M. de la Motte;

» Son ſiſtême ſur la Poëſie eſt ſi abſur-
» de, dit l'Auteur, qu'on a preſque
» mauvaiſe grace de le combattre; je ne me rapelle pas quel eſt ce ſiſtême, ſi ce n'eſt l'ocaſion où M. de la Motte a avancé qu'on pouvoit faire en Proſe une belle Tragédie, & même d'autres Piéces poëtiques; par la commodité de n'être point aſſujéti aux regles génantes de la verſification; ſur quoi l'Auteur dit que les antraves miſes à la poëſie, ne ſont antraves que pour les hommes médiocres.

Après ces réflexions générales, M. D. S. M. vient aux petits Poëmes François en particulier; il commence par l'Eclogue, & pour raprocher ſes idées *du ton* qui convient à ce Poëme, il déclare qu'*une de ſes folies eſt l'Eclogue*; on ſeroit heureux de n'en point avoir de plus dangereuſe: peut-être, ajoûte-t'il, *il y a de la ſottiſe à moi de m'occuper de pareilles chimeres*; à quoi il répond, qu'il n'y a de bon dans le monde que les chiméres, & il donne ſa parole de n'en manquer pas une. Du reſte, il

ſe doute bien que les Bergers ne ſont pas tels qu'on les repréſente dans l'Eclogue. *Je ſçaurois bien*, dit il, *ſi je voulois, que ceux qu'on y peint ſont imaginaires, mais je ne veux pas le ſçavoir .... Mon avidité à gouter le plaiſir fait le reſte, & je ne me chicane pas ſur mon bonheur.* Il avoue néanmoins qu'il a l'imagination aiſée à bleſſer, & qu'il ne faut pas compter ſur ſon ardeur pour le plaiſir; *car à moins qu'on ne lui tienne la tête ferme, & qu'on ne lui fixe les yeux ſur le plaiſir même, il a le chagrin de le voir échaper.* Il donne un exemple de ſon malheur par une Eclogue de M. de de Fontenelle, dont les ſix premiers vers le touchent pour le Berger introduit dans l'Eclogue; mais peu-à-peu il ſe refroidira à l'égard du Berger; parce que le Berger *dit de jolies choſes* dans la ſuite, & qu'*il ſe plaint avec élégance.* Il critique donc un vers de cette Eclogue où il eſt dit,

Quand on a le cœur tendre, il ne faut
point qu'on aime.

Notre

Nôtre Auteur trouve la maxime des plus ingénieuſes, nous *n'en voyons point*, dit-il, *de ſi bien tournées dans les Maximes de la Rochefoucault*; mais il juge que M. de Fontenelle peche contre les leçons qu'il a données lui-même ſur l'Eclogue, de faire parler les bergers d'une maniere très-ſimple.

L'Auteur après avoir rapporté une Eclogue dont il reléve la naïveté & la ſimplicité, & qui n'eſt point en Dialogue, nous dit que les Eclogues en récit ſont bien plus faites pour plaire, que celles qui ſont en Dialogue; celles-là, dit-il, ayant communément un deſſein & une eſpéce de nœud, ce qui cauſe un trouble agréable, & forme un intérêt qui jette dans des craintes heureuſement calmées par une iſſuë qui vous renvoye content. Voilà des prérogatives ſingulières à quoi bien des gens n'avoient peut-être pas penſé; non plus qu'à un défaut qu'il trouve dans une autre Eclogue de M. de Fontenelle; ſur quoi il avance une ſorte de paradoxe au ſujet de ce défaut; ſçavoir,

qu'il fait bien de l'honneur à M. de Fontenelle ; car, dit-il, *on n'en est pas choqué la moitié de ce qu'on en devroit être ; & même ceux qui n'ont pas le sentiment délicat, ne le sont point du tout* : mais selon lui, *les expressions de cette Eclogue snot des simptômes grossiers d'une fausse agitation, qui ont ce qu'il faut à eux tous seuls pour nous agiter.* Quelqu'un demandera peut-être si en cas que nous en soyons effectivement agites, si, dis-je, ce sera une fausse agitation, ou seulement une agitation qui ne seroit pas bien placée? à quoi l'Auteur répond que *les figures produisent une espéce de chaleur vive & belle qui vient de l'accord des choses avec la maniere dont elles sont dites.*

Du reste, M. D. S. M. voulant expliquer la nature de l'Eclogue dit que M. de Fontenelle lui a enlevé tout ce qu'il avoit à en dire ; c'est pourquoi il a raporté plusieurs pages du Discours sur l'Eclogue de cet Auteur célébre dont Monsieur R. D. S. M. fait alternativement l'objet de son admiration & de sa critique : car après en avoir exalté la précision &

la netteté, il trouve que son esprit (de M. de Fontenelle) épuisé sur la forme, se néglige sur le fond des choses : il faut, disoit celui-ci, que les bergers ayent de l'esprit & de l'esprit fin ; mais jusqu'à un certain point : & notre Auteur reprend, *à quoi pense M. de Fontenelle de vouloir que les bergers ayent de l'esprit fin : loin de leur en demander, je les prierois de n'en avoir point du tout.* Mais pour tirer quelque plaisir de cette finesse d'esprit que prête M. de Fontenelle à des bergers, notre Auteur ne pourroit-il point pratiquer ce qu'il a dit plus haut : *Je sçaurois bien, si je voulois, que ce sont d[es] personnages imaginaires, mais je ne veux pas le sçavoir par mon avidité à goûter le plaisir.* Quoiqu'il en soit, *je veux un peu de mal à M. de Fontenelle*, conclut-il, *de nous avoir gâté l'Eclogue, & d'avoir fait un discours qui tend indirectement à justifier le fard & les faux ornemens dont on peut charger l'Eclogue. Pour moi*, ajoûte-t'il, *je ne le souffrirai pas*; c'est à M. de Fontenelle & à ses admirateurs de prendre là-

deſſus leur parti ; bien aſſûrés que notre Auteur s'oppoſera à eux de toutes ſes forces ; parce qu'il n'y a rien qu'il aime tant que l'Eclogue, comme il a dit d'abord, & que c'eſt là une de ſes folies.

Après avoir parlé de l'Eclogue, il vient à la Fable ; il en fait judicieuſement conſiſter la nature & le mérite dans *l'allegorie, qui nous donne à entendre une choſe, quand elle nous en préſente une autre. Car au moyen de cette petite ſupercherie, elle donne à notre eſprit un exercice qui le réjoüit. Nous ſommes bien aiſes de voir ; mais nous ne voulons pas voir ſi vîte, c'eſt un petit embarras dont on nous procure l'honneur de ſortir, moyennant un léger effort que nous faiſons volontiers.* L'Auteur propoſe une queſtion ; s'il faut mettre l'alluſion & la morale de la Fable au commencement ou à la fin ; & la queſtion, après avoir dit *le pour & le contre*, ſe termine à *oui & non* ſelon la rencontre. M. R.D. S. M. ſçait bon gré à *La Fontaine* d'avoir quelquefois décoré ſes Fables de Prologues : mais, pourſuit-il, *malgré*

ma fureur pour les Prologues, il est fort peu de gens à qui j'osasse donner la permission d'en faire : Sur quoi il cite un Prologue de Fable adressé à M. le Duc, lequel, dit-il, n'est pas sans esprit, & qui sûrement déplaira beaucoup. Le Prologue & la Fable, dont il ne nomme point l'Auteur, pourroient bien être de M. de la Motte.

Au reste, il veut dans une Fable que le dessein en soit juste, & intéressant par lui-même ; que la narration n'en soit ni diffuse, ni séche ; que les Acteurs ne parlent point avec trop d'esprit ; qu'ils ne soient point guindés, &c. En effet, selon lui, la forme *de tous les Ouvrages, à la honte de notre raison, est ce qui nous touche le plus. Or, la forme d'une Fable, c'est la maniere dont le récit en est fait ; & la bonne maniere*, dit-il, *c'est d'être court.* Il faut, ainsi que dit Horace, courir à l'événement, *mais non pas de toute sa force.* Il nous met encore ici entre *le trop & le trop peu*, excellente situation ; mais il s'agit de l'attraper. Il demande de la gaïeté dans une Fable, c'en est la *fleur* : *non pas une gaïeté*

folle qui excite à rire, mais *une gaïeté délicate, qui ne va qu'à l'esprit qui le réveille & le rend attentif.* Il ne reconnoît d'ailleurs pour bons Acteurs dans la Fable que les animaux, à cause de leur ressemblance avec nous; *Pour les êtres moraux* qu'on a récemment voulu introduire dans la Fable, *ne m'en parlez pas*, dit l'Auteur; *ils me gélent par leur froideur & me choquent par leur singularité. Quand on me présente Dom Jugement, Dame Mémoire & Demoiselle Imagination, je me trouve étourdi; je ne sçais de quelle couleur est tout ce monde là, qui ne peut se représenter par nulle figure sensible.* Il voudroit enfin que ce que dit un Acteur de la Fable; un animal, par exemple, ne pût être dit également par un acteur ou animal d'autre espéce: C'est sur quoi il critique une Fable d'ailleurs ingénieuse, où deux Grillons rapportent ce qu'ils ont vû, l'un dans la chambre, l'autre dans l'anti-chambre d'un Magistrat; parce que deux souris auroient pu faire le même personnage & le même rapport.

Notre Auteur dit au ſujet de l'Elégie, que c'eſt le genre de notre Poëſie françoiſe le plus inſipide : Il ſemble que la Nation ait ſuivi ou prévenu ſon goût ; car depuis long-tems on n'entend guére parler d'Elégie ; cependant il voudroit que dans ces Piéces & dans tout *Ouvrage de ſentiment* après des deſcriptions trop vives, on donnât de *la moleſſe aux deſcriptions ; au moyen de quoy tout deviendroit de la même teinte*, & alors regneroit dans tout l'Ouvrage *ce précieux enſemble, qui fait que le plaiſir n'étant briſé par rien, deviendroit plus vif. La vigueur & tout ce qui a l'air nerveux a mauvaiſe grace dans la peinture des paſſions douces.* Sur quoi notre Auteur réprouve dans ces ſortes d'ouvrages des vers trop ſoûtenus. Il n'aime pas non plus dans les Elégies *un je ne ſçai quoi de noir ; nous ne voulons point voir*, dit-il, *le vilain côté des paſſions* ; puis s'objectant à lui-même la Tragédie qui préſente les paſſions par d'étranges côtés ; il répond, que *quand la Tragédie ne flatte pas les paſſions, elle les remuë, ce qui eſt un grand*

bien pour nous; Cela eſt-il bien vrai? Du reſte, l'Auteur marque ſon averſion pour un amour forcené & furieux, *tel qu'on nous le peint dans ces vilains petits Poëmes qu'on appelle Elégies.* Cette averſion pour l'Elegie françoiſe, lui en inſpire même pour les Elégies latines, ſur tout à cauſe des Vers Pentamétres; *les idées ou les ſentimens ne ſont pas toûjours taillés, pour être fabriqués & bornés en deux vers d'une meſure fort contrainte.*

Le quatriéme Article ou Chapitre eſt ſur la Satyre. L'Auteur attribuë le goût que nous y trouvons à la haine que nous avons contre les vices qui ſont en d'autres que nous, parce qu'alors ils nous ſont nuiſibles; au lieu que nous voulons les avoir nous-mêmes parce qu'ils nous ſont utiles. De plus, nous aimons à voir décrier les défauts des autres, parce que nous nous en croyons exempts. *La nature en nous rendant très-mépriſables, nous a rendu le ſervice de nous laiſſer rarement appercevoir que nous l'étions.* Cependant nous voulons qu'il ſe trouve de l'eſprit dans une Satyre; car,

dit notre Auteur, les hommes ont trop d'eſprit pour rire des ſottiſes qu'on diroit crûment de leurs conféres ; leur folie eſt de rire avec honneur, pour ne pas devoir tout leur plaiſir à leur malignité. M. R.D.S.M. ſouhaiteroit que Deſpreaux fût quelquefois plus délicat, & il ne paroît pas le trouver toujours aſſez ſimple & aſſez naïf. Peut s'en faut, dit-il, que je n'aime autant Regnier ! Quel homme, s'écrie-t'il, que ce Regnier ; s'il étoit moins libertin je l'adorerois; ſon grand naturel me charme ? *Lizez, pour voir la Satyre à* B.

L'Auteur expoſe ſur l'Ode des penſées qui ſemblent l'emporter ſur les hautes idées que nous en ont voulu donner ou renouveller pluſieurs Ecrivains depuis un tems, par rapport à ce qu'on appelle dans l'Ode le *ſublime, le merveilleux & les grandes images*, qu'il n'appartient qu'aux grands génies de ſentir, & qu'on ne ſçauroit guére définir ; il y faut proceder par voye d'exemples ; en voici un : Jupiter donne à Thétis pour gage de ſa foi, un ſigne de tête, il dit ; & du

mouvement de ſa tête immortelle l'Olympe eſt ébranlé ; voilà pour le ſublime des images. Mais l'Auteur admet un autre ſublime qui eſt celui *des tours*, il en cite des exemples du grand Corneille. Ce qui lui eſt plus particulier, eſt ſa définition du ſublime des tours. Selon lui, *c'eſt un grand ſentiment que nous ſommes sûrs avoir été éprouvé par un grand Homme, à la place duquel nous nous mettons*. Le ſublime des tours n'a-t'il lieu que dans le ſentiment d'un grand Homme ? Peut-être ſe trouvera-t'il auſſi dans la notion que l'Auteur donne en général du ſublime, en diſant que c'eſt *l'expreſſion courte & vive de tout ce qu'il y a dans une ame de plus grand, de plus magnifique & de plus ſuperbe*. Quoiqu'il en ſoit, il ſemble attribuer le ſentiment que nous avons du ſublime *à nôtre orgüeil, qui eſt ſouvent fort ſot & fort ridicule ; nous mettant tacitement à la place d'un grand Homme qui a éprouvé un grand ſentiment*. Ainſi, nous ſommes touchés du ſentiment d'Ajax, qui dans l'ardeur de ſe battre & dans l'obſcurité

du jour s'écrie : *grand Dieu, rends-nous le jour & combats contre nous. Le genre humain qui goûte une pensée si gasconne, est charmé de voir son maître appellé en duel par un mortel.* Un autre trait tiré du Suréna de Corneille, n'est pas moins beau, quoiqu'il paroisse avoir peu de rapport avec nôtre orgüeil. Dans un reproche qu'on fait à Euridice maîtresse de Suréna, on dit, *vous causez sa mort, & vous ne la pleurez point?* Euridice répond, *non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs*; & au même tems elle tombe expirante. *Il y a*, dit nôtre Auteur, *furieusement de sublime dans l'action d'Euridice & dans sa réponse.*

En faisant l'Eloge de l'Entousiasme, qui fait le principal appanage de l'Ode, *il en sort des choses superbes*, dit l'Auteur, *& telles, que je défie la raison avec son orgüeil d'en produire de pareilles.* C'est pour cela qu'il aime Pindare *à la folie*; *au lieu qu'un esprit de précision, une fureur de Logique qui regne depuis peu en France, a fait de nous des raisonneurs, & nous en sommes insupportables.* Ainsi, l'Auteur par-

le avec dédain de deux Odes qu'il rapporte de M. de la Motte, dans lesquelles il entre beaucoup de raison. Le sublime de l'Art, ajoûte-t'il, est de varier un sujet, sans qu'il soit décousu, & sans que l'idée principale en souffre. D'ailleurs, il ne trouve pas que cela soit difficile, il en dit même les moyens, il ne s'agit que de les pratiquer. Du reste, il demande de l'enthousiasme jusques dans les Odes anacréontiques; ce qu'il appelle ici enthousiasme, est apparemment la vivacité avec laquelle nous parlons de ce que nous aimons. A cette occasion il rapporte une chanson à boire qu'on l'avoit chargé de faire; & comme il n'aime pas le vin, il prend à témoin son Lecteur qu'elle est misérable, & il en fait lui-même la critique: Il veut *une chanson qui distile la joye, la volupté, la tendresse... passions qu'il adore.* L'hommage est un peu fort, ne seroit-il pas bon de le tempérer? Du reste, il étend l'enthousiasme à tout, & il en trouve l'yvresse, jusques dans les Ouvrages même de Pascal, de Montagne, &

du P. Malbranche ; c'eſt la porter bien loin, ſuppoſé qu'il n'y ait point ici d'équivoque ; cat l'enthouſiaſme pourroit bien ſignifier ici, ce qu'on appelle d'ordinaire *vivacité d'imagination & d'expreſſion.*

M. D. S. M. dans un dernier Chapitre porte ſes réflexions ſur le *Sonnet*, ſur le *Rondeau*, ſur l'*Epigramme* & le *Madrigal.* Il commence par le *Sonnet* dont il fait l'éloge ; mais c'eſt une eſpece de Poëme dont on ne fait guéres aujourd'hui d'uſage. D'ailleurs quelque peu conſidérable que paroiſſent ces ſortes de petits Poëmes, les parties en ſont, dit-il, plus délicates & plus difficiles à manier.

Ce qui fait leur principal mérite, eſt un air facile au milieu de la contrainte, principalement dans le *Rondeau.* On conçoit *une petite admiration de voir des graces ſortir du ſein de la contrainte*, & de voir les mêmes mots du refrein s'ajuſter en divers endroits à des idées différentes, avec autant de facilité que s'ils avoient d'abord été choiſis pour chacune d'el-

les, c'est ce qui fait l'agrément des refreins dans le petit Poëme de la Ballade : mais depuis Moliere, n'est-on point un peu entré dans la pensée d'un de ces personnages auquel il fait dire :

A mon gré la Ballade est une chose fade. Parmi les divers goûts *d'Epigrammes usitées dans la Poësie, la plus précieuse pour nous*, dit l'Auteur, *est celle qui réveille notre attention, en flattant notre malignité*; & parmi celles-ci, les plus naïves lui plaisent davantage. On ne comprend pas, ajoute-t'il, qu'une jolie chose ait pu ne pas donner de la peine à faire. Cependant quand elle est naïve, on croit voir à son air qu'elle n'a pas coûté. Ce qui produit une double surprise, les Epigrammes les plus malignes sont les plus naïves; parce qu'il n'y paroît point de colére, mais seulement du mépris.

Le Madrigal qui semble d'ordinaire une sorte d'Epigramme, est selon l'Auteur, l'*expression d'un sentiment amoureux*, on a donc bien abusé du nom. On peut juger des autres ré-

flexions de l'Auteur par celles que nous avons marquées, le plus précisément que nous l'a permis un Extrait; mais le Volume finit par trois Lettres, dont nous ne pouvons nous empêcher de parler; elles regardent la naissance, les progrès, & la décadence du goût.

L'Auteur pour faire sentir d'abord les causes de la corruption où le goût est, dit-il, tombé en France, remonte aux premiers tems de la République Romaine, où il voit le goût éclore, se perfectionner, & ensuite dépérir. Les Romains par leurs conquêtes connurent les richesses, dont l'usage leur fit connoître les plaisirs qui amenérent le luxe, & le luxe amena la délicatesse d'esprit; trop d'abondance gâta les Romains: mais leur imagination embellie par la volupté, *fut énervée par une volupté excessive*; & par là, *au beau naturel succéda du rafinement, de l'afeterie, du faux éclat, & les autres défauts du goût qui se gâte en se subtilisant.* Voilà, dit M. D. S. M. où nous en sommes; c'est aux Sçavans à vérifier

cette généalogie du mauvais goût; c'eſt encore à eux qu'il appartient d'examiner une eſpece de paradoxe de l'Auteur; il avance *que l'état de barbarie, depuis la perte du bon goût, étoit néceſſaire à l'eſprit, pour lui faire perdre tous les mauvais goûts dont il étoit infecté.* Nous fûmes dans cet état honteux juſqu'au regne de François Premier. Alors *l'eſprit purgé, & ayant pour ainſi dire paſſé par l'ignorance, eſpece de grand remède pour lui, l'eſprit entiérement guéri...* ſe donna du mouvement pour ſe perfectionner.

Le goût commença de revenir en France ſous François I. & il parut dans ſa perfection ſous Loüis XIV, les eſprits s'étant comme donné le mot pour briller tous enſemble. Alors *l'imagination ſembla devenir l'interpréte de la raiſon, ne faiſant jamais parler qu'avec décence*; ce qui nous a perdus depuis, ſelon l'Auteur, *c'eſt que nous avons eu trop de préciſion, & qu'on nous a inſpiré du mépris des anciens. Nous nous croyons ſupérieurs*

à tous, parce que nous ſçavons tirer une belle chaîne de conſéquences. Il n'eſt plus queſtion de ces belles figures qui enlevent l'ame, de ces tours vifs qui peignent & inſinuent la vérité. *Quand nous immolons tout à une raiſon ſévére, nous diſons que nous avons de la préciſion, mais n'eſt-ce point de la ſéchereſſe?*

La deuxiéme Lettre regarde particuliérement la décadence du goût: elle eſt ici attribuée *à ceux, qui attentifs à n'avoir rien de commun avec leurs Prédéceſſeurs, ſe ſont écartés du chemin; écart que nous avons été aſſez ſots d'admirer; le nouveau nous a ébloüis par ſon éclat, ſans voir ce qu'il a de vicieux... Le bon côté joint au nouveau nous accoûtume inſenſiblement au mauvais.* Sénéque gâta l'éloquence Romaine, parce que *malheureuſement il étoit homme de beaucoup d'eſprit; ce qui produiſit un ſtile lâche & ſans douceur, mais propre à ébloüir. Ainſi périt la ſimplicité de Ciceron.*

Au reſte, le goût de la Poëſie, ſelon l'Auteur, dégénera dès le ſiecle d'Auguſte par les Poëſies d'Ovide, dont

le grand défaut étoit l'abondance des tours & d'avoir toûjours de l'esprit : *Ce fut par cette seule envie de briller, que ne pouvant être meilleur qu'Horace & Virgile, il voulut se distinguer.* L'Auteur qui suppose ces intentions à Ovide, en attribuë de pareilles à un homme, lequel aujourd'hui a peut-être en France la plus grande reputation de litterature dans les genres les plus opposés ; on voit que c'est M. de Fontenelle. On pénetre ici bien avant dans ses intentions, & apparemment au-delà du but, quand on dit de lui, que plein du projet qu'il avoit formé de changer le goût, & né avec les talens propres à y réussir, sans expliquer ses desseins, il essaïa de décrier les plus grands hommes de l'antiquité, &c. D'ailleurs, il acheve un portrait fort beau & fort vrai de cet illustre Auteur, & dont les traits avantageux suffisent seuls à tenir contre les défauts qu'on voudroit lui trouver ; car enfin, ces défauts vrais ou prétendus, ne se rencontrent qu'en des ouvrages destinés à divertir l'imagination, autant que la raison ;

& dans ceux où il ne s'agit que de parler à la raiſon, tout le monde avoüe qu'il le fait avec une méthode & une clarté, qui peut ſervir de modéle aux ouvrages les plus ſçavans & les plus judicieux. Mais dans les talens mêmes de M. de Fontenelle, M. D. S. M. trouve le principe de la décadence du goût en France. *On a voulu l'imiter*, dit-il, *on n'a pu atteindre à ce qu'il a d'excellent, on n'a pris que ce qui eſt défectueux. On voulut*, pourſuivit nôtre Auteur, *être enjoüé quand il falloit être chaud.* L'Auteur tombe ici de nouveau & plus fortement qu'auparavant ſur feu M. de la Motte.

Dans la troiſiéme Lettre ſur le goût l'Auteur en attribuë encore la décadence à *un eſprit d'interêt, d'intrigue, de manége & de cabale qui s'eſt introduit* : ce qui a mis comme hors de mode les Ecrits merveilleux que nous a fourni le ſiecle paſſé : il nous fait cependant la grace d'avoüer que *la dépravation du goût n'eſt pas générale en France* ; & c'eſt un bonheur, car ſans cela, à qui en appelleroit-il

pour avoir justice de son zéle ? Quoiqu'il en soit, le Livre dont nous parlons, contient beaucoup de pensées fines & recherchées, avec beaucoup de problêmes curieux, qui ne seront pas résolus d'une maniére unanime. Pour le stile de l'ouvrage il est très-familier, & plus ordinaire dans une conversation égayée, que dans un livre sérieux, comme on l'a pu remarquer. Aussi étoit-ce l'intention de l'Auteur, comme il l'avoit déclaré d'abord, de faire un amusement ingénieux, qui cachât à ses Lecteurs l'air de maître & de précepteur ; il l'a caché avec succès.

ARTICLE V.

AURORE ET PHOEBUS, Histoire Espagnole. A Paris, *chez André* Morin, *ruë Saint Jacques, à l'Image S. André* 1733. *in*-12. *pag.* 143.

IL faut que ceux qui s'occupent de pareils Ouvrages ayent ou bien du tems à perdre, ou un merveilleux

penchant aux chiméres. Celui-ci s'annonce lui-même par le titre de *Phébus* ; si on y joint celui d'*Aurore*, c'est l'Aurore du Phébus, & d'un Phébus moins dans les mots que dans les choses où l'on n'a cherché place ni à la vérité ni à la vrai-semblance, mais au grand loisir de l'Auteur & des Lecteurs. On ne s'attend pas que nous fassions une analyse suivie des avantures qui sont rapportées dans le Livre. Il suffit pour justifier la disposition des esprits raisonnables par rapport à ces sortes de productions Romanesques, d'indiquer les premiéres démarches de Phébus.

Il entreprend un voyage sans qu'on soit instruit d'où il vient & où il va. Il fait naufrage, & se sauve sur la vase. Au même tems il voit tomber du haut de la côte dans la mer, un homme que dans la suite on appelle Dom Henrique. Phébus le saisit par par son habit, le tire à terre & le trouve sans connoissance. Phébus en fut affligé, c'étoit un bon cœur. D'ailleurs, la bonne mine & les riches habits de l'Inçonnu, lui font

juger que c'étoit un homme de qualité. Phébus apperçoit que Henrique eſt bleſſé à la tête. Sa charité lui fait craindre qu'il n'ait d'autres bleſſures cachées, il déboutonne ſon juſte-au-corps, & lui trouve avec la Croix de l'Ordre de Saint Jacques une boëte à Portrait. Il l'ouvre, & croit y trouver le viſage d'une perſonne du ſexe qu'il aimoit ; il n'en faut pas davantage pour lui faire oublier l'homme de qualité qu'il venoit de ſecourir au péril de ſa vie. Que tout cela eſt naturel & touchant ! Mais la fortune eſt plus charitable que Phébus, elle rend le ſentiment à Dom Henrique qui ouvre les yeux, & voit ceux de Phébus fondre en larmes ; il ignore le ſujet de ſa douleur. Mais il prend le ton de Philoſophe, & tâche de le conſoler par des réflexions morales. Il lui demande la cauſe de ſes pleurs. Phébus accablé du poids de ſes malheurs, ne ſçait par où en commencer le récit ; à la fin il ſe reſſouvient de la bleſſure de Dom Henrique, il l'invite à paſſer avec lui dans quelque endroit du pays où ils puiſſent trou-

ver du ſecours ; ſur quoi ils s'embraſſent avec une démonſtration de tendreſſe, que fit apparemment naître la ſympatie. Dans ce moment même arrive un domeſtique de Dom Henrique qui lui apporte un billet avec d'autres lettres, c'étoit un billet doux. Cependant Dom Henrique méne ſon nouvel ami dans un château, ils s'y repoſent l'un & l'autre un jour ou deux ; Dom Henrique oublie qu'il avoit un voyage important à faire, il demeure & pour apprendre l'hiſtoire de Phébus, & pour lui raconter la ſienne propre. On voit aſſez qu'ils font tour à tour le récit de leurs belles inclinations, récit qu'on ne doit toucher dans un Journal que pour en faire voir l'inutilité dangereuſe.

ARTICLE VI.

HISTOIRE MACARONIQUE de Merlin Coccaie, Prototype de Rabelais, avec l'horrible bataille des Mouches & des Fourmis. Deux Vol. in-12. chacun environ 400 *pages sans nom d'Imprimeur.* 1734.

B.

JAmais Ouvrage n'a été présenté au Public aussi nud que celui-ci. Quelque peu connus que soient & l'Auteur & l'Ouvrage, l'Editeur n'a seulement pas pris la peine de les faire connoître dans un Avertissement, ni de prévenir les Lecteurs sur la nature d'une production si singuliére. Nous allons y suppléer.

Pour peu qu'on ait frequenté les Colléges, on sçait ce que c'est que le stile *Macaronique*. C'est une façon de composition de Vers Burlesques, qui consiste à habiller des mots François en terminaisons Latines, en conservant avec ce stile bouffon toute la gravité apparente d'un Poëme épique. Par exemple, au lieu de *saltare*, *occidere*,

occidere, *pugna*, dire *danſare*, *tuare*, *bataillа*, voilà où eſt l'eſprit, & avec une vingtaine de mots pareils on feroit pâmer de rire tous les Pedants d'une Province. A parler ſérieuſement, on a de la peine à concevoir que le premier Auteur qui a pu ſans rougir avoüer de pareilles productions, ait eu des imitateurs; mais l'Hiſtoire Litteraire ne nous permet pas d'en douter. Cette maladie Macaronique après avoir pris naiſſance en Italie dans le cerveau d'un Moine bouffon, infecta d'abord les Pays voiſins; & elle a auſſi depuis attaqué dans le dernier ſiecle quelques cervelles Françoiſes mal timbrées. De la nous ſont venus les deux Poëmes d'*Antonius de Arenâ Provençalis, de bragardiſſimâ villa de ſoleriis.* Le premier, *de arte danſandi.* Le ſecond, *de guerrâ Napolitanâ.* De là nous eſt encore venu le Poëme de M. Frey ſur une émeûte de payſans à Ruel. *Recitus veritabilis ſuper terribili emeuta Païſanorum de Ruellio*, où on lit ces beaux Vers:

Muſæ nudipedes, ſſêu vos ad littora chattou

Gardetis vaccas, ſeu dejeunetis in agris....
Dicite cur anim*is* tantæ vigneronibus iræ.

Mais quelque admirables que ces Vers ayent paru aurefois à Naudé même, tout ſçavant & tout homme d'eſprit qu'il étoit, il faut avoüer qu'ils ſont fort au-deſſous de leur modéle, c'eſt-à-dire, de ce Merlin Coccaie dont il eſt ici queſtion, & dont nous allons dire deux mots en avertiſſant, que ſi nous le faiſons, ce n'eſt nullement par eſtime pour ſon ouvrage, mais pour ſatisfaire les curieux, qui peuvent regarder comme un point d'érudition litteraire, de connoitre l'origine de ce ſtile burleſque.

Merlin Coccaie eſt un nom ſuppoſé, ſous lequel il y a deux cens ans qu'un Moine Bénédictin natif de Mantouë & nommé Théophile Folengio publia divers Ouvrages Poëtiques. S'il eſt vrai que cet Auteur ne manquoit pas d'eſprit, il eſt difficile d'en faire dans un ouvrage un abus plus étrange. Né avec une imagination vive, & naturellement tournée à la bouffonerie,

il s'abandonne par tout aux saillies les plus bizarres, sans respect ni pour la Langue Latine qu'il se plaît à défigurer, ni pour le bon sens qu'il affecte de choquer avec une licence éfrénée. Le plus célébre de ses Ouvrages, c'est son Poëme *Macaronique*, dont Baldus, personnage chimérique est le héros, comme Enée l'est de l'Enéïde.

Phantasia mihi quædam Phantastica venit
Historiam Baldi grossis cantare camænis,
Altisonam cujus famam nomenque gaïardum
Terra tremit, Barathrumque metu se cagat adossum.

Comme l'Auteur étoit Italien, son stile Macaronique n'est pas comme parmi nous du François, mais de l'Italien corrompu en terminaisons Latines; ce qui le rend difficile à entendre à ceux qui ne sçavent pas parfaitement l'Italien. Le nom de *Macaronique* vient, dit-on, de l'Italien *Macarone*, un homme grossier, balourd, ou du nom de *Macaroni*, dont les Italiens appellent une certaine pâ-

te qu'ils aiment. Quoiqu'il en ſoit, ce Poëme fut reçû avec applaudiſſement dans un ſiecle où des bouffonneries pedanteſques tenoient lieu d'eſprit & d'enjouëment, & où les Anagrammes, les Vers retournés, les Logogryphes paſſoient pour des ouvrages de bon goût.

Le ſuccès de ce Poëme donna envie à divers Auteurs d'en imiter le ſtile, & il ne leur fut pas difficile de réüſſir. La contagion paſſa juſques en France par un effet du grand commerce que les François avoient alors avec l'Italie. Ainſi le Poëme fut traduit en nôtre Langue par un Traducteur qui ne ſe nomme point, & dont nous ignorons le nom. La perte n'en eſt grande ni pour lui ni pour nous. On vient aujourd'hui de réimprimer cette Traduction ancienne & Gauloiſe, telle qu'elle parut, il doit y avoir environ cent cinquante ans, ſans qu'on y ait changé ni ajouté aucune ſyllabe. Voilà tout le compte que nous avions à rendre de ce Livre. S'il méritoit qu'on en fît l'extrait, nous ne ſerions pas peu embarraſſés ;

on n'en peut rien dire de raiſonnable, ſinon que c'eſt un tiſſu d'extravagances entaſſées les unes ſur les autres, ſans autre ſuite ni liaiſon que le déréglement d'une imagination échauffée qui s'abandonne aux idées les plus bizarres. Heureuſement la pudeur y eſt un peu ménagée, & il faut en ſçavoir gré à un Auteur de ce caractére; mais d'ailleurs l'honnêteté des expreſſions en eſt abſolument bannie, & on n'eſt point ſurpris que de tels ouvrages ayent attiré à l'Auteur de mauvaiſes affaires de la part de ſa Congrégation.

On nous annonce dans le titre que ce Poëme a ſervi de modéle à Rabelais, c'eſt de quoi nous ne déciderons pas; nous aimons mieux le croire ſur la parole de l'Editeur que de nous mettre en état d'en juger. Mais un imitateur de ſi mauvaiſe réputation ne fait guéres d'honneur à ſon modéle. Si les Poëſies Burleſques de Scarron venoient de la même ſource, on pardonneroit plus volontiers à l'original; mais il paroît que la compoſition burleſque de Scarron eſt d'u-

ne eſpece toute différente.

Pour ce qui eſt du Poëme de l'*horrible bataille des Mouches & des Fourmis*, ce n'eſt qu'une copie de la *Batrachomyomachie* d'Homere, ou attribuée à Homere, qui ne méritant pas d'être imitée, n'a jamais produit, & ne produira jamais que de mauvaiſes imitations. On peut même oſer dire quelque choſe de plus avec Martial.

> Turpe eſt difficiles habere nugas,
> Et ſtultus labor eſt ineptiarum.

Nous n'ajouterons plus qu'une obſervation ; c'eſt que s'il étoit vrai, comme il arrive en effet aſſez ſouvent, que les Auteurs ſe peignent eux-mêmes dans leurs Ouvrages ſans le ſçavoir, ceux qui ſe donneront la peine de lire ces deux Poëmes Macaroniques, n'auront pas une idée trop avantageuſe de la vertu de tempérance de Dom Théophile Folengio; car on ne peut guéres donner de plus violents ſoupçons de gourmandiſe qu'il en fait naître dans l'eſprit de ſes Lecteurs ſemblable en cela au P. L * * qui, ſans y penſer, s'eſt auſſi

attiré ſur ce point une réputation dont il ſe ſeroit bien paſſé. Il y a pourtant une différence entre ces deux bons Religieux ; c'eſt qu'il paroît, que le P. L * * ne faiſoit cas que des bons ragoûts & des morceaux friands; au lieu que Don Théophile Folengio n'a ſur cela aucune délicateſſe. Des crêpes, des baignets, des boudins, de la boüillie, voilà ſon ambroſie & ſon eau d'hypocrene pour bien chanter. Il n'en parle qu'avec extaſe; mais nous finiſſons d'en parler, car c'eſt du tems perdu.

ARTICLE VIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

MOSCOVIE.

DE PETERSBOURG.

DEpuis que les Lettres ſe ſont fait jour juſqu'en Ruſſie, leurs progrès deviennent plus ſenſibles par le concert & la noble émulation de tous les Membres qui compoſent l'Academie des Sciences établie à Pé-

tersbourg. Dans le deſſein qu'ils ſe propoſent d'une Hiſtoire générale & complette de l'Empire des Ruſſes, ils travaillent ſans relâche à recüeillir les Mémoires qui pourront ſervir à l'éxécution de ce grand projet. Pour preſſentir le goût du public ſur la nature de cet Ouvrage, la premiére partie du Recüeil doit paroître inceſſamment, & l'Académie s'engage à publier les ſuivantes ſucceſſivement tous les mois. On invite en même tems ceux qui par leurs recherches voudront bien enrichir cette ſuite, d'adreſſer leurs Mémoires au Chancelier de l'Académie. Les Sçavans jugeront du plan de l'Ouvrage par les matériaux qui doivent être inſérés dans ce Recüeil. De ce nombre ſont, 1°. Les Extraits, les Traductions des Manuſcrits & des anciennes Chroniques. 2°. Les Vies des principaux Souverains de Ruſſie juſqu'à nos jours. 3°. Les Tables généalogiques des Czars depuis Ruric juſqu'à l'Impératrice regnante, des Princes appanagés, & des Princeſſes. 4°. Les Deſcriptions géographiques & hiſto-

riques des Provinces & Villes dépendantes de la Russie. 5°. Les Explications des Médailles, des Armoiries, & des Antiquités de cet Empire. 6°. Les Mémoires qui concernent l'Histoire Ecclésiastique de ces vastes Etats, l'Idolâtrie de ses anciens habitans, leur conversion au Christianisme, les Rits, les Dogmes de leur Eglise, les Monasteres, la Succession des Patriarches, des Métropolitains, des Archevêques & Evêques. 7°. Les monumens qui peuvent contribuer à l'Histoire litteraire de la Russie, à celle de ses Colléges, de ses Académies, de l'Origine, des progrès de l'Ecriture, & de l'Imprimerie, à la connoissance des Livres imprimés en Moscovie. 8°. Le Recüeil sera chargé de divers mélanges historiques qui ont rapport à l'Histoire de la conquête de Sibérie, des Royaumes de Casan & d'Astracan, aux mœurs, aux coûtumes, aux Langues des différents Peuples de ces contrées, au Négoce de la Russie, aux Tributs que lui payoit autrefois la Livonie, à la description du Globe, à la Naviga-

tion. 9°. On y joindra la Notice de plusieurs Royaumes limitrophes de la Russie, les Extraits des Livres qui ont été publiés par l'Académie des Sciences de Pétersbourg, ceux entre autres qui renferment différents morceaux historiques. Tels sont les Ouvrages de Monsieur *Bayer* sur l'Histoire & la Géographie ancienne de Russie, & plusieurs Traités de M. *Duvernoy*. En chemin faisant on relevera les erreurs de quelques Auteurs modernes, qui ont écrit sur la Géographie & l'Histoire des Russes. On est redevable de la premiere partie du Recüeil à M. Gérard Frédéric *Muller* Membre de l'Académie des Sciences de la Société Royale de Londres.

Le Dictionnaire Chinois que M. Bayer *se dispose à rendre public est déja fort avancé. On attend avec empressement l'Histoire Métallique de l'Osroéne & d'Edesse écrite par le même Auteur.*

SUEDE.

D'UPSAL.

L'Herbe appellée *Borith* par les Hébreux, & dont il est fait mention dans le Chapitre 2. *Verʃ.* 22. des Prophéties de Jéremie, est le sujet d'une nouvelle dissertation que M. *Olaüs Rudbeck* a fait imprimer. Dans un autre Ouvrage sur la même matiere, il avoit prétendu que le *Borith* étoit une sorte de fard qui ne différoit point de la pourpre. M. *Michaëlis* s'est déclaré contre cette opinion, il soutient que le *Borith* est une espece de savon. La Replique de ce dernier a donné lieu aux nouvelles Preuves que M. Olaüs produit dans son Ouvrage pour appuyer son sentiment.

ALLEMAGNE.

DE TUBINGE.

Le Docteur *Pfaff* a donné depuis quelques mois une Dissertation Aca-

démique. *De Operationibus diabolicis in hoc mundo per rationes dubitandi & decidendi.*

De Ratisbone.

Il se fait ici une Edition de tous les Ouvrages du P. Gretser célébre Ecrivain D. L. C. D. J. L'Affiche qui l'annonce en vingt pages *in-folio*, lui donne ce Titre : *Jacobi Gretseri Societatis Jesu Theologi sublimiorum scientiarum in Universitate Ingolstadiensi Professoris Opera omnia antehac ab ipsomet Autore accuratè recognita, Opusculis multis, Notis & Paralipomenis pluribus propriis locis in hac editione insertis aucta & illustratata, nunc selecto Ordine ad certos titulos revocata, & in Tomos 17 digesta. Accessit Autoris vita cum adjuncto singulis ad calcem Tomis proprio Indice copiosissimo. Ratisbonæ sumptibus Joannis Conradi Peez & Felicis Bader, sociorum. an.* 1733. La Distribution en 17 Tomes par Matieres est marquée dans cette Annonce. Par exemple, les 3 premiers Tomes contiennent les Ouvrages du

P. Gretser *de Sancta Cruce.* Le 4 & le 5^e^. seront *Sacrorum Rituum Ecclesiæ Catholicæ defensio.* Le 6, le 7, le 8, & le 9^e^ ont pour titre, *Romanorum Pontificum defensio. Controversiarum Roberti Bellarmini S. R. E. Cardinalis defensio.* Le 10^e^ *Vitæ Sanctorum defensæ & illustratæ.* Le 11^e^ *Societas Jesu defensa.* Le 12^e^ *Lutherus Academicus & Waldenses.* Le 13^e^ *Miscellanea Polemica.* Le 14^e^ *Sancti Patres & alii Scriptores ex Græco versi.* Le 15^e^ *Scriptores illustrati & partim ex Græco versi.* Le 16^e^ *Institutiones Linguæ Græcæ, Disputationes, & Opera posthuma.* Le 17^e^ *Mantissa duplex ad universum Opus.* Il entre dans ce Recüeil beaucoup de Piéces & d'Ouvrages qui n'avoient point encore été mis au jour. On voudroit pouvoir compter dans ce nombre le travail de *Gretser* sur les Epîtres de Saint Ignace Martyr, & sur les Oeuvres d'Alcimus Avitus, Archevêque de Vienne. Mais ces Ecrits qu'on croit avoir été confiés à Sebastien Cramoisi Imprimeur du Roi ont disparu ; on implore à cet égard les soins des curieux, on

n'épargne rien pour la beauté de l'Edition, elle coûtera aux Souscripteurs 85 Florins d'Allemagne, & 110. aux acheteurs. On donne en souscrivant 16 florins, & ensuite de six en six mois dix autres florins en recevant deux Volumes. Ces grands Auteurs mériteroient bien que par reconnoissance, leurs Editeurs ajoutassent dans leurs Oeuvres les corrections dont la suite des tems a fait sentir le besoin; & qu'ils auroient faites eux-mêmes s'ils avoient présidé à la réimpression qu'on nous annonce.

D'IE'NE.

Arii Thorgilsis filii cognomento Froda, id est, Multi Scii vel Polyhistoris, in Islandiâ quondam Presbyteri, primi in Septemtrione Historici Schedæ seu Libellus de Islandia Islendiga-Bok dictus è veteri Islandia, vel si mavis Danica antiqua, Septemtrionalibus olim communi Lingua, in Latinam versus, ac præter necessarios indices, quorum unus est Lexici instar, brevibus notis & Chronologia, præmissâ quoque Autoris vitâ

illustratus ab Andraea Bussao Hafniæ ex Chalegraphio Joachymi Schmigdtgen 1733. Cet Historien le plus vieux de tout le Nord naquit en 1068. & mourut en 1148. Il n'avoit encore paru qu'en Islandois. Ici le Texte est d'un côté & la Version Latine de l'autre. Les Notes de M. *Bussæus* répandent un grand jour sur les endroits difficiles, & en général sur l'ancienne Histoire du Septentrion. Voici les Titres des Chapitres. 1. *De Islandiæ inhabitatione.* 2. *De Islandiæ occupatoribus.* 3. *De constitutione Legum & Comitiorum universalium.* 4. *De anni computo.* 5. *De terræ in quadrantes divisione.* 6. *De Gronlandiæ inhabitatione.* 7. *De tempore introductæ in Islandiam Religionis Christianæ.* 8. *De Episcopis alienigenis.* 9. *De Isleifo Episcopo.* 10. *De Gizoro Episcopo.* Le Lexicon Islandois peut être regardé comme un supplément aux deux Dictionnaires de cette Langue publiés par *Wormius & Resenius.* On y a joint outre cela deux Ouvrages qui y ont rapport; l'un intitulé *Jonæ Gam Island. Schediasma de ratione anni so-*

laris secundum rudem observationem veterum Paganorum in Islandia ex solis motu restituti referente Ario Froda cap. 4. Schedarum. L'autre intitulé, *Periplus Ohlheri Halyolando Norvegi ut & Wafslano Angli secundum narrationes eorumdem de suis unius in ultimam plagam Septentrionalem, utriusque autem in mari Balthico navigationibus; jussu Ælfredi Magni Anglorum Regis sæculo à Nat. Christi nono factis, ab ipso Rege Anglo-saxonicà linguâ descriptus demum à Collegii magnæ aulæ Universitatis Oxoniensis alumnis latinè versus & una cum Joann. Spelmanni vitâ Ælfredi Magni è veteri cod. Mss. Bibliot. Cottonianæ editus. Jam verò ob antiquitatem & Septentrionalis tum temporis statûs cognitionem repetitus ac brevibus notis adauctus ab Andrea Bussæo.* Le tout fait un petit Vol. *in*-4° de 118 pages pour l'*Arius Froda*, & le *Schediasma Gammis*; est de 26 pour le *Periplus Olheri*, sans compter l'Epître Dédicatoire à M. *le Comte de Plelo*, *la Vie d'Arius*, *les Tables & le Lexicon qui en font* 120. Ce Livre trouvera bien-tôt sa place dans nos Extraits.

ITALIE.

DE VENISE.

Le premier Volume des Ouvrages de *Valiſnieri*, eſt en vente depuis plus d'un an ſous ce titre : *Opere Fiſico-Mediche ſtampate è Manuſcritte del Cavalier* Antonio Valiſnieri, *raccolte da* Antonio *Suo Figliuolo*, *corredate d'una prefazione in genere ſopra tutte, è di una in particoulare ſopra il vocabolario della hiſtoria naturale.* A Veniſe, chez Sebaſtien *Coleti* 1733. *in-fol.* Ce Volume ſera ſuivi de deux autres.

DE MILAN.

Joſeph *Ricchini-Malateſta*, Imprimeur Royal & Ducal, continüe d'imprimer la Traduction en Italien de toutes les Oeuvres *du Poëte Virgile*; & celle même des petits Poëmes qui lui ſont attribués par pluſieurs Sçavans. Cette nouvelle Edition, par les grands ſoins de ceux qui y préſident ſera plus correcte que celles qui

l'ont précédée. Les difficultés de ce Poëte ſeront nettement expliquées dans un Index exact. Ce n'eſt ici que la moindre partie de l'entrepriſe de l'Editeur : il ſe promet de donner au Public tous les anciens Poëtes Latins traduits en Italien. Chaque Volume l'un portant l'autre, reviendra à quatre livres dix ſols, monnoye de Milan : Par exemple, les deux premiers qui ſont ſortis depuis peu de la preſſe, & qui contiennent 54 feüillets ne coûteront pas plus que les ſuivans qui ſont bien moins amples.

M. *Ricchini* avertit qu'un ſecond Volume du célébre *Sigonius*, paroît enfin. Ce Volume contient vingt Livres de l'Hiſtoire d'Italie, avec les Commentaires du ſçavant M. Joſeph *Saſſy*, Bibliothécaire en Chef de la Bibliothéque Ambroiſienne : ce ſecond Tome monte à 180 feuilles d'impreſſion. Le premier qui eſt diviſé en deux Parties renferme 230 pages ; ſon prix a été fixé par les Aſſociés à 25 francs, monnoye de Milan, ſomme modique, dit le Libraire, eû égard aux frais, aux riſques, à la

multitude des notes qui demandent un très-petit caractere, ſerré, net; ajoutons la dépenſe des caracteres Hébreux & Grecs qui doivent néceſſairement entrer dans les Remarques; & en un mot tous les ornemens qui donnent du relief à un Livre, & du plaiſir aux Lecteurs. Dès que l'Edition d'un ſi bel Ouvrage ſera finie, on ne le vendra pas moins de 150 livres en petit papier, & de 185 en grand.

Il vient encore de ſortir de la Preſſe de Joſeph *Ricchini* un Ouvrage *tout d'or*, ainſi que l'exprime ſon Annonce, Il eſt intitulé en Italien : *Letteræ diſcorſivæ contro ad alcuni Poëtici abuſi, &c.* c'eſt-à-dire, Lettres raiſonnées contre certains abus poëtiques, préjudiciables, & à la Réligion Catholique, & à la Morale Chrétienne. Oeuvre poſtume du Docteur Pierre-François *Bottazoni* Boulonnois. Ce frontiſpice ne promet-il point plus qu'il n'acquittera ? c'eſt l'Editeur qui fait cette queſtion ; non répond-il. On trouvera dans cet Ouvrage une Critique ſolide de divers Auteurs

peu mesurés dans leurs expressions & dans leurs pensées : On y puisera d'excellents préceptes pour écrire avec succès, & en Vers & en Prose sans recourir à certaines licences qu'employent les Poëtes modernes, &c. En un mot, l'Ouvrage est digne de feu son Auteur, si connu & si estimé des Sçavans. Il a composé aussi plusieurs autres Lettres admirables sous ce titre : *Considérations sur la maniere de penser sainement, &c.* Le Volume est *in-quarto*, dédié à S. A. S. le Prince héritier de Modéne, &c. Il coûte trois livres.

L'on verra encore bien-tôt deux sçavantes Dissertations du Pere Joseph-Augustin *Orsi*, dont le nom est devenu célébre, non-seulement en Italie, mais aussi dans les Pays étrangers. La premiere Dissertation porte ce titre : *De Baptismo in nomine Jesu Christi, & de Hereticis qui Baptismi formam olim adulterarunt* : La seconde Dissertation est intitulée : *De Chrismate confirmatorio.* Les deux Dissertations sont remplies de citations des SS. Peres, tant Grecs que Latins,

lesquels prouvent, appuyent & démontrent la vérité de la doctrine contenuë dans les Oeuvres du P. Joseph *Orsi.*

DE VERONE.

Pierre-Antoine *Berno*, fait une édition de l'Ouvrage du P. *Petau*, intitulé : *De Doctrina temporum.* Dans cet Ouvrage on trouve une exacte connoissance des anciens Chronologistes, & les faits ramenés chacun à leur datte. De-là l'on peut en assûrance passer à l'autre Ouvrage qui a ponr titre : *Rationarium temporum.*

M. *Berno* a choisi *De Doctrina temporum*, parce qu'il lui a paru aisé d'en faire une plus ample & plus utile Edition que toutes les autres ; il pousse la sienne jusqu'à trois Volumes *In-folio*, par des additions puisées dans son Auteur même, par des supplémens à la science des tems, par divers Opuscules, & par différentes Lettres recüeillies, qui ont rapport à la Chronologie. Deux choses, ajoute-t'il, ont concouru encore à son dessein. 1°. L'empresse-

ment des Gens de Lettres pour la Chronologie du P. *Petau*, supérieure à toute autre. 2°. L'accüeil favorable qu'on a fait à son Edition de S. Hilaire. Ainsi, & l'esperance du succès & la reconnoissance l'encouragent dans son entreprise. Il a les meilleurs Ouvriers & les plus habiles Correcteurs d'Epreuves; de très-beau papier & des caracteres tous neufs. Chaque Volume se vendra vingt francs, monnoye de Venise; c'est soixante livres pour les trois Volumes. Ce prix n'est que raisonnable continüe M. *Berno*. Car il faut avoir égard aux figures absolument nécessaires, à la diversité des caracteres, & sur-tout au Grec que l'on cite souvent.

Quant aux *Associés*, ainsi qu'on les nomme, M. *Berno* ne leur prodigue pas trop, ce semble, les avantages sur les non-Associés. Les premiers seront seulement servis en meilleur papier, dont on ne tirera que 300 Exemplaires : pour cela on lui fera tenir en main propre de cinq mois en cinq mois vingt livres quittes, à commencer dès-à-present, fin de l'année 1733.

DE GENEVE.

Bousquet & *Compagnie* ont fait une nouvelle Edition des Controverses du Barreau *de Jules Caponi*, *In-folio*. Et du Traité, *De Pactis & Stipulationibus*, par le même Auteur.

Les mêmes Libraires ont mis en vente, *Les vérités capitales de la Réligion, établies par la Raison & par l'Ecriture-Sainte, avec un abrégé des Loix Morales en forme de Cathéchisme.* Par Jacques *Plantier.* 1733, *in-octavo*. Ce Livre se trouve à Paris chez *Chaubert.*

La Raison est un guide mal assûré dans les choses de la Foi; L'Ecriture Sainte est souvent susceptible de différentes interprétations. Comment donc établir rien de solide dans les cas d'obscurité & de contestation, si l'on s'obstine à ne point reconnoître un Juge souverain qui fixe nos incertitudes en déterminant le vrai sens des Livres Sacrés.

Le Cathéchisme est composé sur le modéle de celui de Grenade. Les Re-

marques qui sont à la suite du Texte, sont empruntées de la Philosophie ancienne & moderne. Les Ouvrages de M. de *Fénelon* Archevêque de Cambray, & la Théologie naturelle de M. *Derham* ont été d'un grand secours à l'Auteur.

ANGLETERRE.

De Londres.

Observations Upon The *Prophéties* of *Daniel* And. The *Apocalypse* of St John &c. ou *Remarques sur les Prophéties de Daniel & l'Apocalypse* de S. Jean en deux Parties par le Chevalier *Newton*. A Londres chez *Darby* & *Browne*, *in*-4°. Ouvrage posthume.

Le Discours préliminaire qui est à la tête de la premiere Partie, mérite sur-tout l'attention des Lecteurs. M. *Newton* après avoir fait une courte revüe des Livres Sacrés, paroît favoriser l'opinion d'Aben-Esra, de Spinosa & de quelques autres incrédules qui ont osé avancer que Moyse n'êtoit point l'Auteur du Pentatheuque. Ce sentiment

sentiment & ceux qui sont répandus dans le corps de l'Ouvrage seront exposés & discutés dans nos Mémoires lorsque nous rendrons compte du Livre en question.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

Les Libraires associés, Pierre *Schenck* & Pierre *Mortier* ont déja mis en vente les quatre premiers Volumes de la *Physique Sacrée, ou Histoire naturelle de la Bible, traduite du Latin de M. Jean Jacques Scheuchzer Docteur en Medecine, Professeur en Mathématiques à Zurich, & Membre de la Societé Royale d'Angleterre, & des Académies de Vienne & de Berlin, enrichie de plus de 700 Figures en Tailles-douces par les soins de Jean André Pfeffel, Graveur de sa Majesté Impériale, divisée en huit Volumes.* Cet Ouvrage se débite aussi à Paris chez *Rollin* fils, Quay des Augustins, à S. Athanase. On rendra compte incessamment des quatre premiers Tomes.

Depuis quelques mois Pierre *Hum-*

bert a publié les *Mémoires de Fréderic Henry Prince d'Orange, depuis* 1621 *jusqu'en* 1646 *Vol. in-4°. pages* 362, *sans la Préface & la Table des Matiéres.* On est redevable de cet Ouvrage au Prince d'*Anhalt* Veld-Maréchal de sa Majesté Prussienne, & au soins de M. *de Beausobre* Auteur de la Préface qui est à la tête du Livre. Cette Edition est enrichie de Portraits & de Figures dessinées & gravées par Bernard Picard. Le Manuscrit original de ces Mémoires a été trouvé dans le Cabinet de Madame Henriette de Nassau troisiéme Fille de Fréderic Henry, Mere de S. A. S. le Prince d'Anhalt Dessau.

Le même Libraire a publié une nouvelle Edition d'un Ouvrage de M. Michel *Mettaire* sous ce titre: *Annales Typographici ab artis inventæ origine ad annum* M. DC. LXIV. *Editio nova auctior & emendatior Tomi* I. *pars prior & posterior* 1733. *in-4°.*

L'Auteur s'étoit fait connoître dès l'année 1709 par un Livre *in-8°.* intitulé: *Historia Stephanorum*, Histoire qui comprend la Vie des Etiennes,

& la Liste des belles Editions, dont le public est redevable à ces célébres Imprimeurs. Il fut imprimé à Londres chez Benjamin *Motte.* En 1717 parut encore de sa façon un nouveau Volume sous le titre d'*Historia Typographorum, aliquot Parisiensium*; aussi imprimé à Londres chez Guillaume *Bowyer in-8°.* Il y donne le premier rang aux *Morels* & aux *Vascosans*, il n'oublie pas Adrien *Turnébe* qui joignit à la réputation d'un des plus doctes Critiques du 16^e^. siecle, le mérite d'un Imprimeur habile & zélé pour la perfection de son Art. On sçait qu'il fut chargé de la direction de l'Imprimerie Royale, & en particulier de veiller à l'édition des Ouvrages Grecs. Enfin, M. *Mettaire* toujours plein de son sujet, mit au jour en 1719 le premier Volume de l'Ouvrage dont nous annonçons ici une nouvelle Edition. En 1722 il en ajoûta un second, & en 1725 un troisiéme. Le premier imprimé d'abord a la Haye chez Isaac *Vaillant*, reparoît depuis quelque tems avec des corrections & des additions considérables.

DE LEYDE.

Samuël *Luchtmans* a mis au jour un Livre *in*-4°. intitulé, *Rudimenta Linguæ Arabicæ, Florilegium Sententiarum Arabicarum, ut & clavim Dialectorum, ac præsertim Arabicæ adjecit Albertus Schultens, Lugduni Batavorum* 1733.

On trouve chez Théodore HAAK, Libraire de la même Ville, *Jo. Henrici* Mylii *J. U. D. Theophilus sive de Græcarum Juris institutionum, earumdemque Juris Historiâ, Ætate, autoritate, Fatis, Dotibus, Nævis liber singularis.* 1733. *in*-8°.

FRANCE.

DE PARIS.

On commence à débiter ici, chez plusieurs Libraires associés une nouvelle Edition de l'*Histoire du Peuple de Dieu, tirée des Livres saints*, en huit volumes in-4°. Cette Edition, du côté du caractere, du papier, &

de ce qui dépend du ſoin des Imprimeurs, a de grands avantages ſur les précédentes. On voit à la tête un Frontiſpice, au commencement de chaque volume, des Vignettes hiſtoriques d'un beau deſſein, & gravées de bon goût ; deux Cartes de Géographie, des Tables Chronologiques, des Tables des Matieres, & tout ce qui peut en rendre l'uſage facile. On y a ajouté l'Hiſtoire de Job, & quelques autres morceaux qui rendent le Livre complet.

A l'égard des changemens qui s'y trouvent répandus, bien loin qu'ils faſſent regretter l'Ouvrage dans ſon premier état, ils ſont de nature à faire ſentir que l'Auteur, profitant des critiques de raiſon & de ſageſſe, n'a rien omis de ce qu'il a cru propre à rendre une Hiſtoire ſainte plus correcte & plus utile.

L'Hiſtoire des Révolutions d'Eſpagne, par le Pere *Dorleans*, eſt en vente depuis un mois chez *Rollin* fils, Quay des Auguſtins, à ſaint Athanaſe.

D'AVIGNON.

M. *Gori* de Florence, Auteur des Explications du *Museum Florentinum*, vient de m'envoyer le Programme du troisiéme volume, qui contiendra les Statuës. On en a augmenté le prix, même pour les Souscripteurs. Il me dit aussi qu'il donnera dans le cours de l'année la seconde partie du Livre intitulé, *Inscriptiones urbium Etruriæ, &c.* avec les Tables nécessaires, comme il a donné celles de *Doni.* Il me mande qu'il médite un grand projet. C'est un Recüeil de Tombeaux, la plûpart avec des Inscriptions Etrusques, pour servir de supplément à l'*Etruria regalis* de *Dempster.*

EXTRAIT D'UNE LETTRE de Quebec du 19 Octobre 1733.

Une pluye de cendres tomba le 26 May sur les quatre heures du matin. Elle fut précédée d'un nuage épais & noir comme de l'encre ;

quelque tems après le Ciel parut en feu dans toute l'étenduë de l'Horison.

A sept heures du matin autre décoration. La couleur de feu se dissipa, & fit place à un jaune clair & transparent qui couvroit toute l'Athmosphere.

M. l'Intendant a jugé ce Phénomene digne des recherches de Messieurs de l'Académie des Sciences. Il en a dressé lui-même un Memoire qu'il envoye à M. le Comte de Maurepas, avec deux petits paquets ou échantillons de la cendre celeste recüeillie très-soigneusement sur les plantes du jardin & sur les bords des fenêtres du Palais.

Il est à observer, qu'on vit alors dans les bois des feux errans çà & là sans tenir de route certaine.

Une personne digne de foi vient de m'assurer qu'en 1706. il avoit été témoin oculaire d'un pareil Phénomene à Naples. Il y en avoit plus d'un demi pied sur la surface de la terre, & en plein midi l'obscurité égaloit celle de la nuit.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. Notre bien amé le Sr. * * * Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaitteroit faire imprimer & donner au Public pluſieurs *Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, Offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; A CES CAUSES, voulant traiter favorablement le Sr. Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Mémoires ci-deſſus ſpécifiez en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notred. contre-ſcel, & de les vendre, faire ven-

dre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes; faiſons défenſes à toutes ſorres de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſions étrangeres dans aucun lieu de notre obéïſſance: Comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres: d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Mémoires ci-deſſus expoſés en tout ni en partie, ni en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction ou changement de Titre, même en feuilles ſéparées ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit du Sr. Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers au Sr. Epoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Préſentes ſeront entregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Mémoires ſera faitedans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Ré-

glemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Mémoires seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; Et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN. Le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sr. Exposant ou ses Aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Mémoires, soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonob-

ſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le dix huitiéme jour de Décembre, l'an de grace mil ſept cens trente-trois & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Je ſouſſigné cede & tranſporte au Sr. Chaubert tout droit au préſent Privilége, pour en joüir comme de choſe à lui appartenante, conformément aux conditions portées au Traité que nous avons fait enſemble ſous le bon plaiſir & de l'agréement du R. P. Provincial de la Province de France, en date du premier Février 1734. Fait à Paris ce 4 Février de cette même année. P. JUL. ROUILLE', S. J.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 666. fol. 671. conformément au Reglement de 1723. Qui fait défenſes Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs Noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Art. C. VIII. *du même Réglement. A Paris le* 5. *Février* 1734.

G. MARTIN, Syndic.

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. CONjecture du Cardinal de Cusa sur les derniers jours. page premiere.

ART. II. Année politique partagée en douze discours ou Traités critiques, politiques, & politiques historiques, &c. Par M. de Wilhelm. p. 35.

ART. III. Oeuvres diverses du P. Jean Hardoüin de la Compagnie de Jesus. p. 76,

ART. IV. Reflexions sur la Poësie en général, sur l'Eglogue, la Fable, l'Elegie, la Satire, l'Ode, & sur les autres petits Poëmes par M. R. D. S. M. p. 122.

ART. V. Aurore & Phœbus, histoire espagnole. p. 140.

ART. VI. Histoire Macaronique de Merlin Cocaïe. p. 144.

ART. VII. Nouvelles Littéraires. p. 151.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

PAGE 2 *ligne* 27 qu'aucun *lisez* que tout.

Page 23 *ligne* 10, 1707 *lisez* 1700.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Fevrier 1734.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Fevrier 1734.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15. s. le mois, en blanc, & brochés 16. s.

Années.

1701.	9. vol.	1718.	12. v.
1702.	12. v.	1719.	12. v.
1703.	12. v.	1720.	5. v.
1704.	13. v.	1721.	12. v.
1705.	12. v.	1722.	12. v.
1706.	12. v.	1723.	12. v.
1707.	12. v.	1724.	12. v.
1708.	12. v.	1725.	12. v.
1709.	12. v.	1726.	13. v.
1710.	12. v.	1727.	12. v.
1711.	12. v.	1728.	12. v.
1712.	12. v.	1729.	12. v.
1713.	12. v.	1730.	12. v.
1714.	12. v.	1731.	12. v.
1715.	12. v.	1732.	12. v.
1716.	12. v.	1733.	12. v.
1717.	12. v.	1734.	2. v.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE des Sciences & des beaux Arts.

Fevrier 1734.

ARTICLE VIII.

Histoire des Conquêtes & Découvertes des Portugais dans le nouveau Monde, avec des Figures en taille douce. Par le R. P. J. F. Lafitau *de la Compagnie de Jesus. A Paris chez* Saugrain *Pere, Quay des Augustins, & J. B.* Coignard *Fils, ruë S. Jacques. Année* 1733. *grande Edition, in-quarto deux Volumes, petite, in-douze* 4. *Vol.*

NOUS avons dans nôtre Langue l'Histoire de la plusspart des Conquêtes & des Découvertes faites dans le nouveau Monde par les Espagnols. Il pa-

roit bizarre que nous n'ayons que d'aujourd'huy les découvertes des Portugais qui ont pourtant été les premieres, & par conſequent celles qui meritent le plus le nom de Découvertes ; car il eſt facile en tout genre d'ajoûter aux inventions qui ſont en quelque ſorte comme une création par rapport aux ſimples productions de la nature.

La bizarerie eſt en ceci plus grande qu'on ne peut dire. Sur ce point, la pluſpart des gens ne connoiſſent preſque que Chriſtophle Colomb, & tout au plus ils lui aſſocient Magellan & Americ Veſpuce ; & tout cela encore revient au profit des Eſpagnols qui ſe ſont comme tout attribués, & à qui on a eu la complaiſance de tout attribuer. Une infinité de gens qui ſe croyent inſtruits, ignorent que les Portugais ſont les premiers Auteurs & les premiers modeles de toutes ces grandes & utiles navigations ; que ſans eux, ni les Eſpagnols, ni peut-être aucun autre n'auroit penſé à trouver l'Afrique, à pénétrer dans les Indes, ou à voguer

un peu en haute mer ; que Magellan étoit Portugais, & que Christophle Colomb n'a travaillé pour les Espagnols qu'après avoir été remercié par le Roy de Portugal.

Mais ce qu'on ignore surtout, c'est le premier veritable & unique Auteur des Découvertes & des Conquêtes des Portugais. Il semble pourtant qu'il avoit bien des Titres pour être recommandable à la plus reculée posterité : car il étoit Prince & Fils de Roy. On voit cependant tel Matelot dont le nom a eu plus de célebrité que le sien dans le genre même où peut-être personne n'en auroit eu sans ce premier Inventeur.

Car il le fut, & dans toute la suite de cette affaire, on ne voit personne qui ait droit de lui disputer un si beau nom, desorte que nous sommes redevables au P. Lafitau connu d'ailleurs par ses *Mœurs des Sauvages*, d'avoir enfin enrichi nôtre langue d'une Histoire, qui selon toutes les regles de l'équité, devoit passer avant toutes les autres.

Oui, l'Infant Dom Henri fut un

veritable Inventeur, & sa Découverte a tous les titres qui peuvent rendre recommandable une grande découverte. Le hazard n'y eut point de part, le genie la conçut, la science l'enfanta, le courage l'entreprit, & toutes sortes de vertus & de talens concoururent pour l'exécution.

Fils du Roy Jean premier, mais cinquiéme Fils, ce Prince se trouva avoir encore moins d'ambition qu'il n'avoit d'esperance de monter un jour sur le Thrône de Portugal. Cependant la noble émulation prenant dans son cœur la place de cette folle ambition, le genre de vie privée & philosophe que l'Infant embrassa par goût & par raison n'eut rien d'incompatible avec le Thrône. Peu empressé d'y monter il travailla pour l'affermir, d'abord par les exploits auxquels son Pere l'associa contre les Maures, ensuite par des Acquisitions immenses qui valoient mieux sans doute que les plus brillans Exploits.

Henry prit pour sa devise ces mots françois *Talent de bien faire*, & ne visa en effet qu'à se distinguer par

les talens, & par ceux du cœur beaucoup plus que par ceux de l'eſprit. Naturellement vertueux & éclairé, il s'appliqua d'un côté à remplir ſes devoirs de Chrétien & d'honnête-homme; de l'autre, à cultiver ſon goût pour les ſciences & pour celles qui conviennent le mieux à un Prince, à un Heros; & qui ſont les plus propres à ſeconder le genie & les talens, telles que ſont les Mathématiques, l'Aſtronomie, la Geographie, la Navigation, la Phyſique, l'Hiſtoire, le Commerce, la Politique.

Par une profonde étude, ce Prince comprit la poſſibilité de pénétrer dans les Indes au travers des mers immenſes & juſques-là impratiquables qui les ſéparent du Portugal. Y eut-il plus de vrai Heroïſme, plus de valeur même dans Alexandre à y penetrer au travers de mille flots de ſang? Alexandre ravagea les Indes comme un torrent qui ne fait que paſſer: Dom Henry les unit à demeure à la couronne de Portugal. La terre ſe tût en preſence du pre-

mier. On peut dire que le Second força l'Ocean à se taire en sa présence. Et qui dit l'Ocean, dit quelque chose que les Pilotes de ce temslà & de tous les tems antérieurs avoient regardé oomme un monstre intraitable.

Or ils ne le connoissoient gueres encore, puisqu'ils ne connoissoient pas beaucoup au delà de la Méditerannée, des colonnes d'Hercule & du celebre *Cap Non* qu'on n'avoit jamais osé doubler. Mais l'Ocean Atlantique, le fameux *Cap Tourmente* qui fut pourtant traité bientôt après de *Cap de bonne esperance*, & la redoutable mer des Indes avec ses courans, ses gouffres, ses écueils, ses volcans, & ses Typhons étoient bien un autre sujet de terreur, auquel pourtant l'Infant Henri eut bientôt aguerri les Portugais.

Son goût pour les Arts & pour les Sciences, & ses bienfaits attirerent à sa Cour, quoique dans une espece de solitude, tous ceux qui avoient des talens pour bien faire. Il forma donc son projet d'aller à

ou plûtôt comme il convenoit à un Prince inventeur, d'envoyer à la découverte. Ses premiers Emiſſaires crurent avoir tout fait en doublant le *Cap Non.* Il lui coûta d'en trouver d'une ame aſſez ferme pour pouſſer juſqu'au *Cap Boïador.*

Rien n'eſt plus expreſſément conſtaté que le ſecours que la Providence donne à ceux qui ſont valoir *le talent de bien faire.* Ainſi tandis que d'autres Emiſſaires du Prince rangent les côtes & vont la ſonde en main terre à terre, la tempête les arrache au Port, les jette en haute Mer, & les fait pourtant aboutir à un nouveau Port, que leur frayeur baptiſa du nom de *Porto ſancto* ou de *Port de ſalut*, & enfin avec un peu plus de courage à celui de l'Iſle de *Madére.* Il eſt douteux ſi jamais les hommes auroient oſé d'eux-mêmes ſe mettre en haute Mer : & dans toutes les grandes entrepriſes, il y a la partie du hazard ou de la Providence ſur laquelle les grands Hommes mêmes doivent toûjours compter, en prenant de leur côté les meilleures

mesures, comme s'ils n'y comptoient pas.

Les premieres découvertes d'Isles & de Ports placés en haute Mer & comme préparés pour le naufrage dans la tempête, ranimerent les Marins de la Cour de l'Infant, & reveillerent les Portugais. Chacun s'offrit au Prince pour exécuter de nouveaux ordres. Mais ce fut alors que l'envie se reveilla aussi : & un Prince même inventeur n'en devoit pas être exempt. Car tandis que l'affaire se passoit entre quelques Sçavans & quelques Pilotes, on n'en prenoit point d'ombrage. Mais une Nation entiere qui commence à s'intéresser pour le succès, intéresse l'envie à la contradiction.

Enfin il s'éleva des murmures de toutes parts. La Cour se dechaîna avec une espece de fureur contre la chimere d'un nouveau Monde, d'un Ocean navigable, d'un commerce établi au delà des Mers, contre les dépenses excessives de toutes ces entreprises, contre les risques d'une infinité de bons Sujets & de Vaisseaux

qui y perissoient. Un Inventeur a toûjours tort devant le Peuple qui lui applaudit d'abord, mais qui l'abandonne dès qu'il est accusé. Le Prince eut donc une véritable persécution à essuyer, & bien des apologies à faire auprès du Roy, qui, quoique son frere, pouvoit être susceptible d'une passion dont les Princes mêmes & les Princes les plus alliés par le sang ne sont pas les plus exemts. Heureusement pour l'Infant, le Roy laissa dire le Peuple, & pensa en Roy, & la Cour fit son personnage d'aprouver par flaterie, ce que la jalousie lui avoit fait critiquer.

Après s'être assûré de la Cour de Portugal, l'Infant pensa à s'assûrer des autres Cours qui commençoient aussi à se reveiller, surtout la Cour d'Espagne. Il crut que pour n'en être point traversé, il lui suffisoit de mettre le Pape dans ses interêts. Il envoya donc à cet effet un Ambassade à Rome, & obtint du Pape le Privilege exclusif de conquérir & de posseder tout ce qui viendroit à la suite de ces premieres Conquêtes.

Au reste, nous ne faisons que rapporter le fait, sans vouloir toucher à la question de droit.

Bientôt après il se forma des compagnies d'Interessés pour faire les frais des armemens, avec les droits de quint & autres que le Roy de Portugal attribua au Prince sous les auspices duquel se formoient ces associations; & les découvertes commencerent d'aller rapidement, d'autant mieux qu'à mesure que les courages se fortifioient pour l'entreprise, la navigation se perfectionoit toûjours pour l'exécution. Car il ne faut pas oublier que c'est aux Portugais & à l'Infant Dom Henri que nous sommes redevables de la perfection où toutes les parties d'un si bel Art sont montées. Toutes les Nations ensuite y ont mis la main; mais voilà les premieres mains & celles mêmes qui y ont le plus travaillé. L'Histoire de ces progrès seroit une chose infiniment curieuse & utile.

On pénétra jusqu'au Cap verd, & à l'Isle Gomere, l'une des Canaries. Le sort de ces Isles fut long-tems

incertain. Les François, les Espagnols, les Portugais se les approprierent tour à tour : elles furent enfin adjugées aux Castillans. Et comme ceux-ci commencerent bien-tôt à entrer dans le plan des nouvelles découvertes, le Pape pris pour arbitre, tira une ligne meridienne Nord & Sud, dont l'Orient fut attribué aux Portugais, & l'Occident aux Espagnols : on ne prévoyoit peut-être pas alors, que dans un globe les extrémités se touchoient, & que tôt ou tard ces deux Nations en prenant deux routes opposées aboutiroient au même point, comme il arriva aux Moluques, où le choc fut assez violent.

L'Infant ne se contentoit pas de découvrir. Sa principale attention étoit à faire des établissemens solides, à peupler les terres, à les défricher, à les fertiliser, à y jetter des bestiaux, à civiliser les Peuples, à les rendre hommes & Chrétiens ; enfin à fonder par tout un bon commerce. Il n'y a sorte de devoir d'Inventeur, de Conquerant, de Fondateur, de Legislateur qu'il ne remplît. De sorte qu'à

ſa mort qui arriva en 1463. à l'âge de 67 ans, le Roy Jean ſecond qui fut ſon heritier, ſe trouva maître d'ajoûter à ſes titres celui de *Roy de Guinée & de Côte d'Afrique*, & en état d'aller plus loin, juſqu'aux extremités de l'Orient.

Ce Roy ſe propoſa deux choſes qu'il ne perdit jamais de vuë en ſuivant le plan de Dom Henri : la premiére, de découvrir les Etats du Celébre *Prête ou Preſte-Jean* ; la ſeconde, de penétrer dans les grandes Indes : & il faut dire que s'il n'atteignit pas ce double but, il mit ſon Succeſſeur en état de l'atteindre & de jouir à loiſir de ſa découverte.

Le fameux *Covillan* à force de tourner l'Afrique du côté de l'Europe & de l'Aſie, penétra dans l'Ethiopie par l'Egypte : mais il y fut arrêté & s'y fixa ſans qu'on eût de long-tems aucunes de ſes nouvelles, ni de ſon *Preſte-Jean* qu'on croit être le même que le Roy de cet Empire Abyſſin.

Diaz tournant l'Afrique par l'Ocean arriva au *Cap Tourmente*, que le Roy ſur des vuës plus étenduës

voulut qu'on appellat le *Cap de bonne esperance.* Diego Can avoit découvert le Royaume de Congo, & diſpoſé le Roy, la Cour & le Peuple à recevoir le Baptême : ils ne le reçurent même que trop facilement. La Religion penſa y être étouffée dans ſa naiſſance. Le Roy même en conçut de l'ombrage & voulut l'exterminer. Son Fils Dom Alfonſe qui excitoit ſa jalouſie calma l'orage, ſecondé de la Reine ſa Mere. Et ce Prince ayant ſuccedé à ſon Pere & regné 50 ans, la Religion parut y jetter des racines dont la ſuite découvrit cependant le peu de profondeur & de conſiſtance.

Le Roy Dom Jean Second étoit ſi préoccupé de ſes deux grands objets, qu'il en manqua un troiſiéme. Ce fut la découverte de l'Amerique pour laquelle Chriſtophle Colomb vint s'offrir à lui, & qu'il rejetta ; mais dont l'Eſpagne ſe prévalut au grand regret du Roy de Portugal.

Dom Emmanuel ſucceda à Jean Second & à tous ſes Projets : & bientôt par ſes ordres *Vaſco de Gama*,

après bien des périls de la part des hommes & des mers, doubla le fameux Cap de bonne esperance, & passa le Cap des courans, arriva au Mozambique, où il fut aussi mal reçû qu'à Mombase, & l'ayant été mieux & très bien même à Melinde, il franchit la grande mer des Indes en vingt jours de navigation, & aborda à Calicut le 18. de May 1499. onze mois après être sorti de la rade de Lisbonne.

Le Zamorin ou Roy de Calicut, un des plus puissans Princes de l'Indostan, le reçut d'abord assez bien: mais la modicité de ses présens le fit ensuite mépriser, & enfin les Maures Mahometans qui faisoient tout le commerce des Indes, réussirent à le rendre suspect. Gama ne remporta donc qu'une lettre de civilité de la part du Zamorin pour le Roy de Portugal; mais à son retour il prit à Melinde un Ambassadeur que le Roy envoyoit à Lisbonne, où il arriva plus de deux ans après en être parti.

Le Roy Manuel reçut Gama avec distinction, le fit Amiral des Indes

& le combla de biens. Une nouvelle Flote partit pour les Indes sous la conduite de Pierre Alvarés Cabral qui fut d'abord jetté sur les côtes du Bresil, dont il fit la découverte & en prit possession en passant. Les tempêtes lui enleverent la moitié de sa Flote. Les restes suffirent pourtant pour imposer aux Rois de Mozambique & de Quiloa ; & ses présens dignes du Roy qu'il représentoit le firent considerer à Calicut, & y obtenir une maison où il établit un comptoir pour sa Nation. La bonne intelligence ne dura pas, & Cabral fit une espece de guerre à Calicut & au Zamorin. Mais cela même lui rendit favorable les Rois de Cochin, de Cananor, de Coulan que le Zamorin vouloit rendre esclaves quoiqu'ils ne fussent que tributaires. Ainsi outre une bonne cargaison d'épiceries, Cabral revint à Lisbonne avec des Ambassadeurs de plusieurs de ces Rois.

Cortereal pendant ce tems-là découvrit Terre-Neuve & la terre do Labrador, païs des Esquimaux en Amerique. On perfectionna la décou-

verte & l'établiſſement du Breſil ; quoique d'abord ſans trop prévoir l'importance d'une Colonie, qui a été une des plus belles du Portugal.

Au retour de Cabral, Dom Manuel arma vingt Vaiſſeaux, qu'il partagea en trois Eſcadres, dont la principale fut confiée à l'Amirante Vaſqués de Gama. Celui-ci parut dès lors aux Indes comme un Maître de la Mer qui donne la Loi, mais avec le faſte & la hauteur que les Portugais y ſoutinrent toûjours depuis ce tems-là. Il penſa périr par les artifices du Zamorin qu'il traita en ennemi. Il défit ſa Flote, & cimenta aux conditions qu'il voulut ; l'alliance avec les Rois de Cochin, de Cananor, de Cranganor, & avec les Chrétiens de S. Thomas qui ſe donnerent tout-à-fait à lui. A ſon retour le Roy le fit entrer en triomphe dans Lisbonne.

Mais le Zamorin profitant de ſon abſence, mit le Roy de Cochin à deux doigts de ſa perte. Ce Roy parut un Heros & un modele de conſtance & de fidelité à la parole qu'il avoit donnée aux Portugais. François

& Alphonse d'Albuquerque arriverent l'un après l'autre fort à propos pour sauver ce fidele Allié. Mais en le servant ils ne s'oublioient pas eux-mêmes, & leur Allié devint insensiblement leur esclave. Ils lui firent agréer qu'on bâtît sur ses terres une Forteresse & une Eglise : & repartirent au moment que la Guerre alloit se rallumer, quoique par leur faute, entre Cochin & Calicut.

Hureusement les d'Albuquerques laisserent à Cochin l'invincible Edouard Pacheco, qu'on peut regarder en fait de courage, d'intrepidité, de fermeté d'ame, de force de tête, de genie de ressource, comme le Fernand Cortés des Portugais. Pacheco s'empara d'abord de toute l'autorité dans Cochin, de concert avec le Roy, qui sans lui n'auroit jamais retenu dans le devoir des Sujets prêts à lui échaper par les intrigues du Zamorin. Il commença par les remplir de terreur, jusques là que les Indiens le regardoient comme un démon capable de leur tordre le col, s'ils avoient seulement pensé à lui desobéir.

L'Armée du Zamorin étoit de 50 mille hommes, & Pacheco n'avoit que 150 Portugais sur qui il pût bien compter : il défit pourtant cette redoutable armée jusqu'à trois fois. Revenu encore à la charge avec une nouvelle armée, le Zamorin fut plusieurs fois repoussé, battu, vaincu & réduit à demander la paix. Or Pacheco n'avoit point affaire à des gens qui n'eussent jamais connu les effets de la poudre & qui n'eussent point entendu tonner le Canon. Les Indiens avoient autant & plus d'artillerie que les Portugais, & leur milice n'étoit tout au plus qu'un peu plus imparfaite que celle de l'Europe. Du reste les Portugais ne paroissent dans tout ceci avoir eu d'autre superiorité, que celle d'un peu plus d'ordre, de discipline, & surtout de constance & d'intrepidité ; à quoi il faut pourtant encore ajoûter l'extraordinaire singularité du personnage qu'ils joüoient, soûtenu de la necessité où ils s'étoient mis de vaincre ou de perir. Celui qui attaque a toûjours une grande superiorité dans

les combats. Les Portugais réünissoient la hardiesse de l'attaque avec la necessité d'une défense extrême. Si le Portugal avoit été là pour les recevoir dans leur fuite, que sçait-on si dans mille occasions où nous admirons leur fermeté inébranlable, ils n'auroient pas tourné tête en sentant l'inegalité de la partie. On peut dire sans doute la même chose de Cortés & des Espagnols, qui avoient d'ailleurs tout l'avantage de la poudre & du merveilleux d'une telle nouveauté.

De nouvelles défaites du Zamorin le jetterent dans le desespoir, & le firent renoncer au Thrône, pour se faire Hermite à la maniere des Indiens. Sa Mere, femme forte, ranima son courage, & lui remit le Sceptre & les armes à la main ; mais toûjours avec le même succès.

Pacheco de retour en Portugal, mais sans butin, sans fortune, & n'ayant pas même voulu accepter les présens du Roy de Cochin, qui lui devoit sa Couronne, y fut comblé d'applaudissemens & d'honneurs stériles, & puis laissé sans recompense solide,

Il n'étoit que grand-Homme ; & d'autant plus grand, qu'il étoit ſans politique, ſans intrigue, ſans interêt, ſans ambition. L'envie alla, juſqu'à le charger de fers, & ſon innocence reconnuë ne fut pas mieux recompenſée que ſa valeur. Il vécut & mourut dans l'indigence.

En 1505. François d'Almeïda partit pour les Indes avec une bonne flote, ayant le titre de Gouverneur Général, & même de Vice-Roy : & déſormais les Portugais ſoûtinrent dans toute la ſplendeur, ou le faſte de leur Nation, le perſonnage qu'ils s'étoient donné de Souverains des Mers & des Empires maritimes, ne recevant plus d'Alliés que ſur le pied de tributaires, regardant comme ennemi, quiconque ne s'avoüoit pas vaincu & ne ſe laiſſoit pas dominer par des Citadelles ; s'attribuant enfin par tout un commerce privilegié & excluſif.

Almeïda à ſon arrivée, ſe vit recherché de tous les Roys de l'Indoſtan. Jamais peut-être les Romains n'en virent un plus grand nombre ; ni

ni de plus empressés à accepter & à demander des chaînes, les intérêts particuliers empêchant toûjours les hommes de se réünir pour l'intérêt commun. Le Roy de Narsingue même qui se faisoit appeller le Roy des Rois, dont l'Empire étoit effectivement fort étendu, & qui avoit plusieurs Rois pour tributaires, ne fut pas le dernier à subir le joug. Le Zamorin seul osa se mesurer encore avec ses Vainqueurs. Le Fils du Vice-Roi gagna sur lui une grande bataille navale, qui fut pourtant bien disputée. Car ces Indiens encore une fois n'étoient pas des Cafres ni des Mexicains, & le Zamorin ne paroît point un homme méprisable.

Les Indes fournissoient aux Portugais un bon commerce d'épiceries & d'autres denrées. A quoi l'or est-il bon, si ce n'est pour nous procurer les besoins de la vie ? Les Portugais n'étoient pas contents, s'ils n'avoient encore de l'or. Fatale stupidité du cœur humain ! il va jusqu'à aimer l'or pour lui-même. Sofala passoit pour l'Ophir de Salomon. Le Roy Manuel envoya donc

exprès une flote à Sofala pour en prendre possession. Cette prise de possession se fit sans autre forme de droit. La ligne étoit tirée : l'Orient appartenoit tout entier aux Portugais. Debarqués à Sofala, tambour battant, enseignes déployées, ils vont droit chez le Cheq ou Roy de l'Isle pour le saluer, & lui apprendre que tout son or étoit à leur bienséance, qu'il n'en avoit été jusques-là que le dépositaire, & qu'ils alloient bâtir un Fort, pour le mieux garder désormais. Nous ne lisons pas dans l'Ecriture Sainte que la flote de Salomon y allât si bonnement. C'étoit à peu près par tout le même procédé de la part de ces Conquerans. On se révoltoit quelquefois, & le Cheq se révolta. Nouvelle raison de le traiter en rebelle, de s'emparer de tout son or, & de le réduire à un parfait esclavage. Le Cheq y perdit la vie, & tout le commerce & tout l'or de Sofala fut acquis au Vainqueur.

Vers la fin de 1506. Tristan da Cugna & Alfonse d'Albuquerque partirent chacun avec une flote. Ils firent quelques découvertes autour de l'Afrique,

& mille exploits de valeur ſur la côte orientale de ce continent, à Hoyar, à Lamo, à Brava. Mais le principal exploit, fut de délivrer l'Iſle de Socotora de l'empire des Mahométans, c'eſt-à-dire de l'acquérir au Portugal Le grand but étoit de dépoſſeder les Maures, Africains, Arabes, en un mot les Mahométans du commerce des Indes. Ils y débouchoient tout par la mer rouge, dont Socotora ferme l'entrée ou l'iſſuë.

Autre grand debouché par le Golfe Perſique, c'étoit Ormus qui étoit lui-même un centre ou un entrepôt général de ce commerce. Le grand d'Albuquerque en fit la conquête avec une valeur & une conduite, qu'on ne ſe laſſe point d'admirer. Mais les diviſions des Portugais en firent bien-tôt perdre tout le fruit, & d'Albuquerque ne réüſſit pas ſi vîte à en réparer la perte. Laurent d'Alméïda Fils du Vice-Roy, perdit auſſi dans le même tems une bataille navale contre la flote envoyée au ſecours des Indiens, à la ſollicitation du Zamorin par le Calife d'Egypte. Ce jeune Héros périt dans

ſa défaite. Son pere le vangea bientôt après, par une grande Victoire remportée ſur ceux qui l'avoient vaincu. Mais cette Victoire ne rétablit pas toute la réputation des Portugais, qui juſques-là paſſoient pour invincibles.

Sur ces entrefaites, d'Albuquerque fut nommé Gouverneur Général à la place d'Almeïda, qui refuſa de le reconnoître, & le fit même mettre en priſon. Mais le grand Maréchal de la Couronne arriva fort à propos pour l'en retirer, & le fit inſtaler dans ſon Gouvernement. Almeïda revenant en Europe, périt malheureuſement de la main des Cafres.

Le grand Maréchal étoit envoyé aux Indes avec une flote, uniquement pour détruire Calicut, & mettre à la raiſon le Zamorin cet autre Porus, qui ſeul oſoit depuis tant d'années diſputer ouvertement l'Empire des Indes à ces Vainqueurs de tant de Rois: d'Albuquerque fut piqué de ſe voir enlever la plus belle prérogative de ſa charge de Gouverneur Général. L'affaire échoua donc, & Calicut ne fut détruit qu'à demi, le Maréchal ayant été en-

ſeveli ſous les ruines de cette Ville. D'Albuquerque, s'il avoit été ſeul, ne l'auroit pas apparemment manquée.

Goa étoit bien d'une autre difficulté à enlever. Il en vint pourtant à ſon honneur. Mais la diviſion de ſes ſubalternes & leur rebellion à ſes ordres, lui firent encore échaper des mains cette Conquête, comme celle d'Ormus. D'Albuquerque eut toûjours à combattre au dedans & au dehors, & jamais il ne trouva d'autres difficultés au dehors, que celles qui lui venoient du dedans. Auſſi n'étoit-il pas pour rien le Grand d'Albuquerque. L'envie eſt de tous les ennemis le ſeul, dont la défaite donne au Vainqueur ce nom de Grand.

Goa fut repris bientôt après, & Albuquerque prit cette fois là de juſtes meſures, pour l'unir ſans retour à la Couronne de Portugal. Tous les Rois de l'Inde lui envoyerent des Ambaſſadeurs, pour le féliciter de ſa Conquête : & ſa Cour étoit aſſurément plus brillante que celle du Roy de Portugal. Malaca ſuivit de près la priſe de Goa. C'étoient par tout des prodiges de

valeur de la part des Portugais, & des chefs d'œuvre de conduite de la part du Général, qui ne cédoit du reſte à perſonne en valeur, ſe trouvant toûjours à la tête des attaques. Ce furent-là de nouvelles félicitations, de nouvelles Ambaſſades de la part des nouveaux Rois, de Pegu, de Siama, de Java, de Sumatra, qui devenoient ſes voiſins, pour leur malheur.

Pendant ce tems-là Goa ſoutint un Siege, qui le réduiſit à l'extrêmité durant l'hiver; mais la belle ſaiſon permit aux flotes de ſecours, de le dégager. Malaca fut auſſi vivement & long-tems aſſiegé, lorſque d'Albuquerque en fut parti pour retourner à Cochin. Il penſa périr dans ce retour. Il y perdit des richeſſes ineſtimables, & tout le butin de Malaca. Arrivé à Goa, il vit ſa Cour augmentée des Ambaſſadeurs de Perſe & de Cambaïe, de ceux de l'Empereur d'Abyſſinie, du Roy d'Ormus, &c. de ceux même du Roy de Calicut; qui conſentoit à ſuivre le torrent, qui entraînoit toutes les Couronnes de l'Indoſtan.

Enfin après avoir formé ſes Alliances, delivré Goa de ſes ennemis, c'eſt-à-dire de ſes premiers maîtres, l'avoit mis en état d'une bonne défenſe, & y avoir comme fondé le centre du commerce de tout l'Orient, d'Albuquerque en partit, pour aller dans la mer rouge, s'emparer tout-à-fait du Royaume d'Ormus, & s'il étoit poſſible auſſi de celui d'Aden. Il manqua celui-ci, par les diviſions & les cabales de ſes Subalternes, plûtôt que par aucune faute, où aucun myſtere de ſa part. Mais Ormus l'en dédomagea : & l'on peut dire que ce fut par là, que la Conquête des Indes fut comme achevée, Goa en étant le centre, & Malaca d'un côté & Ormus de l'autre, en étant les extrémités.

Mais c'étoit à ce comble de gloire, que l'envie attendoit le grand d'Albuquerque pour le conſacrer tout-à-fait à l'immortalité. Ses ennemis réüſſirent à en inſpirer de l'ombrage au Roy de Portugal, dans le même temps à peu près que le Roy d'Eſpagne en concevoit auſſi contre le grand Gonſalve de Cordoue. Alfonſe d'Albuquerque étoit

malade, lorſqu'à ſon retour d'Ormus, il ſe vit rappellé & remplacé par le chef de ſes ennemis. Cette nouvelle lui porta le coup de la mort. Mais à un peu de ſenſibilité près qu'il laiſſa paroître, il mourut en grand homme & en héros Chrétien.

A peine le Roy de Portugal eut fait partir pour les Indes le nouveau Gouverneur Lopé Soarés d'Albergaria, qu'il s'en repentit, & voulut par de nouveaux ordres réparer ou adoucir l'affront que les premiers alloient faire à d'Albuquerque; il n'étoit plus tems; & d'Albergaria prit ſa place qu'il remplit très-mal, s'étant propoſé pour le plan de ſon Gouvernement le contre-pied de celui de ſon Prédéceſſeur. Auſſi ne fit-il rien pour ſa gloire ni pour les interêts de ſon Maître. Il joüit ſeulement un peu du fruït des bonnes meſures que d'Albuquerque avoit priſes pour aſſurer toutes choſes, & l'acquiſition qu'il fit de l'Iſle de Ceylan n'en fut gueres qu'une ſuite, ſans aucun effort de valeur ou de politique de ſa part.

Diego Lopes de Siqueira lui ſuccéda

bien-tôt. Il fit une expédition dans la Mer-Rouge sur les côtes de l'Abyssinie, où il contracta l'alliance entre le Portugal & l'Empereur réputé *Pretre-Jean.* Edouard de Menesés le remplaça.

Nous donnerons l'extrait de la seconde Partie dans les Mémoires du mois suivant.

ARTICLE IX.

*La Vie & les Avantures d'*EUPHORMION *écrite sur de nouveaux Mémoires par Mr. S. S. S. J. P. A. V. L. E. R. E. Tome 1. in-douze pp. 116. Tome 2. pp. 131. Tome 3. p. 154. A* Amsterdam, *chez François* L'Honoré, 1733.

CE titre est évidemment une petite illusion (pour ne pas dire, supercherie de Libraire. Que veulent dire ces *nouveaux Mémoires* pour un Roman connu de tout le monde, comme tel? Dailleurs ce qu'on appelle ici trois tomes à la maniere des petits Romans imprimés en Hollande, ne contient au vrai que la premiere des cinq Parties

qui composent l'*Euphormion* de Barclay. C'est ici en même tems une Imitation & une Traduction : c'est-à-dire que l'Ecrivain anonyme en qualité d'imitateur s'est servi du canevas de l'auteur Lorrain fils d'un Ecossois, pour y dessiner quelques nouveaux caracteres, ou pour adoucir ceux qu'il a trouvés. Du reste il a fait une Traduction libre des évenemens rapportés par son modele. L'Imitation est véritablement plus réservée & plus modeste, surtout dans l'avanture de la Grotte. On lui doit cette justice. Les caracteres mêmes, quoiqu'outrés, y sont d'ordinaire mieux touchés & plus spirituels. Un peu plus de travail & de correction n'auroit rien gâté. Il seroit aussi à souhaiter qu'on eût été moins servile imitateur ; que l'on se fût contenté du simple cadre, pour y placer une peinture plus neuve & plus variée, & que du moins l'on eût omis entierement les visions pueriles des Spectres, des Lutins, & autres choses semblables, qui dégradent Barclay même. Il ne nous conviendroit pas de copier les éloges que l'on donne ici au

grand Anaximandre, c'eſt-à-dire, à l'ACIGNIUS du veritable Auteur. Ce mot eſt bien compris par les gens de Lettres.

A l'égard de Barclay, on en a parlé trop au long dans nos Mémoires, (ſurtout *an.* 1732. *Avril art.* 29. & *Septemb. art.* 71. *de la même année*,) pour en dire rien de nouveau. Son *Euphormionis Satyricon* étant auſſi connu qu'il l'eſt, nous n'en rappellerons point la mémoire par un inutile détail de l'eſclavage & des avantures allégoriques du prétendu Euphormion. On ſçait que cet Ouvrage n'eſt ni ſi travaillé ni ſi eſtimable à tout prendre que l'*Argenis*. Il n'y faut point trop entendre fineſſe ni y chercher de clef. On donneroit, comme on l'a fait, dans de grandes bévûës ſur l'un & l'autre Ouvrage. L'Auteur a voulu en imitant Petrone peindre des mœurs générales, quelques caracteres particuliers de perſonnes connuës, & des évenemens qui ne ſont pas trop voilés, au moins dans l'*Argenis* : car il y a beaucoup moins de myſtere dans l'Euphormion. Du reſte malgré la

grande réputation de Barclay, on peut dire ce me ſemble avec vérité, qu'à beaucoup d'eſprit, il ne joint pas toujours aſſez de goût. Il a de la force, de la profondeur, du ſens ; mais très-peu de naturel. Sa morale eſt ſouvent triſte, longue, harangueuſe, traînante, & par conſéquent ſpirituellement ennuïeuſe. Car il n'eſt pas rare d'ennüier les gens avec tout l'eſprit du monde : & certainement Barclay n'eſt rien moins qu'amuſant.

Quant au Traducteur ou Imitateur nouveau, nous ne pouvons mieux donner l'idée de ſon goût & de ſon ſtyle, qu'en copiant une de ſes peintures ſans en garantir l'exacte verité. C'eſt celle des Grands de France, qu'il a diverſifiée d'après celle de Barclay *p.* 28. *T.* 1. *édition d'Amſterdam* 1634. Ce portrait ſe trouve dans la Brochure en queſtion, *p.* 8. *tome* 2. le voici.

» C'eſt une fort plaiſante choſe de » les entendre s'appeller Grands, Très- » Puiſſans, Très-Hauts, Très-Excel- » lens, ces hommes mortels, ſujets » à la fiévre, à la goutte, & ce qui » eſt bien pis, ſoumis aux paſſions les

» plus honteuſes & les plus humilian-
» tes. Mais qui ſont ces hommes qui
» ſe donnent des épithetes ſi ſuper-
» bes ? ce ſont des eſprits foibles, ſu-
» perſtitieux, qui pâliſſent à la vûë
» d'une ſaliere renverſée, d'un mi-
» roir caſſé, ou d'une table où il y
» aura treize couverts : des eſprits
» deſoccupés, oiſifs, pleins d'eux-
» mêmes, ſe faiſant le centre de tout
» ce qui les environne, rapportant
» tout à eux, incommodant tout le
» monde, ne s'incommodant pour
» perſonne : des eſprits peu juſtes,
» mauvais plaiſans, inſipides railleurs,
» critiques impitoïables d'un mot
» qu'ils n'entendront pas, ou d'une
» expreſſion peu correcte qui ſera
» échappée à un homme d'eſprit, ba-
» dinant au tour, prenant plaiſir à y
» donner un ſens ridicule, ravis s'ils
» peuvent déconcerter quelqu'un,
» l'embarraſſer, lui faire dire une
» ſottiſe : alors ils s'applaudiſſent ; ils
» ſe croïent des eſprits du premier
» ordre. Mais leur victoire eſt ima-
» ginaire. Ils n'ont triomphé que de
» la modeſtie d'un honnête homme

» qui se taît par respect, par raison,
» ou par mépris : des esprits bornés,
» incultes, enveloppés dans une igno-
» rance affectée, ou tout au plus res-
» serrés par les bornes étroites de quel-
» ques connoissances superficielles,
» peu utiles, presque toujours nuisi-
» bles : des esprits enfin stériles en
» bonnes choses, féconds en baga-
» telles, parleurs infatigables & très-
» fatiguans, historiens perpétuels,
» grands Chroniqueurs, qui débitent
» tout ce qu'ils sçavent, & qui sça-
» vent une infinité de choses qu'on
» peut ignorer sans se faire tort; cré-
» dules, donnant tête baissée dans la
» foi des prodiges, & se souciant moins
» de rapporter des faits véritables que
» d'en réciter de merveilleux : qui ne
» sont touchés que de ce qu'ils di-
» sent, moins attentifs à écouter ce que
» les autres racontent, qu'à préparer
» un nouveau récit qui ennuïe leurs
» auditeurs: hommes de mauvais goût,
» d'un goût singulier, bizarre, dépra-
» vés dans leurs amours, dans leurs
» ragoûts, dans leur maniere de se
» mettre, & sur tout dans le choix

» de leurs amis. Croïez-vous qu'ils
» jetteront la vûë sur un homme de
» bien ou sur un homme d'esprit,
» pour en faire leur favori ou pour
» le mettre dans leur confidence ?
» Non; c'est sur un farceur, sur un
» bouffon, sur un homme sans ver-
» tu, sans pudeur, sans génie. Par
» tout la vertu les incommode : sur
» un homme livré à leurs plaisirs,
» dont toute l'occupation, ainsi que
» tout le mérite consiste à leur en
» chercher de nouveaux. Qu'aiment-
» ils encore ? Une Comédienne, une
» Laïs, une Aspasie, dont ils parta-
» gent les faveurs avec leurs Escla-
» ves, sans pourtant partager le cœur,
» qui est tout à ceux-ci, comme aux
» plus dignes; aussi peu délicats dans
» le choix de leurs maîtresses que dans
» celui de leurs confidens. Qu'ai-
» ment-ils encore ? Un nain, un singe,
» un chien, un de leurs Esclaves le
» plus débauché & le moins spirituel
» de tous. Qu'aiment-ils enfin ? Eux-
» mêmes. C'est en effet tout ce qu'ils
» aiment; beaucoup plus heureux dans
» cet amour que dans les autres, en

» ce qu'ils sont sûrs de n'y avoir point
» de rivaux.

ARTICLE X.

Annus Politicus, &c. *ou Année Politique, &c. par Mr.* de Wilhelm, *Conseiller intime de l'Electeur de Baviere, &c. à* Munich *chez la Veuve* Riedling 1731. *in-folio pages* 598. *sans la Préface.*

Suite de l'Article II. du mois de Janvier.

V. DISCOURS. L'Importance de cet Ouvrage nous aïant comme forcé de nous étendre dans le premier Extrait, peut-être au-delà des bornes qui conviennent à ces Mémoires, on nous pardonnera d'abréger dans celui-ci le compte qui nous reste à rendre, nous n'exposerons que rapidement les idées de l'Auteur. Et nous en dirons pourtant assez pour faire honneur à ses talents & pour exciter la curiosité des honnêtes gens. Mr. de Wilhelm éxamine dans le cinquiéme Discours s'il convient à un Prince de pardonner,

s'il lui convient de se venger ? Il est certain que dans cette matiere, il n'est pas permis de raisonner également sur les Souverains & sur les Particuliers. Les offenses que ceux-ci reçoivent n'intéressent pour l'ordinaire précisément que leurs personnes. La facilité qu'ils ont à les oublier, ne préjudicie point au bien commun, & leur est souvent plus avantageuse que la vengeance qu'ils pourroient en tirer. Au contraire, l'outrage fait au Souverain réjaillit sur la nation entiere, trop d'indulgence sur le Trône réveille l'audace des voisins, multiplie leurs prétentions, & fait germer dans le sein même de l'Etat des passions aussi dangereuses. La premiere partie de ce discours ne consiste guéres que dans une espece de combat entre la Politique & la Raison; l'une & l'autre plaident leurs droits devant un Prince. La Politique se déclare pour la fermeté, la Raison s'explique pour la douceur. Enfin la dispute se termine par un accord à l'amiable. Si la douceur consent que le Prince venge avec éclat ses offenses, pour assurer sa gloire & par conséquent

le repos de ses Sujets ; la Politique à son tour permet au Prince d'user de clémence, lorsqu'elle ne peut qu'augmenter l'amour que l'on a déja pour lui, sans rien diminuer de sa réputation au dedans & au dehors de son Royaume. Nous ne prétendons point combattre absolument Mr. de Wilhelm. Mais nous sera-t il permis de trouver un peu à redire à la distinction presque continuelle qu'il fait de la Politique & de la Raison ? Nous la trouvons plus ingénieuse que solide : ces deux choses ne peuvent se séparer que dans la spéculation abstraite. La Politique suppose essentiellement la Raison, ou plutôt n'est que la Raison elle-même, sans mêlange d'interêts particuliers ou de foiblesses, qui nous dicte la conduite qu'il faut tenir dans le gouvernement. Ainsi à parler exactement, c'est la Raison qui punit, c'est elle qui pardonne suivant les différentes circonstances. On peut juger que dans un discours consacré à la clémenmence Mr. de Wilhelm a sçu faire valoir le cas que la Religion fait de cette vertu, & inférer de son goût pour

l'érudition qu'il a preſque copié ce que Ciceron & les plus célébres Auteurs ont écrit en ſa faveur.

L'Empereur Loüis de Baviere étoit le héros de Mr. de Wilhelm. Jamais vie ne fut plus agitée que celle de ce Prince. L'hiſtoire de ſon Regne eſt un des plus beaux morceaux de celle de l'Empire. Au milieu des contradictions continuelles qu'il eut a eſſuïer, il ſçut toujours conſtamment allier ces ſages températmens qui font briller la clémence, & qui n'ôtent rien à la fermeté digne du Trône & à la majeſté du Souverain. Il eut un ennemi implacable dans la perſonne de Rodolphe ſon frere aîné. Quoique Loüis eût généreuſement oublié les torts qu'il en avoit reçus pendant ſa minorité, il eut la douleur de lui voir embraſſer le parti de Frederic d'Autriche ſon compétiteur. Loüis vainquit ce Rival, mais il ne put triompher de la haine de Rodolphe, qui aima mieux abandonner ſes Etats que de les tenir de la liberalité de ſon Frere. Les enfans de Rodolphe ne partagerent point ſa diſgrace ; ils joüirent en paix des bontés

& de la grandeur de leur Oncle. On sçait les cruels démêlés que Louis eut avec differents Papes. Le courage de l'Empereur ne nuisit point dans lui aux sentimens du Chrétien. Mr. de Wilhelm le prouve par quantité de pieces originales propres à servir de mémoires à ceux qui voudroient écrire l'histoire de ce Prince, & à le venger des satyres que les Auteurs du parti contraire ont publiées contre lui.

VI. Discours. Le discours suivant nous représente toute l'horreur de cette maxime, que tant de mauvais Princes ont réduite en art pour le malheur de leurs Sujets : *Qu'ils haïssent, pourvû qu'ils craignent.* Plus d'un Tyran sans doute l'avoit pratiquée, à remonter jusques dans les tems les plus reculés ; mais aucun, que l'on connoisse, n'avoit osé l'exposer au monde, comme la régle principale de sa conduite, avant l'indigne fils du vertueux Germanicus. Galigula le premier la fit entendre publiquement dans Rome, & insulta à tout l'Empire en dévoilant sans pudeur le principe de sa férocité & de ses excès. Avant lui pourtant, Tibere

l'avoit comme ébauchée : *Qu'ils me dé-testent, pourvû qu'ils m'approuvent*, di-soit l'artificieux Empereur, comme si la violence & la perfidie pouvoient ja-mais mériter l'approbation des hom-mes, quelque corrompus même qu'on les suppose. Réfuter précisément une maxime si cruelle, ce seroit faire in-jure aux lumiéres & à la vertu de notre siécle. Aussi, si Mr. de Wil-helm s'étend un peu à la combattre, ce n'est que pour relever plus sensi-blement les avantages du principe op-posé. Un Prince n'aura jamais plus d'ardeur pour mériter l'amour de ses Sujets, que lorsqu'il aura bien péné-tré toute l'infamie attachée à leur hai-ne. Il est donc infiniment important pour un Souverain, conclut l'Auteur, de regner encore plus sur les cœurs, que sur les biens de son peuple. Il in-dique ensuite les moïens de parvenir à cet objet précieux, & les détails qu'il nous donne à ce sujet, sont pleins de sens & d'agrémens. Il ne veut pas surtout que les Princes négligent ces graces exté-rieures & ces talents aimables qui pré viennent, qui captivent, qui annoncent

plus éloquemment ſouvent que les actions même, la nobleſſe de l'ame & la beauté du caractere. Un air affable ſans baſſeſſe, & grave ſans fierté, une maniere de s'exprimer douce tout à la fois & majeſtueuſe, une facilité à ſe montrer, & à écouter, une envie de plaire qui ſe peint dans les diſcours & dans les geſtes, préparent au moins les voyes, pour ainſi dire, à l'affection publique, réüſſiſſent même pour l'ordinaire à l'attirer toute entiere. Et combien a-t-on vû de Princes à qui il a ſuffi de paroître aimables, pour être réellement aimés? Il faut convenir cependant, dit Mr. de Wilhelm, que les qualités intérieures ont une toute autre force pour gagner & mériter l'amour d'une nation. Les autres ébloüiſſent d'abord, mais n'impoſent que pour un tems aſſez court, lorſqu'elles ſont ſeules. Celles-ci triomphent du tems, de l'envie, de la mauvaiſe fortune. Soïez le Pere de votre Peuple, & l'homme le plus vertueux de votre Etat, vous renouvellerez les beaux jours d'un Titus, d'un Trajan. On ne ſe plaindra jamais que de ne pouvoir

vous exprimer assez sensiblement son zéle, sa tendresse. Tout ce qu'on a vû jusqu'ici de l'Auteur doit faire penser, qu'il a bien traité cette matiere si susceptible d'esprit & de sentimens.

La seconde partie de ce discours est moins un exemple que Mr. de Wilhelm propose au jeune Prince, qu'une longue Dissertation sur plusieurs traits de l'Histoire de Baviere. Le principal rôle y est joué, si l'on veut, par le Duc Ernest; mais il est effacé presque d'un bout à l'autre par des personnages subalternes, & par des réfléxions politiques, à qui il ne manque pour plaire, que d'être un peu plus à leur place. Quoiqu'il en soit, tout ce que nous avons à dire de ce Prince, c'est qu'il eut beaucoup à souffrir de la révolte de ses Sujets, occasionnée par l'ambition d'un Oncle, & encore plus par le ressentiment d'un Seigneur, qu'il avoit outragé sans raison; il fut chassé de Munik & presque dépouillé de ses Etats: mais il se soutint par son courage, & recouvra ce que l'injustice & la perfidie lui avoient enlevé. Il n'abusa point de ses victoires. Instruit

par ses malheurs, il ne songea qu'à regagner la confiance de ses Sujets : il y réussit, & ceux-ci de leur côté ne chercherent qu'à effacer jusqu'au souvenir de leur révolte par leur amour & par leur soumission.

VII. DISCOURS. Le bien public doit l'emporter toujours sur le bien particulier. Mr. de Wilhelm suppose plûtôt qu'il n'établit cette maxime, & s'attache à montrer qu'elle doit avoir lieu principalement dans l'arrangement des Finances de l'Etat, & dans l'attention à en soutenir les fonds publics. Après avoir fait jusqu'ici parcourir à son jeune Héros tout ce que la morale a de plus sublime, il le prend pour ainsi dire, par la main, & le promene dans les Provinces qu'il doit gouverner un jour. Il lui en fait connoître le terrain, les denrées, les ressources. Il traite ensuite des Monnoies, de la maniere d'imposer & de recouvrer les deniers publics, du commerce, de l'agriculture, des arts; & il le fait en homme très-versé dans les affaires d'Etat. Il parle aussi des Mines en Physicien habile, & des avantages considérables

confidérables qu'un Prince peut en retirer, lorfque ces établiffemens font bien conduits. Cet endroit de l'ouvrage n'eft pas le moins curieux, & plaira fûrement à ceux mêmes qui préferent les déclamations vuides aux chofes folides & utiles.

La feconde Partie contient l'éloge d'Albert le Bon. Ce Prince pacifique, ne fe laiffa jamais emporter au défir de s'étendre. Il facrifia même des prétentions légitimes à fon amour pour le repos. Ce fut peut-être un défaut dans lui, mais on fe détermine aifément à le lui pardonner en faveur de fon application conftante à gouverner fagement fon Etat, & à y procurer l'abondance. Mr. de Wilhelm rapporte au long quelques harangues de ce Prince qui font connoître la bonté de fon ame, & fon intelligence fupérieure dans l'adminiftration des affaires. Il chaffa les Juifs de la Baviere. A l'occafion de ce fait, le zéle de l'Auteur s'allume, il déclame contre cette malheureufe nation, il détefte fon fordide amour du gain, & il applaudit au mé-

pris où elle se trouve dans tout le monde.

VIII. Discours. *Sapiens vento bene navigat omni.* Le Sage peut aller à tout vent. Ce discours commence par la description d'une tempête violente, & une énumération physique de tous les vents qui peuvent tour à tour aider ou retarder la Navigation. On en fait l'application à la morale. Un Pilote habile maîtrise les vents, & les force en quelque façon à le conduire à son terme. Un Prince sage, supérieur à tous les évenemens, les prévoit, & fait servir à ses desseins, les moins favorables. Il n'a point une maniere unique de gouverner. Les circonstances déterminent l'usage qu'il fait de ses lumieres. Tantôt doux, tantôt sévere, quelquefois caché, souvent ouvert, il connoît les caracteres qui l'environnent, il démêle leurs passions, il emploie leurs talents, il parle à chaque homme, pour ainsi dire, la langue qui lui est propre. Tel est le canevas sur lequel Mr. de Wilhelm a travaillé la premiere partie de ce Discours.

La seconde consiste dans un détail

très-étendu de la vie & des avantures d'Albert le Sage. Il n'étoit que le troisiéme des cinq fils d'Albert le Bon : mais son pere qui connut de bonne heure l'élévation de son génie, le nomma pour son successeur, au préjudice des deux aînés, en ordonnant pourtant que ceux-ci gouverneroient conjointement avec lui. Une disposition si extraordinaire ne trouva que peu de contradiction de la part de Jean & de Sigismond. Mais Christophle & Wolfang les deux cadets, troublerent presque continuellement l'Etat par leur ambition & par leurs inquiétudes. Ce ne furent pendant un grand nombre d'années que mouvemens & révoltes dans toute la Baviere. Albert n'eut pas moins à souffrir des préventions injustes de l'Empereur Frederic III. son beau-pere au milieu de ces bourasques. On le vit se conduire avec une sagesse qui lui attira l'admiration de toute l'Europe cédant à propos à l'orage, se roidissant, quand il le pouvoit, contre les obstacles, parlant avec douceur, agissant avec plus de force, ne laissant au hazard que ce que la prudence ne peut

lui enlever, pouſſant avec courage ſes avantages, profitant avec la même habileté des fautes de ſes ennemis. Il fut dans la Baviere ce que Charles V. a été en France ; & il eut la gloire de rétablir ſon Etat, d'en réünir les parties éparſes, & de le laiſſer tranquille à ſes ſucceſſeurs.

IX. Discours. Le neuviéme diſcours eſt pour montrer que la pieté ou la véritable dévotion, ajoûte encore un nouvel éclat au thrône. Nous nous contentons d'indiquer cette vérité, parce qu'elle ſe prouve aſſez d'elle-même, & qu'elle rentre preſque dans ce que nous avons dit ailleurs de la Religion & de quelques autres vertus. Mr. de Wilhelm fait paroître, en traitant ce ſujet, une grande connoiſſance de l'Ecriture, ſon érudition eſt de tous les genres. Guillaume V. dit le Religieux, fournit à l'Auteur un modele parfait de la dévotion la plus ſolide. On rapporte tout ce que fit ce Prince pour détruire le vice, & pour faire fleurir la Religion dans ſes Etats. Il ne put voir qu'avec une extrême douleur les ravages que Luther cauſoit dans

l'Eglise, & principalement en Allemagne. Son zéle d'un côté n'omit ni prieres ni instructions pour préserver la foi des peuples, & d'un autre opposa la force aux attentats de l'héresie. Enfin lorsque Maximilien son fils fut en âge de gouverner, il lui résigna la souveraine puissance, pour se consacrer entierement à la retraite, où il passa vingt-neuf ans dans l'exercice des vertus les plus sublimes.

X. Discours. La premiere Partie du discours suivant est presque remplie par une espece de Sermon sur la Providence, sur les révolutions qui arrivent dans le monde, & sur la part qu'y ont les passions des hommes. Après quoi l'Auteur vient à examiner les prérogatives de la Magistrature & celles de la Milice. Les vertus guerrieres ont plus d'éclat, les talens pacifiques ont-ils moins de solidité? Un grand Général fait la sûreté de l'Etat. Un Ministre laborieux, éclairé, actif, lui est-il moins utile? Cette matiere a été travaillée dans tous les tems; mais Mr. de Vilhelm a profité des lumieres des autres, & y a joint ses propres réfléxions.

Il faut un peu de patience pour les lire. En pourroit-on manquer dans un sujet aussi grave ? Il seroit à souhaiter, conclut-il, que l'on vît comme autrefois, les mêmes hommes réunir la valeur & la science, aussi versés dans l'étude des Loix, qu'intrépides à la tête des Troupes. N'est-ce pas un préjugé bien triste que celui que nous voïons assés généralement établi ? La portion la plus noble de l'Etat regarde comme indigne d'elle tout autre métier que celui de la Guerre. Elle languit pendant la Paix, ou pour charmer son ennui, elle raffine éternellement sur les plaisirs ; elle invente des modes nouvelles, & par son luxe corrompt souvent une nation dont elle devoit être l'exemple & la force.

Maximilien Premier a joué un rôle trop brillant parmi les Princes de la Maison de Baviére, pour n'avoir pas une place distinguée dans le Livre de Mr. de Wilhelm. La seconde partie de ce Discours fait son éloge avec d'autant plus de justice, qu'il sçait mieux qu'aucun autre de son tems accorder les vertus guerrieres avec les talens

du cabinet. Il fut un des plus fameux Politiques du siécle précédent. Si sa capacité à la Guerre ne fut pas aussi généralement reconnuë; on ne peut pourtant lui contester la gloire d'avoir triomphé quelquefois en personne, des ennemis de l'Empire. Mais il vainquit plus souvent par ses Généraux. Le célébre Comte de Tilli, Merci, & quelques autres lui formerent les meilleures troupes de l'Allemagne. Toujours lié d'intérêts avec la Maison d'Autriche, toujours en traité avec la France, Maximilien prévint ses pertes, ou se releva de ses chûtes. Le Traité de Munster assura irrévocablement à sa Maison un titre & des possessions qui lui avoient coûté trente Campagnes, & autant de Négociations.

XI. Discours. La bonne foi est l'ame du Gouvernement, comme elle est le nœud des Sociétés particulieres. Les raisons d'Etat si connuës dans la Politique, & si judicieuses en effet lorsqu'on ne les outre point, peuvent bien pour un tems suspendre dans de certains cas l'effet des promesses du Prince, mais elles ne doivent jamais dé-

gager une parole ſolennellement donnée avec une pleine liberté, & une connoiſſance réfléchie. C'eſt une maxime auſſi contraire à la ſaine raiſon qu'à la Religion, que d'oſer avancer que la fidelité à ſes engagemens, n'eſt point la vertu des Souverains. La prudence ſur le Thône eſt indiſpenſable. L'artifice, la ruſe, les voyes obliques en dégradent la majeſté. L'idée que les peuples auront de la droiture de leur Maître, entretiendra dans tout l'Etat une activité que les ſoupçons & les défiances en banniroient. Il diſpoſera dans ſes beſoins des biens de ſes Sujets. Il ſera l'arbitre des Nations étrangeres. Nous ne faiſons que montrer le principe. Les conſéquences ſont naturelles à tirer. Mr. de Wilhelm les développe avec ſon éloquente prolixité.

Le dernier Electeur Maximilien Emmanuel a donné de nos jours à l'Europe l'exemple le plus noble de la fidélité qu'un Prince doit avoir à ſa parole & à ſes alliances. La France auſſi fidele à l'amitié concourut dans tous les tems avec autant de zéle que

ſes propres Sujets à honorer & à chérir la mémoire de ce grand Prince. Mr. de Wilhelm nous préſente en racourci les principaux évenemens de la vie de l'Electeur. Il ſeroit à ſouhaiter que ſes occupations lui permiſſent de nous en donner une hiſtoire complette. Maximilien, comme perſonne n'ignore, combattit long-tems pour les querelles de la Maiſon d'Autriche. Il ſe couvrit de gloire dans les Campagnes de Hongrie. Celles qu'il fit ſur le Rhin, en Italie, & en Flandres, furent moins heureuſes, à la vérité, pour la cauſe qu'il défendoit. Elles le furent également pour ſa réputation. La mort de Charles Second aïant changé le ſyſtême de l'Europe, les liens du ſang & les raiſons qu'il expliqua dans ſes Ecrits, le réconcilierent avec la France, & l'attacherent à la fortune du nouveau Roy d'Eſpagne ſon neveu. Rien depuis cette union ne fut capable de l'ébranler dans ſes engagemens, quelques cruelles que fuſſent les épreuves auſquelles ſa conſtance ſe vit plus d'une fois réduite. Après la triſte journée d'Hocſteck, il n'écouta aucu-

ne des propoſitions qui lui furent faites. Il abandonna ſes Etats pour ſuivre la fortune de ſon Parti. De nouveaux malheurs trouverent toujours dans lui la même force. Il eſt à croire qu'il perdit dans de certains momens l'eſpérance de rentrer dans la Baviere; mais on n'a jamais pû ſoupçonner un inſtant qu'il ait été tenté de s'accommoder, au préjudice de ſa parole. C'eſt ce courage ſurtout qui lui attira l'admiration de Charles XII. Roy de Suede. Ce héros lui écrivit après la Paix du fond de la Turquie, & ſuivant ſon génie extrême, il le félicitoit moins de ſon heureux rétabliſſement, qu'il n'envioit le bonheur de Louis XIV. d'avoir eu dans lui un ami ſi généreux & ſi perſéverant.

XII. & dernier Discours. On trouve à la tête de ce dernier Diſcours le nom du Séréniſſime Electeur d'apreſent. Mr. de Wilhelm ne nous dit pourtant preſque rien de ce Prince. Il juge apparemment, & avec raiſon, que la ſageſſe de ſon Gouvernement & le bonheur dont ſes Sujets jouiſſent, font mieux ſon éloge que ce qu'il pourroit en publier.

Les actions frappent plus que les écrits, ou pour mieux dire, les écrits ſont aſſez inutiles pour loüer un Prince que l'on voit & que l'on admire. Il ſe contente de nous parler du nouvel Ordre de S. George que l'Electeur a plutôt rétabli que créé : mais avant que d'arriver à ce qu'en dit l'Auteur, il faut avoir la complaiſance de traverſer avec lui bien des routes. Depuis le fameux Collier que le Romain Manlius arracha au Gaulois qu'il vainquit dans un combat particulier, juſqu'à nos jours, il n'y a point de ſiécle ni de nation que Mr. de Wilhelm ne parcoure pour montrer le goût univerſel que l'on y a eu pour la Chevalerie, & de nous inſtruire de leurs coûtumes ſur cette noble profeſſion. Il n'y a pas eu juſqu'à Selim Second qui n'ait récompenſé le Peintre Belini en le faiſant Chevalier. Si les moindres détails n'ont pas échappé à la ſagacité de Mr. de Wilhelm, on peut bien juger qu'il s'eſt étendu ſur les Ordres Militaires. Il ne lui étoit pas permis non plus d'oublier la Jarretiere de la belle & vertueuſe Comteſſe de Salisberi. Enfin

les Chevaliers de la Table ronde figurent ici avec tous les autres. Venons à l'Ordre de S. George. L'Auteur croit qu'il doit sa premiere origine aux guerres de la Terre-Sainte, & qu'il fut particulierement affecté aux Princes de la Maison de Baviere. Quoi qu'il en soit, l'Empereur Frederic III. le créa, ou lui donna une nouvelle forme. Le Pape Paul II. le confirma par une Bulle, & Maximilien fils de Frederic augmenta ses privileges : mais les troubles qui suivirent & les guerres de Religion qui désolerent l'Allemagne ne laisserent pas long-tems subsister cet illustre établissement. Le dernier Electeur depuis son retour en Baviere avoit eu la pensée de le relever. Sa mort a prévenu l'éxécution de ce projet. Son auguste Fils en a eu la gloire. Ceux qui seront curieux d'en connoître les statuts, les Fêtes, les cérémonies, l'habillement, trouveront au long ces éclaircissemens dans l'Ouvrage de Mr. de Wilhelm. Nous les abrégeons, parce que nous sommes pressés de finir. La croix de l'ordre représente d'un côté la sainte Vierge écrasant le ser-

pent, & de l'autre S. George à cheval. Sa devise est : *In fide, justitiâ, & fortitudine.* Les Chevaliers font à leur reception serment de défendre la Foy Catholique & le culte de l'immaculée Conception de la Vierge. L'Electeur est grand Maître né de l'Ordre. Il a sous lui trois grands Prieurs. Le premier a dans son partage la haute Baviere, le second la basse, & le troisiéme le haut Palatinat. Il y a six Grand-Croix, deux dans chaque Prieuré. Le grand Maître en nomme trois ; l'ancienneté dans l'Ordre fait les trois autres. Outre les Grand-Croix on compte encore douze Commanderies distribuées par quatre dans les Prieurés. L'Electeur en donne six : on monte aux autres à son rang. On conçoit par ce détail que la magnificence du Prince a attaché à l'Ordre des revenus considérables. Je ne sçais point si le nombre des autres Chevaliers est fixé ; mais Mr. de Wilhelm n'en parle pas. Les preuves pour être reçus sont les mêmes que dans l'Ordre Teutonique, & l'on n'en exempte personne, pas même les étrangers que l'Electeur s'est reservé la li-

berté d'y admettre. Il y a un habillement propre des jours de cérémonie, le reste du tems tous portent une Croix étoilée en broderie au côté gauche de l'habit, & le Cordon bleu de droit à gauche, à l'extrémité duquel pend aussi une Croix de la même figure; mais sa grandeur & la largeur du ruban sont différentes suivant le rang & le degré des Chevaliers.

Nous pouvons en finissant cet Extrait répéter à peu près ce que nous avons déja dit. On trouvera dans l'Ouvrage de Mr. de Wilhelm beaucoup d'érudition, un corps presque complet de Politique, des recherches curieuses sur l'Histoire, & en particulier sur celle de Baviere; mais on y désirera la correction & le goût que l'on veut en France dans les ouvrages d'esprit.

ARTICLE XI.

ΘΟΥΚΥΔΙΔΟΥ περὶ τοῦ Πελοποννησιακοῦ πολέμου Βιβλία ὀκτώ.

THucydidis de bello Peloponnesiano Libri octo cum adnotationibus integris Henrici Stephani, & Joannis Hudsoni.

Recensuit, & notas suas addidit Josephus Wasse. Editionem curavit, suasque animadversiones adjecit Carolus Andræas Dukerus.

Cum variis dissertationibus, manuscriptorum collationibus & indicibus novis locupletissimis.

C'EST-A-DIRE,

Thucydide de la guerre du Peloponese, huit Livres.

Avec les remarques entieres de Henri Etienne & de Jean Hudson.

Edition nouvelle augmentée des Notes de Joseph Wasse & de Charles André Duker.

Avec diverses Dissertations, Confrontations de M. S. & Tables nouvelles.

A AMSTERDAM.

Chez R. & J. Westein & Guil. Smith. 1731. in-fol. 728. pages *sans la Préface ; les Vies de Thucydide, les Tables & les Annales de la Guerre du Pelopponese.*

LA Republique des Lettres a toûjours obligation au zele de ceux qui se chargent de perpétuer la gloire des Anciens Autheurs par les nouvelles Editions qu'ils donnent au Public. On gagne à cela de toute maniere. D'abord on voit avec plaisir le mérite de ces grands Maîtres relevé par tous les ornemens des Editions modernes, surtout de celles qui se font chez nos Voisins. Ensuite on jouït tranquilement des soins que veulent bien prendre les Editeurs, de joindre au texte les reflexions des Sçavans sur ces précieux restes de Rome & d'Athenes.

L'Edition de Thucydide qu'on vient de donner en Hollande, a ces deux avantages. L'Historien grec s'y produit avec une magnificence, qui marque l'estime qu'on a pour ses Ouvrages ; les Sçavans qui l'ont enrichi de leurs notes, sont d'un nom à prévenir d'a-

bord en faveur de tout ce qui eſt ajoûté au texte.

On doit en partie cette Edition au zele des Srs Weſtein & Smith. Ces deux celebres Imprimeurs d'Amſterdam avoient entre les mains les Notes de M. Vaſſe, leſquelles n'avoient point encore été imprimées, & quantité de Variantes priſes tout récemment ſur deux Manuſcrits, l'un de la Bibliotheque du Roy Três-Chrétien, l'autre de celle de HaWn en Dannemark. Perſuadés que le Public recevroit favorablement ces additions qui rendroient plus complette l'Edition faite à Oxford en 1696. par M. Hudſon; & voyant d'ailleurs que les Exemplaires de cette edition d'Oxford étoient devenus extrémement chers, ils prierent le ſçavant M. Duker, d'entrer avec eux dans le deſſein de réimprimer Thucydide, & ils l'engagerent à conduire leur entrepriſe. Celui-ci pour répondre à ce qu'on attendoit de lui, & pour aſſurer davantage les corrections & les variantes, a conſulté les Manuſcrits de Heſſe-Caſſel, d'Utrecht & de Bâle; du reſte il a ſuivi le projet de M. Hudſon qui avoit travail-

lé ſur d'autres Manuſcrits, en particulier ſur ceux de Clarendon & de Grævius, qui ſont fort beaux. Ainſi l'on n'a rien changé ni à la traduction d'Æmilius Portus telle qu'on la trouve dans les exemplaires d'Oxford, ni aux annales de Thucydide par Dodwel, ni aux vies de l'Hiſtorien grec, par Marcellin, par l'Auteur anonime & par Suidas. L'on retrouve ici les notes d'Henri Etienne ſur les Scholiaſtes grecs, les trois tables dreſſées par M. Hudſon, les deux Cartes Géographiques, l'une de l'ancienne Grece, l'autre de la Sicile.

Mais M. Duker n'a pas laiſſé de faire des additions conſiderables à l'édition d'Oxford; outre les notes & une table de M. Vaſſe. Il a fourni lui-même. 1°. Quantité de Variantes priſes de divers Manuſcrits. 2°. Grand nombre de Remarques ſçavantes qu'il avoit écrites en liſant Thucydide; ou qui lui ſont venuës en faiſant l'édition. 3°. Trois nouvelles Tables. 4°. Les Témoignages & Jugemens de Voſſius & de M. Fabrice ſur Thucydide.

D'ailleurs l'ordre qui regne dans cet-

te présente édition, la met au dessus de toutes celles qui ont paru jusqu'ici. On trouve au dessous du texte les variantes, même celles que M. Hudson avoit rejettées à la fin; ensuite viennent les scholiastes grecs, si utiles pour l'intelligence du texte. Tout au bas de la page sont les notes de Henri Etienne, dont plusieurs manquoient dans l'édition d'Oxford, celle de M. Hudson, de M. Wasse & de l'éditeur lui-même M. Duker.

Après les huit Livres de Thucydide, on a mis l'explication que Henri Etienne a donnée des façons de parler, répanduës dans les scholiastes grecs; ce sont comme des Prolegomenes qu'il est necessaire de lire avant que d'entamer l'Historien grec: par exemple; Ceux qui n'ont pas d'usage des scholiastes, pourroient être embarassés à ces termes répetés si souvent. Τουτέστι, ἤγουν, ὡς ἂν εἰ ἔλεγε, δηλονότι, ἄλλως &c.... qui veulent dire dans les scholiastes, *c'est-à-dire .... c'est comme s'il disoit ... autrement encore ....* façons d'expliquer un endroit difficile. Cette explication est suivie de longues re-

marques ſur les ſcholiaſtes même ; elles ſont la plûpart de Henri Etienne qui jugea que ces ſcholies ne ſont pas d'un même Auteur. Il nomme Sabinus, Antyllus, Phæbammon. Suidas écrit que Sabinus vivoit ſous Hadrien ; Voſſius croit qu'Antillus étoit du tems de Valentinien ; M. Fabrice met Phæbammon ſous Arcadius On trouve tout de ſuite les additions & les corrections de pluſieurs Sçavans, ſçavoir Mrs. Spanheim, Grammius, Hudſon, Roſtgaerd &c....on y a inſéré ſurtout les remarques les plus longues de M. Vaſſe, qui pendant qu'on travailloit à l'édition, en a encore envoyé de nouvelles. Pour ne rien perdre de cet habile homme, M. Duker les a fait mettre dans ſa Preface. Enfin les ſept tables dont nous avons parlé, & les Annales de Thucydide par M. Dodwel, achevent de remplir le Volume.

Pour ce qui regarde la perſonne & le ſtile de Thucydide, l'Editeur renvoye aux éloges que les anciens & les modernes ont donné à ce grand hiſtorien. L'extrait qu'il rapporte de la Bibliotheque greque de M. Fabrice, ren-

ferme tout ce qu'on peut ſouhaiter ſur cet article. Selon ce judicieux critique, Thucydide nâquit la 2^{e}. année de la 67^{e}. olympiade 469. ans avant Jeſus-Chriſt. On conclud de là qu'il avoit ſeize ans, quand il entendit Herodote réciter ſes neuf Muſes. Diſciple d'Axagoras, il fut accuſé d'Athéiſme, parce que la doctrine de ce Philoſophe tendoit là. Devenu dans la ſuite un des Generaux d'Athenes, il perdit Amphipolis; c'eſt ce qui lui attira de la part de ſes Concitoyens la ſentence d'exil, qui lui donna le tems d'écrire ſon Hiſtoire; il l'a compoſa en Thrace, où il s'étoit retiré. Pour s'aſſurer davantage de la verité des faits, on dit qu'il avoit des correſpondans juſques dans les armées d'Athenes & de Lacedemone, & que les Generaux mêmes des deux nations ennemies, s'accordoient à recevoir ſon argent pour l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit de part & d'autre. Il paroît certain, quoiqu'en diſent quelques Auteurs cités par Marcellin, que Thucydide fut rappellé dans ſa patrie au bout de vingt ans, & qu'il y mourut; Pline, Plutarque & Pauſa-

nias l'aſſurent en termes exprès. Il nous reſte de Thucydide huit livres de la guerre du Pelopponeſe, qui dura près 28 ans, & dont il n'a pu écrire qu'un peu plus des 20 premieres années. Le 8^e. Livre eſt ſi different des autres pour le ſtile, qu'on a douté s'il étoit de Thucydide, il en eſt cependant, & tout le monde en convient aujourd'hui ; mais il ſe ſent de la foibleſſe d'un écrivain ſeptuagenaire. Il regne dans les ſept autres Livres une force de ſtile qui a merité à Thucydide un rang auſſi diſtingué parmi les Orateurs, que parmi les Hiſtoriens. Ciceron l'appelle *rerum geſtarum pronunciator ſincerus & grandis.* Saluſte imita ſa maniere d'écrire, ſerrée & expreſſive ; Démoſthene ſe l'étoit propoſé pour modele, & l'avoit dit-on tranſcrit de ſa main juſqu'à huit fois ; quelques uns ont écrit la même choſe d'Alphonſe 5^e. Roy d'Arragon. On remarque d'ailleurs dans l'Hiſtorien grec un ſens exquis, un amour de la verité qui va juſqu'au ſcrupule ; une connoiſſance parfaite des affaires & de la politique : on lui a reproché un peu d'obſcurité & même d'âpreté dans le

ſtile, mais ces défauts qui ſeroient grands dans tout autre, ſont effacés dans Thucydide par l'éclat de ſes autres qualités. M. Fabrice cité dans la nouvelle édition, s'étonne avec raiſon qu'un homme auſſi ſçavant & auſſi éclairé que le P. Hardoüin, ait avancé que le Thucydide que nous avons, n'eſt pas le Thucydide dont parle Pline ; & cela préciſément, parce que dans celui qui nous reſte, on trouve des gallicîſmes ou manieres de parler toutes françoiſes. Voudroit-on nous perſuader que notre Thucydide a été fabriqué par un François ? N'eſt-il pas plus raiſonnable, comme Herodote le remarque, & comme M. Veyſſiere de la Croze l'a prouvé au P. Hardoüin, qu'une partie des tours de phraſe uſités chez les Grecs, a paſſé dans la langue françoiſe ?

A la fin de l'Extrait de M. Fabrice on trouve un Catalogue éxact de toutes les Editions & des Traductions de Thucydide. Ce n'eſt pas le morceau le moins curieux ni le moins intéreſſant de cette nouvelle Edition. Il y a eu des Editions toutes greques : ſçavoir

celle d'Alde Manuce en 1502. & 1503. celle de Florence chez Bernard Junte en 1526. celle d'Hervagius à Bâle en 1540. celle de Henri Etienne avec les Scholiastes en 1564. Les Editions greques & latines sont celle de Henri Etienne en 1588. avec la Traduction de Laurent Valle; celle d'Æmilius Portus à Francfort chez Wechel en 1594. celle de Mr. Hudson à Oxford en 1696.

Les Traductions modernes sont trois françoises; sçavoir celle de Mr. Seyssel Evêque de Marseille sous François I. celle de Jaurand d'Usez en 1600. celle de Nicolas Perrault S^r d'Ablancourt en 1662. 1671. 1694. & 1714. Une Italienne par François de Strozzi à Venise en 1545. & 1563. Deux Angloises, l'une par Thomas Nicolls faite sur le François de Seyssel en 1550. l'autre de Thomas Hobbes en 1628. & 1634. réimprimée en 1722. Une Espagnole par Didaque Gratien de Adrite, à Salamanque en 1564. Une Allemande par Jérôme Bonier Prêtre de Colmar, à Ausbourg en 1533. Une Danoise par François-Michel Wogelvio en 1698.

Tous les soins que Mr. Duker s'est donné

donné pour l'Edition de Thucydide nous font prendre part à l'injure qu'il prétend avoir reçuë du Sr Jean Gaſpar Schroder Principal du College de Delft proche la Haye. Il employe la plus grande partie de ſa Préface à ſe juſtifier des accuſations intentées contre lui. Ce n'eſt point une diſpute Littéraire : ce ſont des reproches ſanglans ſur des diſcours déſavantageux qu'on s'accuſe d'avoir tenu de part & d'autre. Pour l'honneur des Lettres nous ſouhaitons que quelque homme déſintéreſſé ſe faſſe l'arbitre du differend ; & réüniſſe des eſprits trop aigris pour penſer déſormais à autre choſe qu'à venger leurs injures particulieres. Le Public ſeroit fâché que ces animoſités arrêtaſſent le cours des belles Editions qu'on pouroit ſe promettre des ſoins de Mr. Duker.

ARTICLE XII.

HISTOIRE UNIVERSELLE depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois d'une société de gens de Lettres. Tome premier contenant l'Histoire universelle jusqu'à Abraham, l'histoire d'Egypte & des anciens peuples de Canaan. A la Haye *chez Pierre* Gosse, *Jean* Neaulme *&c.* 1732. *& se vend* à Paris *chez* Chaubert, Hourdel, David, Huart, Osmont, Clousier & Gissey. *Vol. in 4°. pag.* 630.

CEtte Histoire universelle est, comme son titre l'annonce, l'Ouvrage d'une société de gens de Lettres. Il seroit en effet difficile, ou pour mieux dire impossible, qu'un seul Auteur exécutât un si vaste dessein. Car si la vie d'un homme suffit à peine pour lire les différens morceaux de l'Histoire universelle qui sont épars dans les Bibliotheques, combien de tems ne faut-il pas pour les rassembler & les rédiger en un corps d'Histoire suivie ? Il est

vrai que l'Hiſtoire univerſelle du monde eſt aſſez bornée dans ſes commencemens, & même juſqu'à la moitié des tems; c'eſt un fleuve peu conſidérable dans ſa ſource; mais ce fleuve groſſit prodigieuſement à meſure qu'il s'avance dans ſon cours, & devient une mer immenſe dont on n'apperçoit plus les bords. Nous joindrons volontiers nos vœux à ceux de tous les Sçavans pour l'éxécution d'un ſi grand deſſein. A en juger par le premier volume que l'on donne au Public, cet ouvrage ſe fait avec des recherches infinies, & ſera d'une ſi grande étenduë, que tout ce que nous avons eu juſqu'à préſent d'Hiſtoires univerſelles ne pourront être regardées que comme des abregés. Ce ſera une ſource d'érudition pour les Sçavans, & un recüeil d'excellens mémoires pour ceux qui en voudront extraire quelques parties détachées. Le ſtile eſt ſimple & naturel, moins ſtile d'Hiſtorien qui veut plaire, que de Sçavant qui néglige les ornemens, pour ne s'appliquer qu'à inſtruire. Les Notes ſont ſçavantes & elles ſont en grand nombre; les cita-

tions éxactes, l'édition correcte & bien éxécutée. Les différentes parties qui composent ce premier volume sont 1°. un *Avis au Lecteur*. 2°. une *Introduction*. 3°. un Livre premier qui a pour titre : *Histoire Asiatique, jusqu'au tems d'Aléxandre le Grand.* Ce Livre est divisé en quatre chapitres. Le premier contient l'*Histoire générale du Monde jusqu'au Déluge*. Le second l'*Histoire générale depuis le Déluge jusqu'à la naissance d'Abraham*. Le troisiéme l'*Histoire de l'Egypte jusqu'à Alexandre le Grand*. Le quatriéme l'*Histoire des peuples avec lesquels les Israëlites eurent à faire avant que de posseder le païs de Canaan*. Nous allons rendre compte de chacune de ces Parties.

Quelque important qu'il soit pour la connoissance parfaite de l'Histoire d'avoir une chronologie sûre & éxacte, c'est un avantage dont il faut se détacher dans l'Histoire universelle ; & même dans quelques histoires particulieres des tems éloignés. En vain presque tous les Sçavans se sont efforcés d'établir une chronologie fixe qui pût concilier les contradictions des

Auteurs & lever toutes les difficultés. Chacun a fait son systême, & à combattu celui des autres, on en compte pour le moins cent; preuve qu'il n'y a en effet sur cela aucun systeme certain & incontestable. De sorte que le premier pas que l'on fait dans la connoissance des temps, est un pas douteux & mal sûr: quelle humiliation pour les sçavant!

Comme il est pourtant necessaire de s'en tenir à quelque systême, ou d'en établir un nouveau, les Auteurs de cette histoire universelle ont pris ce second parti, à l'exemple de tous les autres historiens. Cette matiere fait le sujet de l'avis au Lecteur; & comme ils promettent de donner dans la suite une dissertation particuliere sur la Chronologie, ils se contentent en attendant d'expliquer en peu de mots les fondements sur lesquels ils se sont appuyés pour regler la leur. Leur systême en général se réduit à suivre le texte Samaritain qui tient un milieu entre le nombre trop borné de l'Hebreu & le nombre excessif des Septantes. Après quoi comme le Samaritain ne s'étend pas au delà

du Pentateuque, ils reprennent l'hebreu qui les conduit moyennant les conciliations de quelques habiles Chronologistes, jusqu'à la captivité de Babylone. Là nouvel embarras, parce que cette captivité interrompt le cours de l'histoire des Juifs; mais le canon Astronomique de Ptolomée leur donne l'ere Babylonienne, qui les conduit jusqu'à la naissance de Jesus-Christ; laquelle ils placent en l'an du monde 4305. après le déluge 2998. d'où il s'ensuit qu'ils placent le déluge en l'an du monde 1307. qui est le calcul Samaritain, au lieu que l'hebreu le fixe en 1656. Les sçavans verront sans peine que cette datte de la naissance de Jesus-Christ est differente de tous les systêmes chronologiques; nous n'en trouvons qu'un qui en approche beaucoup, c'est Odiato ou Ebwico qui la place en 4320.

L'*introduction* que les Auteurs ont placée à la tête de l'ouvrage, est d'une étenduë assez considerable; mais il ne leur étoit pas aisé de la faire moins longue dans le dessein qu'ils se sont proposés de rapporter les sentiments les plus

remarquables des Anciens ſur la *Coſmogonie* ou la création du monde. Quelque peu d'attention que meritent tous ces ſyſtêmes payens, il n'eſt pas permis à un ſçavant de les ignorer du moins totalement. L'érudition eſt pour ainſi dire un arbre de la ſcience du bien & du mal. Il faut qu'un ſçavant ſçache le bon & le mauvais, le vrai & le faux, l'utile & l'inutile, bienheureux même, lorſque dans le grand nombre de ſes connoiſſances, il s'en trouve quelques unes de bonnes & d'utiles.

Il eſt donc queſtion dans cette introduction, de ce qu'ont penſé tous les ſçavans du Paganiſme ſur la Coſmogonie. Le monde eſt-il éternel, ou a-t-il été créé dans le temps? A-t-il été toûjours arrangé dans l'ordre qu'il conſerve à préſent? Comment a-t-il été créé, comment a-t-il été arrangé, & par qui? Nos Auteurs expoſent ſur tous ces points les principaux ſyſtêmes des Anciens, & on peut dire hardiment que c'eſt à la honte de l'eſprit humain. Le croiroit-on? lorſqu'on voit enſemble tout ce que les anciens Philoſophes, les plus beaux eſprits de leur

Siecle, ont pû imaginer de plus raisonnable sur la création du monde; on ne trouve qu'un tas d'extravagances & de réveries pitoïables. Les plus anciens systêmes que nous connoissions, sont ceux des Phéniciens, des Egyptiens & des Babyloniens. Ils sont rapportés dans cet ouvrage.

Selon les *Phéniciens*, le premier principe de l'Univers a été un air épais & spiritueux, ou un esprit d'air obscur & un chaos trouble, épais & ténébreux, qui ont subsisté infinis & sans limites pendant plusieurs Siecles. *L'Esprit* fut affecté d'amour envers ses propres principes; delà s'ensuivit un mêlange appellé *Désir*. De là fut engendré *Môt*, corruption d'un mêlange aqueux, & de là vint la semence de toutes les créatures & la génération de l'Univers. D'animaux qui n'avoient point de sentiment, procederent des animaux intelligents ayant la figure d'un œuf. Les Astres commencerent à luire. La chaleur engendra les vents, les nuées, les pluyes & le tonnere, dont le bruit réveilla les animaux intelligents & les effraya tellement, qu'ils commencerent à se mouvoir sur la terre & dans la

mer. Ce beau récit eſt tiré de Sanchoniaton dans Euſebe.

Le ſyſtême des *Egyptiens* n'eſt guéres plus ſenſé. C'eſt Diodore de Sicile qui nous l'a conſervé. Le cahos, diſoient-ils ayant été mis en mouvement, les parties ignées prirent le deſſus : delà le ſoleil & les étoiles. La matiere boüeuſe forma la mer & la terre qui étoit d'abord extrémement molle; mais la chaleur du ſoleil en ayant fait fermenter la ſurface, les parties humides s'enflerent & formérent des puſtules putrides couvertes de membranes deliées. Le broüillard nourrit ces puſtules, la chaleur les conſolida, & les fit fermenter, juſqu'à ce que les membranes s'étant crevées, il en ſortit toutes ſortes de créatures volatiles & reptiles.

Selon les *Babyloniens*, dans un cahos composé d'obſcurité & d'eau, furent engendrés des animaux de toute eſpece, mais ſans aucune diſtinction de membres, enſorte que tel homme avoit deux aîles, un autre quatre, & tel autre deux viſages. Les uns avoient deux têtes, les autres deux corps des deux

sexes, d'autres enfin avoient des cornes & quelques uns des pieds de chevaux ; c'étoient des *Hippocentaures*. Des Taureaux avoient des têtes d'homme : des Chiens avoient quatre corps ; d'autres animaux terrestres avoient des queuës de poisson ; c'étoit en un mot une confusion si effroïable, qu'on ne pouvoit dire précisément d'aucun animal, s'il étoit chair ou poisson. La directrice de ces beaux ouvrages, étoit une femme nommée *Omoròca* ; mais *Belus* esprit sensé survint, & pour mettre fin à tout ce désordre, partagea cette femme extravagante par le milieu ; d'une de ses moitiés, il fit la Terre, de l'autre les Cieux, & voilà le monde arrangé. Il est vrai qu'on prétend excuser ces réveries, en les donnant pour une allégorie ; mais l'allégorie qu'on en fait n'est pas elle-même excusable. C'est de Berose qu'on a tiré l'histoire de ce Sistême. *V. les Mémoires de Trévoux*, *Septembre* 1733. *Art. LXXIII. pag.* 1618.

Les hypotheses particulieres des Philosophes ou des Poëtes ne sont pas moins remplies de fables ; mais il est

vrai que quelques unes paroiſſent mieux raiſonnées, autant qu'on peut bien raiſonner ſur des principes faux & abſurdes. L'hypotheſe d'*Orphée* eſt un ſujet de diſſertation, parce que les Auteurs anciens ne ſont pas trop d'accord ſur ſes véritables ſentiments. Car nous ferons obſerver, en paſſant, qu'Orphée, que le vulgaire ne connoît que ſous le nom d'un excellent joüeur de violon, eſt un des Philoſophes les plus diſtingués de l'antiquité, qui peut-être jamais de ſa vie n'avoit manié l'archet; mais à qui on a prêté une lyre parcequ'il étoit Poëte, à la maniere de ce temps là, & qu'il a traité de l'harmonie de l'Univers. C'eſt en effet un de ceux qui en a parlé le plus raiſonnablement, & les Peres de l'Egliſe ont communément préferé ſa Theologie à celle des autres Payens. La queſtion eſt de ſçavoir, ſi les vers qu'on lui attribuë n'ont pas été en partie ſuppoſés par des Chrétiens ou par des Juifs; car il y a tout ſujet de le croire. Il faut remarquer à ce ſujet; qu'on propoſe aujourd'hui comme une plaiſanterie, la queſtion : *Si l'œuf*

est avant la poule, ou la poule avant l'œuf. On proposoit aussi cette question dans ces temps là ; mais c'étoit fort sérieusement ; car il s'agissoit de sçavoir si l'œuf, c'est-à-dire l'Univers, que les nations anciennes représentoient par le simbole de l'œuf, étoit le principe de ce qu'on appelloit Dieu, ou si Dieu étoit le principe du monde. Question absurde & contraire aux lumieres de la raison ; mais qui dans ces temps d'obscurité, partageoit les Philosophes.

Après le systême d'Orphée, on expose l'opinion d'*Hesiode*, celle de *Thalés*, *d'Anaximandre*, *d'Anaximene* & de *Diogene d'Apollonie*. Rien de plus imposant pour nous que ces grands noms, parce qu'ils nous ont été transmis par une tradition pleine d'estime & de vénération pour ces anciens Philosophes ; mais il ne faut pas trop approfondir leur science. Nos contes des Fées n'ont gueres moins de vraisemblance que leurs hypotheses ; & on seroit tenté de comparer les peuples de ces temps là à des enfants ; & leurs Philosophes à des nourrices, qui les bercent de contes ridicules. La Phi-

losophie étoit encore pour ainsi dire en enfance ; mais il faut pourtant rendre justice à *Diogene d'Apollonie.* Sa maniere de raisonner sur la production du monde, a un rapport sensible à l'hypothese de Descartes.

» Toute la matiere, dit-il étant en » mouvement, quelques parties furent » condensées & d'autres raréfiées. Dans » les endroits ou la condensation pré» valoit, il se forma un tourbillon qui » par son mouvement circulaire, en» gloutit tout ce qui étoit à sa portée ; » à l'exception des parties les plus lé» geres, qui montant en haut, formé» rent le soleil. »

Aux hypotheses des anciens Philosophes succéda celle des *Atomistes* un peu moins absurde en apparence, parce qu'on croit y appercevoir quelques principes de Physique, mais également faux pour le fond & contraires aux principes de la saine Philosophie. Les principaux Auteurs de ce systême furent *Leucippe, Democrite & Epicure. Aristote. Platon* & les *Stoïciens* substituerent aux atômes des formes, des qualités, des idées ; des rêveries à d'autres rêveries. On prétend ici trouver du

rapport entre le ſyſtême de Platon & celui de quelques Indiens, qui pour exprimer que Dieu ou l'Etre ſuprême immobile & immuable a non ſeulement formé les ames des créatures de ſa ſubſtance, mais auſſi tout ce qu'il y a de matériel dans l'Univers par une extraction ou extenſion de la nature divine, feignant qu'une araignée d'une grandeur immenſe a été la cauſe premiere de toutes choſes : que cette araignée tirant la matiere de ſon propre ſein, avoit fait la toile de cet Univers ; qu'aſſiſe au centre de ſon ouvrage elle dirige le mouvement de chaque partie, juſqu'à ce qu'enfin après s'être plû ſuffiſamment dans l'arrangement & la contemplation de cette toile, elle en retire tous les fils dans ſon ſein, ce qui fait évanoüir & rentrer dans une eſpece de néant toutes les créatures. Une autre comparaiſon dont ils ſe ſervent eſt que Dieu reſſemble à un océan immenſe dans lequel nagent pluſieurs bouteilles pleines d'eau ; que ces bouteilles de quelque côté qu'elles ſoient portées, ſont toujours dans le même océan & dans la même

eau, & que quand elles viennent à se casser, l'eau dont elles étoient pleines retourne dans cet océan dont elle faisoit portion. Nos Auteurs continuent encore leur parellele du Stoïcisme avec les hypotheses des Chinois & des Siamois. Ils rapportent ensuite les systêmes de ceux qui admettent deux principes distincts, indépendans l'un de l'autre, & coéxistans de toute éternité, Dieu & la matiere. Ces Philosophes sont *Phérecide*, *Pythagore*, *Timée* de Locres, *Archytas* de Tarente, *Platon*, *Anaxagore*, *Archelaüs*, *Empedocle*, *Plutarque* & divers autres. Si on n'avoit soin de mettre tous ces noms à la tête des différentes opinions, on ne soupçonneroit pas qu'elles eussent été produites par des gens sensés. Au reste si on recherche la source de tant d'égaremens de la raison humaine, il faut s'en prendre d'un côté à la négligence inexcusable des anciens peuples qui ont laissé perdre parmi eux la tradition de la création du monde, & de l'autre à la vanité des Philosophes, qui ne sçachant pas la véritable histoire de la création, se sont

flatés de pouvoir y suppléer par leurs hypotheses.

Entre les autres systêmes que nos Auteurs continënt de rapporter, celui des anciens Mages est un conte des plus ridicules. *Oromases*, disoient-ils, consistoit en lumiere pure, & *Arimanius* en ténebres. Ils avoient créé chacun six Dieux; le premier bons & bienfaisans, le second méchans & vicieux. Alors Oromases « s'étant augmenté par trois fois s'éloigna du Soleil jusqu'à la terre, & orna le Ciel d'astres & d'étoiles. Puis aïant fait vingt-quatre autres Dieux, il les mit dans un œuf; mais les autres qui furent faits par Arimanius en pareil nombre gratterent tant cet œuf qu'ils le percerent, & depuis ce tems-là les maux ont été pêle-mêle brouillés parmi les biens. » Ceux qui seront curieux de sçavoir encore toutes les fables des Persans, des Brachmanes, des Japonois, des Américains, en trouveront ici des extraits.

On y trouvera ensuite après le récit de la création tel qu'il est dans la

Genese, l'hypothese de Descartes, & celle de deux célebres Anglois le Docteur Burnet & M. Whiston. L'exposition de ces hypotheses est suivie de réfléxions qui en font voir le peu de solidité.

Mais ce seroit peu pour une Histoire universelle de l'étenduë de celle-ci, de s'en tenir au récit de Moyse, si on ne l'accompagnoit de toutes les réfléxions des Sçavans, & même des fables des Rabbins. On nous apprend, par exemple, que quelques Rabbins prétendent qu'outre Eve Dieu forma de terre encore une autre femme nommée *Lilith*, dont les Juifs racontent plusieurs histoires. On ajoûte que quelques Talmudistes disent que quand Adam fut créé, il atteignoit d'un bout de la terre à l'autre, mais qu'ayant peché Dieu réduisit sa stature à cent aunes; mais quelques autres attribuënt ce prétendu changement à la frayeur que les Anges eurent de la taille gigantesque d'Adam, ce qui les obligea de demander à Dieu qu'il n'eût plus que neuf cens coudées en hauteur. Ce n'étoit pas trop après tout, s'il est

vrai, comme prétend un autre Rabbin, qu'Adam paſſa à pied la mer qui ſéparoit le Paradis de notre continent. Mahomet a pourtant réduit cet excès de taille à la hauteur d'un grand palmier; mais il eſt contredit par une autre tradition Mahométane, qui prétend que lorſqu'Eve repoſoit ſa tête ſur une colline près de la Mecque, ſes genoux étoient appuïés dans la plaine ſur deux autres collines éloignées l'une de l'autre de deux portées de fuſil. Mais rien n'eſt plus ridicule en ce genre que la mépriſe d'Eugubinus cité par Salien *Annal. tom.* 1. p. 106. qui dit en fort beau latin, que lorſque Dieu formoit le corps d'Adam, Adam le regardoit travailler & admiroit ſon travail.

C'eſt ſans doute le peu que Moyſe nous a appris de la création du premier homme qui a donné lieu d'imaginer tant de fables ſur ce ſujet; mais il eſt vrai que les Juifs s'y ſont donné carriere. Les Mahométans ont imité en cela les Juifs, s'ils ne les ont pas même ſurpaſſés; mais nous ne ſuivrons pas les Auteurs dans le détail

de toutes ces fables puériles : & pour finir ce qui regarde leur *Introduction*, nous nous contenterons d'ajoûter qu'à la suite de tout ce que nous venons de dire, on trouvera encore des dissertations sur l'ame humaine & sa création, sur le sentiment des Préadamites, sur le tems de la création, sur la création des Anges, leur chûte & leur crime, sur les génies des Orientaux.

Après ces longs préliminaires commence enfin l'Histoire universelle ; dont le chapitre premier contient, comme nous avons dit, l'*Histoire générale du monde jusqu'au Déluge*. Si on bornoit cette histoire à ce qui en est dit dans la Genese, le récit n'en seroit pas long; mais les curieux seroient peu satisfaits, & l'Ouvrage ne seroit pas un ouvrage sçavant. Il a donc fallu accompagner ce récit de toutes les dissertations & de toutes les réfléxions dont il fournit le sujet. La premiere dissertation roule sur le Paradis terrestre, source féconde de disputes entre les Sçavans. Où étoit-il situé ?

» Quelques-uns des Peres de l'E-

» gliſe croïent qu'il n'y avoit jamais
» eu de Paradis proprement dit, &
» que tout ce qui en eſt dit dans
» l'Ecriture doit être entendu dans
» un ſens allégorique. D'autres qui
» ont reconnu la réalité d'un Para-
» dis, ne l'ont pas cherché ſur notre
» globe. Ils l'ont placé dans le troi-
» ſiéme Ciel, dans l'orbe de la Lune,
» dans la Lune même, dans le mi-
» lieu de la région de l'air, au-deſſus
» de la terre, dans un endroit incon-
» nu aux hommes, dans le lieu où eſt
» à préſent la Mer Caſpienne, ſous
» le Pole Arctique, ou ſous l'Equa-
» teur, avec pluſieurs autres extra-
» vagances dont pluſieurs Auteurs ont
» fait une collection, & que quel-
» ques-uns d'eux ont pris la peine de
» réfuter ſérieuſement.

Il eſt certain qu'il eſt plus aiſé de réfuter tous les ſyſtêmes qu'on a faits juſqu'à préſent ſur ce ſujet, que d'en faire un qui contente tout le monde ; c'eſt ce que conclûront les lecteurs qui liront cet Ouvrage ; car lorſqu'ils auront vû tout ce qui eſt rapporté ſur cela d'après les plus ſça-

vans Auteurs, ils reconnoîtront aisément que tout n'est que conjectures incertaines fondées sur des interprétations forcées & des suppositions gratuites. Il y a eu certainement un Paradis terrestre, où, comme il est dit dans la Genese, Dieu plaça Adam, & d'où il le chassa après son peché. Ce n'est point une allégorie, c'est une réalité. Mais où étoit-il situé ? Il est encore certain qu'il étoit en Asie. Mais dans quel endroit de l'Asie ? voilà ce que l'Ecriture ne nous apprend pas. Il est vrai qu'elle en fait la description, & sur cette description les Sçavans se sont flattés de découvrir ce Paradis ; mais c'est cette description même qui en rend la découverte impossible, parce qu'il faudroit tout à la fois trouver la même topographie avec les mêmes noms des lieux & des fleuves désignés. Or c'est ce qu'on ne trouve nulle part. On trouve bien quelque part une topographie à peu près ressemblante, mais on y est dépaïsé par les noms. On trouve ailleurs à peu près les mêmes noms, mais ils sont contredits par la topographie ; en un

mot c'eſt une queſtion à laquelle tout eſprit ſenſé doit renoncer de bonne foy, & qui n'eſt propre qu'à donner lieu aux Sçavans d'étaler beaucoup d'érudition, & encore plus de vanité.

La chûte du premier homme eſt encore une ample matiere de diſſertation. Combien de tems Adam perſevera-t-il dans l'innocence? Quel étoit cet arbre de la ſcience du bien & du mal? Quel étoit ce ſerpent tentateur? Qu'eſt-ce que le Chérubin armé d'une épée flamboyante? nouveau champ de bataille pour les Sçavans, & de rêveries pour les Rabbins. Les Auteurs paroiſſent prendre ſur tous ces points des partis aſſez raiſonnables, mais le détail en ſeroit trop long pour nos lecteurs. Nous en rapporterons ſeulement ce qu'on dit des changemens que le peché du premier homme occaſionna par rapport à la fertilité de la terre, & aux irrégularités des ſaiſons.

» Le Docteur Burnet, dit-on, croit » que la fertilité de la terre dans ſon » état primitif, venoit de ce que l'axe

» en étant parallele à celui de l'éclip-
» tique, elle jouissoit d'un équinoxe
» perpétuel. Au reste cet Auteur croit
» qu'il est inutile de prouver que ç'ait
» été là sa situation, puisque c'est un
» effet ordinaire de la gravité, qu'un
» corps placé librement dans un milieu
» fluide, se mette d'une maniere qui
» réponde à sa pésanteur. Or la terre
» primitive étant uniforme, réguliere
» & égale dans tous les endroits, (ce
» point est une partie du sistême de M.
» Burnet. *V. Burnet Archæol. lib.* 2.
» *cap.* 8.) Il n'y avoit point de raison
» pourquoy elle pencheroit vers le so-
» leil d'un côté, plutôt que de l'autre.
» M. Burnet ajoûte que ça été la position
» de la terre jusqu'au déluge, qui sui-
» vant son hypothese, la rendit si inéga-
» le en plusieurs endroits, qu'elle en
» perdit son équilibre, & acquit une si-
» tuation oblique, au lieu de la situation
» parallele qu'elle avoit auparavant.
» Delà vinrent, dit-t-il, ses irrégula-
» rités dans la temperature de l'air, &
» cette varieté de saisons qu'on a vû
» regner depuis.

» D'un autre côté, M. Whiston

» suppose que la terre dans son état pri-
» mitif, n'avoit point de mouvement
» journalier sur son axe, mais seule-
» ment un mouvement annuel autour
» du soleil, de maniere que le soleil
» & les planetes se levoient alors dans
» l'Occident, & se couchoient dans
» l'Orient tout au rebours de ce que
» ces Astres ont fait depuis. Dans cette
» supposition la terre a dû jouir d'un
» équinoxe perpétuel, avantage dont
» les Peres ont gratifié nos premiers
» Parents dans le Paradis, & que les
» anciens Payens ont attribué à l'âge
» d'or. Ainsi le grand changement
» qui arriva dans la nature au temps
» de la chûte d'Adam, fut suivant M.
» Whiston, un nouveau mouvement
» de la terre sur son axe, par lequel
» les pôles du monde, qui pour les
» premiers habitans de la terre, n'é-
» toient ni fort élevés, ni fort abbaissés,
» changerent soudainement de situa-
» tion, le pôle du norde paroissant éle-
» vé au dessus, & celui du midi abais-
» sé au dessous de l'horison, & le
» cours des Cieux semblant incliné
» vers les parties meridionales du mon-
de,

» de. Pour ce qui regarde la cause mé-
» chanique de ce commencement de
» mouvement journalier de la terre,
» après que son mouvement annuel
» eut continué pendant quelque temps;
» Mr. Whiston l'attribuë au choc de
» quelque Comete sans atmosphere
» considérable, contre quelques par-
» ties de l'équateur qu'elle a présen-
» tement, choc qui a dû changer l'or-
» bite annuelle de la terre, & com-
» muniquer à ce globe un mouve-
» ment autour de son propre axe.

On pourroit croire que les Anciens avoïent déja imaginé dès leur temps quelque chose de semblable. Car Herodote (*l.* 2. *c.* 142.) raconte que le soleil pendant l'espace de onze mille trois cens quarante ans, avoit quatre fois changé son cours, & s'étoit levé dans l'Occident; & Platon (*in Politic. p.* 174.) dit sur le rapport de quelques traditions anciennes, qu'il y a eu un grand changement dans les mouvemens celestes, le soleil & les autres étoiles se couchant autrefois dans le même endroit où ces Astres se levent

à présent, & se levant alors où ils se couchent aujourd'hui.

Toutes ces dissertations sont suivies d'une discussion de Chronologie, sur le temps qui s'est écoulé depuis la création jusqu'au déluge ; après quoi les Auteurs nous donnent l'histoire des Patriarches qui ont vêcu avant le déluge. Tout ce qu'il y a de vrai sur cela, est connu de tout le monde, & ce qu'on trouvera de plus dans cet ouvrage, ce sont des contes puériles de Rabbins & de Mahometans, qu'on rapporte à la marge.

Les Payens n'ont pourtant pas laissé de nous donner aussi une histoire de l'origine du monde à leur façon. Tels sont *Sanchoniaton* & *Berose* ; mais quelle croyance peut-on donner sur l'histoire avant le déluge à des Auteurs qu'on voit n'en meriter aucune sur l'histoire & l'origine de leur propre nation bien long-temps après le déluge ? On ne laisse pas d'appercevoir dans leur narration quelques vestiges de l'ancienne tradition ; mais tout y est si défiguré qu'on croiroit que c'est l'histoire d'un autre monde plutôt que du

nôtre. Rien ſurtout ne reſſemble mieux à nos contes des Fées, que ce que raconte Beroſe du fameux Monſtre *Oannes.* Nous en avons déja parlé dans ces mémoires, en rendant compte du 4^e. volume des Mémoires de Litterature de l'Academie des Belles-Lettres.

Oannes avoit un corps ſemblable à celui d'un poiſſon, mais au deſſus de ſa tête de poiſſon, il lui en étoit encore venu une autre. Il avoit des pieds d'homme qui ſortoient de ſa queuë de poiſſon & une voix humaine. Cet animal ſortit de la mer rouge la premiere année du monde. Il converſoit avec les hommes pendant le jour ſans rien manger, & leur enſeignoit différens arts & différentes ſciences. Il leur apprit à demeurer enſemble dans des Villes, à bâtir des Temples, à ſe gouverner par des loix, & à faire uſage de la Geometrie. Il montra auſſi à amaſſer des ſemences & des fruits: en un mot il fit part aux hommes de tout ce qui étoit capable de les civiliſer; mais après ce temps il ne fut plus rien inventé d'excellent.

Quand le ſoleil ſe couchoit, cet animal ſe retiroit dans la mer, & y reſtoit pendant la nuit étant amphibie. Après lui parurent d'autres animaux de la même forme dont il eſt fait mention dans la ſuite de l'hiſtoire. Au reſte cet Oannes ne ſe contenta pas de donner ſes inſtructions de bouche ; car Béroſe aſſure qu'il écrivit auſſi ſur l'origine des choſes & ſur la politique. Cette fable après tout, quelque incroïable qu'elle paroiſſe, ne laiſſe pas d'être fondée ſur une hiſtoire peut-être véritable, qui eſt qu'un homme appellé *Oés* ſelon Palladius, ou *Evahanes* ſelon Hygin, venu par mer en Chaldée, & habillé de peaux de poiſſon, y avoit enſeigné l'Aſtrologie. Telles ſont les Anecdotes de l'hiſtoire payenne avant le déluge. On voit aſſez qu'elles ne meritent pas que nous nous y arrêtions.

Suit l'Hiſtoire du déluge. Comme cette hiſtoire n'eſt pas nouvelle, ce n'eſt pas la peine de la rapporter icy ; mais nous avertirons ſeulement que les Auteurs l'ont ornée de tous les accompagnemens qui peuvent inté-

resser la curiosité des Lecteurs. Ils traitent à fond la plûpart des questions qu'on peut faire sur cette matiere ; ils prouvent que tous les peuples de la terre en ont eu connoissance, qu'il a été universel, & non particulier à notre continent, comme un ou deux écrivains ont osé l'avancer. Ils expliquent comment ce fléau terrible fondit sur la terre, & ils rapportent encore sur cela les systêmes de Burnet & de Whiston, ausquels ils opposent une explication plus raisonnable. Ils traitent aussi de tout ce qui regarde l'Arche où Noé se sauva, de sa grandeur & de sa figure, du lieu où elle fut construite, & de celui où elle s'arrêta, des changemens que le déluge a causé sur la surface de la terre, de l'état du monde avant le déluge, du nombre des hommes, & de leur longue vie. Nos Auteurs rapportent sur tous ces points tout ce que les Sçavans ont écrit de plus curieux, si on peut appeller curieux des conjectures sans preuve & sans solidité. Il y a pourtant quelques-uns de ces points qui sont démontrés, il est

certain par exemple, qu'immédiatement avant le déluge, la terre devoit être incomparablement plus peuplée qu'elle n'est aujourd'hui, & les Auteurs qui se sont donné la peine de calculer la multiplication qui s'est dû faire naturellement depuis Adam jusqu'au déluge, trouvent que le nombre des hommes devoit monter à plus de cent mille millions, c'est-à-dire environ vingt fois autant que la terre en contient aujourd'hui, & qu'elle en peut nourrir. Aussi étoit-elle alors bien plus fertile ; & il est naturel de croire que le déluge en a extrémement diminué la fecondité. Ici finit le premier chapitre du premier Livre. Il nous en reste trois à extraire ; mais comme cet extrait est déja assez long, nous remettons à en donner la suite dans les mois suivans.

ARTICLE XIII.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE Royale des Sciences 1729. avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année. A Paris *de* l'Imprimerie Royale 1731.

Mémoires & Histoire de Physique génerale.

MEmoires sur l'Aurore Boreale du 16. Novembre 1729. par M. Cassini. Elle parut à six heures du soir. Sa plus grande clarté étoit nord-nord-ouest Sur les 7. heures elle étoit fort éclatante. Elle eut ensuite des jets & des ondulations. Le phénomene a beaucoup approché de celui du 19. Octobre 1726. A force d'observer, il faut espérer qu'on parviendra à quelque explication universelle.

Observations de Physique générale. On a vû à Bésiers en 1728. le 7. de Juin depuis 10. heures du matin jusqu'à midi un cercle de lumiere qui avoit le Soleil pour centre. C'étoit une espece

d'arc-en-ciel de couleurs foibles dans cet ordre, rouge, jaune, vert, blanc en allant de la circonférence vers le centre.

Le 31. Mars vers les 5. heures du soir M. de Mairan vit le Soleil très-blanc & ressemblant à une Lune pleine sans causer aucun éblouïssement. Cela dura quelques minutes: le reste du jour sa lumiere avoit été foible, & il avoit souvent été caché par les nuages. Au coucher du Soleil M. de Mairan observa l'ellipticité de sa figure beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire, & le diametre horizontal plus grand d'un cinquiéme que le vertical. L'Auteur remarque cependant que le P. Scheiner le premier qui ait observé cette ellipticité l'a trouvée quelquefois d'un quart.

Observations Météorologiques de M. Maraldi. On a vû plusieurs fois cette année l'Aurore Boreale, le 29. de Mai, le 15. & 26. de Juin, le 15. de Septembre, le 13. d'Octobre, enfin le 16. de Novembre. La pluye est montée à 204. lignes deux sixiémes, ce qui fait 17. pouces. Les pluyes du printems ont été les

plus abondantes, & de 6. pouces, celles d'automne 3. pouces 5. lignes, celles d'été 4. pouces 11. lignes & demie. Le plus grand froid par le thermometre a été le 18. 19. 20. de Janvier par un petit vent du Nord. Le plus grand chaud a été le 18. de Juin ; le plus bas du thermometre étant 9. degrés 3. quarts, & le plus haut 78. degrés à 3. heures après midi. Le plus haut du barometre a été le 6. Février par un nord-eſt ſerain à 28. pouces 4. lignes & demie, & le 9. Mars de même par le même vent. Le plus bas a été le 22. Février par un ſud oueſt couvert à 27. pouces 1. ligne & demie, & le 26. de Janvier par un oueſt couvert à 27. pouces 2. lignes.

Memoires & Hiſtoire d'Anatomie.

Obſervations Phyſiques & Anatomiques ſur pluſieurs eſpeces de Salamandres qui ſe trouvent aux environs de Paris, par M. du Fay. Les Anciens nous ont fort vanté la propriété de la ſalamandre de vivre dans le feu. M. du Fay confirme les obſervations de M. de Mau-

pertuis qui dépouille l'histoire naturelle de ce merveilleux. Cependant comme il est vrai, selon des observateurs modernes, que la Salamandre ne meurt pas facilement dans le feu, & qu'elle exprime de son corps une humeur qui éteint ce feu, ou en tempere au moins beaucoup l'activité, & que Mrs de Maupertuis & du Fay conviennent que cette humeur fait quelque chose d'approchant, & donne au moins à cet animal le tems de sortir du feu sans en être beaucoup incommodé ; on peut croire que les anciens Naturalistes ne nous ont pas tout-à-fait trompés, & que ce n'est pas tout à fait leur faute si de secondes observations sont toujours un peu plus éxactes que les premieres. Que sçait-on même si nos Salamandres vivant un peu dans le feu, il n'y en a pas dans le monde qui y vivent tout-à-fait. Les mêmes animaux, les mêmes plantes n'ont pas par tout précisément les mêmes propriétés. Les Scorpions ne sont pas par tout également venimeux, & les araignées de Tarente n'ont pas par tout la proprieté de faire danser ceux qui en sont pi-

qués. M. du Fay trouve au contraire, que les Salamandres vivent fort bien dans la glace, ce qui s'accorde pourtant avec la propriété de vivre dans le feu. Car un tempérament froid s'accommode du froid, & peut détruire l'action du chaud. Les Salamandres observées par M. de Maupertuis étoient terrestres, celles de M. du Fay sont aquatiques, & s'accommodent pourtant bien de la terre. Ce dernier leur a trouvé des ouïes, les a distinguées en plusieurs especes, & a fait d'autres observations curieuses.

Observations Anatomiques. On a pris dans la mer à treize lieuës de Nantes une espece de Tortuë monstrueuse, large de 7. pieds 1. pouce & le reste à proportion. C'est M. de Lafont Ingénieur à Nantes qui l'a observée & comparée à la *testudo coriacea* de Rondelet, quoiqu'absolument elle en soit assez différente. M. de Lafont soupçonne cette Tortuë d'être venuë de quelque mer éloignée à la suite de deux vaisseaux qui venoient d'arriver de la Chine.

M. Chauvet Médecin de Toulon a

trouvé dans un cadavre une transposition assez considérable de parties, entr'autres du ventricule, du colon, de la rate & du diafragme.

M. Masson Docteur de Montpellier a communiqué à M. Bouillet Médecin à Bésiers l'opération d'une superfetation qui ne paroît pas équivoque.

M. Geoffroy le cadet a fait voir à l'Académie un bezoart d'une espece particuliere trouvé dans la vesicule du fiel d'une Tortuë de terre de l'Isle de Bourbon.

M. Morand a aussi communiqué l'observation d'une tumeur particuliere & une autre observation sur des concretions polypeuses trouvées dans l'aorte & ailleurs, en ouvrant le corps d'une personne morte brusquement après avoir été sujette à des palpitations de cœur.

Observations Anatomiques sur la Rotation, la Pronation, la Supination & d'autres mouvemens en rond, par M. Winslou. Cet Auteur démontre que la pronation & la supination ne se font pas toujours par un os seul, comme on l'avoit cru jusqu'ici, mais par le

moïen de trois os en même tems.

Mémoire sur le Diafragme par M. Senac. L'Auteur donne une description du diafragme qui corrige en divers points les descriptions que nous en avoient données d'autres Auteurs. Il vient ensuite aux usages de cette partie. La respiration, le hoquet, la toux dépendent de ses ressorts. Le diafragme forme une espece de calote coupée obliquement. La seule force de l'air, selon M. Senac, éleve cette voute. Il croit le milieu du diafragme toujours vouté & immobile pendant l'inspiration : absolument elle pourroit se faire sans lui, mais il lui aide & la favorise. L'action du diafragme est double. 1°. Elle abaisse la concavité de ce muscle, & cet affaissement facilite la respiration. 2°. Elle retient les côtes qui seroient emportées en dehors par les muscles inspirateurs.

Observations sur la structure & l'action de quelques muscles des doigts, par M. Hunaud. Puisqu'on peut remuer les secondes phalanges de chaque doigt sans remuer les secondes phalanges des autres doigts, il faut que ce qu'en

appelle muſcle ſublime ſoit un composé de pluſieurs muſcles très-diſtincts en eux-mêmes comme ils le ſont dans l'opération. Et l'on en peut dire autant des muſcles profond & extenſeur. D'où l'Auteur conclud qu'il eſt fort important de connoître l'intérieur de ces muſcles pour y diſcerner leurs diverſes fibres & leurs divers emplois. Obſervant donc le muſcle ſublime, M. Hunaud l'a trouvé en effet composé de pluſieurs paquets de fibres, dont chacun répondoit à chaque doigt. L'Auteur remarque que cette diſtinction de muſcles qui en apparence n'en font qu'un, eſt plus grande à meſure qu'on s'accoûtume, par exemple, dans le jeu du clavecin à remuer les doigts ſéparément en rendant l'action de l'un indépendante de celle de l'autre. Car ils ont des attaches mutuelles, mais aſſez laches dont l'uſage rend le tiſſu charnu encore plus lâche.

Mémoires de Géometrie.

Traité des lignes du troiſiéme ordre ou des courbes du ſecond genre, par M. Ni-

cole. M. Newton eſt, comme le dit l'Auteur, le premier qui ait donné un Traité de toutes les courbes de ce genre. Après lui deux de ſes illuſtres diſciples, qui ſont aujourd'hui de grands Maîtres, ont donné comme la clef de ce Traité : ce ſont Mrs *Stirling* & *Maclorin.* Le premier ſur tout a donné là-deſſus un petit Traité qui eſt admirable, mais qui avoit beſoin lui-même encore d'une clef, auſſi-bien que celui de M. Maclorin. Le P. C. eſt le premier en France qui ait donné cette clef & qui ait traité cette matiere, juſques-là extrêmement épineuſe. Le nouveau Traité qu'en donne M. Nicole achevera ſans doute d'y familiariſer tous les Géometres. Il ramene à l'ordinaire toutes les équations du troiſiéme degré à ces 4 formes $xyy = cy$, xy. yy, & $y =$ &c. Enſuite réſolvant chaque forme il détermine $y =$ &c. qu'il ſpécifie par les déterminations des inconnuës & des indéterminées, auſſi-bien que par celle des ſignes *plus* ou *moins* qui décident de la route des branches & de celles qui ne ſont qu'imaginaires. Ce Mémoire

de M. Nicole n'eſt encore que la moitié de ſon Traité dont il promet l'autre partie pour un autre Mémoire.

De quelques affections des courbes, par M. de Maupertuis. L'Auteur eſt perſuadé qu'il y a des courbes qui interrompent leur convexité, pour la reprendre enſuite en paſſant par une concavité d'une étenduë infiniment petite, & cela ſans rebrouſſement. Il croit auſſi qu'il y a des rebrouſſemens doubles, dont l'un ſuccede à l'autre, comme dans le même inſtant & dans le même eſpace infiniment petit : c'eſt ce qu'on a appellé ailleurs des *points doubles, triples &c. de ſtation*, en y indiquant, comme on le fait ici, qu'ils ſe trouvent par les *dy*, les *ddy*, les *dddy* &c. Voyez *Math. univ. pp.571.& ſuiv.*

Mémoire ſur le calcul analytique & indéfini des angles, des triangles rectilignes & ſphériques, indépendament des tables des Sinus, & ſur les minimum & les maximum de ce calcul, par M. de Lagny. Le triangle rectangle, dont les côtés ſont 3.4.5. eſt le plus ſimple & le premier de tous les triangles rectangles en nombres & de la premiere claſſe. Le trian-

gle rectangle iſoſcele eſt le premier & le plus grand de cette premiere claſſe. C'eſt auſſi le premier *minimum* pour le calcul *goniométrique* ; car on connoît ſans aucun calcul ſes deux angles aigus qui ſont demi droits. Les claſſes des triangles rectangles forment des ſeries convergentes, les unes par défaut, les autres par excès. M. de Lagny s'en ſert pour la perfection de la trigonometrie, & pour la meſure des angles même ſans le ſecours des Tables de Sinus.

Mémoire ſur l'uſage qu'on peut faire en Géometrie des polygones rectilignes arithmetiquement réguliers par rapport à la meſure des lignes courbes, avec pluſieurs nouveaux projets pour perfectionner la trigonométrie & la cyclometrie ; par M. de Lagny. Par arithmetiquement réguliers l'Auteur entend les Polygones, dont non ſeulement tous les côtés ſont commenſurables, mais qui de plus étant inſcrits ou circonſcrits à une courbe quelconque, ou à une portion déterminée de cette courbe, ſont commenſurables &c. Tout ce Mémoire, comme le précédent, va à la perfection & à un eſpece de renou-

vellement de la trigonometrie ſçavante, & même de la cyclometrie. L'Auteur a toujours beaucoup travaillé ſur cette matiere & avec fruit, auſſi-bien que ſur l'algebre & l'analyſe.

ARTICLE XIV.

JOANNIS HARDUINI è Societate Jeſu opera varia. &c. Oeuvres diverſes du P. Hardouin &c. *Suite de l'Article III. du mois de Janvier* 1734.

C'Eſt avec une extrême douleur, & uniquemenr par la triſte néceſſité où nous réduiſent les Editeurs de cet Ouvrage poſthume, que nous continuons d'en donner l'extrait. Nous n'ignòrions pas le fonds des ſentimens ſinguliers du P. H. il les avoit inſinués au Public dans *Opera ſelecta*, dans la ſeconde édition de ſon Pline, dans l'Apologie d'Homere &c. Mais du moins il n'avoit fait que les inſinuer. Le monſtrueux ſyſtême que l'on nous contraint de développer n'avoit point encore paru dans tout ſon jour. Il fal-

soit des Editeurs assez hardis pour l'exposer au public ; & malheureusement il en a trouvé. On nous pardonnera ces termes en faveur de la mémoire de ce célébre & vertueux Sçavant.

En effet ce que nous avons dit jusqu'à présent n'est rien en comparaison de ce que nous allons dire. Nous en sommes restés à la partie la plus importante. C'est le corps entier de l'Histoire tant ancienne que moderne. Le P. H. prétend en renverser les plus solides fondemens. Selon lui, les *Scelerats* du 13. & du 14. siécle cités presque à chaque page de ce volume aïant concerté entr'eux de composer une Histoire universelle n'avoient pour monumens que les Médailles & les six Auteurs dont nous avons parlé. L'intérêt capital de ces faux Chrétiens étoit de répandre dans tous les siécles à venir leur Atheïsme secret, comme une vérité cruë dans tous les tems. Ils s'appliquerent chacun selon leurs talens, les uns à contrefaire les Poëtes anciens, les autres à nous donner des morceaux de Philosophie, de Théologie, d'érudition, d'histoire &c. &

tous par des voïes différentes concoururent au même but. Ils tirerent d'Herodote, d'Homere, de Plaute, du vrai Virgile, du vrai Horace & de Pline tout ce qu'ils purent de connoissances veritablement antiques. Ils y ajoûterent le secours des Medailles interpretées à leur maniere, c'est-à-dire quelquefois avec esprit, souvent avec ignorance, toujours avec une malignité diabolique pour nous faire accroire que leurs ouvrages étoient l'Antiquité & la Tradition. Voilà en gros l'origine de toute l'Histoire, dont nos Historiens récens (dit le P. H.) ont fait une fable universelle composée des diverses fables inventées par les *Fripons* du 13. & du 14. siécle.

L'exemple de l'Histoire de France suffira pour dévoiler au Lecteur cette étrange idée du P. H le ressort de cette méchanique d'Histoire & de Chronologie est si simple & si universel, qu'il sera moins nécessaire de nous étendre sur les deux siécles de l'Histoire Romaine expliqués dans ce volume. Nous ferons voir nettement & d'un coup d'œil le nœud de tout ce systême, unique-

ment fondé ſur l'Atheiſme prétendu.

S'il étoit ici queſtion d'autre choſe que d'un extrait, nous commencerions par alleguer les morceaux de l'hiſtoire de France, que les Auteurs de l'Eneïde & des Odes d'Horace ont eû en vuë dans leurs vers. Nous y ferions voir l'épouſe de St. Louis ſous le nom d'*Ilione*, le Comte Jean de Brienne & ſon entrepriſe ſur Conſtantinople dans les Odes., *O Navis* & *ad Galateam*, c'eſt-à-dire, à *la jeuneſſe Françoiſe*; l'Egliſe & ſes cérémonies; Jeſus-Chriſt & les Sacremens; les Evêques & les Chanoines, en un mot un détail (devons-nous dire curieux ou affligeant?) de faits ſacrés & profanes que les *Fripons* du treiſiéme ſiécle mirent en œuvre pour autoriſer leur impieté; mais il ne s'agit pas ici de menus détails. Venons au corps de l'hiſtoire de France.

Le P. H. p. 549. dit qu'après avoir éclairci preſque toutes les médailles anciennes, ſçavoir celles des Herodiades, celles des Céſars, celles du ſiécle de Conſtantin (dans *opera Selecta*) & ici celles des ſiécles de Theo-

dose & de Justinien, il va éclaircir dans le même goût les médailles des Rois qu'on appelle abusivement *François.* Chose utile, ajoûte-t-il, pour la conservation de la foi Catholique : & il assure qu'il ne le dit pas envain, *non sine causâ dicimus.* Car il a sçû, à n'en point douter, que nos prétendus historiens, Gregoire de Tours, Fredegaire, Sigebert, Aimoin &c. ont eu en vuë de renverser plusieurs écrits de notre sainte Religion. Il a sçû qu'ils n'avoient d'autre Dieu que *la nature & la lumiere de la verité ou de la raison*, qu'en conséquence, ils ont voulu nous persuader à nous autres, qui avons eû le malheur de venir au monde long-temps après le 13e. & le 14e. Siécle, qu'on n'a jamais reconnu d'autre Dieu que le leur, dans tous les siécles & dans tous les lieux, surtout dans le païs latin, où ces fabricateurs de faussetés ont vécû. Il s'agit donc de faire voir que leurs histoires sont des tissus de mensonges grossiers, afin d'ôter tout crédit à leur athéïsme. Voilà le motif du P. H : voïons sa maniere de proceder.

Elle eſt auſſi ſinguliere que ſon hypotheſe. Il ſe met à la place de ces *Fripons* ; & dans la même ſituation, il tâche de détruire par les moïens dont ils ſe ſont ſervis, tout ce qu'ils ont bâti. Ils n'avoient point de livres antérieurs * Le P. H. n'en a pas davantage. Ils ſe ſervoient des médailles : le P. H. s'en ſert ; mais comment ? avant que de vous le dire, il veut que vous faſſiez les remarques ſuivantes.

I. La France priſe dans elle-même a été un païs libre. Son nom eſt une expreſſion de ſa liberté, & nullement un nom de nation. Elle n'a point été ſoumiſe aux Romains. Ceux qui échapperent à la domination de Céſar ſans païer de tribut, s'appellerent *Francs.* Pline l. 4. ſect. 31. 32. & 33. les appelle libres, & il cite ſix Villes dans la Gaule Belgiqne, cinq dans la Lyonnoiſe, trois dans l'Aquitaine. A l'égard de la Gaule Narbonoiſe, & de preſque toute la premiere Lyonnoiſe,

* Exceptez toûjours les ſix que nous avons nommés.

ces Provinces étoient soumises aux Romains, & ne se nommoient libres qu'improprement & dans ce sens qu'on n'y connoissoit point d'esclaves, ainsi que dans le reste des Gaules. Le Sénat & le peuple Romain, ou ce qui est la même chose, les Comices des Romains & des Narbonnois, établirent des Généraux (*Imperatores*) & des Rois pour gouverner les peuples soumis aux Romains. On nomma ces chefs *Rois des Francs* dans le dernier sens que l'on vient de dire, lorsqu'ils gouvernerent seuls les deux Provinces. Car on se contenta du nom de *Rois* pour ceux qui gouvernerent l'une ou l'autre, ou bien l'une & l'autre avec des collegues. Ainsi Clovis, Childeric, Dagobert &c. sont nommés simplement *Rois*, & non *Rois des Francs*, parce qu'aucun d'eux ne commanda seul dans les deux Provinces. Cela n'arriva qu'au tems de Pepin.

II. Nul Peuple libre dans l'Occident n'a frappé des médailles en l'honneur des Césars. Le P. H. cite encore Pline à ce sujet. Puis il tire deux conclusions. 1°. A parler exactement on

ne

ne devroit pas dire le *Royaume des François* comme un nom de nation ; mais bien le *Royaume des Francs*, comme un nom de liberté. En effet les Turcs eux-mêmes nous appellent *Frank Frenk* qui signifie *libre*. Et Louis X. dans un Edit cité par du Cange au mot *Manumissio*, met expressément le *Royaume des Francs*. Le P. H. ajoûte qu'il se sert de l'expression vulgaire, *Sibili metu*, de peur d'être sifflé. 2°. Nul Roi avant Pepin n'étant intitulé *Rex Francorum* dans les Médailles, il s'ensuit que tous les diplomes & autres monumens qui portent ce titre ou quelqu'autre semblable sont autant de pieces supposées. Le P. H. en cite sept tirées du P. Mabillon, & de plus la Loi Salique avec la donation de Childebert. En un mot toute piece qui porte *Reges Francorum* avant Pepin n'a été fabriquée qu'après l'an 1320. de J. C. ce n'est là qu'un léger prélude. Afin de fronder encore quantité de monumens, le P. H. expose & fortifie son sentiment sur les Armes de France qu'il dit avoir été des Fleurs de la riviere de Lis &

non des Fleurs de Lys, ainſi qu'il l'avoit inſinué dans *Opera ſelecta.* Enſuite il vient au fait.

Il commence par la ſuite des Rois de la premiere Race, tirée de Gregoire de Tours. Il la critique ainſi. Les noms qui ne ſont pas dans les Médailles ſont feints & dérivés de l'Hebreu. Le P. H. a ſouvent recours aux termes hebraïques ou aux mots Ibrides pour détruire l'Antiquité & lui donner l'air du treiziéme ſiécle. Il reprend dans le faux Gregoire l'affectation d'écriture & de prononciation ancienne. Il releve le titre de *Rois des Francs*. Il invective contre le partage du Sceptre entre pluſieurs fils; choſe inoüie, dit-il, dans tout l'univers. Ainſi les enfans couronnés de Clovis, de Clotaire &c. ſont de pures viſions. Enfin le nom reſpectable de Gregoire de Tours n'a été imaginé que pour donner du poids à toutes ces chimeres, & pour faire paſſer une mauvaiſe confeſſion de Foi, comme un point reçu de ſon tems: car c'eſt-là ſur tout l'article qui bleſſe le P. H. (*p.* 580.) le premier & l'unique ſans doute, qui ſoit bleſſé de cette

confession. A l'égard des fables & des fautes dont l'Histoire de Gregoire de Tours & celles de ses continuateurs sont véritablement remplies, les critiques ont beau apporter d'assez bonnes raisons pour rejetter ces fautes sur l'ignorance & la grossiereté du siécle, sur la rareté des Livres, sur le défaut d'Imprimerie &c. en justifiant d'un autre côté la bonne foi de ces Auteurs, le P. H. ne daigne pas y faire attention. A l'entendre, le faux Gregoire est un impie, mauvais Médailliste, détestable Chronologiste, & pitoïable faiseur de Romans. Voilà son procès fait. Il fait de même celui de Sigebert dont il cite aussi les Rois Mérovingiens. Il lui reproche en particulier l'invention dequelques noms inconnus aux Médaillistes : par exemple, *Pharamond* & *Brunehaud.* Le nom de *Pharamond* ne se trouve que dans des actes supposés. Celui de *Brunehaud* est le nom d'une chaussée faite par quelque grand Seigneur. Enfin il met en espece de contradiction Gregoire de Tours, Sigebert, Ives de Chartres & Aimoin. Mais comment, dira-t-on, les fauf-

ſaires du 13. & 14. ſiécle ne s'accordent-ils point, parce qu'ils avoient le même but? Ils s'accordoient, répond-il, par la contradiction même. Ils s'accordoient en voulant paroître ne s'accorder pas. Un concert trop marqué eût dévoilé la fourberie. Voilà comment le P. H. échappe à tout ce que vous pourriez lui dire. Les objections les plus raiſonnables deviennent de nouvelles raiſons pour appuïer ſon ſyſtême. Concluſion: toute la premiere Race n'eſt compoſée que de Généraux ou de Rois qui commandoient au nom des Romains, dans les deux Provinces Romaines, non en France, & par conſéquent ils ne ſont qu'improprement *Reges Francorum.*

En voulez-vous la preuve? vous la trouverez ſans peine dans les Médailles. Mais gardez-vous de les interpreter comme le vulgaire des Sçavans. Ils y trouvent (ou plutôt ils s'imaginent y trouver) les noms des Villes & des Monetaires qui les ont frappées. C'eſt viſion. Ce ſont de myſtérieux hiéroglyphes dont un petit art très-ſimple vous donnera la clef. » Les perſonnes » prépoſées *p.556.* à la Monnoie d'Au-

» tun (Ville principale des Chefs ou
» Rois en question) se faisoient un jeu
» ingénieux de former leurs inscrip-
» tions de plusieurs lettres initiales ;
» qui réünies ensemble , paroissoient
» representer des noms d'hommes: par
» exemple, de Monetaires & des noms
» de Villes & de Païs , quoique ces
» Villes & ces Païs ne fussent pas sous
» la domination des Rois dont il s'a-
» git , & au nom desquels on frap-
» poit ces Médailles. Ces noms de
» Villes étoient si heureusement trou-
» vés , que sous chaque lettre il fal-
» loit sousentendre un mot , & que de
» tous ces mots il résultoit une pensée
» pour exprimer le nom du Roi & quel-
» que bienfait qu'il avoit reçu ou don-
» né». C'est comme ces tableaux can-
nelés qui présentent différens visages à
differens points de vûë : ou comme ces
énigmes qui semblent offrir un sens
naturel , & qui en cachent un autre
plus fin. Mais continuons d'écouter
le P. H. » Si cela n'étoit ainsi , on
» seroit insensé de croire que les fai-
» seurs de Médailles en eussent fait
» pour n'être entenduës ni de leur

» tems, ni de la postérité. C'étoit
» pour les curieux de la vérité & de
» l'antiquité, non pour le simple peu-
» ple qu'on frappoit les Médailles,
» particulierement celles d'or. » Cela
étant, quand vous rencontrerez dans
les Médailles des Rois Merovingiens
Parisius, *Massilia &c.* n'allez pas vous
imaginer que ces mots signifient *Paris*,
Marseille &c. expliquez le tout au
moïen des lettres initiales, & vous
trouverez infailliblement le secret de
l'énigme. Exemple. Dans les Médail-
les de Childebert, il y en a une que
le P. H. rapporte Table 2. n. 29. &
qu'il explique ainsi p. 561.

» Une tête entourée de perles. *Pa-*
» *risius C.* Il ne s'agit point ici de la
» ville de Paris. Il est question d'une
» pensée contenuë dans les lettres ini-
» tiales qui forment le mot *Parisius C.*
» la voici. *Persolverunt Augustodunen-*
» *ses Restitutori Imperii Sexagesimam:*
» *Invicto Vicesimam Solverunt Childe-*
» *berto.* C'est-à-dire: *Les habitans de*
» *la Ville d'Autun ont païé le soixan-*
» *tiéme denier au Restaurateur de l'Em-*
» *pire. Ils ont païé le vingtiéme à l'in-*
» *vincible Childebert.* »

Nous prenons cet exemple sans choix sur une infinité d'autres, parce que qui en a vû un a vû tout le reste, & peut le deviner, (que dis-je deviner ?) il ira certainement au but, pourvû qu'il se serve de la clef que le P. H. nous fournit lui-même ; car c'est une nécessité de s'en servir. Autrement, si vous ne prenez que le privilége des lettres initiales, vous courrez risque de trouver des sentences qui ne seroient pas les siennes ; & il seroit plaisant, mais fâcheux pour la republique des Lettres, que vingt curieux fissent vingt explications différentes de la même Médaille ; ce qui pourroit très-aisément arriver.

Pour rémedier à cet inconvenient, voici cette importante clef. Dans toutes les Médailles de la premiere Race, de la seconde, & du commencement de la troisiéme, il vous faut trouver dans les lettres initiales que ceux d'Autun ont païé à leurs Rois ou Généraux au nom des Romains tantôt le 10^e^ denier, tantôt le 20^e^. quelquefois le 30^e^. souvent le 90^e^ &c. ou bien qu'on les en a exemptés. Pour ne s'y pas trom-

per, le P. H. donne cet alphabet.

La lettre A signifie *attulerunt* ont apporté, *Augustodunum* Autun, *aurarium* don gratuit en or.

B. *Benemerenti* bienméritant.

C. *Centesima* le centiéme. *Cives* les citoiens. *Conservator* le conservateur. *Contulerunt* ont contribué.

D. *Decima* Dixiéme. *Decuriones* Décurions. *Detulere* ont décerné.

E. *Edua* ou *Edui* Autun, les Autunois.

F. *Fabri* les artisans. *Fecit* a fait. *Ferrarii* les ouvriers en fer.

G. *Gratissimè* de très-bon cœur.

H. *Honorarium* don gratuit.

I. *Illicò* incontinent. *Imperium* Empire. *Indixere* ont décerné. *Institores* les merciers ou facteurs. *Invictus* Invincible.

L. *Liberator* liberateur. *Lubentissimè* très-volontiers. *Quinquaginta* cinquante.

M. *Mercatores* les marchands. *Miserunt* ont envoïé.

N. *Negociatores* les négocians. *Nonagesima* le nonantiéme. *Numeraverunt* ont compté.

O *Obtulerunt* ont offert. *Octogesima* le quatre-vingtiéme. *Orbis* le monde.

P. *Persolverunt* ont païé.

R. *Redux* revenu. *Restitutor* Restaurateur. *Romanus* Romain.

S. *Servator* conservateur. *Sexagesima* soixantiéme. *Solverunt* ont païé.

T. *Tricesima* le trentiéme. *Tutator* conservateur.

V. *Vicesima* le vingtiéme. *Victor* vainqueur. *Ultro* de bon gré. *Urbs* Ville.

X. *Decima* dixiéme. *Christiani, Christus* Chrétiens, Christ.

Voilà le secret tout simple, mais universel que nous donne le P. H. pour déchiffrer toutes les Médailles dont il s'agit ici. Il consiste en cinquante mots bien comptés que l'on peut emploïer avec certitude d'arriver au but, pourvû qu'on observe (ce que ne dit pas le P. H.) qu'il est permis de prendre une, deux, ou trois lettres initiales de suite pour commencer un mot, comme il le fait quelquefois, lorsque cela est plus commode pour rendre l'inscription bien nette. Avec cette condition il est aisé de s'essaïer & de s'assurer

par soi même du succès. Par ce secret merveilleux on se délivre du fâcheux embarras où sont tant de Sçavans de donner sur quelques Médailles des explications forcées ou d'en venir à dire, *je n'y vois rien.* Ne perdons aucune des réfléxions que le P. H. nous fournit à ce sujet.

1°. pp. 579. & 580. il benit Dieu de ce que ces Médailles sont parvenuës jusqu'à ses jours afin de les produire, avec ses interprétations, comme des témoins irrécusables contre l'imposture de nos historiens athées qui en veulent à notre sainte Religion. En conséquence il ne croit pas que personne trouve mauvais qu'il ôte toute créance à des malheureux qui ont voulu faire passer leurs écrits récens & impies pour des écrits anciens & dévots, en vûë de renverser la Foi; ni qu'on lui sçache mauvais gré de décrediter tous les monumens qui sont favorables à leur chronologie, par cette unique raison qu'ils autorisent des Athées & par conséquent l'Athéïsme.

2°. *Ibid.* C'est une chose (dit le P.H.) digne non seulement de remarque;

mais encore d'admiration, qu'aïant expliqué pour la premiere Race 202. Médailles & presque toutes à double inscription, c'est-à-dire, plus de 300. inscriptions toutes longues & différentes, je n'aïe combiné pour cela que 50. mots; (ce sont ceux que nous venons de citer) Outre cela il n'y a aucune Médaille qui ne contienne la lettre A ou E, ou bien l'une & l'autre pour signifier *Augustodum*, *Edua*, ville gouvernée au nom des Romains par les Rois dont nous parlons. La Croix d'Autun, terminée en anchre, se trouve avec presque tous les noms de ville qui ont des A ou des E, comme *Parisius*, *Pectavi*. Enfin les noms prétendus des mêmes Monetaires sont marqués dans des Médailles frappées en des lieux fort différens (comme on se l'imagine.) Exemple. *Franco* se voit avec *Bajocas* & *Nannetes*. D'où vient cette finesse? C'est que dans ces noms de Villes & d'hommes, on trouve un A ou un E pour signifier *Autun*.

3°. *Ibid.* Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les 202. Médailles de la premiere Race (c'est toujours le P. H.

qui parle) montrent *évidemment* trois choses, *Perspicuè.* La premiere que les Rois dits Merovingiens n'ont regné nulle part ailleurs que dans la premiere Lyonnoise, encore non entiere; mais seulement jusqu'aux sources de la Seine & de la Marne. La seconde, que cette seule partie des Gaules étoit encore soumise à la République & au Sénat de Rome; que par conséquent ces Rois y étoient établis par le Sénat & les Gouverneurs qui possédoient la Province Narbonnoise entiere & la Gaule Traspadane; que l'on choisissoit, suivant les occurrences, des hommes de la premiere Noblesse Gauloise pour commander dans cette partie des Gaules soit avec le titre de Roi, comme la plûpart, mais non héreditaire; soit avec celui d'Auguste & d'Empereurs, à cause de leur alliance avec les Césars, comme Theodebert: que ces Rois ont quelquefois regné deux ensemple, par exemple Childeric & Clotaire; d'autres encore peut-être: ce qui a duré 200. ans. Du reste point entr'eux de ces guerres civiles dont on a gâté l'Histoire de France. La

troisiéme chose qui résulte de ce systême, c'est qu'il est évident *palam esse* que le Languedoc, la Provence; le Dauphiné, la Province Belgique; la seconde Lyonnoise qui est aujourd'hui la Normandie, la troisiéme qui est la Touraine & la Bretagne, la quatriéme ou la Sénonoise; qu'enfin nulle partie de l'Aquitaine n'a obéi à ces Rois.

IV. Il s'ensuit que leur histoire est toute fabuleuse, que le faux Grégoire de Tours en particulier est un Scelerat déguisé du 14^e^. Siécle aussibien que ses Continuateurs: & qu'ils se sont servis de douze noms de Rois qui se trouvent sur les médailles de cette suite, & des noms de leurs Fils, pour forger une méchante histoire de 330 ans depuis Pharamond jusqu'à Pepin, tandis que les vrais Rois marqués par les médailles, loin de regner en France, n'avoient d'autre soin que de conserver l'Autunois aux Romains, de garantir ce païs du brigandage des ennemis, & de lever pour leur dédommagement le 10^e^. le 20^e^. &c.

V. Le P. H. recherche le tems ou les faussaires ont fabriqué l'histoire de

France ;& il conclut que ce ne sçauroit être avant l'an 1295. Richard de Cluni (dit-il après Mr. de Fleuri tom. 18. p. 335.) prétend avoir vû une inscription près du Tombeau de Ste. Marie Magdeleine, qu'il assure avoir été trouvé à Ste. Baume l'an 1279. & il ajoûte que cette inscription fixe la translation de cette Relique, à l'an 700. de la naissance de Jesus-Christ *regnante Odoyno Rege Francorum.* Un Bernard Guïon Dominicain Evêque de Lodeve, fait le même recit mot pour mot, excepté qu'il met *Odoyco* pour *Odoyno.* Sur quoi voici le raisonnement du P. H. Les Dominicains ont été placés à Ste. Baume l'an 1295. Dans le Siecle suivant après l'an 1324. on imagina cette invention du corps de Ste. Magdelaine, comme antérieure de 17. années à l'arrivée des Dominicains à Ste. Baume. On imagina de même une espece d'histoire ébauchée des Rois de France, avant qu'on lui eût donné la forme que lui a donnée le faux Gregoire. Car si la suite des Rois eût été alors celle de ce Gregoire & de ses Compilateurs, les

faussaires de Ste. Baume n'auroient pas feint les noms *Odoyn* & Odoyc ; & ils se seroient bien gardés de fixer ce prétendu Roi à l'an 700. de Jesus-Christ, ils auroient consulté les fastes vulgaires, & ils auroient trouvé en cette année le Roi Childebert. Ils n'étoient pas assez bestes pour exposer leur fable à la risée du Public. Vous direz peut-être avec Mr. de Fleuri que *celui qui fabriqua l'écriteau, & ceux qui le découvrirent n'en sçavoient pas tant.* « Je dis moi (reprend le » P. H.) qu'il n'y a point de faus-» saire assez dépourvû de sens com-» mun pour feindre un Roi imagi-» naire, si le véritable nom avec la » datte se trouve dans les livres que » les enfans même apprennent par » cœur . . . donc l'histoire de Gregoire » de Tours n'étoit pas faite avant l'an » 1295. » On voit qu'il n'y a point de commentaire à faire sur ce raisonnement, ni sur tous ceux qui ont precedé.

Comme la suite des Rois Carlovingiens tirée de Sigebert & le commencement de la troisiéme race jusqu'à Philippe I. sont traités par les médailles

expliquées dans le même goût, il sera peu utile de nous y arrêter beaucoup pour en donner l'intelligence. Le P. Hardouin met lui-même en état d'abreger cette partie sans préjudice de la clarté. Gardez-vous, (dit-il pp. 582. 604. & 605.), de prendre pour des noms réels de Villes ceux que vous verrez sur les médailles de ces Rois, excepté Châlon sur Saone par rapport à Henri I. Décomposez les lettres, & vous trouverez des sentences toutes pareilles à celle que vous avez vuës ci-dessus, le tout au sujet des deniers 10. 20. 30. &c., que ces Rois levoient sur les Peuples d'Autun ou dont ils les exemptoient. Ajoutez seulement à quelque lettre du chiffre cité, huit nouvelles significations : c'est à-dire que B signifiera de plus *Basilica.* I. *Invicti.* N. *Nundinæ.* P. *Permissu*, *Protector.* S. *Senator*, *Sponte*, *Statuerunt.* Par cette legere extension du ressort universel, vous aurez pour toutes les médailles de Pepin, du prétendu Charlemagne, en un mot de toute la seconde Race & de trois Rois de la premiere, les vrais mots d'Enigme, qui sont

voir que ces Princes appellés improprement *Rois des Francs* n'ont point regné au delà de l'Autunois & de la premiere Lyonnoiſe. Vous conclûrez que les fauſſaires ayant eû deſſein de forger une belle & grande hiſtoire remplie de chimeres faſtueuſes dans l'étenduë de 240. ans environ, n'ont pourtant trouvé dans les médailles de ces Rois, que des noms tout purs ; & nullement les faits dont ils font tant de parade. Vous conjecturerez (pp. 605. & 607.) en confrontant exactement les 253 médailles de la ſeconde Race, que depuis Pepin il y a eû ſeulement dix Rois de ſa Race, puis une interruption juſqu'aux Princes Robert, Bozon, Rodolfe & Eudes qui devinrent Rois au dixiéme Siecle de l'Ere chrétienne, & qui remplirent ce Siécle juſqu'à Hugue Capet. Vous vous convaincrez qu'il n'y a point eû de vrai Charlemagne (pp. 604. & 608.) & que de quatre différens Princes qui ont porté un nom approchant, ſçavoir deux *Carolus*, deux autres, l'un *Carlus*, l'autre *Carulus.* « nul deux n'a pas plus été

» à Rome que le P. H. *non magis*
» *ullus ex Carolis hujus ætatis Romam ,*
» *quàm ego , vidit* : quoique cent Chro-
» niques , mille Diplomes , & quan-
» tité d'Annales décrivent ou articu-
» lent un double voïage à Rome &
» des actions en Italie &c. » Vous vous
assurerez que la peinture de St Jean de
Latran citée par je ne sçai combien
d'Autheurs (p. 607.) comme un mo-
nument qui represente Charlemagne
avec S. Pierre & Leon III. est vérita-
ritablement du douziéme Siécle ;
mais interpo lée par les ignorans ou
les menteurs du quatorziéme , qui
y ont ajoûté les noms de Saint
Pierre , de Leon , de Charles , &
tout ce qu'on y lit , au lieu qu'il ne
s'agit dans cette peinture que du Comte
Roger I. pere de Roger II. premier
Roi de Sicile que S. Pierre , repré-
sentant le Pape , fait Général d'armée
pour chasser les Sarrasins & établir un
Archevêque à Palerme. Vous ferez en-
fin mille autres systêmes sur le nom ,
sur les actions , sur la mort , sur le
tombeau & sur le culte du prétendu
Charlemagne.

Pour la troisiéme Race, dès qu'on est arrivé aux médailles de Philippe I. le P. H. dit p. 618. *non sunt deinceps nomina Civitatum in nummis Regum aliud quàm ipsarum nomina Civitatum. Nulla sub illis ex primis totidem vocum litteris quærenda sententia, ut oportuit hactenùs in nummis Augustodunensium.* Les noms de Villes sont ici des noms de Villes. Il ne faut point y chercher finesse, comme il a fallu le faire dans les médailles des Autunois. On pourroit demander sans trop de curiosité, pourquoi il l'a fallu jusqu'à présent, & pourquoi il ne le faut plus; mais le P. H. n'a pas jugé à propos de nous en dire la raison, il vous dit seulement p. 616. que les faussaires de la faction impie, ont fabriqué finement leur histoire jusqu'au tems précis dont chacun pouvoit se rappeller le souvenir par tradition. Ils n'ont pas osé étendre plus loin leurs fables : & par conséquent il n'est plus question de les réfuter par une nouvelle interprétation de médailles.

Il leur veut toutefois beaucoup de mal d'avoir boulversé l'histoire des

commencemens de la troisiéme Race, & d'avoir supposé une confusion générale, une révolte universelle, une espece d'Arnachie & d'Interregne. Il rétablit l'histoire en cette maniere, p. 616.

» Peu après Eudes & Robert, Hu-» gues qui étoit d'une famille princi-» pale de la premiere Lyonnoise ou de » la Bourgogne, comme les deux pré-» cedens, fut créé Chef d'abord dans » la quatriéme Lyonnoise en partie, » à Paris, à Sens, ensuite salué Roi. » Robert & Henri reçurent des Vil-» les le même titre, l'un à Paris, » l'autre en Bourgogne. Depuis, les » Villes s'ennuïant de ces Rois, aus-» quels elles s'étoient données volon-» tairement, se gouvernerent par elles-» mêmes jusqu'à Philippe, qui le pre-» mier fut reconnu Roi à Orleans. » C'est ce que le P. H. a recueilli de cinq ou six médailles de Hugues, de Robert & de Henri.

Ainsi Philippe I. (pp. 614. 627. &c.) est le chef de la famille Royale. Par lui nos Rois, outre le côté paternel, qui leur donne pour Ayeux

des Louis les plus anciens Francs, tirent leur origine du côté maternel, d'Auguste César & de Pompée *ex quo Pii*, & d'Ancus Marcius Roi des Romains *ex quo Philippi*, & de Numa Pompilius, *ex quo Pompeii genus traxere.* Le P. H. observe, comme une coûtume qu'il assûre avoir duré constamment 260. ans, celle de nommer nos Rois alternativement de Pere en Fils, *Philippe* & *Louis*, & cela depuis Philippe I. dans la personne duquel se réunit la plus ancienne noblesse, & le droit irrévocable de la Couronne, que lui donnerent les Francs. Car avant lui les autres Rois étoient simplement élus ; mais il reçut avec l'onction Sainte le droit dont nous parlons. « En effet, ajoûte le P. H. (p. 618.) que signifient ces ins-
» criptions de médailles, *dextrâ Dei*
» *Rex*, *dextrâ Dei Benedictus*, *Dei*
» *ordinatione oleo Christi unctus*, titres
» que personne n'eut avant lui, si ce
» n'est l'onction qui le fit Roi, &
» que nul autre n'avoit recuë ? les sça-
» vans croïent que Pepin est le pre-
» mier des Rois François qui ait été

» ſacré. Ils en ont crû des écrits ſup-
» poſés. Il falloit dire Philippe I.
» & non pas Pepin . . . c'eſt pour cette
» raiſon (p. 627.) que nul Autheur
» ancien ne dit que le don celeſte de
» guérir les humeurs froides, don
» qui ſe perpétuë dans les Rois de
» France, comme un miracle avoué
» de tout le monde chrétien, ait été
» accordé a aucun des Rois des Francs
» avant Philippe. Les fauſſaires mê-
» me n'ont pas oſé s'écarter de la tra-
» dition de leurs Ancêtres, qui ne re-
» connoît pas ce bienfait divin dans les
» Rois antérieurs, mais qui l'attri-
» buë ſeulement à la famille, dont
» Philippe tiroit ſon origine, & à
» Philippe lui-même dans lequel on
» le remarqua, comme dans le premier
» Roi qui eût eû ce privilege. » Nous ne citons ceci que pour faire connoître le caractére du P.H. & ſon dévouëment ſincere à la perſonne ſacrée de nos Rois.

Il conclut de tout ſon ſyſtême, qu'il y a une infinité de pieces ſuppoſées même dans la troiſiéme Race; par exemple, l'hiſtoire de Joinville,

& quantité d'actes de St. Louis, comme la charte de la fondation des Chartreux &c. Les Peres Carmes n'ont pas lieu non plus d'être contens du P. H. puisqu'il ne les fait remonter guére au dessus de 1290. ans à Paris, à cause de l'Eglise ou Chapelle de Ste. Marie *de Carpino* du Carme ou du Charme, dont ils furent mis en possession. Il prètend que ces RR. PP. nommés auparavant *Barrés Barrati*, lorsqu'ils demeuroient dans le lieu où sont aujourd'hui les Celestins, se nommerent *Freres du Carme du mont Ste. Genevieve* après avoir changé d'habitation ; & que par laps de tems il se fit une légere transposition dans leur nom : en sorte qu'au lieu de dire comme auparavant, *les Religieux du Carme ou du Carmel du Mont, de Carpineto Montis*, l'on vint insensiblement à dire, *les Religieux du Mont-Carmel : de Monte Carmelo.* Voïez le P. H. p. 642. & suivantes. Nous renvoïons aussi le lecteur à quelques petites observations du même genre sur différens sujets.

Les siécles de Theodose & de Ju-

ſtinien expliqués par le P. H. renverſent totalement ce que l'on avoit crû juſqu'à preſent. Ce Sçavant ſuit conſtamment le même principe & procede aux conſéquences par les mêmes voïes. Ainſi attendez-vous de trouver dans ces ſiécles de l'Hiſtoire Romaine que les Empereurs furent élûs tantôt pour un an, tantôt pour 3, 5, 10, 15 ans, & qu'il y en eut ſouvent pluſieurs à la fois. Nous n'en dirons pas davantage; & l'on ſe contentera de la clef générale que nous avons donnée pour l'appliquer à toute l'Hiſtoire & à toute la Chronologie, qu'un des plus ſçavans, des plus pieux, & des plus honnêtes hommes du monde a eû le malheur d'imaginer, doublement malheureux d'avoir imaginé un tel ſyſtême, & d'avoir été ſi cruellement trahi par les Editeurs.

ARTICLE

ARTICLE XV.

THESAURUS NUMMORUM Sueo-Gothicorum studio indefesso *Eliæ Brenneri* L. annorum spatio collectus secundùm seriem temporum dispositus atque è tenebris cum commentatione in apricum prolatus. Accessit ejusdem Autoris libellus de Nummophylaciis Sueviæ : de Scriptoribus rei Nummariæ Suethicæ : atque de thesauris, seu variis vetustorum Nummorum cumulis passim per Sueoniam fortuito casu repertis. *Holmiæ* Typis *Joh. Laur. Horrn.* Reg. Antiq. Arch-Typogr. anno 1731. C'est-à-dire : *Tresor des Médailles Suedoises-Gothiques recueilli pendant cinquante ans, par M.* Elies Brenner, *rangé selon l'ordre chronologique, & mis en lumiere avec des explications. On y a joint un petit Ouvrage, qui traite des Médailles de Suede, de ceux, qui ont écrit sur cette matiere, & des différens recueils de Médailles qu'on a découverts par hazard dans la Sueonie. A* Stocholm *de l'imprimerie de* Jean-Laurent Horrn,

Imprimeur de l'Archive Royal des Antiques. 1731. 4°. pages 270. *se vend* à Paris *chez* le Breton fils.

CE n'eſt ici qu'une nouvelle Edition augmentée conſidérablement d'un Ouvrage de M. Brenner diviſé en deux Livres, & qui a paru au jour ſous le titre de *Theſaurus rei Nummariæ Sueo-Gothicæ.* Cette ſeconde édition n'aïant pû être achevée par l'Auteur, il pria en mourant M. *Nicolas Keder* curieux & ſçavant Antiquaire comme lui d'y mettre la derniere main, & cet Editeur nous avertit, qu'il y a fait quelques changemens & pluſieurs additions. Un peu plus de dépenſe pour lui donner tous les ornemens, dont ces ſortes d'Hiſtoires ſont ſuſceptibles, n'auroit peut-être pas peu contribué à la faire rechercher, le nombre de ceux, qui ne cherchent dans un Ouvrage de cette nature que l'utilité qu'on en peut tirer, n'étant pas pour l'ordinaire le plus grand.

Ce défaut eſt compenſé par l'éxactitude de l'Auteur à marquer le prix des monnoies, dont il parle, & à y

mettre les dattes, ce qui peut beaucoup ſervir à rectifier la ſuite chronologique des Rois de Suede, ſi défectueuſe dans les Auteurs de cette nation, qui ne s'accordent pas même entre eux ſur un point ſi eſſentiel à leur Hiſtoire. M. Brenner auroit ſans doute fait encore plus de plaiſir au Public, s'il avoit bien voulu nous donner cette ſuite ſans ſe borner à ceux des Souverains de ſon Païs, dont il a eu le bonheur de recouvrer les monnoies : car quoique ces derniers ſe ſuivent d'aſſez près dans ſon Recueil, ſon ſilence ſur les autres ne prouve rien. Mais enfin il nous fixe des époques ; qui pourront regler les Ecrivains, leſquels entreprendront de publier une Hiſtoire de Suede plus ſûre & plus ſuivie, que celles qui ont paru juſqu'à preſent.

Les premieres monnoies qu'on trouve ici ſont d'*Olaus Trætellia* : elles n'ont point de datte, ainſi elles ne nous font point connoître en quel tems vivoit ce Prince, ni quel intervalle on doit mettre entre ſon regne & celui de *Biorn*, dont il eſt parlé enſuite. Mais

l'Auteur fait ici une remarque importante ; c'est que dans la plus ancienne monnoie, qu'on ait d'Olaus, la premiere lettre de son nom, qui en langue Gothique est *ulf* ou *ulaf*, est placée entre trois couronnes ; d'où il conclut que l'origine des Armoiries des Rois de Suede n'est pas, comme bien des gens l'ont crû, la réünion des trois Roïaumes de Suede, de Dannemarc & de Norwege en la personne de la Reine Marguerite.

Les monnoies frappées au coin de Biorn sont de l'année 818. Les Rois qui suivent sont *Sivard Fro*, *Eric le Victorieux*, *Olaus Skotkonung*, dont les monnoies n'ont point de dattes ; puis *Anund Jacob* qui regnoit suivant les siennes en 1026. & qui est intitulé *Rex Sihtunæ*; il paroît que c'est le même qu'on trouve ailleurs nommé *Arnaud le Charbonnier*. Après ce Prince vient *Haquin le Rouge* en 1067. ensuite *Philippe* en 1080. *Ragual Kaphofde* en 1150. *Suercher* II. en 1138. & *Eric IX*. surnommé *le Saint* en 1150. Au sujet de ce dernier notre Auteur observe que dans quelques-unes de ses monnoies

Il est écrit *Hericus* ; & il remarque à cette occasion que la lettre H. se mettoit assez ordinairement alors au commencement des noms propres. Il cite pour exemple une monnoie de Loüis le Débonnaire rapportée par M. le Blanc dans son *Traité historique des Monnoies de France*, où le nom de ce Prince est écrit avec cette même lettre initiale *Hludovicus*. C'est apparemment de cet usage que s'est formé le nom de Henri, qui nous est venu du Nord.

Une autre observation dans le même genre est celle que fait M. Brenner sur la lettre C. Il nous apprend que cette consonne n'entre point dans l'alphabet Gothique, qu'on y supplée par le *Y*. qui se prononce *Kavn*, & dont avec le tems on a formé le *K*. En effet les peuples du Septentrion ont toujours écrit *Kanutus*, *Karolus* : les anciens Bretons en usoient de même ; & ce n'est qu'après un long usage de la langue Latine que les uns & les autres ont écrit *Canutus*, *Carolus*.

Une petite monnoie de la Reine Marguerite donne lieu au sçavant An-

tiquaire de faire une dissertation sur la figure qu'elle représente, & qui a fait dire bien du mal de cette Princesse. On ne croiroit pas jusqu'où la licence a été portée sur cela. M. Brenner prétend avec bien de la vraisemblance que cette figure est un O, & la premiere lettre de la ville d'*Orebro* capitale de la Nericie, où la monnoie a été battuë, & montre par plusieurs exemples l'usage de mettre ainsi sur les monnoies les lettres initiales, non seulement des Princes regnans, mais encore du lieu, où elles ont été fabriquées.

Plusieurs monnoies de Gustave I. ont cette inscription : *S. Ericus Rex Sueciæ.* Ce Prince vouloit sans doute faire voir par-là qu'il descendoit de ce saint Roi, mais notre Auteur n'en dit rien. Il en rapporte d'autres, qui portent l'image du Sauveur avec des inscriptions tirées de l'Ecriture & des Prieres de l'Eglise, & à ce sujet M. Brenner nous apprend que Gustave aïant introduit en Suede ce qu'il appelle *la Religion Evangelique*, il jugea à propos de substituer Jesus-Christ à S. Eric, lequel avoit été jusques-là re-

connu Patron de ce Roïaume. Au reste ce n'est que depuis *Christiern II.* sur qui Gustave reconquit la Suede, qu'on trouve des médailles dans cet Ouvrage. On en voit aussi quelques-unes de ce Conquérant, mais elles n'ont rien de remarquable. Enfin ce fut Gustave, qui aux monnoies usitées depuis long-tems en Suede, ajoûta des Daleres & des demi Daleres. *Thaleri imperiales.*

Son successeur Eric XIV. est le premier Roi de Suede, qui paroisse dans ses monnoies avec la couronne fermée, & notre Auteur rapporte deux raisons de ce changement; l'une, qu'Eric fut le premier, qui monta sur le trône de Suede par droit d'heritage en vertu du traité fait entre le Roi son pere & les Etats du Roïaume en 1545. traité qui rendoit la Couronne héréditaire, d'élective qu'elle avoit été jusques-là: l'autre, pour montrer qu'il ne reconnoissoit pour supérieur que Dieu même.

Quelques monnoies en lozange fabriquées à Valstein par les deux freres du Roi Eric, Jean qui lui succéda immédiatement, & Charles, qui dans la suite usurpa la Couronne sur Sigis-

mond son neveu ; ces monnoies, autour desquelles on voit une bordure de feuilles de chêne, ont fort exercé les Sçavans. M. Brenner en donne une explication, qui nous paroît fort naturelle, & qui nous apprend un trait historique assez curieux. Il dit que le Prince Jean l'aîné des deux freres, & dont il nous fait un portrait très-avantageux, craignant que Charles son cadet, qui étoit fort aimé des Troupes, ne voulût à son préjudice mettre sur sa tête la Couronne, après l'avoir enlevée à Eric, fit avec lui un traité, où la succession fut reglée entr'eux ; que cet accord fut signé sur un chêne ; que pour en conserver la mémoire tous les Seigneurs, qui y avoient été présents porterent long-tems à leur chapeau des feuilles de chêne, & que les deux Princes firent battre la monnoie dont il s'agit.

Cette monnoie fut appellée *Klippingus sanguinarius*, & la raison que notre Auteur en apporte, contient encore une anecdote qu'on sera bien aise de sçavoir: c'est que la Comtesse *Merthe* veuve de *Svanten Stvre* prêta aux

deux freres pour fabriquer cette monnoie mille marcs d'argent pur, dont le Roi Eric lui avoit fait present, pour la consoler de la mort de son fils, que ce Prince cruel avoit poignardé de sa propre main.

Le regne de Gustave Adolphe a été trop brillant, pour que M. Brenner n'ait pas eu une attention toute particuliere à recueillir toutes les monnoies & les médailles, qui le regardent : le détail de ces pieces nous meneroit trop loin ; nous nous contenterons d'observer avec l'Auteur que ce grand Prince est le premier, qui ait fait battre dans son Roïaume des monnoies de cuivre, ausquelles il donna la même valeur qu'à celles d'or & d'argent, qui seules y avoient cours auparavant, & que la plûpart des médailles que nous avons de lui, ont été frappées hors de la Suede, sur tout en Allemagne. Ses Sujets aïant vû sans jalousie, & même avec joye les étrangers vouloir l'emporter sur eux, lorsqu'il s'agissoit de célébrer par ces monumens, les plus capables d'assurer l'immortalité aux Héros, les triomphes du

plus grand de leurs Souverains.

Il est encore bon de sçavoir que sur la fin du regne de Jean pere de Sigismond la monnoie de Suede étoit de si bas aloi par la friponnerie d'un nommé Guillaume Wik appuïé sous main de quelques Seigneurs, que les précédentes même étoient tombées dans un décri général; de sorte que Sigismond fut contraint d'ordonner sous peine d'une grosse amende à ses Sujets de recevoir toutes celles, qui avoient été fabriquées avant l'année 1540. où elles avoient commencé à n'être pas de poids.

Nous finirons cet Extrait par une observation de M. Brenner sur *le Penningar*, que quelques Auteurs ont, dit-il, mal-à-propos regardé comme une monnoie purement imaginaire, & inventée uniquement pour la facilité des calculs. En effet il nous a donné dans le commencement de son Ouvrage des Penningars-simples, doubles & quadruples. Dans la suite des tems on avoit négligé cette monnoie, la plus petite de toutes celles, qui ont eu cours en Suede; mais Gus-

tave I. l'a rétablie ; on trouve des Penningars ſimples frabriqués ſous ſon regne ; on en trouve de doubles & de quadruples ſous celui de Sigiſmond ; & Charles IX. ſucceſſeur de Sigiſmond en a fait battre de triples. Le Penningar étoit la vingt-cinquiéme partie de ce qu'on appelloit *Ora* ou *Oera* : il en falloit huit pour faire l'*Ortuga* ou le Denier ; vingt-quatre deniers faiſoient un marc. Sous le regne des Rois *Stures* & de Jean II. on fabriqua beaucoup de ces Deniers & même des demi Deniers. *Stenon Sture* fut le premier, qui en 1512. fit battre des Marcs.

Nous ne parlons point des Jettons, qui ſont une troiſiéme eſpece dans le genre metallique. M. Brenner n'en dit rien, & il faut bien que l'uſage n'en ſoit pas connu en Suede.

ARTICLE XVI.

NOUVELLES DECOUVERTES en Médecine, ou ancienne Médecine développée, par le ſieur de Marconay, *Docteur en Médecine, nouvelle édition; avec une Méthode pour guérir*

les Malades par les voyes de la transpiration & de l'évacuation, *se trouve à* la Haye *chez* P. Goſſe & J. Neaulme. *an.* 1734. *in* 12. *environ* 300. *pages.*

CEt Ouvrage commence d'abord par un *Syſtéme nouveau*, où l'Auteur prétend prouver par des expériences certaines & réïterées les vertus des remedes qu'on extrait des métaux & des mineraux, & qu'ils doivent être préférés à tous ceux qu'on tire des végétaux & des animaux; qu'ils produiſent des effets *qui tiennent du merveilleux*, & *qui guériſſent en trés-peu de tems* : toutes choſes que l'Auteur croit prouver par des raiſonnemens ſans réplique.

Il s'agit d'un *Sel ſimpathique* avec lequel M. de Marconay guérit en vingt-quatre heures toutes ſortes de playes & de bleſſures récentes, ſans qu'il arrive aucune inflammation, tant aux hommes qu'aux animaux. L'Auteur ne développe point ſon ſecret, mais il cite des expériences ſurprenantes faites ſur des animaux à Mets en préſence de l'Evêque, de l'Intendant

& de la Faculté assemblée pour en être témoins.

Le raisonnement dont M. de Marconay appuïe ces expériences, dit quelque chose pour ceux qui ne se roidissent point trop contre l'idée des remedes chymiques, merveilleux & mystérieux, & qui consentent à croire qu'absolument il y a quelquefois de vrais secrets. Les sondes & les incisions dont on se sert dans la guérison des playes, les aigrissent, & font bien sûrement un surcroît de mal comme de douleur. Les onguens qu'on y applique, ajoûte l'Auteur, non plus que les dietes, saignées & purgatifs, ne guérissent rien, & font encore un nouveau mal. Le cœur, dit M. de Marconay, est le centre de vie de l'animal, d'où part la vertu vivifiante qui guérit. Le Sel sympathique va droit au cœur & lui aide à pousser jusqu'aux extrémités & aux parties malades cette vertu vivifiante.

Il n'est pas tout-à-fait hors de vrai-semblance en bonne Médecine Physique; que les tentes, plumaceaux & emplâtres qu'on applique aux playes, ne font

que les garantir du voisinage de la fraîcheur & de la corruption de l'air ; & ne font que donner le tems & la liberté à la nature de travailler en dedans & de repousser en dehors tout ce qui pourroit croupir de sang & d'humeur dans la playe. On peut donc concevoir assez naturellement les remedes , remedes même chymiques ; salins & actifs capables d'accélerer la vigueur naturelle du cœur & du sang pour mettre dehors tout ce qui infeste une playe , & repousser les chairs qui doivent la refermer.

On a raison d'être extrémement en garde contre les remedes chymiques , sur tout contre ceux qui sont nouveaux , & qu'on ne connoît pas. Mais il y en a d'éprouvés & dont il y auroit de l'imprudence de ne pas se servir au besoin , & sur tout dans les besoins pressans où la prudence même veut qu'on hazarde quelque chose. En général les remedes chymiques sont plus efficaces & plus actifs, étant composés de parties plus compactes & plus massives. Cela même fonde une raison de s'en défier en général , & ne

laiſſe qu'à des cas particuliers la raiſon d'en uſer ſobrement, rarement & en petites doſes.

L'Auteur ne manque pas de remarquer que les eaux minerales dont les vertus ſont inconteſtables, ne ſont que des remedes chymiques préparés par la nature, que l'art peut abſolument imiter. Ceci mérite l'attention de ceux qui ſe défient trop des ſpécifiques tirés des métaux & des mineraux.

Ce Livre de M. de Marconay contient divers petits Traités ſur les diverſes parties de la Médecine, une Introduction à la vérité, quelques Diſſertations ſur la Pleureſie, ſur le Vin & les Liqueurs &c. Il y a des idées neuves & des obſervations fort ſaines dans tout cela. L'Auteur donne cependant un peu dans les influences des Planetes, & dans les *arcanes* de l'alchymie. Il décrie aſſez volontiers la Médecine à la mode, les Saignées, les Purgatifs &c. C'eſt le moïen d'être applaudi de ceux qui ſe portent bien, & d'être fort peu emploïé par ceux qui ſont malades.

ARTICLE XVII.

L'ART DE MONTER à Cheval, ou Description du Manege moderne dans sa perfection, expliqué par les leçons nécessaires, & representé par des figures exactes, depuis l'assiete de l'homme à cheval jusqu'à l'arrêt ; accompagné aussi de divers mords pour bien brider les chevaux : écrit & dessiné par le Baron d'Eisemberg, *& gravé par* B. Picard. *A* la Haye *chez* P. Gosse *&* J. Neaulme. 1733. *in-fol. 56. pages avec pareil nombre de Planches.*

CEt Ouvrage a déja paru en Angleterre, mais le prix en étant excessif il y a eu peu de débit. Les Libraires de Hollande qui l'avoüent de bonne foi, en aïant fait l'acquisition, l'offrent à 12. florins le petit papier, & à 18. le grand. L'Auteur donne d'abord d'une maniere nette, précise & en bons termes de l'art, le caractere des chevaux les meilleurs pour le manege. Celui d'Espagne est le pre-

mier : le Barbe vient après, & tout de suite l'Allemand, le Napolitain, l'Anglois, le Turc & l'Arabe. Le Baron d'Eisemberg explique en peu de mots la façon de manier tous ces chevaux & de les dresser. Il vient ensuite à la vraïe assiete de l'homme à cheval, à la maniere d'y monter, de s'y asseoir, de s'y tenir, de placer le caveçon & de le gouverner.

Suit la maniere de dresser un jeune Cheval au pas, au trot, au galop, à l'amble, soit naturel, soit artificiel; qui consiste à lever plus haut les jambes de devant, ce qui ne vaut rien pour un cheval de manege : à le travailler avec la bride & le caveçon : à le trotter avec la bride seule, le trot étant le fondement du manege, & la grande Ecole du Cavalier comme du Cheval.

Ces leçons sont suivies réguliérement de celles qu'on nomme *la teste dans la volte & la croupe en dehors*, d'abord avec le caveçon, puis avec la bride seule : rien ne travaille mieux la tête & n'assouplit davantage les épaules du cheval.

Il faut enſuite paſſager le long d'une muraille avec & ſans le caveçon, obſervant que le Cavalier ne contraſte pas de main avec le cheval, & que celui-ci trote avec franchiſe & égalité. On le paſſage auſſi le long d'une barriere pour le diſpoſer à la volte, ſoit ordinaire qui met la croupe au pilier, ſoit traverſée qui y met les épaules, ſe ſouvenant de ſolliciter de plus près avec la jambe le côté qui fait le grand tour de cercle. On finit ces paſſages par celui de la longueur.

Les leçons du galop viennent de ſuite, le galop par le droit, le galop à demi hanche, la demi volte & la volte renverſée au galop en arrondiſſant bien le cercle, & gardant bien le coatrepoids; le terre-à-terre arrondi, la pirouette relevée, la pirouette près de terre ou de tête à queuë, le paſſége à la Napolitaine, le paſſége par le droit à l'Allemande.

M. d'Eiſemberg travaille enſuite les chevaux aux airs dont la peſade eſt le fondement ſur lequel on travaille aux courbettes qui doivent être écoutées, bien ſoutenuës & également rebatuës

par le droit, puis aux courbettes ſur la volte d'une piſte, leſquelles ſoient égales & d'un tems juſte; aux courbettes près de la muraille, qui ſont très-brillantes, & tiennent le cheval dans un enſemble & une union admirable; enfin aux 4. autres airs, croupades, balottades, caprioles & le pas & un ſault. Les dernieres leçons ſont le partir, le reculer, l'arrêt.

Rien n'eſt mieux executé que ce Livre. Les leçons ſont courtes, claires: le ſtile intelligible quoiqu'en bons termes de l'art. L'impreſſion belle: les Planches bien frappées & exactement relatives au diſcours. Pour la forme du Livre, elle eſt pareille à celle des Livres de Muſique. Les revers des feuilles ſont blancs dans le diſcours comme dans les Planches.

ARTICLE XVIII.

OBSERVATIONS SUR l'Eclipſe de Lune du 28. *Mai* 1733. *& de la hauteur du thermometre. A* Toulon *par le* P. du Chatelard Hydrographe du Roi.

LEs préparatifs que j'avois faits pour observer l'Eclipse du Soleil le 13^e^ Mai, & qui devinrent inutiles pour lors, le tems s'étant couvert quelques heures avant que l'Eclipse dût commencer, me servirent pour l'Eclipse de Lune du 28. Les Horloges étoient reglées & je sçavois qu'elles avançoient au tems de l'observation de 1. m. 50. s. sur le tems vrai. Des nuages qui borderent l'horison dès le grand matin m'empêcherent de voir la Lune avant les 7. h. 36. m. tellement que je ne pus observer que les phases suivantes.

Elles sont réduites au tems vrai.

Milieu *de mare imbrium*	7. h. 48. m. 10. s.
Kepler	51. m. 20 s.
La Lune disparoît sur les 8. heures.	
Milieu *de mare fæcunditatis*	8. h. 49. m. 10. s.
Mare Nectaris . . .	50. m. 10. s.
Ticho	50. m. 30. s.
Mare Nectaris toute hors de l'ombre . .	58. m. 20. s.
La Lune toute hors de l'ombre	9. h. 7. m. 6. s.

Les barres de nuage derriere lesquels

s'élevoit la Lune ne me permirent pas de voir sa couleur ; je ne voïois même que confusément son disque, ce qui m'empêcha d'observer les doigts éclipsés ; & quelque attention que j'aie apportée à marquer exactement les phases supérieures, je ne compte sûrement que sur l'émersion du bord de la Lune, parce que dans ce tems-là seulement elle s'étoit élevée au-dessus des nuages, & que je ne la distinguai bien nettement qu'alors. Par le calcul, l'Eclipse devoit commencer ici à 6. h. 59. m. 51. s. Son milieu devoit être à 7. h. 35. m. 9. s. Et sa fin à 9. h. 10. m. 57. s. La fin a été observée à 9. h. 7. m. ce qui ne donne pour différence entre le calcul de l'observation que 3. m. 37. s.

Dès le commencement de Juillet je m'aperçus que le thermometre montoit beaucoup plus que les autres années en pareille saison. Je pris donc soin de marquer exactement chaque jour sa hauteur le matin & le soir. Le Thermometre dont je parle est de M. Amontons. C'est celui dont le P. Laval s'est servi dans ses différens voïages de la Sainte Baume &c. Il est placé

& fixé d'une maniere à donner des observations exactes. J'ai pris garde depuis environ huit ans que je suis ici, que dans les plus chauds jours des Etés ordinaires, la plus grande hauteur de ce thermometre est de 56. pouces 8. à 9. lignes. Dès le 13^{e} de Juillet vers les 6. h. du matin il étoit à 56. pouces 1. ligne, & à 4. h. du soir il monta jusqu'à 56. pouces 8. lignes. Le 14. à 5. h. du soir il étoit à 56. pouces 11. lignes. Le 28. il monta à 3. h. du soir à 56. pouces 11. lignes 2. tiers. Il vint à la même hauteur le 29, & le 31. il étoit dès les 10. h. du matin à 57. pouces 2. lig. & vers le midi à 57. pouces 4. lignes. Je comptois de continuer mon observation; une fiévre qui me surprit le soir du 31. m'en empêcha. Le thermometre est donc monté cette année pour le moins 8. lignes de plus que les années ordinaires; & c'est le 31. Juillet. Peut-être est il monté plus haut encore au mois d'Août. Aussi les chaleurs ont-elles été excessives, & ont causé des fiévres, des dégoûts, des langueurs, dont ceux qui ont échapé ont été long-tems à se remettre.

ARTICLE XIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DANNEMARK.

DE COPENHAGUE.

M. Gram Bibliothécaire & Garde des Archives de S. M. D. a obtenu permission de ce Prince de faire imprimer une collection d'Actes, Titres & Pieces authentiques pour servir à l'Histoire de Dannemarck. Il y aura dans ce Recueil beaucoup de morceaux curieux & qui n'ont jamais paru, principalement sur l'ancienne Histoire Ecclésiastique. Il ne va que jusqu'au tems de l'établissement du Luthéranisme sous Christien III. parce que la suite est assez connuë. Cet Ouvrage comprendra deux Volumes in-folio que l'on commencera d'imprimer dans un an. Comme l'Editeur est exact & très-sçavant, on peut hardiment présumer en faveur du Livre. Le même M. Gram travaille toujours aussi à mettre les Ouvrages de feu *Arnas Magnæus* en état de voir le

jour. Vous sçavez déja que la plûpart de ces Ouvrages sont des Traductions Latines de vieux Manuscrits Islandois propres à éclaircir les Antiquités du Nord. Les Annales Ecclésiastiques de feu Thomas Bartholin avec les Lettres de l'Abbé Guillaume ne tarderont pas non plus à paroître par les soins de M. Bartholin Conseiller d'Etat fils de l'Auteur de ces Annales. On parle aussi de faire imprimer le Dictionnaire Latin, François & Danois, qui a été composé sous les ordres & sous la direction de M. le Comte de Plélo.

GRANDE BRETAGNE.

De Londres.

Samuel Bucklay vient de publier *J. A. Thuani Historia sui temporis. fol. 6. vol.* Cette édition a été revûë sur tous les Manuscrits de la Bibliotheque du Roi, de Sainte-Marthe & de Dupuy. Elle est accompagnée de Nottes qui éclaircissent les endroits difficiles du Texte. La plûpart de ces Nottes sont du sçavant M. Dupuy. Le sixiéme Volume contient trois Livres de la continuation

continuation de cette Hiſtoire par Rigaud, les Pieces & Lettres pour & contre cette Hiſtoire, & la Juſtification de François-Auguſte de Thou. On parlera plus amplement de cette Edition, lorſqu'elle ſera parvenuë juſqu'à nous.

ESPAGNE.

DE CORDOUE.

On a publié ici un Livre nouveau intitulé : *Deſcriptio Chorographica &c.* C'eſt-à-dire » Deſcription Chorographique du grand *Chaco*, avec les » uſages, les mœurs, le caractere, » des innombrables Nations qui l'habitent, les efforts qu'ont fait les Eſpagnols pour les ſoumettre à la » Couronne de Caſtille, & les Jéſuites pour les gagner à J. C. compoſée par le P. Pierre Lozano D. L. » C. D. J. & imprimée par les ſoins du » Pere Antoine Machoni Député à » Rome par les Jéſuites de la Province du Paraguai. A Cordouë dans » le Collége de l'Aſſomption, par » Joſeph Santos Balbas 1733. *in* 4°. «

On rendra compte de cet Ouvrage dans les Mémoires des mois suivans.

LORRAINE.

DE S. DIE'.

Joseph Charlot Libraire & Imprimeur nous apprend un peu tard qu'il a mis au jour le second tome de l'Ouvrage *in-folio*, intitulé *Sacræ Antiquitatis Monumenta, Historica, Dogmatica, Diplomatica.* On est redevable de cette compilation aux Chanoines de l'Abbaye d'Estivai, Ordre de Prémontré en Lorraine. Elle comprend 1°. les Actes du B. Luc premier Abbé de Cuissy à trois lieuës de Laon. 2°. La Vie du B. Loüis Comte d'Arnstein, Fondateur de l'Abbaye du même nom. 3°. Plusieurs Chroniques ou Mémoires des Antiquités de l'Alsace. 4°. Cinquante-cinq Lettres d'Hugues-Metellus, Chanoine Régulier de S. Augustin dans l'Abbaye de S. Léon de Toul, & au commencement du 12. siecle. Parmi ces Lettres celles qu'il écrivit à Abaillard & à Héloïse Abbesse du Paraclet ne manqueront pas d'intéresser le Lecteur. Dans une autre adressée aux Cardinaux, Hugues ne paroît

pas approuver la multiplication des Ordres Religieux. Nous avons encore celle où il fixe l'époque de l'institution des Chanoines Réguliers de S. Augustin, vers l'an 817. au Concile d'Aix-la-Chapelle. Mais ils ne firent point de Vœux jusqu'à l'an 1059. que Nicolas II. leur ordonna la vie commune, avec défense de posséder rien en propre. Les Statuts de l'Eglise Collégiale de S. Denys de Liége, & les Statuts Synodaux de l'Eglise de Verdun finissent cette collection. Le premier Tome qui avoit vû le jour dès l'année 1725. comprend différentes Piéces & Chroniques du même goût. Ces deux Volumes se trouvent à *Paris* chez *Guillaume de Bure*, Quai des Augustins à l'Image S. Claude.

De Basle.

*Extrait d'une Lettre écrite à *** sur l'Edition du Dictionnaire de Moreri faite à Bâle.*

Vous me demandez ce que je pense de l'édition du Dictionnaire historique que Jean *Brand Muller* a publié depuis peu à Bâle. Je ne puis loüer ce qui ne mérite pas de l'être. De tou-

tes les éditions du Moreri faites depuis l'année 1712. la moins estimable au jugement de tout Critique, est celle de 1725. Ce n'est pas sans raison que le Public s'est obstiné à lui préférer celle de 1718. avant la derniere qui a paru à Paris en 1732. outre que la plûpart des Généalogies sont fabuleuses dans l'édition de 1725. on en avoit retranché bien des faits importans. Il est vrai qu'on a ajoûté dans cette même édition plusieurs articles nouveaux, mais la plûpart ne sont que traduits & quelquefois peu correctement d'après l'Ouvrage intitulé *Bibliotheca vetus & nova* de George Mathias Konig l'Auteur le moins judicieux & le moins éxact en ce genre. C'est néanmoins sur cette édition de 1725. que l'on a donné même avec les fautes d'impression celle de Bâle. Les Additions qu'on a faites à celle-ci ne servent pour la plûpart qu'à tirer de l'obscurité quantité de Ministres Luthériens, Calvinistes & Sociniens, que ceux même de leur Secte avoient oubliés depuis long-tems. Les Articles amplifiés ne regardent que des Auteurs

du caractere de ceux dont je viens de vous parler. Consultez cette édition de Bâle & vous trouverez presque à chaque page de quoi vous en convaincre. Ce n'est pas là ce que Brand Muller, ou celui qui a conduit son édition, avoient promis. Leur Projet nous annonçoit une édition corrigée & augmentée ; & cependant la plûpart des augmentations, étant telles que je viens de vous le dire , ne méritoient pas d'être tant vantées. A l'égard des corrections , on les y cherche presque toujours en vain. L'Article de Genêve, par exemple , n'étoit-il pas un de ceux que les Editeurs de Bâle auroient dû réformer préférablement même à d'autres ? Cependant tout ce qui regarde dans cet Article les Comtes de Genêve est rempli de fautes grossiéres. 1°. On y dit que Gerard ou Gerold I. prit alliance avec Gisele qui est nommée , ajoûte-t-on, dans un titre de l'Eglise de Genêve. Tout cela est faux. Gerard prit alliance avec Berthe, non avec Gisele, & ce n'est point dans un titre de l'Eglise de Genêve que celle-ci est nommée , mais dans une Lettre de

Renaud, Comte de Porcean, écrite à Gui Geoffroi Comte de Guienne, après l'an 1060. 2°. On nomme Amé II. *Comte de Savoie* au lieu de dire *Comte de Maurienne*. 3°. Après Gerold II. on oublie Aimon II. 4°. Ebal neveu de Guillaume II. étant souvent nommé Ebles par les Historiens, il falloit le faire remarquer de peur d'induire en erreur. 5°. En parlant d'Alise on a tort de l'appeller seulement Alise de la Tour, on devoit dire Alise de la Tour du Pin. 6°. On y fait vivre Rodolphe jusqu'en 1285. il est sûr qu'il étoit mort avant 1275. 7°. On donne deux femmes à Guillaume III. Agnès de Savoie & Emeraude de la Frasse. La seconde cependant n'a jamais été que concubine. Guillaume n'eut pour femme légitime qu'Agnès de Savoie; & il n'en eut qu'un enfant & non deux, comme on l'a encore dit; cet enfant fut Amé III. Ioland qu'on donne pour sœur à celui-ci est supposée gratuitement. Pierre qui fut la tige des Marquis de Lullin, & non de Lullins, n'étoit que fils naturel de Guillaume qui eut cet enfant d'Emeraude de la

Fraſſe ſa maîtreſſe. 8°. Mahaud n'étoit pas fille de Robert VIII. mais de Robert VII. 9°. Aimon, Seigneur d'Anton devoit être appellé Aimon IV. & non Aimon III. Il n'eſt pas vrai non plus qu'il mourut avant ſon pere vers l'an 1366. Il eſt conſtant qu'il lui ſuccéda dans le Comté de Genêve, & qu'il ne mourut qu'après le 30. d'Août 1367. 10°. On ne marque pas la mort de Pierre Comte de Genêve; on voit cependant par les Hiſtoriens qu'on auroit dû conſulter, qu'il mourut peu après le 23. Mars 1393. 11°. On ne déſigne pas ſuffiſamment les deux époux que Marie eut ſucceſſivement, en diſant qu'elle épouſa 1°. Jean de Chalon, & 2°. Humbert. Il falloit dire Jean de Chalon II. du nom & Humbert VII. du nom. Pareille faute en parlant de Raymond de Baux, on devoit ajoûter IV. du nom, Prince d'Orange. Dans le même endroit on dit que Jeanne ſa femme, n'en eut point d'enfans, elle en eut néanmoins une fille. 12°. Pierre de Geneve qui fut la tige des Marquis de Lullin eſt dit *l'un des fils de Guillaume III.* C'eſt fort mal s'exprimer. Un Hiſ-

torien correct auroit dit; quant à la branche de Lullin sortie de Pierre de Genêve fils naturel de Guillaume III. du nom & d'Emeraude de la Frasse Dame de Montjoie sa maîtresse &c. On a tort aussi de dire que Thomas fils de ce Pierre fut Seigneur de Laix & d'Espagnye, au lieu de dire Seigneur d'Aix, d'Espagnye &c. 13°. On fait vivre Guillaume de Geneve vers l'an 1380. & on le dit grand Maître de Savoie. Ce sont en deux lignes deux fautes grossiéres. Guillaume ne fut que Chambellan du Duc de Savoie, Gouverneur du Païs de Vaud, & Chevalier de l'Ordre, & il vivoit encore en 1472. 14°. Albert Eugene de Geneve vivoit, dit-on, en 1654. pourquoi ne pas dire, qui mourut sans postérité en 1663. Il y a encore d'autres fautes dans cet Article que je laisse à relever à l'Auteur du Supplément au Dictionnaire historique, que l'on imprime : celles-ci suffisent pour vous faire connoître quelle est l'éxactitude de l'édition de Bâle ? N'est-il pas encore ridicule de faire vivre le Pape Grégoire XIV. en 1391. c'est-à-dire un siécle plu-

tôt qu'il n'a vêcu? Cette faute se trouve avec plusieurs autres dans l'article de Genebrard. Dans l'édition de Paris 1725. Article Gemma (Corneille) on avoit dit que cet habile homme pensoit que depuis la naissance de J. C. on n'avoit point vû de phénomene comparable à celui qui parut en 1572. pour sa *dureté* , il falloit dire pour sa *durée*, mais les Editeurs de Bâle fideles copistes de toutes les fautes même d'impression de l'Edition de Paris , n'ont pas oublié celle - là. Je ferois un gros volume si je voulois en relever toutes les bévûës.

A quelle Edition doit-on donc s'arrêter , me direz-vous , à celle de 1732? C'est celle au moins que je préfere à toutes les autres , mais je ne prétends pas que mon jugement fasse loi , les motifs de préférence m'ont paru décisifs ; vous êtes assez judicieux pour ne les pas rejetter , les voici. Tout éxamen fait , j'ai trouvé que la plûpart des Généalogies fautives y étoient rectifiées , qu'un grand nombre de dattes fausses étoient remplacées par d'autres qui sont justes ; que beaucoup de cita-

tions peu correctes avoient acquis le point de justesse qui leur est nécessaire, pour ne point égarer un lecteur qui veut verifier dans les sources, que beaucoup de noms estropiés ou mis pour d'autres étoient donnés comme ils devoient l'être. Que d'ailleurs on avoit ajoûté les dattes de la mort des personnes qui avoient été enlevées de ce monde depuis 1725. qu'on avoit parlé des ouvrages qu'ils avoient publiés depuis la même année jusqu'en 1731. J'ai trouvé de plus que ce que le Public avoit recherché dans l'édition de 1718. & qu'on avoit supprimé mal-à-propos dans celle de 1725. se trouvoit presqu'en tout dans celle de 1732. & quelquefois même avec quelques lignes nouvelles que je n'étois pas fâché d'y voir. L'édition de Paris de 1732. auroit pû être encore plus correcte, si avant que de la mettre sous presse, les Imprimeurs eussent laissé leur Dictionnaire entre les mains de plusieurs Sçavans pendant quelques années pour leur donner le tems de tout vérifier, mais on doit toujours leur sçavoir beaucoup de gré

d'en avoir ôté tous les défauts qui ne s'y trouvent plus, ils suppléront même en quelque ſorte à ceux que l'on y trouve encore par le Supplément qu'ils ont annoncé en pluſieurs endroits de cette nouvelle Edition, & qu'ils impriment actuellement, quoiqu'en diſe l'Editeur de Bâle, qui paroît douter de ce Supplément, & qui le renvoye au moins à un tems fort incertain; pour moi qui ai été ſur les lieux, je puis vous aſſurer que l'impreſſion de ce Supplément avance beaucoup. J'en connois d'ailleurs l'Auteur, & je pourai vous le nommer un jour; pour lui il ne cherche guéres à être connu; nous en avons déja pluſieurs Ouvrages, auxquels il n'a jamais voulu qu'on mît ſon nom: il m'a montré pluſieurs articles de ſon Supplément, & j'y ai vû qu'il corrigeoit l'édition même du Moreri de 1732. en quantité d'endroits importans. Son deſſein capital eſt de donner des Articles nouveaux, & il m'en a lû de fort curieux; les rélations qu'il a, lui ont été d'une grande utilité; il a conſulté l'édition de Bâle, dont il m'a aſſuré

n'avoir pas tiré grand ſecours ; il s'eſt ſervi, de même que l'Editeur de Bâle, des curieux Mémoires du P. Niceron, du Parnaſſe François de M^r Titon du Tillet &c. mais il redreſſe ces Auteurs quand il s'apperçoit qu'ils ſe ſont trompés. Il travaille à ce Supplément depuis quelques années, & on a lieu d'eſpérer qu'il pourra être publié vers les Vacances.

Ce 1. *Février* 1734.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

On vient d'annoncer un Ouvrage ſingulier dans ſon eſpéce. L'Autheur & l'Imprimeur ont eu raiſon de ſe cacher ſous des noms inconnus. Le Livre a pour titre *De l'Uſage des Romans où l'on fait voir leur utilité, & leurs différents caractéres, avec une Bibliotheque des Romans accompagnée de Remarques Critiques, ſur leur choix & leurs éditions par Mr. le C.* Gordon de Percel 2. *vol. in*-12. *un Volume contenant* 334. *pages & ſuivi de piéces curieuſes, ſur le Poëte Rouſſeau ſup-*

primées en Hollande. Deuxiéme Volume contenant 360. pages & une longue Table, à Amsterdam chez la Veuve de Poilras *à la Verité sans fard.* 1734.

S'il étoit, vrai comme on l'assure, qu'un Catholique Romain fût le pere de cette monstrueuse production, c'est à l'école de Cythere & de l'Epicurisme le plus grossier qu'il en a formé le plan. Dans la morale cynique qu'il veut établir sur les ruines de la pudeur, & de la probité, on ne reconnoît point la Religion de l'Ecrivain, & encore moins dans le nouveau genre d'Heroïsme qu'il tâche de substituer à celui des Aléxandres & des Césars. Aussi Mr. **** qui a eu le malheur de passer pour l'Auteur de ce mauvais Ouvrage, s'inscrit-il en faux contre le Public. Aux preuves bonnes ou mauvaises, que certaines personnes prétendent avoir en main, il en oppose une autre qui doit paroître sans replique: c'est qu'il se dispose à mettre au jour une Critique en forme, pour servir de contrepoison à un Livre si contagieux; il pourroit s'en épargner les frais, si

son honneur & sa religion n'y étoient pas intéressés. L'indécence d'un pareil ouvrage se fait assez sentir, sans qu'il soit besoin d'emprunter le secours de la critique. A l'égard des infamies qui sont le sujet du prétendu Eloge Historique, Mr. Rousseau est vangé d'avance par le mépris que les honnêtes gens ont conçu pour l'Auteur qui a dévoilé tant d'horreurs. On en dira davantage dans les Mémoires du mois prochain.

De la Haye.

Pierre de *Hondt* vient de donner au Public une nouvelle édition de l'*Histoire d'Espagne* en latin par le P. *Mariana* Jésuite. Cette Edition l'emporte sur toutes les autres, si l'on a égard à la beauté des caracteres, & des portraits dont elle est entichi A la suite des trois Volumes *In-folio* qui renferment tout l'Ouvrage de *Mariana*, le même Libraire a mis en vente un quatriéme volume aussi *In-folio*, de la même forme, dont le

P. *Miniana* Espagnol de l'ordre de la Trinité, est l'Auteur. C'est une continuation de l'Histoire du Jésuite jusqu'aux premieres années de Philippe III. L'Ecrivain Trinitaire a si heureusement copié son modele, dans l'énergie & la vivacité du stile, qu'on est incertain sur la préférence. Nous ferons connoître incessamment ce nouvel Historien.

Pierre *Gosse* & Jean *Neaulme*, ont publié *in*-12. les *Mémoires* du Sieur Jean *Maky* Ecuyer. La plus grande partie de cet Ouvrage est une suite de Portraits ou de Caracteres d'un grand nombre de personnes de la Cour d'Angleterre, sous les Regnes de Guillaume III. & d'Anne I. tracés à la réquisition de S. A. R. Sophie Electrice de Hanovre, & mis au jour sur le manuscrit original de l'Auteur traduit de l'Anglois. La plûpart de ces caractéres ont été inserés par l'Evêque Burnet dans le second & le troisiéme Tome de l'Histoire de son tems, que des raisons secrettes retiennent dans l'obscurité d'un Cabinet.

FRANCE.

DE BLOIS.

Philibert Joseph *Masson* vient d'imprimer les *Poësies* de M. *G.*

Des Odes & des Poësies Pastorales qui composent ce Recueil, plusieurs avoient déja vû le jour. On reconnoît le nom du P. *G.* dans les lettres initiales M. G. du Frontispisce. Des raisons secrettes ne lui ont pas permis de se faire connoître. Cependant sa maniere & son pinceau le décélent dans les nouvelles Poësies, qu'on a ajoûtées aux premieres qui avoient déja paru sous son vray nom. On est redevable de cette édition à l'officieuse infidelité d'un ami, qui a trahi, dit-on, la modestie de l'Auteur. Il n'a pas crû devoir dérober au Public ce que l'indifférence du P. *G.* pour ses propres Ouvrages, lui refusoit depuis trop long-temps. Du moins Philibert Joseph *Masson* qui se dit complice de cette petite supercherie, se donne pour garant du fait qu'il annonce lui-même dans un AVIS au Lecteur. Il

demande qu'on lui faſſe la juſtice de l'en croire ſur ſa parole. Ces Poëſies ſe vendent à Paris chez *Rollin* fils ; Quay des Auguſtins, à S. Athanaſe.

DE PARIS.

Le P. du *Halde* Jéſuite vient de mettre au jour le 21^e. Recueil des *Lettres Edifiantes & Curieuſes* écrites des Miſſions étrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus. A Paris chez Nicolas le *Clerc*, Libraire juré de l'Univerſité, ruë de la Bouclerie à S. Lambert, & chez P. G. le *Mercier*, au Livre d'Or. Ce Recueil picquera ſans doute la curioſité des gens de Lettres, & de ceux qui ſont ſenſibles aux progrès de la Religion. Les Mémoires ſur l'état préſent du Paraguay, & la Carte de cette grande Province, méritent ſurtout l'attention du Lecteur.

Langlois, la Veuve *Maziéres* & J. B. *Garnier* ont mis en vente depuis un mois le premier Tome du *Traité des Bénéfices Eccleſiaſtiques*. Le principal but de ce Traité, eſt de concilier la dif-

cipline de l'Eglise avec les usages du Royaume de France. Il comprend de plus un Recueil des Edits, Ordonnances, Déclarations, Arrêts & Réglemens, concernant les Matieres Béneficiales & autres qui y ont rapport. L'Ouvrage entier sera de trois Volumes in-4°.

On vient de faire une nouvelle édition des Oeuvres de Voiture, qui se vend chez Jacques *Clousier*, ruë S. Jacques à l'Ecu de France 1734. Il n'y a point d'autre addition que deux ou trois pieces de Vers qui se trouvent aussi dans celle de 1729. & qu'on auroit pû se dispenser d'imprimer ; car on y remarque des fautes contre les premieres regles de l'Art. Ces petits Ouvrages montrent seulement qu'avant que Voiture fît les *Muses à son badinage*, il lui fallut faire plus d'un essay : il n'avoit que quinze ans lorsqu'il composa ces mauvais Vers tant en Latin qu'en François. Il les fit à la verité imprimer alors ; mais elles ne se trouvent point dans les anciennes éditions, & l'on auroit dû les supprimer dans celle-ci, par respect pour

la mémoire de ce grand Poëte. Il eſt pourtant vray que cette derniere édition a un grand avantage ſur les précedentes, eu égard à la beauté des caractéres.

On a imprimé ici depuis quelques mois un Livre eſtimé des Gens de Lettres. Il a pour titre.

Hiſtoire des Empires & des Républiques, depuis le déluge juſqu'à Jeſus-Chriſt. A Paris chez *Simart.* On a le plaiſir de voir comme d'un coup d'œil dans l'Hiſtoire d'Egypte & d'Aſie, la liaiſon de l'Hiſtoire Sainte avec la Prophane, & dans celle de la Gréce, le rapport de la Fable avec l'Hiſtoire. Deux grandes Cartes Chronologiques y rapprochent ſous le même point de vuë la ſuite des principaux événements de tous les ſiécles depuis la création du Monde juſqu'à Jeſus-Chriſt. On ne manquera pas de donner l'Analyſe de cette Hiſtoire dans les mois ſuivans.

On trouve chez *Briaſſon*, ruë S. Jacques, un Livre qui a pour titre, » Mémoires très fidéles & très exacts » des Expéditions militaires qui ſe ſont

» faites en Allemagne, en Hollande
» & ailleurs depuis le Traité d'Aix la
» Chapelle jusqu'à celui de Nimégue;
» ausquels on a joint la Relation de
» la Bataille de Sénef par M. le Prince
» & quelques autres Mémoires sur les
» principales actions qui se sont pas-
» sées durant cette guerre, par un
» Officier distingué. 2. vol. in-12.

On distribuë présentement un Ouvrage digne de la curiosité des Sçavans, c'est un *Traité Général des Horloges par le* R. P. Dom Jacques Alexandre *Religieux Bénédictin de la Congrégation* de Saint Maur, chez Hippolythe Louis *Guérin*, ruë S. Jacques à S. Thomas d'Acquin, & Jacques *Guérin*, Libraire-Imprimeur Quay des Augustins. 1734.

Les recherches & l'érudition de l'Auteur en ce genre, se font autant remarquer dans cet Ouvrage, que la beauté de l'édition, & des figures dont il est enrichi.

Machines approuvées par l'Académie Royale des Sciences, depuis son établissement jusqu'à présent, dessinées & décrites par Mr. Gallon. 6. Volumes

In-4°. qui contiennent 420. planches avec leurs deſcriptions propoſés par ſouſcription. Chez Gabriel *Martin*, Jean-Baptiſte *Coignard*, Hippolyte-Louis *Guérin*, ruë S. Jacques.

La perfection des Arts a toûjours été le grand objet des recherches de l'Académie des Sciences. On ſçait les découvertes qu'elle a faites en ce genre, & les reſſources qu'elle a trouvées dans l'induſtrie & dans la noble émulation d'un grand nombre de Machiniſtes habiles, dont les inventions ont merité les ſuffrages de cet illuſtre corps. Pour procurer au Public le plaiſir de juger par ſes yeux des ouvrages de la plus ingénieuſe méchanique : l'Académie a chargé Mr. Gallon de faire les deſſeins & les deſcriptions de toutes les machines qu'elle a honorées de ſon approbation. Les deſſeins ont été revus par Mr. Godin & agréés par Mrs de Réaumur & de Mayran Inſpecteurs nommés à cet effet. Cette collection contiendra plus de 400. planches. Les Machines y ſeront développées de maniere à en faciliter l'intelligence & la conſtruction. Aux

plus composées on a eu soin d'ajoûter des plans & différents profils qui les présentent de tous les sens. On a eu même l'attention d'y joindre le calcul des forces nécessaires pour faire agir plusieurs de ces machines, & des effets qu'elles peuvent produire.

Cette Collection de 420. *Planches ou environ avec leurs descriptions*, contiendra 6. volumes in-quarto. Le prix de la Souscription sera de 72. livres, 36. liv. *en souscrivant*, *&* *pareille somme en recevant les Exemplaires, qui seront fournis dans le courant de la présente année* 1734. *On tirera seulement* 50. *Exemplaires en grand papier, le prix sera de* 60. *liv. en souscrivant, & de* 60. *liv. en recevant les Exemplaires. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront pour le papier ordinaire en feuilles* 120. *livres, & pour le grand papier* 200. *livres. On pourra souscrire* à Paris *chez* G. Martin, Coignard fils, *&* Guerin l'ainé, *ruë S. Jacques. Et dans les autres Villes chez les principaux Libraires.*

FIN.

TABLE DES ARTICLES.

ART. VIII. Histoire des Conquêtes & Découvertes des Portugais dans le nouveau Monde &c. par le P. Lafitau D.L. C. D. J. *pag.* 197

ART. IX. La Vie & les Avantures d'Euphormion, p. 225

ART. X. *Annus politic. &c.* Année politique par M. de Wilhelm. p. 232

ART. XI. *Thucydidis de bello Peloponesiaco &c. Libri octo.* p. 255

ART. XII. Histoire universelle depuis le commencement du monde, &c. p. 266

ART. XIII. Histoire de l'Académie Royale des Sciences 1729. &c. p. 295.

ART. XIV. *Joannis Harduini S. J. Opera varia*, p. 306

ART. XV. *Thesaurus Nummorum Sueo-Gothicorum studio Eliæ Brenneri &c.* p. 337

ART. XVI. Nouvelles Découvertes en Médecine &c. par le Sieur de Marconay, &c. p. 347.

ART. XVII. L'Art de monter à Cheval, ou Description du Manege &c. par M. le Comte d'Eisemberg, p. 352

ART. XVIII. Observations sur l'Eclypse de Lune du 28. Mai 1733. & sur la hauteur du Thermométre, à Toulon, par le P. du Chatelard Hydrographe du Roi à Toulon, p 335.

ART. XIX. Nouvelles Littéraires, p. 359

FAUTES A CORRIGER.

PAge 255. ligne 12. Poloponnesiano, *lisez* Poloponesiaco. Pag. 257. lig. 12. Hawn, *lis.* Copenhague. Pag. 259. lig. 10. celle, *lis.* celles. Ibid. lig. 22. τουτεςι, lisez τȣτέςι. lig. 23. ἦγȣ, ὡς εἰ ἔλεγε, *lis.* ἦγεν, ὡς ἂν εἰ ἔλεγε Ibid. δηλονὸτι, *lis.* δηλονότι. Pag. 267. lig. 16. comme Herodote le remarque, *lis.* comme Henri Etienne sur Herodote le remarque. Pag. 169. lig. 10. Sçavant, *lis.* Sçavans. Ibid. lig. 29. Septantes, *lis.* Septante. Pag. 275. lig. 10. qui en a parlé, *lis.* qui en ont parlé. Pag. 278. lig. 9. feignant, *lis.* feignent.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le present Journal aïant pour titre : *Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts*; dans lesquels je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 5. Mars 1734.

LEROUGE.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1734.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.

Mars 1734.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1718.	12. v.
1702.	12. v.	1719.	12. v.
1703.	12. v.	1720.	5. v.
1704.	13. v.	1721.	12. v.
1705.	12. v.	1722.	12. v.
1706.	12. v.	1723.	12. v.
1707.	12. v.	1724.	12. v.
1708.	12. v.	1725.	12. v.
1709.	12. v.	1726.	13. v.
1710.	12. v.	1727.	12. v.
1711.	12. v.	1728.	12. v.
1712.	12. v.	1729.	12. v.
1713.	12. v.	1730.	12. v.
1714.	12. v.	1731.	12. v.
1715.	12. v.	1732.	12. v.
1716.	12. v.	1733.	12. v.
1717.	12. v.	1734.	3. v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Mars 1734.

ARTICLE XX.

TRACTATUS HISTORICO-CHRONOLOGICUS. De Patriarchis Constantinopolitanis, &c. C'est-à-dire : *Traité Historico-Chronologique des Patriarches de Constantinople, depuis la fondation de ce Siége jusqu'à notre siécle : par le P.* Guil. Cuper *de la C. de J.* A Anvers chez Jacques Van Guerwen 1733. *folio* page 257.

C'Est au défaut de trois Auteurs, qui avoient promis de nous don-

ner la ſuite des Evêques & des Patriarches de Conſtantinople, *que le P. Cuper* a entrepris cet ouvrage, qu'il a enrichi de diſſertations ſçavantes, & qui doit ſervir de préliminaire aux Actes des SS. du mois d'Août. Ces trois Auteurs, dont il dégage la parole, ſont le P. *Anſelme Banduri* Benedictin, le P. *Michel le Quien* Dominiquain, mort depuis peu à Paris au grand regret des Sçavans, & le P. *Philippe Riceputi* Jéſuite de Padouë, qui travaille depuis long-tems à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de l'Illyric. On connoît déja la methode que les Jéſuites d'Anvers ſuivent dans leur grand ouvrage. En nous donnant une Hiſtoire exacte, ils ne laiſſent rien échapper de tout ce que la plus ſaine critique & l'érudition la plus recherchée peuvent leur fournir; le P. Cuper embraſſe donc ici toutes les queſtions, qui ſont relatives à ſon ſujet, & les traite à fond ; il releve tous les Auteurs qu'il rencontre en ſon chemin, & qu'il trouve en défaut, il fait même de tems en tems quelques excurſions, dont à coup ſûr

le public ne lui ſçaura pas mauvais gré, & ſi l'on n'eſt pas toûjours de ſon ſentiment, il met du moins ſes Lecteurs en état de juger ſur les pièces qu'il leur met devant les yeux.

On ſera peut-être ſurpris qu'ayant ajoûté le ſurnom de Schiſmatique à Photius & à Michel I au titre des articles, où il parle de ces deux Patriarches, il n'en ait pas uſé de même à l'égard de tous ceux, qui ont ſuivi ce dernier ; mais il en apporte pour raiſon que cela lui a paru inutile, parceque perſonne n'ignore, que preſque tous ces Prélats ont été engagés dans le Schiſme, & que la foi de la plûpart des autres eſt très-douteuſe. Il déclare auſſi qu'il ne dit rien des Latins, qui ont porté le titre de Patriarche de Conſtantinople, depuis que ce ſiege eſt *in partibus infidelium*, par la raiſon, qu'ils n'entrent point dans ſon ſujet: que quant à ceux, qui ont gouverné cette Egliſe, tandis que les Princes François étoient les maîtres de l'Empire d'Orient, il les a placés à part, pour ne point interrompre la ſuite des Patriarches Grecs, qui pen-

dant ce court intervalle ſiégeoient à Nicée en Bithynie, & que quoiqu'il ait pouſſé ſa Chronologie hiſtorique juſqu'au dix-huitiéme ſiecle, il ne répond pas d'avoir toûjours exactement marqué la date de l'inſtallation, ni celle de la mort des Patriarches, qui ont été aſſis ſur le Thrône de l'Egliſe de Conſtantinople, depuis que cette Capitale eſt au pouvoir des Turcs; mais il croit qu'après toutes les recherches, qu'il a faites pour approcher le plus qu'il lui a été poſſible du vrai, il lui paroît difficile d'ajoûter quelque choſe de certain à ſes découvertes.

On trouvera à la tête de cet ouvrage une Diſſertation préliminaire, où l'Auteur examine avec ſoin ſur quoi peut être fondée l'opinion de ceux qui ont prétendu que le premier Evêque de Byzance avoit reçu immédiatement ſa miſſion de Saint Pierre ou de Saint André. Le Cardinal Baronius eſt le premier qu'il attaque. Ce célebre Annaliſte trompé par quelques termes d'une Lettre d'Agapet à Pierre Patriarche de Jeruſalem au ſujet de

Mennas, que ce Pape avoit établi Patriarche de Constantinople, après avoir déposé Anthime, avoit avancé que S. Pierre étoit le veritable fondateur de l'Eglise de Byzance, où il avoit envoyé un Evêque ; le P. Cuper, qui n'est pas de ce sentiment, remarque en premier lieu qu'il suit seulement des paroles d'Agapet que dès le tems de S. Pierre l'Eglise Orientale a reçu ses Evêques du Siege Apostolique, & que le Prince des Apôtres a nommé les Evêques de ces quartiers-là, *in his partibus*, termes généraux, qui ne signifient rien pour Byzance en particulier: En second lieu, que le Pape Nicolas I déclare expressément qu'aucun des Apôtres n'a fondé cette Eglise. Notre Auteur ne dissimule pourtant pas que le texte du Pontife, qu'il rapporte en son entier, pourroit faire quelque difficulté, mais il a d'autres preuves, que nous verrons bientôt, de ce qu'il soutient contre l'opinion de Baronius.

Nicephore Calliste au premier tome de son Histoire Ecclésiastique. L. 1. ch. 6. prétend que S. André a con-

ſacré *Stachys* Evêque de Byzance, & nomme tous les ſucceſſeurs de ce Prélat juſqu'au regne du grand Conſtantin, mais le P. Cuper après le Cardinal Baronius, M. du Cange & le P. Bandury oppoſent à cet Hiſtorien le ſilence de tous les anciens Ecrivains, & inſiſte particulierement ſur celui d'Euſebe de Ceſarée, qu'on ſçait avoir cherché toutes les occaſions de faire ſa cour à Conſtantin, & qui ne devoit pas manquer de relever l'antiquité de l'Egliſe de Byzance, ſi cette Ville avoit eu des Evêques depuis le tems des Apôtres; outre qu'Euſebe faiſant profeſſion de parler de tous les Evêques, qui s'étoient diſtingués par leur zele ou par leur martyre, il ſeroit étonnant qu'aucun de ceux, qui juſqu'à la paix de l'Egliſe, auroient été aſſis ſur le Siege de Byzance, n'eût mérité qu'on en fît quelque mention. A cet argument négatif, le P. Cuper en ajoute un poſitif, qu'il tire de S. Leon; ce ſaint Pape écrivant à *Anatolius* Patriarche de Conſtantinople, qui vouloit que ſon ſiege eût le premier rang après celui de Rome, fon-

de principalement ſon refus ſur ce que ce ſiege n'étoit pas *Apoſtolique.*

En effet Baronius s'eſt fort recrié contre la prétention de S. Nicephore Patriarche de Conſtantinople, qui appuyant le ſentiment de Nicephore Calliſte au ſujet de Stachys établi par S. André premier Evêque de Byzance, en concluoit que cette Egliſe étoit Apoſtolique & lui objecte l'autorité de Gélaſe de Cyzique, qui dit poſitivement que cette Ville n'étoit pas même Métropole, mais dépendante d'Heraclée, *ne Metropolis quidem, ſed parochia tantum Heracleenſis Eccleſiæ.* Notre Auteur admet la preuve de Baronius, mais la rétorquant contre ce Cardinal, il demande, ſi l'Egliſe de Byzance ſeroit moins Apoſtolique (au ſens de S. Nicephore) pour avoir été fondée par S. Pierre, comme l'aſſûre Baronius contre Nicephore Calliſte, que pour l'avoir été par S. André, comme le prétend ſaint Nicephore après le même Nicephore Calliſte. Pluſieurs autres Hiſtoriens ont voulu maintenir le ſentiment de ce dernier, en donnant la ſuite des Evê-

ques de Byzance depuis Stachys jusqu'à *Metrophanes.* Mais le P. Cuper fait voir que l'origine de cette chimérique prétention vient d'un Auteur inconnu, qui a pris le nom du Martyr S. Dorothée, & prouve l'imposture par l'autorité de *Guillaume Cave* célebre Protestant Anglois, par celle de M. du Cange & par les faussetés manifestes que l'un & l'autre ont découvertes dans la Chronique Paschale, où le faux Dorothée sur le témoignage d'un Prêtre nommé *Procope* a voulu établir son systeme fabuleux, dont le frivole paroît encore mieux par l'examen que fait nôtre Auteur de la suite des prétendus Evêques de Byzance rapportée par le faux Dorothée.

Le P. Cuper finit cette longue discussion en faisant voir que les Grecs-mêmes ne sont point d'accord sur le tems, où Byzance a commencé d'avoir des Evêques. *George Cedrenus* reconnoît pour le premier *Philadelphus*, qui vivoit sous Antonin Caracalla, au commencement du troisiéme siecle, selon un ancien manuscrit cité

par le P. Bandury au ſecond tome de ſon *Empire Oriental*, page 888. & dont l'auteur eſt un nommé *Simeon*; le ſecond appellé *Eugene*, commença de gouverner cette Egliſe la troiſiéme année de Gordien. Cedrenus en fait auſſi mention. Le même Simeon donne pour ſucceſſeur à Eugene un nommé Ruffin, que Cedrenus a paſſé ſous ſilence; mais qu'il pourroit bien avoir ſuppoſé, dit nôtre Auteur, lorſqu'il dit que Metrophanes fut le quatriéme Evêque de Byzance. Pluſieurs autres manuſcrits Grecs cités par *Charles de S. Paul* Abbé de Feüillans & depuis Evêque d'Avranche, s'accordent aſſez avec Cedrenus; mais Baronius ſe fondant ſur un Auteur anonyme du ſixiéme ſiecle, qui parle d'Epiphane, comme du huitiéme Evêque de Byzance & de Mennas comme du vingt-unieme, en conclut queMétrophanes a été le premier; ſur quoi le Pere Cuper remarque encore que ce ſçavant Cardinal ne peut ſe ſervir du témoignage de cet Ecrivain, contre le ſentiment, qui établit Stachys, premier Evêque de Byzan-

ce, puiſqu'il prouve également contre lui, que S. Pierre n'a point donné d'Evêque à cette Ville. En un mot, ſi nôtre Auteur ne prouve pas invinciblement par des argumens poſitifs, que Byzance n'a point eu d'Evêque avant le regne de Conſtantin, il paroît ſuffiſamment autoriſé par le ſilence des plus illuſtres & des plus anciens Ecrivains Eccléſiaſtiques, & par les fauſſetés évidentes des preuves de ſes Adverſaires, à commencer, comme il fait, ſa Chronologie hiſtorique par Metrophanes. Quant à ce qui regarde le tems, où ce S. Prélat a été fait Evêque, & l'année de ſa mort, il s'en tient au ſentiment du Pere Janning, qui a éclairci ce point au quatriéme de Juin, des actes des SS. c'eſt-à-dire, qu'il met le commencement de l'Epiſcopat de S. Métrophanes en 315. & ſa mort en 325 ou 326. ce qu'il ne donne pourtant que comme une conjecture, faute de preuves certaines.

Au reſte, il eſt bon d'obſerver ici que cet ouvrage n'étant point une hiſtoire complette; mais une ſimple

chronologie historique des Evêques de Constantinople; l'Auteur renvoye aux actes des Saints, tout ce qui regarde l'histoire de ceux d'entre ces Prélats, dont l'Eglise a reconnu la sainteté. Il a placé au quatriéme rang Eusebe de Nicodemie, qui usurpa le Siege de Constantinople, après en avoir chassé S. Paul, & dont il fait une vive & horrible peinture d'après l'Empereur Constantin & S. Alexandre, Patriarche d'Alexandrie. Il remet ensuite au cinquiéme rang S. Paul, qui rentra dans son Eglise après la mort d'Eusebe, & *Macedonius*. Le S. Evêque fut bien-tôt après exilé par les intrigues des Ariens, & Macedonius resta seul sur le Siége Patriarchal. Paul fut encore rétabli par l'Empereur Constantin, après la mort duquel il fut exilé pour la troisiéme fois, puis étranglé par les Ariens, lesquels peu de tems après déposerent Macedonius-même, & mirent en sa place *Evagrius*, qui ne valoit pas mieux que lui. Après la mort de cet Hérétique, les Catholiques nommerent Patriarche de Constantino-

ple *S. Evagre*, & les Ariens. *Démetrius.* L'Empereur Valens chaſſa bientôt le premier de ſon Siege, & Démetrius y reſta ſans compétiteur; mais il fut chaſſé à ſon tour, par le Grand Théodoſe en 380. dès l'année précédente, S. Grégoire de Nazianze avoit été chargé du gouvernement de cette Egliſe; mais ce ne fut que vers le milieu de l'année 1681. qu'il fut juridiquement élû Patriarche. On trouvera ici l'hiſtoire du Philoſophe Cynique, *Maxime*, qui pendant cet intervalle, voulut s'emparer du thrône Patriarchal.

Le Pere Cuper réfute très-ſolidement ce que Sozomene avance dans ſon hiſtoire Eccleſiaſtique, des merveilles opérées dans l'ordination de Nectaire, qui ſuccéda à S. Grégoire, puis il défend avec Baronius contre Socrate & Sozomene, ce même Patriarche du ſoupçon d'avoir favoriſé les Novatiens. En effet le témoignage de ces deux Hiſtoriens eſt en cela d'autant plus ſuſpect, qu'on ſçait qu'ils ont été accuſés eux-mêmes d'avoir été attachés aux erreurs de

Novatius. Notre Auteur avouë que Nectarius n'agit pas d'abord contre les hérétiques avec toute la fermeté Pastorale ; qui eût été à desirer ; mais il prouve fort bien, & par les reproches-mêmes, que S. Grégoire de Nazianze lui en fit, & par la maniere avantageuse, dont le Pape Nicolas I. a parlé de ce Patriarche, que M. de Tillemont a beaucoup excédé en nous le représentant comme un Prélat, qui ne s'est jamais opposé à aucun désordre. Enfin après avoir justifié Nectaire, sur ce qu'il avoit abrogé la penitence publique, il tombe avec force sur Calvin, qui a prétendu que ce Patriarche avoit aboli la confession auriculaire.

Le même Tillemont, sans avoir égard aux preuves solides, sur lesquelles Bollandus avoit établi la Sainteté d'*Atticus* treiziéme Patriarche de Constantinople, a fort mal parlé de ce Prélat. Le P. Cuper prend sa défense & fait voir sur tout que les raisons & l'autorité de *Nicephore Calliste*, en faveur de S. Cyrille d'Alexandrie, sont également en faveur

d'*Atticus*, qui d'ailleurs a reçû de grands éloges des plus illustres Peres de l'Eglise.

Dans une autre dissertation que le P. Cuper à inserée entre le Patriarchat d'*Euphémius* & celui de saint *Macedonius*, il attaque encore vivement Mr. de Tillemont, où celui, qui a fait imprimer les Oeuvres Posthumes du Critique François. Cet écrivain, dit-il, quel qu'il soit après avoir parlé fort durement au sujet des Papes, entreprend contre Baronius de canoniser *Euphemius*, qu'il avouë bien s'être rendu coupable en souscrivant l'Hénotique de Zénon, mais qu'il prétend avoir effacé cette tâche, en souffrant l'éxil & la déposition pour sa fermeté à soûtenir la cause de l'Eglise contre l'Empereur Anastase, * puis il ajoûte : » Si » tous ceux, qui meurent hors de la » communion de Rome, ne peuvent » meriter le titre de saint & de con- » fesseur, c'étoit à lui (à Baronius) » à faire effacer du Martyrologe S. « Melece & saint Flavien d'Antioche, » S. Elie de Jerusalem & S. Daniel

* T. 16. Page 66.

» Stylite, dont les trois derniers n'ont
» point fait, que nous sçachions,
» les efforts qu'à faits Eupheme pour
» obtenir cette communion. » Notre
Auteur trouve ces expressions bien
hardies pour un écrivain, qui se di-
soit Catholique, & y répond en soû-
tenant, que Baronius à pû regarder
l'injuste déposition d'*Euphemius*,
comme une punition de sa déso-
beissance au Souverain Pontife, de la
même maniere que S. Augustin n'a
pas craint d'avancer que les perse-
cutions suscitées à S. Paul ont été
la vengeance que J. C. a tirée des
maux, que le S. Apôtre avoit faits
à son Eglise avant sa conversion;
2°. que le sçavant Cardinal sup-
posant qu'*Euphemius* à vêcu jus-
qu'à sa mort hors de la Communion
de l'Eglise Romaine, a eu droit de
conclure que tout ce qu'il a fait &
souffert pour l'Eglise, ne lui a été
d'aucun merite, & il le prouve par
l'autorité de S. Cyprien, qui établit
solidement ce principe contre les
Novatiens dans son traité de l'unité
de l'Eglise. C'étoit donc, ajoûte le

P. Cuper, la ſuppoſition de Baronius & non la conſequence juſte qu'il en tire, que Mr. de Tillemont devoit combattre & raiſonner ainſi : on ne peut être reconnu ſaint hors de l'Egliſe ; donc Melece, Flavien & Macedonius, que l'Egliſe reconnoît pour tels, & *Euphemius* qui a été uni de cauſe avec *Macedonius* ne ſont pas morts Shiſmatiques. Notre Auteur pourſuit ici vivement ſon Adverſaire; en lui oppoſant de nouveau l'autorité de S. Cyprien, qui dans ſa lettre à Antonien dit formellement, qu'être en communion avec l'Evêque de Rome, c'eſt la même choſe que d'y être avec l'Egliſe Catholique : *ut depoſitâ omni ſollicitudine jam ſciret (Cornelius Papa) te ſecum, hoc eſt, cum Catholicâ Eccleſiâ communicare.* Il le releve enſuite ſur la maniere trop libre, dont il parle du Pape Hormiſdas, quand il dit, » Toute » l'autorité d'Hormiſdas n'empeche » point qu'on ne mette aujourd'hui » Macedonius au nombre des SS. » quoiqu'il ait fait des fautes plus » conſiderables qu'Eupheme. Cet

Auteur est dautant plus condamnable, ajoûte le P. Cuper, que sans faire un paralelle odieux & peu seant à un Auteur Catholique, de la sainteté de Macedonius avec la sainteté & l'autorité de S. Hormisdas, il auroit pû prendre une voye de conciliation, en disant, ce qui est vrai, que le même Hormisdas, qui avoit fait effacer le nom de Macedonius des sacrés diptyques, l'y a fait depuis remettre. En effet le P. Cuper finit cette dissertation en prouvant contre Baronius par la conduite du même Pontife, & par les lettres du Pape Gelase, qu'il faut absolument reconnoître, où que le démêlé d'Euphemius & de Macedonius avec le S. Siége, n'a point été porté jusqu'au schisme, ou qu'ils ont fait pénitence de leur faute.

La dissertation qui suit celle-ci regarde *Jean II.* surnommé *le Cappadocien.* Notre Auteur examine, si ce Prélat est le premier Patriarche de Constantinople, qui ait pris le titre de *Patriarche Oecumenique* comme l'ont prétendu les PP. Pagi & Ban-

duri, trompés apparemment par les Actes du cinquiéme Concile général, où il croit avec Baronius que ce titre à été inſeré par les Grecs. Et il prouve enſuite que ce fut Jean IV. dit *le Jeuneur*, qui l'uſurpa le premier, comme le dit expreſſément S. Gregoire ; d'où il conclut que le P. Thomaſſin s'eſt auſſi trompé en diſant que le S. Siége l'avoit toleré ou plûtôt diſſimulé dans les perſonnes de Jean II. & de Mennas. On verra ici avec plaiſir ce qu'il ajoûte des deux ſens, qu'on peut donner ſuivant le Pape Innocent III. au terme d'*Egliſe univerſelle*; de la frivole interpretation que les Grecs donnoient au titre de *Patriarche Oecumenique* pour excuſer leur attentat, & tout ce qui s'eſt paſſé dans la ſuite à ce ſujet. L'article de Jean le Jeuneur n'eſt pas manié avec moins de critique & d'érudition ; notre Auteur y refute ſolidement le P. Pagi & le P. Thomaſſin, qui ont voulu aſſûrer à ce Patriarche le titre de ſaint.

A l'occaſion d'Anaſtaſe, uſurpateur du Siege de Conſtantinople après

l'abdication de S. Germain & quoi qu'hérétique Iconoclaſte, fourbe, hypocrite, traitre à ſon ſouverain, malgré tout cela, ſe trouve dans les *Menées* des Grecs, avec le titre de Saint, le Pere Cuper examine quel fond on peut faire ſur ces *Menées*, & fait voir qu'elles ne doivent avoir aucune autorité. En effet peut-on en porter un autre jugement, lorſqu'on y voit parmi les juſtes de l'ancien Teſtament *Salomon*, *Roboam*, *Abias Joram*, *Ochozias*, *Achaz*, & pluſieurs autres, dont l'Ecriture Sainte nous apprend les crimes, ſans dire un ſeul mot de leur penitence? Auſſi a-t-on de bonnes preuves que les Grecs depuis le Schiſme ont corrompu leurs rituels, & il y a tout lieu de croire qu'ils en ont fait autant de leurs Menées.

On ne doute point que Joſeph II. qui monta ſur le Thrône Patriarchal de Conſtantinople au mois de Mai 1516. & qui mourut à Florence pendant le Concile, n'ait été juſqu'au dernier ſoupir, très-attaché à l'Egliſe Romaine. Il ne faut pour en être con-

* Les Grecs appellent ainſi 12 volumes de leur Office, qui répondent aux douze mois de l'année.

vaincu, que jetter les yeux ſur la profeſſion de foi, qu'il écrivit peu de jours avant ſa mort, & que l'on trouve ici toute entiere: mais le Pere Cuper ne croit point que l'on doive l'honorer comme un Saint, non-ſeulement parce qu'il n'eſt pas certain, & qu'il n'y a même nulle apparence que ce ſoit le même, qui ſe trouve avec ce titre dans les Menées des Grecs; mais encore parcequ'il ne paroît par aucun acte que l'Egliſe lui ait décerné cet honneur. A cette occaſion nôtre Auteur réfute en peu de mots les calomnies des Grecs contre le Concile de Florence, où ſe fit la réünion des deux Egliſes: puis il examine, ſi le Cardinal *Beſſarion* & le Cardinal *Iſidore de Ruſſie*, ont été réellement Patriarches de Conſtantinople, & il juge plus vrai-ſemblable, qu'ils n'ont été que titulaires.

La priſe de Conſtantinople par Mahomet II. engage le Pere Cuper dans des reflexions très-ſenſées ſur l'étrange obſtination des Grecs dans le Schiſme, à laquelle des Hiſtoriens catholiques de leur nation ont attri-

bué

bué les malheurs, qui les accablent; & ſur la triſte condition des Patriarches, ſous le joug des Mahometans. On trouvera ſur cela des choſes fort curieuſes & fort touchantes. Cependant l'entêtement n'a fait que croître depuis ce tems-là, & rien n'y contribue peut-être davantage qu'une opinion aſſez mal fondée; mais qui n'a pas laiſſé de trouver créance parmi les Catholiques-mêmes, & qui donne ici matiere à une diſſertation fort curieuſe, par laquelle nous finirons cet extrait. Voici dequoi il s'agit.

Maxime II. qui vers l'an 1481. occupoit le Siege Patriarchal de Conſtantinople, fut appellé par le conquérant de cet Empire, lequel entre autres queſtions qu'il lui fit ſur la Religion Chrétienne, lui demanda, s'il étoit vrai que les corps des Chrétiens, qui étoient morts dans le péché ou dans l'excommunication, ne ſe corrompoient point; mais devenoient noirs & enflés, & qu'auſſi-tôt qu'on leur avoit donné l'abſolution de leurs crimes, ou qu'on avoit levé l'excommunication, on les voyoit ſur le

champ ſe diſſoudre, & peu de tems après, ſe réſoudre en pouſſiere. Le Patriarche, dit-on, lui répondit que la choſe étoit véritable, & que ſa Hauteſſe pourroit s'en convaincre par ſes propres yeux, quand elle le jugeroit à propos. Mahomet accepta la propoſition & le Patriarche de retour chez lui, commanda qu'on ouvrît le tombeau d'une femme morte depuis pluſieurs années excommuniée; il fut obéi, & trouva le cadavre dans l'état que j'ai dit; il en donna avis au Grand Seigneur, qui envoya des perſonnes de confiance, pour être témoins du fait. Leur ſurpriſe fut extrême à la vuë de ce corps, ils le firent mettre dans un coffre & y apposerent le Sceau du Prince, auquel ils allerent ſur le champ faire leur rapport de ce qu'ils avoient vû. Ils retournerent au bout de quelques jours chez le Patriarche pour voir la ſuite du miracle. Ce Prélat célébra les divins myſteres, récita enſuite la formule de l'abſolution ſur le cadavre, dont tous les membres ſe détacherent à l'inſtant; de ſorte que les Députés

du Grand Seigneur entendirent le bruit que firent les ossemens en se séparant. La bierre fut encore refermée & scellée, & au bout de trois jours, les mêmes Envoyés l'ayant fait ouvrir de nouveau, il n'y parut plus que des cendres. *Malaxus* Auteur de ce récit, ajoûte que Mahomet sur le rapport de ses Envoyés, confessa la vérité de la Religion Chrétienne, & ajoûte que non seulement le corps de cette femme avoit été réduit en poussiere après la levée de la censure qu'elle avoit encouruë; mais que son ame même fut reçûe dans le Paradis.

Les Grecs, si nous en croyons *Leon Allatius* prétendent que ce qui fait enfler ces corps que les Grecs appellent *Broucolaques* (βρουξολάξους) c'est le Démon, qui en prend possession. Ils ajoutent que ces Démons, auxquels ils donnent par extension le même nom de Broucolaques courent de tems en tems les ruës & les campagnes, & que ceux, à qui ces spectres parlent, ou qu'ils regardent, meurent sur le champ; que quand on voit arriver quelque mortalité, dont on ne con-

noît point la cauſe, on va viſiter tous les tombeaux ſuſpects, & que ſi on rencontre des Broucolaques, on les abſout & on les jette dans un bucher. Ce même Auteur aſſûre qu'il a vû un de ces cadavres, dont tous les vêtemens étoient conſumés, qui étoit extraordinairement enflé, & qui avoit la peau ſi dure, qu'elle repouſſoit avec violence tout ce qu'on jettoit deſſus. Le P. François *Richard* Jéſuite raconte des choſes aſſez ſemblables dans ſon hiſtoire de l'Iſle de *Santaren*, & rapporte quantité de pratiques ſuperſtitieuſes des Grecs pour ſe délivrer de ces Broucolaques; à quoi il ajoute que ces Schiſmatiques ſçachant qu'on ne voit rien de ſemblable parmi les Latins, en concluent que l'Egliſe Latine n'eſt pas la véritable Egliſe de J. C.

Si les ſeuls Grecs atteſtoient ces faits, le meilleur parti qu'il y auroit à prendre ſeroit de les nier; ce qu'on pourroit faire avec d'autant plus de fondement, qu'on les a pris ſi ſouvent en défaut, qu'ils ont perdu tout droit d'en être crus ſur leur parole.

Mais tant de gens ont parlé avec certitude de ce prodige, qu'il n'eſt pas poſſible de le révoquer en doute. Voici donc à quoi le P. Cuper juge qu'il faut s'en tenir. En premier lieu il obſerve que les Grecs, s'ils n'ont pas ſuppoſé ces phenomenes, les ont au moins multipliés à l'infini. 2°. Que toutes les excommunications portées par leurs Prêtres & par leurs Evêques, n'ont pas toûjours eu l'effet, dont il s'agit, & le prouve par pluſieurs exemples. 3°. Que ſi ces effets arrivoient dans la veritable Egliſe, rien n'empêcheroit de les regarder comme de vrais miracles. 4°. Qu'il n'eſt pas permis de les reconnoître comme tels dans l'Egliſe Schiſmatique, au moins dans leur généralité. Le P. Cuper prouve cette derniere propoſition contre le P. Jacques *Goar* Dominicain, & contre Nicolas *Comnene Papadopoli* Grec Catholique & Docteur de Padouë.

Le premier, pour établir ſon ſentiment, ſuppoſe d'abord comme un principe certain que la réſolution des cadavres dans les élemens, dont ils

ſont composés, eſt en même tems une peine du peché, & un ſigne que la colere de Dieu eſt appaiſée, & que ſi l'intégrité de ces mêmes corps eſt par rapport aux Juſtes une exemption de la peine du peché, elle marque le contraire dans les impies, & ſur tout dans ceux, qui ont été frappés des Anathemes de l'Egliſe. D'où il conclut que quand les Grecs trouvent en terre des corps entiers, ce ſont, ou des corps des Saints, ou des corps d'excommuniés, ou de ſcelerats; qu'il eſt aiſé de diſtinguer les uns des autres, parceque les premiers n'inſpirent aucune horreur & rendent même une odeur ſuave, ou jettent un éclat qui empêche qu'on ne s'y trompe, au lieu que les ſeconds ſont noirs, enflés, hideux, & qu'on ne peut les regarder ſans être ſaiſi de frayeur. Il ajoûte qu'il y a trop de preuves de ce qu'il avance, pour qu'on puiſſe refuſer d'en convenir, & que ces effets ſe doivent attribuer à la puiſſance Ecléſiaſtique, que Dieu a jugé à propos de conſerver à l'Egliſe Orientale après ſon Schiſme.

Comnene pense de même & appuye beaucoup sur l'autorité du P. Goar. Il cite plusieurs autres Ecrivains Catholiques, qu'il prétend avoir été du même sentiment. Il va plus loin encore, & ne voit aucune difficulté à dire que Dieu peut se servir des Infideles & des Hérétiques pour faire des miracles, quand il n'y a point de danger qu'ils en abusent pour se confirmer dans leur fausse religion. Enfin que ceux-ci sont une ressource, que Dieu a laissée aux Grecs, pour les ramener à la veritable Eglise. Il avoüe même que toutes les fois que les Schismatiques en ont voulu abuser pour autoriser leur séparation, le prodige ne s'est point opéré, & il cite quelques exemples, qui prouvent que dans l'Eglise Latine on a absout des excommuniés après leur mort.

A tout cela le P. Cuper réplique que la question n'est pas de sçavoir, si Dieu peut opérer des miracles sur ceux, qui ne professent pas la veritable Religion, mais s'il a jamais employé pour ces effets miraculeux le ministere des Hérétiques & des Schis-

matiques. Le P. Dominicain & le Docteur de Padouë tiennent l'affirmative, & ſemblent lui donner une étenduë, qui retranche d'entre les marques de la vraye Religion la puiſſance de faire des miracles. Le Pere Pierre *Halloix* Jéſuite, dans ſes *Illuſtres Ecrivains* de l'Egliſe Orientale prend un milieu, & accordant que des Infideles, des Schiſmatiques & des Impies peuvent dans des cas extraordinaires opérer des miracles, ſoûtient que le pouvoir ordinaire en eſt reſervé aux Catholiques & aux Juſtes, & prétend que par cette diſtinction on conſerve à l'Egliſe ce qui établit ſa ſupériorité ſur les fauſſes ſectes. Le P. Cuper ne s'éloigne pas de ce ſentiment, qui lui ſuffit pour conclure contre ſes deux adverſaires, qu'on ne doit point reconnoître dans les Grecs Schiſmatiques le pouvoir ordinaire & permanent de leurs excommunications & de leurs abſolutions, qui a donné lieu à cette diſſertation ; d'autant plus que Goar & Comnene ſont eux-mêmes obligés d'avoüer, & qu'on ſçait d'ailleurs que les Grecs employent dans

ces occaſions quantité de pratiques évidemment ſuperſtitieuſes. Il en faut donc, dit-il, revenir au ſentiment du P. Richard confirmé par Theophile Renaud, que ſuppoſant la multitude des effets de l'excommunication lancée non-ſeulement par des Evêques, mais encore par des ſimples Prêtres Schiſmatiques, c'eſt à l'opération du Demon, & non à celle de Dieu, qu'il les faut attribuer & les regarder comme de veritables execrations, qui n'ont leur effet que par une vertu magique.

ARTICLE XXI.

VANTAGGI DELLA SCVOLA publica Sopra la privata, dimoſtrati in una Lettera di riposta al Signor Conte N. N. da Ottavio Piceno, &c. *C'eſt-à-dire : les avantages des Ecoles publiques ſur les particulieres, démontrés dans une Lettre par Ottavio Piceno.* A Florence & à Palerme chez Felicella & Gramignani 1728 in 12 pp. 138.

L'Auteur Anonyme & déguisé apparemment sous le nom *d'Ottavio Piceno* a rassemblé dans ce petit ouvrage les raisons & les autorités de quantité d'Ecrivains sacrés & profanes, pour faire voir une chose, dont il semble qu'on ne se seroit jamais avisé de douter, s'il n'y avoit quelque fois une mode passagere de révoquer en doute les sentimens les plus raisonnables & les plus reçûs. La préférence des études publiques sur les études particulieres est de ce nombre. Comme ce point est un des plus importans pour les Etats, l'Auteur le démontre 1. Par le consentement universel & l'usage ancien des Nations polies. 2. Par la constitution des Ecoles publiques. 3. Par la qualité des Maîtres considérés comme publics. 4. Par la méthode d'enseigner. 5. Par les industries qu'on emploïe dans les Colleges & que l'on ne sçauroit emploïer ailleurs. 6. par l'expérience, c'est-à-dire, par le paralelle de ceux qui ont étudié en public ou en particulier. 7. Par le but essentiel des études publiques, qui est de donner

aux enfans, des principes durables & uniformes de Religion, dans la vuë d'y affermir l'Etat, dont ils doivent être les appuis.

Quintilien qui a traité cette matiere à fonds, ne balance pas à décider en faveur des Colleges, aussi fournit-il beaucoup de preuves sur ces sept articles. Pour le 1. cet Ecrivain judicieux cite l'usage général des Républiques & de leurs Législateurs. Xenophon entre dans le détail, & cite les Lacédémoniens, les Thuriens, & presque toutes les Villes Grecques. Juste Lipse après Suétone dit la même chose des Romains. Platon s'étoit déclaré nettement avant lui, aussi-bien qu'Aristote, en faveur des Etudes uniformes & publiques. Nous passons cette nuée de témoins, pour venir aux raisons, elles commencent au 2. article.

La nature des Ecoles célebres, est de rendre l'instruction plus sensible, & par conséquent plus solide & plus durable. Tout y parle aux yeux & aux sens. L'assemblée réveille; la solitude assoupit: on languit dans le Cabinet, on s'anime dans une Ecole remplie,

Profeſſeurs & Diſciples, tout ſe reſſent de cette ame qui réſulte de la multitude. La leçon ſe vivifie pour parler ainſi, & paſſe à la faveur de cette eſpéce de vie dans les eſprits devenus plus agiles & plus attentifs. S. Jérôme, Pline & Quintilien ſont au moins de ce ſentiment; & pour le dire en paſſant, ils ne favoriſent point par conſéquent le goût de ces perſonnes qui aiment mieux lire un ſermon que d'y aſſiſter. Sans égard au reſte, compte-t-on pour rien dans toute inſtruction, la voix, le geſte, l'exemple & l'aſſemblée; quel Prédicateur ou quel Maître peut ſe promettre de produire une vive impreſſion ſur un ſeul eſprit, & ſur l'eſprit d'un enfant réduit à lui-même?

3e. *Article.* Quant aux qualités des Maîtres, il eſt viſible que les Profeſſeurs publics, choiſis d'ordinaire ſuivant la rigueur des réglemens, tous engagés à réüſſir par différens motifs, tous accoutumés, où capables de s'accoutumer par un long exercice à une maniere uſuelle & uniforme d'enſeigner; tous élevés dans

ces mêmes claſſes où ils deviennent Profeſſeurs après avoir été Diſciples, ſont à tout prendre, indépendamment du plus ou moins de talens, fort ſuperieurs aux Maîtres particuliers. S'aviſe-t'on (dit notre Auteur) de chercher des Capitaines & des Soldats dans les tournois ? C'eſt dans les Armées qu'on les trouve ; il auroit ſuffi, ce ſemble, de dire tout ſimplement, ce qui eſt très-vrai, que la neceſſité de vivre avec beaucoup d'enfans, eſt le grand & l'unique Maître qui apprend à leur former le cœur & l'eſprit.

4e. *Article.* La methode d'enſeigner eſt un point eſſentiel pour le Maître & pour le Diſciple. Rien n'eſt moins indifferent que cette methode, ſoit en bien, ſoit en mal. Or quelle eſt celle des Colleges ? eſt-ce une vaine parade d'un extrait de Grammaire & de ſcience pour apprendre en peu de tems (c'eſt à dire jamais) des langues & des ſciences qui veulent néceſſairement mûrir dans l'eſprit des enfans ? non certes. Les ſages Fondateurs des Colleges connoiſſoient trop

la nature des jeunes esprits & leur rapport avec les lettres, pour en juger ainsi. Les degrés des études, le tems prescrit pour la carriere des classes, le progrès des leçons, le passage imperceptible des unes aux autres, le choix des livres & des sujets de composition, la varieté des exercices de mémoire & d'esprit; que sçai-je? les heures mêmes d'étude & de délassement, tout à été pesé, medité, reglé par les têtes les plus sensées sur le rapport mutuel des esprits & des lettres. Les Maîtres particuliers ne sont pas à portée de suivre tous ces reglemens quand ils le voudroient. Les Abreviateurs de methodes n'en veulent pas comprendre la sagesse, l'utilité, la necessité, parce qu'ils ne combinent pas les rapports du *tout ensemble.* Qu'ils lisent Quintilien; il leur dira ces belles paroles qu'une traduction gâteroit: *ambitiosâ festinatione plerique à posterioribus incipiunt, & dum ostentare discipulos circa speciosiora malunt, compendio morantur.* Or voilà la maniere de la plûpart des Maîtres particuliers; les vûës courtes,

l'ennui, l'interêt, je ne ſçai combien de petites combinaiſons que l'on expliqueroit bien ſi on le vouloit, les engage malgré leurs talens, dans une mauvaiſe façon d'enſeigner. Ils veulent abreger la voye, & ils l'allongent en effet. Un tems égal pour toutes ſortes d'eſprits peut fournir la matiere d'une objection raiſonnable. Mais on répond que les Profeſſeurs ſe proportionnent à la portée de leurs diſciples, & que parmi ceux-ci les uns ſe perfectionnent tandis que les autres tâchent de les atteindre, de ſorte que l'utilité quoiqu'inégale pour chacun, devient univerſelle pour tous durant le tems preſcrit.

5°. Que dire de mille adreſſes que l'on met en œuvre dans les Colléges pour l'avancement des Ecoliers? L'utilité en eſt trop manifeſte pour trouver des contradicteurs; vainement voudroit-on l'imiter dans les maiſons particulieres. La choſe eſt impratiquable. Il faut tromper les enfans à leur profit, en leur faiſant un jeu de l'étude, dit Platon: pour y réuſſir qu'a t'on imaginé? Mille ſecrets de

piquer les enfans de gloire & d'émulation : & ne pensez pas qu'un petit grain de ce sentiment vif qu'on tâche de réveiller dans les jeunes cœurs soit contraire aux maximes du Christianisme. S. Jerôme vous diroit le contraire, lui qui exhorte Leta à mettre sa fille avec un grand nombre de ses pareilles, *ut habeat quibus invideat, & a quibus mordeatur.* Nous citons S. Jerôme; car on n'en croiroit pas Quintilien qui décrit si bien ces sentimens loüables qu'on excite dans les enfans, leur sensibilité à la louange & aux recompenses publiques, l'ardeur d'arriver des premiers au terme de la carriere, ou du moins de n'être pas des derniers ; ces larmes que Virgile appelle *decoras*, en un mot cette espece d'ambition dont on peut dire avec Quintilien *licet ipsa vitium sit ambitio frequenter tamen causa virtutum est.* Tenons-nous-en à S. Jerôme & discernons le vice d'avec ce qui est vertu. Il seroit inutile de décrire d'après notre Auteur ces industries de College, les disputes, les places, les exercices ; les

couronnes, les prix, & cent autres choſes qui ont l'air de jeux, & dont les objets ſeuls font la difference d'avec ce qui anime & picque les hommes faits. On connoît tout cela, on en ſent la neceſſité. Mais le moyen d'en faire uſage dans une maiſon particuliere. Toutefois, dit Quintilien, l'enfant languit dans ſa retraite, parce que, *duæ res languorem afferunt, otium & ſolitudo.* Nous ne ſuivrons point ce paralelle.

Une ſeule choſe mérite que nous ne la paſſions pas ſous ſilence, c'eſt l'uſage de faire des plaidoïés & de jouër des piéces ſur les Théâtres de College : nous ſçavons que cet uſage ſi ſagement établi n'eſt pas du goût de quelques perſonnes d'eſprit & de réputation ; ils ſe ſont perſuadés & ils veulent perſuader aux autres, que c'eſt un tems mal emploïé ou du moins qui pourroit l'être mieux. S'ils diſoient vrai, ce feroit bien de la peine épargnée aux Profeſſeurs, & un talent de moins qu'il leur faudroit : talent plus rare que l'on ne penſe ; mais ont-ils bien réflechi ſur le fruit

étonnant qui résulte de ces jeux, sur l'obligation où l'on mèt les enfans qui les aiment, d'entrer dans le sens & dans l'esprit de leurs personnages, & de s'appliquer au latin, pour y parvenir ; sur l'art qu'on met en usage pour y former, malgré mille dégoûts, l'esprit, le cœur & les manieres des enfans ; sur les mauvaises prononciations qu'on leur ôte ; sur l'air libre & naturel qu'on tâche de leur donner ; sur l'assurance qu'ils y acquiérent à paroître & à parler, soit au barreau, soit en chaire, soit dans les compagnies ; sur l'émulation des jeunes condisciples ; sur l'attente des prix qui suivent ces petits spectacles ; sur le travail qui les precede afin d'y être couronné ; & ce qui est essentiel, sur les principes de conduite & de mœurs que l'on insinuë dans ces pieces ? Il y a tels Professeurs bien connus que l'on pourroit citer à ce sujet sans soupçon de partialité ou de flaterie, & sans crainte de contradiction. Combien de peres peuvent rendre justice & la rendent en effet à leurs penibles travaux ? Car il est vrai

que ce travail eſt plus dur pour les Profeſſeurs que la *crambe repetita* de Juvenal, on le ſçait aſſez. Mais que ne doit-on pas ſacrifier au zéle de l'éducation de la jeuneſſe, quand on peut le faire avec ſuccès ? dira-t'on que des explications d'Auteurs ſont plus utiles que de pareils jeux? Il ſeroit difficile de le prouver; mais que cela ſoit ainſi, il s'enſuivra qu'en admettant l'un & l'autre exercice, on réunit deux moïens ſûrs de réuſſir, dont l'un ſeroit fort ſtérile ſans l'autre.

Nous inſiſterons peu ſur les deux derniers articles de notre Auteur, parce qu'ils ſont plus palpables que les autres, particulierement aux perſonnes qui reflechiſſent ſur le bien d'un Etat: il s'agit de montrer 1°. Par l'experience journaliere ou par la comparaiſon des perſonnes qui ont fait des études publiques ou privées que les premieres ſont préferables aux ſecondes. 2°. Que cette préference eſt encore plus marquée par les ſemences de religion, qui ne ſont jamais indifférentes pour le bonheur d'un état politique & chrétien, & qu'il

faut par consequent insérer dans les cœurs des jeunes citoyens d'une maniere durable & uniforme.

ARTICLE XXII.

HISTOIRE UNIVERSELLE depuis le commencement du Monde jusqu'à present, traduite de l'Anglois Tome I. Contenant l'Histoire universelle jusqu'à Abraham, l'Histoire d'Egypte, & l'Histoire des anciens Peuples de Canaan. A la Haye 1732. & se vend à Paris chez Gissey, ruë de la vieille Bouclerie, & Chaubert, Quay des Augustins.

Suite de l'Article XII du mois de Février.

CHAPITRE II.

Histoire générale depuis le Deluge jusqu'à la Naissance d'Abraham.

LA premiere section de ce Chapitre est employée à débroüiller, autant qu'il est possible, le période qui s'est écoulé entre le déluge & le départ d'Abraham pour *Haran*. La chose est en effet digne des recherches

& de toute l'application des Sçavans; car c'eſt à ce période que ſe rapportent tous les objets les plus intéreſſans de la connoiſſance de l'antiquité, la formation des ſociétés & des gouvernemens, la fondation des premiers Empires, l'origine des Arts & des Sciences, l'origine même de la différence & de la diviſion des peuples; mais c'eſt envain que depuis un grand nombre de ſiecles, tous les Sçavans ſe ſont efforcés de fixer la Chronologie de ce période. Peut-être même que la multitude d'Auteurs qui y ont travaillé n'a ſervi qu'à l'obſcurcir davantage par la diverſité de leurs ſentimens. Ce qu'il y a de certain c'eſt que chacun voulant ſoûtenir ſon hypothéſe, & s'attachant l'un au texte Hébreu, l'autre au Samaritain, aux LXX, ou à diverſes copies de l'Hébreu, ils ont mis une telle confuſion dans toute la ſuite de ce période, que cette partie de l'hiſtoire ne ſçauroit être mieux comparée qu'au premier chaos.

Tout le monde ſçait ce que l'Ecriture nous apprend de Noé après le

déluge ; & il ſeroit aſſez raiſonnable de s'en tenir là. Mais ceux qui voudront en ſçavoir davantage, le trouveront ici, ſi c'eſt ſçavoir & être ſçavant que de n'ignorer aucune des ſuppoſitions chimériques, que divers Auteurs ont enfantées dans le vuide de leur cerveau, & de toutes les réveries dont les Rabins ont infecté l'étude de la Bible. On ſuppoſe, par exemple, que Dieu donna à Noé, des préceptes détaillés & ſpécifiés comme dans les tables de la Loi ; & parmi ces préceptes, les Rabins en ont imaginé un fort ſingulier qui défendoit d'enter l'un ſur l'autre des arbres d'eſpece différente.

Un point d'érudition qui partage encore les Sçavans, c'eſt de ſçavoir dans quel lieu du monde Noé s'établit après qu'il fut deſcendu du mont Ararath. Il eſt aſſez naturel de croire que ce fut aux environs-mêmes de cette montagne, & qu'il ne dut pas être tenté d'aller chercher au loin une demeure. C'eſt la tradition conſtante de tous les Orientaux ; mais il y a des gens qui aiment à hazarder des

conjectures pour renverſer les opinions les plus reçuës, dans l'eſpérance qu'elles plairont toûjours par leur ſingularité, MM. Allix, Wiſthon & quelques autres ſçavans Anglois n'ont pas craint d'avancer que peu de tems après être ſorti de l'Arche, Noé laiſſant-là ſes trois fils, Sem, Cham & Japhet, s'en alla à la Chine, c'eſt-à-dire, à mille lieuës de là, avec quelques-uns de ſes deſcendans, & y regna ſous le nom de *Fo-hi.* Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette opinion toute inſenſée qu'elle paroît à ceux qui n'ont d'autre érudition que les lumieres de la raiſon & du ſens commun, a quelque air de vrai-ſemblance pour les Sçavans. Car diſent-ils, *Fo-hi* n'a point eu de pere ſelon les Chinois; circonſtance applicable à Noé, parce que la mémoire de ſon pere fut comme engloutie dans le deluge. La mere de *Fo-hi* le conçut étant environnée d'un arc-en-ciel, dont-il eſt parlé après le déluge. *Fo-hi* éleva ſoigneuſement ſept ſortes d'animaux, qu'il ſacrifioit au Dieu du Ciel; voilà encore, ou peu s'en faut,

Noé aſſemblant dans l'Arche ſept couples de chaque eſpece d'animaux. Que ſçait-on ſi la montagne d'Ararath n'étoit pas celle qu'on appelle aujourd'hui le Mont Caucaſe: en ce cas-là, Noé n'avoit qu'un pas à faire pour arriver à la Chine. C'eſt du moins un fait certain que la langue & l'écriture des Chinois, n'a rien qui reſſemble tant ſoit peu à toutes les langues que nous connoiſſons, & qui doivent leur origine à la confuſion de la tour de Babel. On peut donc croire ſi l'on veut, que la langue & l'écriture des Chinois, ſont antérieures à la tour de Babel, & il faudra bien les attribuer à Noé. Voilà ſans doute des raiſons, ſans parler de quelques autres, capables de perſuader des Sçavans juſqu'à l'entêtement; mais nous croyons que les lecteurs ſenſés les mettront au nombre de celles ſur leſquelles d'autres Sçavans ſe ſont fondés, pour aſſurer que Pharamond deſcendoit de Priam, que le bas Breton eſt une des plus anciennes langues du monde, & d'autres ſemblables viſions ſçavantes. Il ne

ſeroit

ſeroit pourtant pas peut-être impoſſible de mettre ce ſyſtéme du voyage de Noé à la Chine au niveau de la raiſon, en le corrigeant, & voici comment. On a tout lieu de croire que les Chinois ſont un des peuples les plus anciens du monde. Il n'eſt donc pas impoſſible que leur tradition ait conſervé la memoire de Noé comme d'un homme divin qui avoit gouverné en Patriarche, c'eſt-à-dire en Souverain pour ces-tems-là, tous les hommes ou la meilleure partie. Or comme on ſçait que les Chinois pleins d'admiration pour eux-mêmes, ont porté leur mépris pour toutes les autres nations, juſqu'à douter ſi elles étoient de l'eſpece humaine, ils peuvent aiſément s'être perſuadé & avoir écrit dans leurs annales que ce Noé n'avoit appartenu qu'à eux, & qu'il avoit été leur premier Roi ſous le nom de *Fo-hi*. Ce qu'il y a de ſûr c'eſt que ſuivant le calcul de la chronologie Chinoiſe, le regne de *Fo-hi* remonte juſqu'au temps de Noé, & que les Chinois font vivre *Fo-hi* & ſes premiers ſucceſſeurs à-peu-près auſſi

long-temps que Noé & ses descendans.

Noé meurt enfin âgé de 950 ans & il fut enterré à ce qu'on croit dans la Mésopotamie, en un lieu où les Orientaux montrent encore son sepulchre. Mais avant que de mourir, Noé fit-il un testament ? L'Ecriture n'en dit rien, les sçavans n'en doutent pourtant pas & prétendent qu'il donna l'Asie à Sem, l'Afrique à Cham, & l'Europe à Japhet, laissant apparemment l'Amerique à qui la pourroit prendre, comme il est arrivé dans les derniers siecles. Certainement si les sçavans ont raison, il faut avoüer que ce fut-là le plus riche & le plus magnifique testament qui ait jamais été fait. Ni Cyrus, ni Alexandre, ni les Empereurs Romains n'ont jamais été en état d'en faire un pareil, & on ne peut guéres trouver de partage un peu approchant que celui que fit le Pape Alexandre VI entre les Espagnols & les Portugais, lorsque tirant une ligne sur le globe de la terre du Nord au Sud il donna à Ferdinand le Catholique tout le nouveau monde

qui étoit à l'Orient, & à Jean II Roi de Portugal tout ce qui étoit à l'Occident; avec cette différence pourtant que si Noé fit ce partage à ses enfans il ne leur donna que ce qui leur appartenoit, puisque toute la terre étoit à eux, au lieu que le Pape donna ce qui n'étoit point à lui.

La Prophetie de Noé sur la destinée de ses enfans & de leur posterité est encore un point remarquable. Il y a long-tems que les Commentateurs de l'Ecriture Sainte l'ont expliquée & les Auteurs de cet ouvrage ne disent rien sur cela que d'après eux. Mais tout est matiere de dispute. Quelques Commentateurs ont voulu mettre en doute lequel est l' îné des trois enfans de Noé; ils prétendent même que c'est Japhet, & que Cham n'étoit que le troisiéme. Quelques uns ont porté leurs conjectures jusqu'à une licence criminelle; & comme si le crime de Cham à l'égard de son pere n'étoit pas assez odieux, ils ont osé lui attribuer le même attentat que la fable attribuë à Jupiter à l'égard de Saturne. Quand nos Auteurs rap-

portent de pareilles ſuppoſitions, il ſemble qu'ils devroient en témoigner quelque indignation.

Nembrod autre ſujet de diſſertation. C'eſt le premier Roi dont l'Ecriture fait mention, & ſon Royaume composé de quatre Villes fut long-tems le plus grand Royaume du monde. Tel fut le commencement de l'Empire des Babyloniens. Celui des Aſſyriens fondé par Aſſur, eſt du même tems. Il faut bien auſſi rapporter à ces tems-là l'origine de l'idolâtrie, dont ſans doute la confuſion des langues & la diſperſion des peuples qui ſurvinrent peu de tems après, faciliterent beaucoup les progrès.

Ici nos Auteurs ſuivant leur methode après avoir rapporté l'Hiſtoire Sainte depuis le deluge juſqu'à la diſperſion des peuples, rapportent auſſi l'Hiſtoire profâne & fabuleuſe de Sanchoniaton, depuis la dixiéme génération. Ils citent ſouvent à cette occaſion les notes de Cumberland, & ne l'épargnent pas lorſqu'ils le trouvent en faute, comme il arrive ſouvent.

Trois grands évenemens fourniſſent la matiere du reſte de ce chapitre: La conſtruction de la Tour de Babel, la confuſion des langues, & la diſperſion des peuples.

Ce fut dans la plaine de Sennaar que les deſcendants de Noé entreprirent de bâtir une haute & ſuperbe Tour; mais on ne connoît pas bien ſûrement aujourd'hui cette plaine. Peut-être eſt-elle devenuë depuis le tems une vallée ou une montagne; pour ce qui eſt du motif qui porta les hommes à entreprendre ce grand édifice, l'Ecriture ſemble dire en termes formels, que ce fut le deſir d'immortaliſer leur nom par un grand ouvrage qui devoit durer long-tems dans la poſterité; *allons: bâtiſſons nous une Ville & une Tour dont le ſommet s'éleve juſqu'au Ciel, & rendons notre nom celebre avant que nous ſoyons diſperſés ſur la terre*; mais pluſieurs commentateurs ne laiſſent pas de croire que le motif de cette entrepriſe fut la crainte d'un ſecond Déluge; ce qui eſt abſolument faux, & par l'Ecriture qui dit le contraire,

& par les raiſons ſuivantes. 1°. La mémoire du Deluge étoit encore trop récente pour que les deſcendans de Noé euſſent oublié la promeſſe que Dieu fit à Noé, qu'il n'envoyeroit plus de Deluge ſur la terre. 2°. S'ils avoient craint un Deluge, ils auroient bâti ſur une montagne & non pas dans une plaine ; 3°. Ils auroient bâti comme Noé une ou pluſieurs Arches & non pas une Tour & une Ville que le Deluge devoit vraiſemblablement ruiner & renverſer. D'autres interpretes expliquent ainſi le texte de la Bible : *faiſons-nous un ſigne, de peur que nous ne ſoyons épars ſur la terre*. C'eſt à dire ſuivant l'explication de Perizonius, que la Tour devoit leur ſervir de marque, dont la vuë, ou celle d'un ſignal fait du haut de la Tour, étoit deſtinée à les empêcher de s'égarer dans les plaines avec leurs troupeaux, & à les ramener à la Ville. Voilà comme ſouvent la ſcience au lieu d'éclaircir les choſes obſcures, ne ſert qu'à embroüiller celles qui paroiſſent les plus claires. Quoiqu'il en ſoit, les entrepreneurs

employerent un tems considerable à leur ouvrage ; car ils y furent vingt deux ans selon les uns, & quarante selon d'autres, d'où l'on peut juger combien l'édifice devoit être immense. Ce seroit aujourd'hui une chose assez curieuse d'en avoir un plan bien exact ; mais on ne croit pas même qu'il en reste le moindre débris, & tous ces amas d'anciennes ruines que divers voyageurs ont observés dans les plaines de Bagdat, n'ont rien qui puissent faire croire que ce soient les restes de ce fameux édifice. Toutes ces observations ne laissent pas de faire dans cette histoire une lecture assez curieuse. Si l'on en croit une tradition Orientale, cette Tour étoit construite de briques dont chacune avoit treize coudées de longueur, dix de largeur & cinq d'epaisseur, & ces briques étoient fortement liées ensemble & cimentées avec une espece de bitume. Des Ecrivains Orientaux donnent aussi les dimensions de la Ville & de la Tour, mais ils observent encore moins de vraisemblance que S. Jerôme qui donne

à la Tour quatre milles de hauteur. Si la Tour de Babel est la même que celle qui étoit au milieu du temple de Belus, Herodote assure qu'elle avoit un stade en longueur, & autant en largeur ; & Strabon ajoûte qu'elle en avoit précisément autant en hauteur ; c'est-à-dire 625. pieds, ce qui est quelque chose de prodigieux ; car il s'ensuit que la hauteur de cette Tour surpassoit celle des plus hautes Pyramides d'Egypte de cent soixante dix neuf pieds.

Outre tous les sujets d'incertitude que nous venons de rapporter, il y en a encore un autre sur cette matiere ; c'est de sçavoir si cette entreprise fut criminelle ou non ; les sentimens sont partagés sur cela & l'Ecriture Sainte ne paroît pas décider la question. Pour nous il nous paroît assez raisonnable de penser dans la supposition de Perizonius, que les hommes ne prévoyant pas leur prodigieuse multiplication n'eurent en vuë en bâtissant cette Ville & cette Tour, que de se réünir en un seul peuple, dont cette Ville seroit la

Capitale & le centre commun ; & que si Dieu leur envoya la confusion des langues, ce fut moins pour les punir, que pour executer le dessein qu'il avoit formé dans les decrets de sa sagesse de diviser les peuples & de couvrir la terre d'un nombre infini de Nations differentes.

La confusion des langues, est un des évenements les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer. Qu'on se represente plusieurs milliers d'hommes travaillant ensemble, Maçons, Charpentiers, Serruriers &c. Tous parfaitement d'accord & qui s'entendent bien. Tout à coup oubliant leur langue naturelle, ils en parlent une toute differente & ne s'entendent plus les uns les autres. On peut s'imaginer que leur premier mouvement fut de rire, & de s'accuser mutuellement d'yvresse ou de folie ; mais leur étonnement dut être extrême lorsqu'ils virent que la chose étoit serieuse & qu'ils ne purent pas douter qu'elle ne fût surnaturelle. Ils prirent alors le seul parti qu'ils avoient à prendre qui fut de se séparer, en

ſorte que chacun s'uniſſant avec ceux qui parloient la même langue, il y eut en même tems diverſes colonies établies en differents endroits.

Cette matiere donne occaſion a nos Auteurs de faire diverſes obſervations. Comment Adam parla-t-il pour la premiere fois ? fut-ce une langue qu'il ſe fit à lui même, a meſure qu'il eut beſoin de termes pour expliquer ſes penſées ? ou bien faut-il croire qne Dieu lui en donna en un inſtant toute la connoiſſance ? Comme l'Ecriture ne dit rien qui oblige à ſuivre ce ſecond ſentiment, & qu'on ne doit point ſelon le principe de l'Ecole multiplier les miracles ſans néceſſité, on peut croire avec nos Auteurs qu'Adam ayant connu le talent de la parole dont Dieu lui avoit fait preſent, en fit uſage pour ſe faire à lui-même & à Eve une langue propre à exprimer leurs penſées. Dans cette ſupoſition, » Si nous » conſidérons l'état primitif d'Adam » & le petit nombre de choſes aux» quelles il eut occaſion de donner » des noms, nous n'aurons pas de

» peine a croire que la langue qu'il
» parloit avoit très-peu d'étenduë ;
» car si nous retranchions de nos
» Dictionnaires tous les mots intro-
» duits par l'invention des differents
» Arts, par les distinctions exactes
» de diverses especes de Créatures, &
» par les notions metaphisiques con-
» cernant les opérations de l'ame, le
» reste ne seroit pas grand-chose: par
» où il paroît que quelques siécles ont
» dû nécessairement s'écouler avant
» qu'aucune langue ait pû être à peu
» près aussi parfaite que nos langues
» modernes. Conformément à cette
» idée Scaliger considere trois causes
» qui ont contribué d'abord à for-
» mer & dans la suite à perfectionner
» le langage, sçavoir la necessité,
» l'usage & l'agrément. La premiere
» forma cette langue imparfaite, ou
» plûtôt cet essai de parole dont
» nous avons parlé ci-dessus. La se-
» conde produisit un langage dont
» les mots étoient plus nombreux ;
» & les manieres de s'exprimer plus
» distinctes. Mais la troisiéme alla
» plus loin encore, & joignit aux

» mots & aux phrases la maniere de
» les tourner avec élegance. »

Les anciens Auteurs à qui les livres de Moyse étoient inconnus ont porté cette opinion beaucoup plus loin; car ils n'ont pas douté que les premiers hommes n'ayent été muets dans les commencemens, & que le besoin seul de communiquer leurs idées les fit articuler des sons imparfaits qui ne devinrent une langue fixe & déterminée que longtems après. Quelques-uns-mêmes ont cru qu'ils suppléoient aux mots par des signes & des gestes ou des sons confus comme ceux des bêtes. C'est ainsi que s'exprime Horace sur ce point:

Cum prorepserunt primis animalia terris,
Mutum ac turpe pecus . . . .
Donec verba quibus voces sensusque notarent
Nominaque invenere.

Lucrece dit la même chose en d'autres termes:

At varios linguæ sonitus natura subegit
Mittere, & utilitas expressit nomina rerum.

Si ce que quelques Voyageurs nous racontent de la Langue de certains peuples étoit vrai, on pourroit dire

que ces peuples ſont encore à cet égard comme dans l'enfance du monde. Car ſuivant ces relations les *Samoyedes* qui habitent les côtes de Siberie & de la mer glaciale ſemblent n'avoir rien d'humain que la figure exterieure, & les ſons qu'ils forment pour parler reſſemblent moins à un langage qu'au caquet que les Singes font dans les bois. Dans la Groenlande les naturels du pays ſemblent ne parler autrement qu'en pouſſant des cris confus comme des bêtes, en ſorte qu'il n'eſt pas poſſible aux voyageurs de les imiter. Toutes les relations nous diſent que les *Hottentots* du Cap de Bonne Eſpérance n'ont d'autre parler que de glouſſer comme des coqs-d'Inde. Mais il eſt vrai qu'on auroit tort d'en conclure, que tous ces peuples n'ont point entr'eux de langage fixe & établi. C'eſt l'ignorance de leur langage & la ſingularité de leur accent qui nous en font juger ainſi, comme on dit parmi nous que les Anglois ſiflent en parlant. Car les Hollandois qui ſe ſont donné la peine d'obſerver la langue des *Hottentots* ont

trouvé que c'étoit une langue assez passable comme celle de tous les peuples sauvages d'Amerique.

Deux autres sujets de dissertation qui sont de sçavoir 1°. Si, avant la confusion des langues & avant le deluge même il y a eu plusieurs langues. 2°. Si la langue que l'on parloit avant cette confusion s'est conservée chez quelque peuple ; la premiere question ne paroît pas difficile à resoudre ; car il n'est gueres vraisemblable, comme remarquent nos Auteurs, que les hommes des premiers siecles ayant vêcu si long-temps, en sorte que Noé avoit presque vû Adam avant le deluge, & après le deluge la tour de Babel, il se soit pû introduire parmi les hommes un langage different de celui de leurs peres & par conséquent de celui d'Adam même. Pour ce qui est du temps après le deluge, ce seroit contredire l'Ecriture que de révoquer la chose en doute, puisque la Genese dit formellement qu'avant la construction de la tour de Babel *la terre avoit un même langage*.

Mais la seconde question souffre

plus de difficulté ; & nos Auteurs persuadés qu'on ne peut rien dire sur cela de certain se bornent à montrer la vanité des prétentions de ceux qui soûtiennent que leur langue est cette langue primitive que tous les hommes depuis Adam parloient avant la confusion de Babel. Outre les langues qu'on nomme communément Orientales, divers sçavans ont pris parti pour la langue des *Armeniens*, des *Celtes*, des *Cophtes*, des *Grecs*, du *Flamand*-même (qui le croiroit!) Jusques-là qu'un Ecrivain Frison, *Goropius Becanus in origin. Antuerpiæ*, a prétendu faire dériver l'Hebreu du Flamand ou du *Teutonique*.

» Pour ce qui regarde les préten-
» tions des *Chinois*, elles sont ap-
» puyées non-seulement sur la grande
» antiquité de cette nation, sur la con-
» noissance qu'ils ont euë des arts &
» des sciences depuis plusieurs siecles,
» & sur ce qu'ils n'ont été que peu ou
point mêlés avec d'autres peuples ;
» mais aussi sur la nature & la singu-
» larité de leur langue même qui ne
» consiste qu'en peu de mots presque

» tous monoſyllabes, qui eſt très-ſim-
» ple dans ſes conſtructions n'ayant
» aucune varieté de declinaiſons ou
» de conjugaiſons, & qui eſt ſi mode-
» ſte qu'on aſſûre qu'elle n'a point de
» termes pour exprimer ce que l'hon-
» nêteté defend de nommer, toutes
» marques qui ſemblent déſigner le
» premier langage du genre humain,
» pour ne rien dire de la préſomption
» rapportée ci-deſſus, ſçavoir que
» Noé a été le fondateur de la nation
» chinoiſe. »

Par rapport aux langues Orientales, quoique chacune d'elles ait ſes partiſans, la plûpart des Orientaux donnent la préférence à la *Syriaque*, telle qu'on la parloit en Méſopotamie, en Chaldée & en Aſſyrie. En effet le genre humain s'étant établi dans ces païs-là peu de temps après le déluge, il y a de l'apparence, dit-on, que le langage de Noé & de ſes fils a été conſervé en ces contrées. Mais il faut avoüer que cette apparence n'eſt pas bien ſolide; car enfin ſi Dieu dans la confuſion des langues a voulu conſerver l'ancienne langue dans quel-

que peuple, pourquoi l'auroit-il conservée à ceux qui habitoient ces contrées plûtôt qu'à d'autres? Aussi les défenseurs du Syriaque ne s'en tiennent-ils pas à cette preuve. Ils font sur tout leurs efforts pour dériver du Syriaque les noms des personnes & des lieux dont Moyse fait mention. Il faut même avoüer qu'ils sont en cela plus heureux que les autres. Mais cet argument, quoiqu'il paroisse démonstratif à quelques sçavans, ne prouve cependant rien, du moins avec assez de force pour ne laisser aucun scrupule aux esprits difficiles à persuader; car outre que la plûpart de ces étymologies sont forcées, il s'en trouve pour le moins autant qu'on tire aussi de l'*Hebreu*, & par conséquent on ne sçauroit par cet endroit donner avec certitude la préférence non-seulement à l'une de ces langues sur l'autre, mais presque à aucune langue sur aucune autre, puisqu'il n'y en a point ou, soit en forçant les étymologies, soit par d'heureuses rencontres, on ne trouve quelques rapports de ressemblance & de convenance

avec les plus anciens noms ; & voilà toute la réponſe qu'il faut faire aux ſçavans défenſeurs de l'antiquité du bas Breton, du Flamand & de l'Irlandois ; car il n'y a point de langues ſi barocques qui n'ayent trouvé des partiſans zelés qui en ont voulu placer l'origine dans le Paradis terreſtre ; & dès que les Sauvages du Canada auront produit quelques ſçavans, il faut s'attendre à voir le Huron & l'Iroquois le diſputer au Grec & à l'Hebreu.

Nos Auteurs rapportent encore à cette occaſion quelques opinions de ſçavans dont les uns ont prétendu que toute cette confuſion de langues conſiſte en ce que Dieu ſema la diviſion parmi les Architectes de l'édifice dont il s'agit. D'autres ont avancé que la confuſion des langues n'a duré qu'un très-petit eſpace de temps. Quelques autres n'admettent qu'une introduction de nouvelles inflexions avec quelques mots nouveaux, ce qui forma divers dialectes & non diverſes langues, mais toutes ces opinions ne méritent pas d'être réfutées. 1°.

Parce qu'elles ne ſont fondées ſur aucune preuve. 2°. Parce qu'elles ne s'accordent pas avec le texte de l'Ecriture ſainte.

Comme cette confuſion de langues eſt un miracle fort ſingulier, les Juifs tournant toûjours les choſes à leur avantage, ſe ſont imaginé que Dieu fit ce miracle par le miniſtere des Anges, dont ſoixante-dix deſcendirent avec Dieu qui établit chacun d'eux ſur une nation à qui ils devoient enſeigner une langue particuliere; mais que Dieu fut le *precepteur d'Iſrael ſon peuple*, & voilà pourquoi, ajoûtent-ils, leur langue eſt la langue primitive. Nous ne croyons pas qu'aucune nation envie aux Juifs une diſtinction fondée ſur de pareilles conjectures.

Mais une obſervation aſſez plaiſante qu'on nous permettra de faire à cette occaſion, & que nous tirons d'ailleurs, c'eſt qne dans preſque toutes les langues que nous connoiſſons le mot de *ſac* eſt le même. Car c'eſt en hebreu ſak, en grec ſaccos, en latin ſaccus, & ainſi de toutes les langues de l'Europe. Or pour expliquer une

rencontre si singuliere, quelques-uns n'ont rien imaginé de mieux que de recourir à la tour de Babel. Comme il falloit, disent-ils, que les ouvriers pour se separer, demandassent & reprissent leur sac, Dieu permit qu'ils s'entendissent sur ce point seulement, & conserva ce seul mot de la langue primitive qui est passé depuis dans toutes les langues. C'est-là mêler la bouffonnerie à l'érudition.

Il nous reste dans cet extrait à rendre compte de ce que nos Auteurs disent de la dispersion du genre humain. Ils font d'abord observer les différens sentimens des Auteurs sur le tems, l'ordre & les circonstances de cet événement. Le tems précis en est fort incertain, & l'éclaircissement de ce point demande de grandes discussions de Chronologie, qu'on donne ici tout au long.

» Pour ce qui regarde l'ordre dans » lequel se firent ces premieres peu» plades, quelques-uns ont cru que » le hazard seul, a servi de guide à » chaque colonie, chacune d'elles s'é» tant renduë maîtresse du païs qui

» se trouvoit à sa bien séance : Ce-
» pendant si nous faisons attention à
» la maniere dont l'Historien sacré ra-
» conte cet évenement, nous verrons
» qu'il n'a en aucune maniere eû des-
» sein de représenter une dispersion
» confuse & faite au hazard. » On lit en effet dans l'Ecriture que les fils de Japhet, de Cham & de Sem, s'établirent dans *les Isles des Nations, un chacun selon sa langue, selon leurs familles en leurs terres & Nations* : ce qui marque de la régularité & de l'ordre dans cette dispersion.

Mais entreprendre l'histoire de l'établissement de chacun de ces peuples, c'est une entreprise, 1°. fort hazardeuse, & 2°. assez inutile, puisqu'elle n'est possible que pour un très-petit nombre de peuples, & que ces peuples mêmes ont essuyé depuis leur premier établissement tant de changemens & de révolutions, qu'on peut dire aujourd'hui qu'ils ne subsistent plus, excepté les Juifs seuls que Dieu par une providence admirable conserve encore depuis leur origine tout dispersés qu'ils sont dans

les diverſes parties du monde. Nos Auteurs ne laiſſent cependant pas de rapporter ce que les ſçavans ont dit de plus raiſonnable ſur cette diſperſion des peuples; mais nous renvoyons au livre-même ceux qui ſont curieux de ces recherches.

Ce chapitre finit enfin par une courte diſſertation ſur l'origine du gouvernement civil & l'établiſſement des premiers Royaumes. On y établit pour principe que le premier gouvernement étoit Patriarchal, en ſorte qu'un premier Patriarche gouvernoit toute la nation dont il étoit le Pere, & après ſa mort ſes fils gouvernoient chacun la branche de la nation dont il étoit l'Auteur. » De cette maniere, » ajoûte-t-on, des peres de famille ont » pû devenir par un changement in- » ſenſible des Monarques Politiques, » & lorſqu'il leur arrivoit de vivre » long-temps & de laiſſer de dignes » heritiers, fonder des Royaumes hé- » réditaires ou électifs dont la conſti- » tution étoit différente ſuivant l'in- » fluence que le hazard, la néceſſité, » ou d'autres circonſtances avoient

» euë sur leur origine. »

» Durant ces premiers commence-
» mens des societés politiques, pres-
» que chaque Ville avoit son Roi;
» qui plus attentif à conserver ses pos-
» sessions qu'à les étendre, renfer-
» moit son ambition dans les limites
» de sa patrie, jusqu'à ce que des dis-
» putes souvent inévitables entre voi-
» sins, la jalousie excitée par une puis-
» sance superieure, des inclinations
» guerrieres, & le desir de s'aggran-
» dir, ou de montrer son habileté;
» ayent produit ces guerres qui se sont
» souvent terminées par l'entiere su-
» jettion du vaincu, dont les posses-
» sions usurpées par le conquerant
» doivent naturellement lui avoir
» donné de nouveaux moyens & un
» nouveau courage pour entreprendre
» encore d'autres conquêtes. C'est ain-
» si que plusieurs Villes & diverses
» contrées réünies sous un seul Mo-
» narque ont formé des Royaumes
» plus ou moins étendus, suivant le
» dégré d'ambition & de bonheur
» du Prince. »

Ces premieres observations sont

ſuivies de pluſieurs autres ſur l'origine des Arts & des Sciences, & ſur le Commerce. Mais nous ſommes obligés de finir cet extrait déja aſſez long. Nous en donnerons un autre le mois prochain ſur l'Hiſtoire d'Egypte & des peuples de Chanaan, qui fait la matiere du 3^e^ & 4^e^ chapitre de ce premier volume.

ARTICLE XXIII.

GALLIÆ ANTIQUITATES quædam ſelectæ, atque in plures epiſtolas diſtributæ. *Antiquités choiſies de la France rapportées dans un recüeil de pluſieurs lettres. A Paris chez Charles Oſmont, ruë ſaint Jacques.* 1733. *vol. in 4°. pages* 174.

CEt ouvrage eſt du ſçavant M. le Marquis Maffei. L'Auteur eſt ſi connu dans la Republique des Lettres & ſi eſtimé des ſçavans pour les ouvrages qu'il a déja publiés, qu'il ſuffit de l'avoir nommé pour prévenir les lecteurs en faveur de ce recuëil. Il l'a dedié au Roi comme un

un ouvrage dont l'hommage lui eſt dû en quelque ſorte, puiſque c'eſt la France qui en a fourni la matiere. Uniquement occupé, dit-il, en vers latins, de la recherche des anciens monumens que l'Italie nous a conſervés, Clio l'avertit en ſonge que la France meritoit bien auſſi ſon attention, que cétoit un Païs riche en antiquités, où il pourroit faire une abondante moiſſon. Il crut devoir profiter de l'avis, il eſt venu en France, il y a fait des recherches, & c'eſt ce qui nous a procuré ce nouveau recueil d'antiquités. Il eſt partagé en pluſieurs lettres latines Italiennes & Françoiſes, & chaque lettre contient des explications de divers monumens anciens, ſurtout d'un grand nombre d'inſcriptions latines & Grecques qu'il a recueillies en diverſes Villes du Royaume. On voit aſſez qu'il ne nous eſt pas poſſible de donner un extrait ſuivi d'un pareil ouvrage, parce qu'il n'a lui-même d'autre ſuite qu'une quantité d'inſcriptions differentes miſes & expliquées l'une après l'autre; car nous rapportons volontiers dans ces

mémoires quelques inſcriptions particulieres nouvellement découvertes & qu'on veut bien nous communiquer, ſoit pour en faire part au Public, ſoit pour nous en demander l'explication ; mais pour donner une connoiſſance exacte d'un recueil d'inſcriptions auſſi conſiderable que celuici, il faudroit copier le livre tout entier. Les curieux ſeroient peu ſatisfaits du petit nombre que nous en pourions rapporter, & les autres nous diſpenſeront même d'en faire un choix.

Il faut avoüer que ce genre d'étude quelque utile qu'il ſoit pour la perfection de l'hiſtoire & la connoiſſance de l'antiquité, n'eſt pourtant pas également du goût de tout le monde. C'eſt en effet un travail ſi heriſſé d'épines, ſi long & ſi étendu ; il faut faire tant de recherches inutiles pour parvenir à quelque découverte nouvelle, & cette découverte même eſt quelquefois ſi peu de choſe, ou ſi peu ſûre, qu'on ne doit pas être ſurpris que cette étude n'ait des attraits que pour peu de perſonnes. Mais c'eſt auſſi par cette raiſon qu'on doit ſça-

voir plus de gré aux Sçavans qui consacrent à cette ſcience leurs travaux & leurs veilles. Ils ſont comme ceux qui défrichent les terres, le corps le plus néceſſaire & le plus utile à la République litteraire; & ce n'eſt qu'à leur travail que les eſprits moins laborieux ſont redevables de pouvoir être ſçavans à moins de frais.

Nous voudrions pouvoir rapporter ici en ſon entier l'explication que M. Maffei donne dans la premiere lettre d'une inſcription Grecque qui ſe voit à Aix, & que M. le Baron de Bimard lui avoit envoyée. Ceux qui ſe donneront la peine de la lire dans cet ouvrage ne pourront s'empêcher d'admirer l'érudition & la ſagacité de l'Auteur.

On trouvera dans la 2de lettre quelques éclairciſſemens ſur l'hiſtoire du Roi Donnus & de Cottius ſon Fils qui regnerent dans les Alpes, & M. Maffei fait appercevoir ſur ce point l'erreur où ſont tombés quelques Auteurs pour avoir mal entendu un paſſage de Strabon. c'eſt dans une ancienne inſcription qu'il fait

cette decouverte, & la même inſcription lui apprend encore les anciens noms latins de pluſieurs Villes de la Savoye & des Provinces voiſines, ce qui pourra ſervir à perfectionner les cartes de la Geographie ancienne. On trouvera pareillement dans la troiſiéme lettre une autre inſcription ancienne qui nous apprend que le vrai nom latin de Moudon eſt *Minnodunum* & non pas *Minnodum* ou *Minnidunum*, comme on l'a écrit jùſqu'à preſent.

Dans la cinquieme lettre nous apprenons les noms de trois de ces Dieux de Province que Minutius Felix appelle *Municipaux*, & que Tertulien nomme par raillerie *Dieux Decurions*, pour exprimer le peu d'étenduë qu'avoient leur culte & leur pouvoir. Ces trois Dieux inconnus juſqu'à preſent ſont *Nemauſus*, *Urnia* & *Avicantus*.

Mais comme il eſt difficile de voir beaucoup d'inſcriptions ſepulcrales, ſur-tout dans le voiſinage de l'Italie, ſans rencontrer quelquefois le SUB ASCIA DEDIC. qui a fait juſqu'à pre-

ſent tant de peine aux Antiquaires, M. le Marquis Maffei entreprend de l'expliquer, & propoſe ſur cela une conjecture nouvelle. Le P. Montfaucon à déja renoncé, il y a pluſieurs années, à en donner l'explication. Le P. Martin en a donné une il y a quatre ou cinq ans dans ſa *Religion des Gaulois.* Il prétendit que l'*aſcia* n'étoit qu'un outil à remuer la terre, & qu'il étoit particulierement conſacré à ouvrir les foſſes ſepulcrales : ſentiment qui eſt à peu près le même que celui que le P. Menetrier a publié il y a déja long-temps. Les Lecteurs jugeront ſi M. le Marquis Maffei a mieux rencontré. Il ſe perſuade que le mot *ſub aſcia* & la figure d'une eſpece de hache ou truelle, qui eſt repréſentée ſur quelques ſépulcres, ne ſignifient autre choſe ſinon que c'eſt un ſepulcre tout neuf qui n'a encore ſervi à perſonne, tel que celui où le Corps mort de J. C. fut dépoſé. On peut voir les raiſons qu'il allegue pour appuyer ſa conjecture. Il en trouve juſques dans une inſcription ou une épitaphe Grecque dans

laquelle le ſepulcre eſt appellé νεόδμητος comme une qualité qui en relevoit le prix.

ἄνθεα πολλὰ γένοιτο νεοδμήτῳ ἐπὶ τύμβῳ

On ne pourra pas du moins conteſter à M. Maffei que les anciens ayent fait cas d'un ſepulcre tout neuf; l'Evangile paroît l'inſinuer; & par conſequent il n'eſt pas impoſſible que ceux qui élevoient ces monumens & qui y mettoient leurs noms pour faire connoître leurs ſentimens envers les morts, ayent eu en vûë de faire encore plus valoir la dépenſe qu'ils faiſoient à ce ſujet, en exprimant que le ſepulcre étoit tout neuf & fait exprès: ce qu'ils exprimoient par le mot *ſub aſcia*, c'eſt-à-dire, un ſepulcre que l'ouvrier ne fait que d'achever, & qui eſt pour ainſi dire encore ſous la hache ou ſous la truelle du maçon.

La vingt-huitiéme Lettre eſt adreſſée au Pere Tournemine, qui avoit communiqué à M. Maffei cette petite inſcription.

D. M.
SULPITIO NOTO
A D E S T E
S U P E R I.

Sur quoi M. Maſſei obſerve qu'il eſt aſſez ſingulier de voir dans une inſcription ſepulcrale les Dieux du Ciel ſubſtitués aux Dieux des Enfers.

La vingt-deuxiéme Lettre eſt employée à la deſcription de pluſieurs Medailles que l'Auteur n'avoit pas encore vûës.

La vingt-troiſiéme contient une ample & ſçavante deſcription de l'Amphithéâtre de Nîmes; de celui d'Arles & de Frejus. Cette Lettre eſt en Italien adreſſée à M. le Marquis Giovanni Poleni. L'Auteur y fait ſentir ſa ſcience & ſon excellent goût pour l'architecture & pour l'antique. L'Amphithéâtre d'Orange n'eſt pas oublié. Il fait le ſujet de la vingt-quatriéme Lettre.

Mais de toutes les villes de la France, celle qui a le plus d'attrait pour M. Maſſei, c'eſt la ville de Nî-

mes, il en fait sûrement plus de cas que de tout le Perou. Il a pour ainsi dire peine à la quitter, & il y revient souvent, sur-tout dans la vingt-cinquiéme Lettre qui est écrite en François, & où il nous apprend que Madame la Marquise de Caumont, joint à une connoissance parfaite des belles-lettres, beaucoup de goût pour la beauté & la magnificence des édifices Romains. On trouve dans cette Lettre des détails curieux de plusieurs ouvrages anciens, ou plûtôt des fragmens qu'on en conserve à Nîmes, à Arles, à S. Remy, à Vienne, à Frejus, à Narbonne & ailleurs.

La Lettre vingt-sixiéme est de M. le President Bouhier, qui communique à l'Auteur ses pensées sur une inscription Grecque extrêmement difficile à expliquer. Ces sortes de pieces exigeroient un trop long extrait. Les Lecteurs y trouveront beaucoup d'érudition jointe à une grande sagacité.

Tout l'Ouvrage est terminé par quelques inscriptions Latines que M. de la Condamine a apportées du Levant, & qu'il a communiquées à M. Maffei.

ARTICLE XXIV.

MEMOIRES SECRETS de la Cour de France, contenant les Intrigues du Cabinet, pendant la minorité de Loüis XIV. 3 *tomes* 12. A Amſterdam chez François *Girardi* 1733.

C'Eſt ici un de ces ouvrages condamnés dès leur naiſſance à une longue retraite, & à ne voir le jour que lorſque l'éloignement en a fait diſparoitre les Acteurs qui y joüent les premiers rôles, ou diminué l'interêt trop ſenſible, que des vivans prendroient encore à leur mémoire. La précaution, pour publier celui-ci, a été pouſſée un peu loin, la circonſpection trop grande dans les démarches, n'eſt ſouvent guéres moins ſujette aux inconveniens que la précipitation. Il y a cinquante ans que cet ouvrage auroit fait du bruit dans le monde; aujourd'hui les éditeurs n'ont point à craindre à la vérité qu'il révolte les gens; mais peuvent-ils eſpérer qu'il faſſe le

plaiſir que doivent naturellement produire les évenemens frappans que l'on nous y expoſe; ils ne ſont ignorés de perſonne. Les differens mémoires qui ont été publiés, ſur-tout depuis la mort de Loüis XIV, ont épuiſé tous les tours ſous leſquels on peut les préſenter. Il eſt difficile, au moins par la lecture, de deviner l'Auteur de ceux-ci. Il paroît en qualité de ſimple ſpectateur, il raconte préciſément, il ne prend même pour l'ordinaire aucun parti, il balance les raiſons de part & d'autre, il loüe & condamne preſque également des differens côtés. C'eſt une vertu ſouvent dans un Auteur; quelquefois auſſi n'eſt-ce pas un défaut, ſur-tout lorſqu'il s'agit de matieres ſur leſquelles on a, pour ſe décider, des principes certains? Moins un Auteur écrit pour le temps auquel il vit, plus il ſemble qu'il devroit affecter de prononcer. L'intereſt & la flatterie ne conduiſant point ſa plume, il doit tout donner à l'auſtere vérité, & faire le procès au parti le moins juſte, fut-il le plus puiſſant. Quoiqu'il en

ſoit, ces mémoires ne commencent qu'aux troubles qui agiterent la minorité du feu Roi en 1648, & finiſſent en 1651 à la majorité de ce Prince. Ainſi ils ne nous expoſent que des évenemens funeſtes, & par-là on les trouvera inférieurs ſans doute à quantité d'autres ouvrages de ce genre, qui ayant embraſſé plus de temps, ont pû mêler & joindre au récit de nos malheurs domeſtiques celui de nos victoires au dehors. Il ſeroit inutile de donner un extrait dans les formes des intrigues & des mouvemens qui ſont la matiere de ce livre. Quelque attention que l'on pût y apporter, on en diroit toûjours trop pour les Lecteurs éclairés, & trop peu pour ceux qui n'en ont encore aucune connoiſſance. Bornons-nous ſeulement aux principales époques de ces temps célebres, de façon que nous puiſſions rappeller aux uns ce qu'ils ſçavent déja, & exciter la curioſité des autres.

La néceſſité où la continuation de la guerre mettoit la Cour d'exiger de nouveaux impôts, de nouvelles char-

ges de Maîtres des Requêtes créées; quelques autres arrangemens pour les finances qui parurent biſarres, ayant indiſpoſé les Compagnies Supérieures, leurs répreſentations ne furent que foiblement écoutées. La Reine contre l'ordinaire de ſon ſexe, preſque incapable de plier, & donnant-même de la vigueur à ſes Miniſtres, ſe roidit contre les retardemens que l'on croyoit pouvoir apporter à l'execution de ſes volontés. Les eſprits s'aigrirent, & dès-lors des caracteres factieux ſçurent préparer l'orage qui penſa bouleverſer tout l'Etat; ſur ces entrefaites arriva la bataille de Lens. Cette victoire parut à la Reine une conjoncture favorable pour venger ſa gloire & ſon autorité. Quelques Conſeillers, & ſur-tout M. Brouſſel furent enlevés immédiatement après le *Te Deum* que l'on venoit de chanter à Notre-Dame. Jamais évenement ne fut plus triſte dans ſes ſuites. Tout le peuple ſe ſouleva: cent mille hommes en armes inveſtirent les avenuës du Palais Royal. La majeſté de l'Etat fut totalement éclipſée. Il en penſa coû-

ter la vie au Coadjuteur & au Premier Président : la Cour céda, & les exilés furent reçus en triomphe. Mr le Prince de retour de l'armée, fut regardé de tout le monde comme l'Ange Tutelaire du Royaume : tous les partis se le disputerent ; le devoir l'attacha à la Reine : cette Princesse avec un tel appui fit éclater son ressentiment. Elle enleva le Roi de Paris, & se retira à S. Germain. Les Troupes s'avancerent de toutes parts, tous les passages pour les vivres furent exactêment fermés. Le Parlement de son côté soûtenu du Prince de Conty, & de quelques autres Princes & Seigneurs, pourvût à la défense de la Ville, & donna des Arrêts foudroyans contre le Cardinal Mazarin. On se lassa pourtant de la guerre; au bout de quelques temps la paix se traita & se conclut à Ruel; mais la contagion répanduë dans les esprits subsista, les factions se multiplierent, le siege de Cambray fut levé assez honteusement, & la frontiere demeura exposée aux insultes de l'Espagnol. Mr le Prince que le goût du cabinet

avoit séduit, libérateur du Cardinal Mazarin, voulut exiger de cette Eminence des recompenses démesurées, & une dépendance absoluë. Le Ministre convenoit des obligations qu'il avoit au Prince, & consentoit à les reconnoître; mais il ne le vouloit pas aux dépens de l'Etat, & encore moins peut-être de sa liberté; ils devinrent ouvertement ennemis. La Fronde profita de ces dispositions, & offrit alternativement à l'un & à l'autre son crédit & ses forces. Le Cardinal aussi consommé dans le manége des esprits, & aussi tranquille que le Prince étoit impétueux, traita & finit avec elle: la perte du Prince fut jurée. On fit entrer dans ce dessein le Duc d'Orleans, & on exigea de lui un secret inviolable, sur tout à l'égard de l'Abbé de la Riviere que l'on sçavoit être alors dans les interêts de la maison de Condé. Les Princes furent arrêtés au Palais Royal, & conduits à Vincennes. Le peuple prévenu par les Emissaires de la Fronde, donna des marques de la joye la plus extrême, & Paris célebra par mille réjoüis-

ſances la priſon du Vainqueur de Rocroy, de Fribourg, de Nordlingue & de Lens. Le Cardinal venoit de s'aſſûrer d'un ennemi redoutable, & dont il n'avoit pû contenter les prétentions immenſes. Trouva-t-il des rivaux moins ardens dans les Frondeurs? il s'étoit ſervi d'eux pour ſe défaire de Mr le Prince. Mais ceux-ci, en ſe prêtant à lui, n'avoient cherché qu'à l'iſoler, & qu'à lui enlever ſans reſſource, le ſeul ſecours qui l'avoit déja ſauvé. Le Cardinal fit empriſonner le Prince pour ſe conſerver dans tous les droits de ſa place, & le Coadjuteur y concourut avec le Cardinal pour l'accabler enſuite lui-même avec plus de facilité. La Cour s'étant tranſportée en Guyenne, pour ſoûmettre cette Province qui s'étoit déclarée en faveur des Princes, la Fronde s'inſinua auprès du Duc d'Orleans qui étoit demeuré à Paris, & travailla à le détacher de la Reine & à l'indiſpoſer contre le Miniſtre; on ne trouva que trop de moyens d'y réuſſir. La déſunion éclata principalement à l'occaſion du myſtere que

la Cour avoit presque fait au Duc d'Orleans, du dessein de transferer les Princes à Marcoussi d'abord, & ensuite au Havre. Cette démarche fut représentée à l'Altesse Royale comme une adresse du Cardinal, qui vouloit être seul maître de ce dépôt important, & s'en servir habilement pour cimenter sa puissance, & tenir tous ses ennemis en échec. Les Partisans des Princes, ne s'oublierent pas dans des circonstances si favorables. Ils traiterent directement avec les Frondeurs, ils acheverent de déterminer l'esprit assez irrésolu du Duc d'Orleans, & se servirent de son nom pour engager tous les corps à travailler de concert à l'élargissement des prisonniers, & à l'éloignement du Cardinal. La tempête étoit toute formée, lorsque la Cour revint à Paris. Tout presqu'aussi-tôt s'ébranla, & la Reine se vit assaillie de députations & de requêtes. Mazarin prit son parti, & suivant son genie, céda prudemment à un orage dont il sentoit toute la force; mais en cédant, il fit une démarche qui l'auroit fait triom-

pher de ſes ennemis, ſi elle eût trouvé le Prince de Condé moins irrité, ou moins fidele aux engagemens qu'il venoit de prendre. Il ſortit ſecrettement de Paris, & ſe rendit lui-même au Havre. Il y ouvrit la priſon des Princes, & dans les entretiens qu'il eut avec eux, il tâcha de les gagner; mais les cœurs étoient trop ulcerés. Tout ſe paſſa en politeſſes froides, ou en proteſtations de reconnoiſſance que la crainte dictoit & que la liberté fit oublier ſur le champ. Le Cardinal prit enſuite le chemin de Picardie, & les Princes ſe haterent d'arriver à Paris, où ils furent reçus par le peuple-même, toûjours entraîné par les impreſſions qu'on lui donne, avec autant de joye qu'il en avoit fait paroître l'année précédente, au moment de leur captivité. Le triomphe des Princes étoit complet, tout parut plier ſous leur pouvoir, & la prudence arracha coup ſur coup à la Reine des ſacrifices qui coûtoient infiniment à ſon courage; elle fut obligée de donner des déclarations réitérées contre le Cardinal, & de souf-

crire à toutes les mesures que ses ennemis voulurent prendre pour empêcher à jamais le retour de l'Eminence. A quelles persécutions encore, à quelle foule de demandes injurieuses ne se vit-elle pas exposée, à l'occasion des relations qu'elle entretenoit avec son Ministre? Heureusement pour elle, la division ne tarda pas à se mettre dans les differens partis qui s'étoient réunis pour éloigner le Cardinal. Mr le Prince rompit le traité qu'il avoit conclu avec les Frondeurs; quelques nouveaux incidens que le hazard ou la malice avoient fait naître, les broüillerent furieusement; dès-lors les deux partis ne parurent qu'armés; Paris ressembloit à un Champ de Bataille: ainsi la Reine eut la satisfaction de voir ses ennemis travailler à leur mutuelle destruction, & l'espérance de rétablir au moyen de ces querelles, son autorité presqu'anéantie. Les conseils que le Cardinal lui donnoit des Etats de Cologne, où la persécution l'avoit obligé de se retirer, la mettent en état de profiter de ces conjonctures heureuses: el-

le négocie successivement, tantôt avec Mr le Prince, tantôt avec le Coadjuteur. Enfin elle se range à ce dernier côté, évitant une extremité plus pressante par une autre qui lui paroît moins dangereuse, affectant pourtant de garder une espece de neutralité : mais les soupçons de Mr le Prince, & les démarches trop violentes qui lui étoient inspirées, déconcerterent bientôt le systême de politique que la Reine avoit pris. La Cour attaqua directement Mr le Prince, & dressa contre lui une déclaration fulminante. Le Prince publie son apologie ; le désordre, la confusion, le tumulte augmentent dans Paris. Enfin la Reine accorde une nouvelle déclaration de l'innocence du Prince de Condé. On s'efforce de regagner ce Prince : des conseils passionnés, les interêts particuliers de ceux qui l'entouroient, l'entraînent, comme malgré lui, dans la guerre civile. Le terme de la majorité arrive : le Roi va au Parlement, & deux jours après, écrit de sa propre main au Cardinal Mazarin pour le rappeller à la Cour.

Le Coadjuteur pour prix de ſes intrigues, obtient la nomination au Cardinalat. C'eſt ici que finiſſent les mémoires. Ce ne fut pas-là, comme on ſçait, que ſe terminerent les maux du Royaume. En liſant ces récits odieux, ne ſeroit-on pas tenté de ſouhaiter que l'hiſtoire les rayât de ſes faſtes. C'eſt une réflexion qui vient aſſez naturellement à l'eſprit, pour peu qu'on aime ſa patrie; mais il ne faut qu'un peu d'attention pour la détruire: outre l'impoſſibilité d'y parvenir, il eſt exactement vrai que les fautes de ceux qui nous ont précédé, nous inſtruiſent pour l'ordinaire preſqu'auſſi efficacement que leurs vertus. Les malheurs attachés à la révolte, retiennent autant aſſez ſouvent dans le devoir, que les avantages de la fidelité. Il n'y auroit pas moins d'injuſtice à conclure contre l'honneur de la nation, des troubles qui l'ont agitée quelquefois. C'eſt un vice de l'humanité: il ſe fait dans les hommes des révolutions aſſez ſemblables à celles qui arrivent dans la nature ſans qu'on en puiſſe trop rendre de raiſon. Les

esprits les plus forts s'affoiblissent, les cœurs les plus fideles paroissent se démentir, mais l'intervalle est court, & l'ordre presqu'aussi tôt succede à l'agitation ; outre que les troubles sont en France moins fréquens que par tout ailleurs, ils y ont été toûjours moins durables, si l'on en excepte peut-être les guerres du Calvinisme. Il y a plus, l'Etat n'a point eu pour l'ordinaire de plus zélés défenseurs, ni le Roi de Sujets plus soumis, que ceux qui avoient pris pendant un temps des liaisons contraires à leur devoir. La vie de Mr le Prince depuis son retour dans le Royaume, à la Cour de Loüis XIV, à la tête des armées, & dans sa retraite de Chantilli, fait presque oublier des écarts, auxquels les circonstances & les mauvais conseils eurent plus de part que le cœur & l'ambition. La révolte de Mr de Turenne est un point presque imperceptible dans son histoire : ses grands services épuisent l'admiration. On ne pense au malheur qu'il eut de combattre contre l'autorité légitime que pour le plaindre. Il seroit aisé de

pousser l'induction plus loin & de dire à peu près la même chose de la plûpart de ceux qui figurerent avec le plus d'éclat dans les troubles de la minorité. Au reste nous avertissons en finissant, qu'il s'est glissé plusieurs fautes dans l'impression de cet ouvrage par l'ignorance des Copistes apparemment, ou par l'inadvertance des Editeurs. Nous n'en releverons qu'une qui nous paroît plus considérable. On y fait épouser à Mademoiselle de Neuillant le Marquis de Noailles, & le nom de ce Seigneur se trouve constamment répété dans plusieurs endroits de l'ouvrage. C'est le Marquis de Navailles qu'il faut lire : le mari & la femme sont assez connus par les hautes dignités que la faveur du Cardinal Mazarin & l'amitié de la Reine Mere leur procurérent, & par les disgraces qu'ils eurent à souffrir en quelques occasions. Cette confusion dans les noms, en cause souvent dans l'histoire. Le commun des Lecteurs, fait profession de croire ce qu'il lit imprimé, & de le transmettre sans examen à ceux qui viennent dans la suite.

ARTICLE XXV.

HISTOIRE METALLIQUE des XVII Provinces des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint, jusqu'a la paix de Bréda en 1716. *traduite du hollandois de M. Gerard Van-loon, 3 volumes in folio.* A la Haye chez P. *Cosle*, Jean *Neaulme* & P. de *Hondt* 1732.

LES Medailles ſont de tous les monumens hiſtoriques, ceux qui ſemblent devoir être le plus à couvert de l'injure des temps. Ainſi, il n'y a pas lieu de s'étonner, ſi les Sçavans, qui ont voulu connoître l'antiquité, ſe ſont attachés, & ſouvent même bornés à ce genre d'étude : mais la plûpart n'ont-ils pas été trop loin dans cette recherche ? mérite-t'elle bien toute la préference qu'ils lui ont donnée ? en tire-t'on tous les avantages qu'on s'en étoit promis ? ne s'y arrête-t'on pas trop ſur quantité de choſes, qui ſeroient regardées comme de vrayes minucies,

ſi elles n'avoient le relief de l'Antiquité ? Les Medailles anciennes ont-elles véritablement en elles-mêmes quelque choſe de plus curieux & de plus intereſſant que les modernes : Enfin, tandis qu'on veut tant de mal aux Anciens Hiſtoriens, de ne nous avoir pas expliqué eux-mêmes leurs Medailles, le goût de l'antiquité ne nous expoſe-t'il pas au danger d'eſſuyer le même reproche de la part de ceux qui viendront pluſieurs ſiécles après nous.

Il eſt hors de doute qu'on trouve dans les Medailles antiques, des ſecours pour l'hiſtoire des ſiécles les plus reculés, qu'on ne peut eſperer d'ailleurs ; qu'elles ſont d'un grand uſage pour débroüiller la Chronologie, pour expliquer les paſſages obſcurs des Auteurs contemporains, & pour les redreſſer même ; car ils n'étoient pas plus infaillibles que ceux qui les ont ſuivis ; mais M. Van-loon prétend que ce mérite des Medailles antiques eſt un mérite emprunté, qu'elles ne doivent qu'à l'imperfection des autres monumens, & qui éclatteroit

éclateroit bien plus ſur les Medailles modernes, ſi les Hiſtoires des derniers temps avoient ces mêmes défauts qu'on apperçoit dans celles des temps les plus reculés. De ſorte, ajoûte-t'il, qu'on peut les comparer aux bequilles, qui ne ſont utiles qu'aux boiteux & aux eſtropiés. Mais en paſſant à notre Auteut, la preference qu'il donne aux Hiſtoires modernes ſur les anciennes, & la juſteſſe de ſa comparaiſon; ne peut-on pas en conclure contre lui, que les recherches des Medailles antiques ſont plus néceſſaires que l'étude de celles qui ſont plus recentes, par la raiſon qu'il n'y a que les boiteux & les eſtropiés, qui ayent beſoin de bequilles.

M. Van-loon nous paroît plus heureux à faire ſentir que les défauts qu'on peut reprocher aux Medailles modernes, ne ſe rencontrent pas moins dans les antiques, leſquelles, quoique frappées par l'ordre des Souverains, ou par le ſoin de quelques familles, qui en avoient obtenu le privilege, ne nous préſentent pas

toûjours pour cela la vérité sans alteration. En effet, la vanité des Souverains, & la foiblesse des Courtisans & des Favoris à flatter leur orgueil, ont été de tous les siécles; & l'Histoire des premiers Empereurs Romains en particulier nous apprend que ces vices ont été de leur temps portés à des excès, où l'on a rarement donné dans les siécles suivans.

Véritablement l'Ouvrage que nous annonçons ici, doit avoir cet avantage sur les histoires metalliques des anciens Etats, que l'Auteur parlant à un public instruit, ne doit pas esperer de lui en imposer, au moins sur des faits essentiels; soit par un zéle mal entendu pour la gloire de sa patrie, soit par cette prévention, dont il est si mal aisé & si rare de se défaire; & la posterité en tirera l'avantage, que nous regrettons de ne pouvoir trouver pour une plus grande connoissance de l'Histoire ancienne.

On comprend bien qu'un livre de cette nature n'est pas susceptible des grands ornemens de l'Histoire: la

vérité y est toute simple, on n'y voit que les faits principaux dépoüillés de tout ce qui picque le plus la curiosité du commun des lecteurs, mais par cela même, il sera plus du goût de ceux, qui ne cherchent qu'à s'instruire, d'ailleurs. Ces recits abregés, qui se bornent à ce qui est de la substance de l'Histoire, sont des Memoires bien précieux pour ceux qui entreprendront de la traiter en grand. M. Vanloon déclare qu'il n'a eu que cela en vûë; il ne laisse pourtant pas de nous promettre certains détails intéressans, qu'une histoire générale ne comporteroit pas, les preuves incontestables de tout ce qu'il avance, & une grande attention à relever les fausses dates, & les autres erreurs, qui ont échappé aux Auteurs des medailles qu'il raporte, & quelquefois de grands évenemens assez circonstanciés.

Il nous avertit encore, qu'il s'est souvent servi du style figuré, qu'il a cru le plus convenable à ce genre d'ouvrage, où le récit abregé & la succession rapide d'une multitude de faits & des medailles, qui les concer-

nent, occupent agréablement l'eſprit. De plus, il s'eſt étudié à en lier tellement la ſuite, qu'elle ne ſoit jamais interrompuë, & il ſe flatte d'avoir réuſſi à donner à ſa narration par cette liaiſon toute la clarté néceſſaire pour faire entendre les emblêmes & les inſcriptions des Medailles ſans le ſecours d'une ennuyeuſe explication. Il ne ſe flatte pas en vain; mais eſt-il bien vrai, comme il le fait entendre, que de tels abregés, où les faits ſont conſtatés par des monumens publics, aſſûrent le Lecteur de l'impartialité de l'Ecrivain? Son plan, à la vérité ne lui permet point d'entrer dans de grandes diſcuſſions, & il eſt conſtant que par là il évite bien des occaſions de ſe montrer partial, mais ce défaut ſe gliſſe ſi imperceptiblement, qu'un trait, ou le ſimple tour qu'on donne aux choſes, le fait ſentir.

M. Van-loon a cru devoir rendre compte du motif qui l'a engagé à écrire dans ſa langue maternelle, & on lui accordera ſans peine qu'il étoit de la dignité de ſa patrie, que ſon hiſtoire fût écrite dans la langue, qui lui

est propre ; mais comme cette langue n'a pas un cours fort étendu, il a dû prévoir que quelqu'un se chargeroit de lui faire parler un langage plus universel, & sans sortir de Hollande il a trouvé un traducteur, qui en rendant ce service à toute la République des Lettres, & aux Lecteurs curieux, a eu assez de modestie pour ne pas vouloir en partager la gloire avec lui.

Pour venir au plan qu'il a suivi, il distingue les pieces dont il traite, en medailles proprement dites, en jettons, & en monnoyes de nécessité. Les premieres sont remarquables par leur grandeur, leur richesse, la perfection du type, & d'autres agrémens, dont elles sont susceptibles ; aussi sont elles uniquement destinées à transmettre à la posterité, d'une maniere claire, mais abregée, la memoire des évenemens, ou des personnes en l'honneur de qui elles ont été frappées. On pourroit, continuë l'Auteur, les comparer à tous égards, à ces pieces, que l'on jettoit au peuple, & que les Romains appelloient *Missilia*, si, comme cel-

les-ci, elles devoient toûjours leur origine à l'autorité suprême. Il ne rejette pourtant pas celles, qui n'ont été publiées que par des particuliers; puisqu'elles renferment quantité d'évenemens memorables & intéressans, éclaircis par des legendes, dont le style concis & énergique ne plaît pas moins que la beauté des figures.

Il fait observer ensuite qu'on rencontre quelquefois des Medailles fort postérieures aux évenemens, dont elles font mention, & qui sont mises parmi les monumens autentiques par ceux, qui ignorent le temps de leur publication, ce qui l'a déterminé à leur donner place dans son Histoire; mais en y joignant une marque qui les distingue, il a voulu éviter également les reproches de les avoir ignorées, & celui d'avoir produit des piece supposées. Il a néanmoins cru devoir omettre plusieurs estampes de medailles, qu'on trouve dans l'Abbé Bizot, lequel dans son *Histoire metallique de Hollande* imprimée à Paris en 1687. s'étant avisé de faire graver tous les jettons au-delà de leur véri-

table grandeur, & comme des médailles, sans en avertir les lecteurs; Pierre Mortier, qui l'année suivante publia la même Histoire en Hollandois, crut que ces prétenduës medailles étoient differentes des jettons, & les donna séparément : méprise, qui trompa bien des curieux, & les jetta dans des recherches fort inutiles.

A l'occasion des jettons, qui composent la seconde classe des pieces comprises dans cet Ouvrage, l'Auteur observe qu'ils ont été ainsi nommés, parce qu'avant que l'usage des chiffres Arabes fût aussi universellement répandu, qu'il l'est aujourd'hui, on s'en servoit pour les calculs, en les rangeant d'une certaine façon. Cette remarque l'engage insensiblement à traiter de l'origine des jettons. Il ne doute point que la plus ancienne methode ne fût de compter par les doigts; » ce sont, dit-il, des » tables arithmetiques, que la nature » nous a fournies; c'est de là qu'est » venu la coûtume reçûë chez tous » les peuples de la terre de partager » les nombres par dixaines. Il ajoûte

que dans les premiers temps de la République Romaine on ne comptoit point autrement, qu'on comptoit jusqu'à cent sur la main gauche, & les centaines sur la droite, & que c'est la raison pourquoi les doigts chez les Romains étoient consacrés à Minerve, qui selon Tite-Live, inventa l'arithmetique : que dans la suite, ils employerent de petits cailloux, ausquels on a substitué des pieces de metal ornées de differentes figures, & que c'est principalement sous Charles-Quint que l'usage fut bien établi dans les Pays-Bas d'y marquer les principaux évenemens, qui concernoient l'Etat : qu'alors les jettons devinrent des monumens consacrés par l'autorité Souveraine, le choix des emblêmes & des inscriptions, n'étant point abandonné aux Graveurs.

Après un détail fort exact de ce qui s'est passé dans les siécles précedents en cette matiere, & du progrès des changemens qu'on y a faits depuis, sur-tout par raport à la distribution des jettons; M. Van-loon en conclut, que l'on a grand tort de

préférer l'autorité des medailles de l'ancienne Rome à celles des jettons des Provinces, dont il nous donne l'histoire metallique. Il avance ensuite, qu'on doit ajoûter la même foi aux pieces connuës sous le nom de *Monnoyes Obsidionnales*, qu'on appelle dans ces Provinces *pieces de nécessité* ou *Monnoyes Militaires.* « On les nomme ainsi, dit-il, parceque ce ne sont ni des » medailles, ni des jettons, mais des » pieces irregulieres, frappées dans le » tems d'un siége, ou d'une nécessité » pressante de l'Etat, par ordre du » Souvérain, ou du Gouverneur de la » ville assiegée. Il remarque que M. de Surville est le premier & le seul, qui ait osé faire graver son effigie sur de pareilles pieces qu'il fit faire de sa vaisselle d'argent en 1709. pendant le siége de Tournay; que son procedé déplut extrêmement à la Cour de France; mais que l'Academie des inscriptions, consultée par les Ministres, allégua en sa faveur que ces sortes de pieces ne peuvent être appellées monnoyes qu'improprement, que ce sont plûtôt des especes de me-

reaux ou de gages publics des obligations contractées par le Gouverneur ; qu'il n'y a aucune loi à cet égard ; & qu'on doit les regarder comme des medailles frappées pour éterniser la gloire que les Gouverneurs ont acquise dans la défense des places, sans préjudicier au droit de battre monnoye, qui appartient à la Couronne.

Il y a des monnoyes *de nécessité* ; lesquelles, outre les armes de la ville, ou du Gouverneur, qui font la principale empreinte, ont un petit écusson, ou quelqu'autre marque ajoûtée dans la suite, pour faire voir que ceux, qui avoient reçû ces pieces pour un prix au-dessus de leur valeur intrinseque, ont été dédommagés. Enfin, l'Auteur met au rang des pieces *de nécessité*, certaines monnoyes courantes, dont le prix a été haussé dans le temps qu'on armoit pour secourir *Harlem*, & pendant le siége de *Steenvvic*, & qui pour cette raison, outre le coin ordinaire, ont dans un petit écusson les armes de la Province ou de la Ville, qui en a augmenté la valeur. Au reste, si les pieces qui com-

posent ce Recueil, sont données sous le nom de medailles des Pays-Bas, ce n'est pas qu'elles ayent été toutes frappées dans ces Provinces, mais parce que le sujet en est pris, ou de leur histoire même, ou des évenemens ausquels elle est liée; & toutes sont représentées dans leur veritable grandeur.

M. Van-loon prétend se faire un grand merite d'avoir rassemblé indifferemment toutes les pieces qui ont été frappées dans les tems de prosperité, & celles qui doivent leur naissance aux malheurs des Pays-Bas: mais s'il en avoit usé autrement, il lui auroit fallu changer le titre de son Ouvrage. Nous conviendrons sans peine avec lui, que si le Recueil historique des medailles frappées sous le regne de Loüis XIV. renfermoit sous les échecs, dont les triomphes de ce grand Prince ont été entremêlés, l'Ouvrage seroit plus complet & plus historique; mais il n'étoit pas question de faire une histoire suivie; on ne donnoit point cet ouvrage pour tel; on ne vouloit que ramasser & mettre dans l'ordre chronologique tout ce qui

avoit acquis au Heros de la France le glorieux ſur-nom de Grand. On n'eſt point en droit d'incidenter ſur le titre d'un ouvrage, quand il n'a rien en ſoi de défectueux; il ne s'agit plus que de voir s'il eſt bien rempli. La France a pris ſes meſures d'ailleurs pour tranſmettre aux ſiécles futurs ſes diſgraces avec ſes proſperités pendant le long cours du plus beau regne, qui fût jamais; & Loüis le Grand lui-même a bien voulu revoir les faſtes chronologiques du P. du Londel Jeſuite, qui n'y a omis aucune de nos défaites.

Voilà tout ce que la nature de nos Memoires nous permet de remarquer ſur cet Ouvrage, qui n'étant qu'une eſpece d'abregé, ne donne aucun lieu à un extrait dans les formes. Il commence à l'abdication de Charles-Quint; & on ſera ſans doute un peu ſurpris qu'un évenement ſi conſiderable, & qui s'eſt paſſé dans les Pays-Bas, ne fourniſſe point de medaille, qui le repréſente; car les deux premieres qu'on trouve ici aprés le recit de l'action, ne font nulle mention de l'Empereur. Les deux premie-

res repréſentent Philippe II en buſte, armé, avec cette legende. *Philippus Rex, Princeps Hiſpaniarum ætatis ſuæ anno* XXVIII. 1555. Sur le revers de l'une on voit Apollon, qui mene le char du ſoleil tiré par quatre chevaux, & qui ſemble vouloir récréer & animer les régions qu'on apperçoit au bas de ces medailles, avec ces paroles, *jam illuſtrabit omnia.* Sur celui de la ſeconde eſt la Reine Marie, coëffée à la maniere de ce temps-là, avec cette inſcription. *Maria I. Regina Angliæ, Franciæ & Hiberniæ, fideì defenſatrix.*

Le troiſiéme volume finit à l'année 1690. par le combat naval, qui ſe donna dans la Manche le dix de Juillet entre la flotte de France & les flottes combinées, d'Angleterre & de Hollande, avec les medailles qui furent frappées à ce ſujet, & par deux autres medailles, qui marquent le ſoin que ſe donna la Reine d'Angleterre pour réparer une perte, qui par la lâcheté de l'Amiral Anglois, étoit preſque toute tombée ſur les Hollandois. Il n'eſt pas de l'interêt de M. Van-

loon qu'on juge de ſon exactitude par ce ſeul endroit de ſon Ouvrage. Car en premier lieu on doit être ſurpris, que nommant tous les Amiraux & Vice-Amiraux des Alliez, il ne nomme ni le Comte de Tourville, qui commandoit la flotte Françoiſe, ni le Comte d'Eſtrées & de Chateau-Renaud, d'ont l'un commandoit l'avant-garde, & l'autre l'arriere-garde. En ſecond lieu, deux medailles frappées cette même année & la ſuivante en l'honneur du Comte de Toulouſe Amiral de France; dans l'une deſquelles ce jeune Prince eſt repréſenté ſur un char tiré par deux chevaux, qu'il conduit lui-même avec cette legende. *Mihi Imperium Pelagi*, & dans l'autre, porté ſur ſon char au milieu des flots avec l'emblême de Neptune, le trident à la main, & pour légende, *Frangit tumidos ſternitque rebelles*; ces deux medailles pourront faire juger à la poſterité que ce Prince, pour lors âgé de douze ans, étoit en perſonne à ce combat. Enfin, l'Auteur fait entendre que tous les Anglois firent très mal leur devoir dans cette

journée ; cependant les relations Françoises, aussi croyables au moins que le Mercure Hollandois, qui est seul cité par M. Van-loon, après avoir rendu aux Hollandois toute la justice qui leur étoit dûë, la rendent aussi au Commandant Anglois de l'Escadre Rouge à plusieurs vaisseaux de l'Escadre Bleuë de la même nation. Il y a dans le reste du recit de cette action, des faits dont les victorieux ne sont pas convenus, & des réticences qui prouvent au moins que l'Auteur n'a consulté que les memoires de sa nation.

ARTICLE XXVI.

RECHERCHES INTERESSANTES sur l'origine, la formation, le développement, la structure, &c. des diverses especes de Vers à tuyau qui infestent les vaisseaux, les digues, &c. de quelques-unes des Provinces Unies, par M. Massuet Docteur en Medecine. A Amsterdam chez François Changuion. 1733. vol in 12. pages 233.

OBSERVATIONS sur l'origine, la constitution & la nature des vers de mer qui percent les vaisseaux, les pilliers, les jettées, & les estacades, par M. Rousset membre de la Societé Royale de Berlin. A la Haye, chez Adrien Moëtjens 1733. vol. in-8°. pages 31.

TOUT le monde sçait de quelle importance sont les digues dans les Provinces-Unies pour garentir le plat pays des inondations du Rhin, & des débordemens de l'Ocean. Une digue rompuë inonderoit une Province presqu'entiere, & on se souvient encore qu'il ne tint qu'à Loüis XIV de causer par ce moyen une perte irréparable à la Hollande. Aussi les Hollandois ne negligent-ils rien pour l'entretien de ces digues ; & elles sont en effet si bien faites & si bien entretenuës, que dans des plaines qui sont pour ainsi dire dominées par les eaux de l'Ocean comme par des montagnes ; les habitans vivent dans une parfaite securité. C'est là ce qu'on

peut appeller un miracle de l'induſtrie humaine ; & on convient aſſez que les Hollandois ſont plus capables que d'autres de ces ſortes de miracles.

Mais voici une merveille de la nature qui n'eſt pas moins étonnante. C'eſt que ces digues ſi fortes & ſi ſolides qui peuvent réſiſter cent ans à toute la fureur des flots de l'Ocean, un petit ver les perce, les mine, & dans l'eſpace d'un an les met en péril. C'eſt ainſi en effet que la nature ſe plait à détruire les plus grandes choſes par les plus petites. Ce ſont des mites, des cirons, de petits animaux imperceptibles ; diſons encore quelchoſe de plus petit, c'eſt l'action inſenſible des parties les plus déliées de l'air & de la matiére ſubtile, qui nonſeulement détruit avec le tems, le bronze & le marbre, mais qui renverſe les maſſes d'édifices les plus énormes, & les montagnes mêmes.

L'évenement dont il eſt ici queſtion, fit il y a deux ans, beaucoup de bruit en Hollande. En travaillant aux réparations ordinaires des digues, on

trouva quelques piliers fort endommagés par une espece de ver inconnu. On soupçonna que le mal pouvoit être encore plus grand, & on voulut s'en éclaircir. On découvrit en effet qu'un grand nombre des plus gros piliers étoient entierement criblés par les vers, & que les autres en étoient attaqués. L'allarme fut bientôt répanduë parmi le peuple, toûjours susceptible de fausses terreurs. La nouvelle de cet accident se répandit dans toute l'Europe, & la renommée à son ordinaire le fit beaucoup plus considerable qu'il n'étoit ; jusques-là, qu'on publioit en Allemagne, que les Hollandois alloient incessamment abandonner leur pays pour chercher ailleurs un établissement. Un vil insecte devint ainsi le sujet de l'entretien des peuples, & même des sçavans. Mais on fut bientôt rassuré en Hollande par les observations exactes que l'on fit faire sur tout ce qui regarde cet évenement. C'est ce qui nous a procuré les deux Ouvrages dont nous allons parler.

Le premier est une dissertation en

forme de lettre, de M. Maſſuet Docteur en Medecine à un de ſes amis. M. Maſſuet Phyſicien curieux, ne laiſſe rien à deſirer ſur cette matiere, ſi ce n'eſt la figure même du ver, qu'il auroit dû faire graver; car il n'eſt guéres poſſible d'y ſuppléer par une deſcription; il ſeroit encore à ſouhaiter qu'il eût donné à ſes obſervations un peu plus d'ordre & de ſuite; car il ſemble qu'il les ait jettées au hazard ſelon qu'elles ſe ſont préſentées à ſa mémoire.

Voici en général où ſe réduiſent toutes ſes obſervations. Ces vers *à tuyau* ſont de différentes grandeurs. Les plus longs ont douze à quatorze pouces de longueur, & leur longueur moyenne eſt de trois à cinq ou ſix pouces. Ils ſont de couleur blanchâtre, avec une petite raye noire depuis la tête juſqu'à la queuë; leur chair eſt molaſſe, viſqueuſe, & fondante. Ils n'ont aucunes ſortes de pattes. Ils ont la tête beaucoup plus groſſe que le corps; le cou fort mince & beaucoup moins gros que le corps qui va auſſi en diminuant toûjours de groſ-

ſeur juſqu'à la queuë qui a deux ou trois fourchons. La partie la plus remarquable de ce ver eſt la tête, elle eſt armée de deux corps oſſeux, durs & tranchans qui ſont joints enſemble & qui lui forment une eſpece de caſque. Les deux pieces du caſque ſont mobiles, de façon que le ver peut les mouvoir enſemble ou ſéparément. Pour ce qui eſt de leur tuyau, c'eſt une vraye coquille comme celle des limaçons, & qui à la groſſeur près, reſſemble à un tuyau de pipe à fumer. Un corps auſſi foible & mou que celui de ces vers, avoit beſoin d'une enveloppe qui le mît à couvert de toutes les injures des corps étrangers. Il reſte à ſçavoir d'où viennent ces vers, comment ils entrent dans le bois, comment ils y travaillent, comment ils s'y nourriſſent, comment ils ſe multiplient, & ſi leur multiplication eſt à craindre.

Ces vers n'étoient pas inconnus avant les obſervations de Hollande, comme on ſe l'eſt imaginé. M. *Deſlandes* en avoit déja obſervé dans le port de Breſt, & en avoit envoyé une déſcription exacte & curieuſe à l'A-

cademie des Sciences de Paris. *V. les Memoires de l'Academie des Sciences, année* 1720. Dès l'an 1666. on en avoit obſervé dans les digues de la Zelande ; & Jonſton dans ſon hiſtoire naturelle des inſectes , nous apprend que des vaiſſeaux Venitiens, après avoir ſejourné long-tems dans le port d'Alexandrie en étoient revenus tout percés de vers qui étoient de la groſſeur du pouce & qui avoient une coudée de longueur. Il raporte encore que le fameux François Drak , aprés avoir long-temps erré ſur diverſes mers , revint enfin à bon port , ayant ſon vaiſſeau tout criblé par des vers dont quelques-uns avoient douze pouces. Il eſt vrai qu'il y a quelques differences entre les vers de mer dont parlent les differens Auteurs ; & ſi on veut, avec M. de *Réaumur*, les ranger tous dans deux claſſes principales , il faudra dans chaque claſſe diſtinguer differentes eſpeces ; car il y en a dont le corps eſt partagé par anneaux ; il y en a qui ont des pattes ;il y en a dont le tuyau ou la coquille eſt d'une fabrique differente; il yen a qui

different entiérement par la couleur &c

Ceux qui ont vû tout récemment ces vers en Hollande, & qui ignoroient qu'on les connût auparavant, se sont encore imaginé que c'est une vermine originaire des Indes. Mais ce fait n'est pas bien sûr. Il est même assez vraisemblable, à en juger par les régles ordinaires de la nature, que puisque cet insecte se plaît assez dans les ports de l'Europe pour s'y multiplier si prodigieusement ; c'est une vermine commune à toutes les mers ; & que si les vaisseaux n'en paroissent incommodés qu'au retour des Indes, c'est parce qu'il faut un voyage de long cours pour donner le tems à ces vers de grossir, & de travailler d'une maniere sensible, ou parce qu'ils ne s'attachent qu'au bois qui a longtems trempé dans l'eau de mer.

La façon dont ces vers entrent dans le bois est remarquable. On n'apperçoit en dehors des piliers qu'ils ont percés que de fort petits trous, ce qui d'une part empêche de reconnoître quels sont les piliers endommagés ; & ce qui de l'autre part prouve,

que lorſque ces vers entrent dans le bois, ils ſont encore extrêmement petits. C'eſt toûjours par le bas du pilier qu'ils commencent leur entrée, par un petit trou dans lequel ils s'inſinuent, & d'où en ſuivant toûjours le fil du bois ils montent en haut préciſément à fleur d'eau. De là ils deſcendent juſqu'en bas par une autre route qu'ils ſe font, & puis ils remontent encore juſqu'à la même hauteur, continuant toûjours leur promenade de la même maniere juſqu'à ce que la mort termine leur courſe faute de nourriture ou autrement. Comme le ver groſſit à meſure qu'il s'avance dans le bois & qu'il y prend de la nourriture, on remarque auſſi que le chemin qu'il s'y fait, devient toûjours de plus en plus large & profond.

Leur façon de travailler dans le bois n'a rien de plus ſingulier que ce qu'on voit dans tous les autres vers ou inſectes, qui rongent & qui percent les corps. Car comme la nature a armé tous ces inſectes de dents, ou pour ainſi dire d'outils dont les uns ſont des ſcies, ou des limes, les au-

tres des pics, des marteaux pointus, des ciseaux & d'autres instrumens semblables, ceux-ci ont eu la vrille en partage, avec cette difference, que leur vrille naturelle est plus parfaite que notre vrille artificielle, en ce qu'elle est composée de deux pieces mobiles, qui comme nous l'avons déja dit, peuvent se mouvoir ensemble ou séparément, selon le besoin de l'animal. Que nos arts nous paroîtroient imparfaits, si nous connoissions la méchanique de l'action de la plûpart des animaux! Comme c'est le bois vermoulu qui sert de nourriture à l'animal, on peut dire qu'il n'a rien à désirer pour les besoins de la vie; mais il est pourtant en cela moins heureux que d'autres, puisqu'il ne mange aucun morceau qui ne soit le fruit de son travail & de sa peine.

Il semble d'abord qu'il y ait quelque difficulté à expliquer la multiplication de ces insectes; parce qu'une fois entrés dans une piece de bois, ils n'en sortent plus, & que la trace qu'ils s'y font ne communique jamais

mais avec celle d'aucun autre: Cette derniere obſervation eſt fondée ſur le fait, ſçavoir, que dans tous les piliers qu'on a ouverts, on n'a jamais trouvé de communication d'une route à l'autre, quoiqu'elles ne ſoient quelquefois ſéparées que par une cloiſon auſſi mince qu'une carte à joüer. La premiere eſt déduite d'un autre fait; qui eſt que les traces s'élargiſſant toujours & les vers groſſiſſant à meſure qu'ils s'enfoncent dans l'interieur du bois, ils ne peuvent pas revenir ſur leurs pas; il faudroit donc qu'ils ſe fiſſent une ſortie proportionnée à la groſſeur qu'ils ont acquiſe; or nous avons déja obſervé qu'on n'apperçoit ſur la ſurface exterieure des piliers que de fort petits trous qui ſont ceux par où les vers ſont entrés. De-là il s'enſuit que les vers entrent dans le bois comme dans leur tombeau pour n'en jamais ſortir. Mais comment donc ſe multiplient-ils? Nous ne voyons pas que pour répondre à cette queſtion, il ſoit néceſſaire de recourir au ſyſteme non prouvé des deux ſexes réü-

nis en un ſeul animal pour ſe multiplier lui-même ſans aucun accouplement ; & nous croyons qu'il eſt beaucoup plus ſimple de dire que ces vers commencent par s'accoupler & dépoſer leurs œufs quelque part ; & que ce n'eſt qu'après avoir ainſi pourvû à la propagation de leur eſpece qu'ils ſe retirent dans la ſolitude, pour s'y revêtir d'un tuyau, & y vivre tranquilles à couvert de tous les dangers auxquels ils ſeroient expoſés dans une mer libre & pleine d'animaux voraces.

Pour ce qui eſt de la formation de leur tuyau, c'eſt préciſément la même que celle que M. de Reaumur a ſi bien expliquée de la coquille des limaçons, dans les Mémoires de l'Academie des Sciences. 1709.

Enfin la derniere queſtion qu'on peut faire ſur cette matiere, c'eſt de ſçavoir ſi la multiplication de ces inſectes eſt à craindre, & quels peuvent être ſes effets. On ne peut pas douter que cet animal ne fît d'étranges ravages dans tous les ports &

dans toutes les digues, s'il se multiplioit jusqu'à un certain point; mais il en est de ce dangereux insecte comme de tous les animaux pernicieux. La providence en les créant leur a ôté les moyens de se multiplier au-delà de certaines bornes qu'elle leur a marquées. C'est ainsi qu'elle a borné la multiplication des serpens, des mouches & de mille reptiles incommodes. Si quelquefois ils se multiplient d'une maniere extraordinaire, c'est ou une punition miraculeuse de Dieu, comme la multiplication des grenoüilles & des mouches dans l'Egypte du tems de Moyse, ou l'effet d'un concours singulier de causes naturelles, qui dans l'ordre des Loix générales, doit arriver quelquefois comme les éclipses, mais que les mêmes loix générales empêchent d'arriver souvent, & sur-tout successivement d'une année à l'autre. C'est ainsi que nous voyons quelquefois les sauterelles, les chenilles & les hannetons se multiplier extraordinairement; mais il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait vû de pareilles multiplications dans deux an-

nées conſécutives. Les Hollandois peuvent donc ſe raſſurer ſur leurs vers à tuyau ; & ſans autre don de prophetie que celui que donne la connoiſſance de la nature, on peut leur prédire à coup ſûr que leurs digues ne ſeront jamais détruites par cet inſecte. Elles pourront bien être quelquefois endommagées par une multiplication extraordinaire de ces vers ; mais ce ſera pour un an au plus, & peut être que d'icy à cent ans, ils n'en entendront plus parler.

L'autre ouvrage dont nous avons annoncé le titre & qui roule ſur la même matiere eſt de M. Rouſſet, membre de la Societé Royale des Sciences de Berlin. On y trouve deux planches gravées de la figure des vers de mer de pluſieurs eſpeces avec une deſcription exacte des differentes parties qui les compoſent. Mais comme nous ne pourrions rendre compte de ce ſecond ouvrage ſans répéter ce que nous avons déja rapporté en parlant du premier, nous croyons devoir nous en diſpenſer.

ARTICLE XXVII.

HISTOIRE DES DECOUVERTES & conquêtes des Portugais, par le R. P. Jos. Fran. Lafitau, tome second.

LA découverte, la conquête & la possession paisible d'un nouvel Empire, sont à la guerre & dans tout systême de politique, trois opérations fort differentes, & tout-à-fait indépendantes l'une de l'autre. Tel qui est capable des premieres, ne l'est pas toûjours de la derniere. C'est le génie qui fait les découvertes; les conquêtes sont dûës à la valeur. Mais l'établissement solide & la possession constante, outre le genie & la valeur, demandent une certaine force de tête, une fermeté d'ame, une sagesse consommée.

Il est douteux si Alexandre, ou même en général, les Grecs dont le genie & la valeur ne sont point équivoques, avoient cette force, cette fermeté, cette sagesse qui mettent le

dernier ſceau à l'héroïſme. Pour les Romains, il eſt aſſez inconteſtable qu'ils ont eu ſouverainement toutes ces grandes Parties. Un peu plus d'âpreté & de conſtance rendroient ſans doute les François capables de tout en fait de conquêtes brillantes & héroïques ; il n'y a rien au-deſſus de celles de la Terre ſainte & de l'Égypte au tems des Croiſades, ni de celles des Royaumes de Sicile & de Naples, & des autres parties de l'Italie, de l'Allemagne & de la Hollande en divers tems.

Les Anglois ne manquent pas d'âpreté, ni les Hollandois de conſtance. Ils ont paru les derniers ſur la ſcéne du nouveau monde, qu'ils n'ont ni découvert, ni même acquis par une certaine forme de conquête rapide & étenduë : Mais la derniere & immuable poſſeſſion de la plûpart de ces vaſtes pays pourroit bien les regarder.

Les Portugais, ou ſi l'on veut plus généralementles peuples des Eſpagnes ont paru au moins dans ces derniers ſiécles, tout auſſi propres à établir & à poſſeder des conquêtes qu'à les fai-

re & à les découvrir. Ils n'ont en effet jamais passé pour manquer de constance & de fermeté.

On peut regarder la conquête & la découverte des Indes comme achevée sous le regne de Dom Emmanuel. C'est le sujet du premier volume du P. Lafitau & du premier Extrait que nous en avons donné au mois précedent. On voit dans le volume dont nous donnons ici l'extrait, l'établissement entier de ce nouvel Empire des Portugais sous le Roi Dom Jean III. Ils y ajoûtent encore, si l'on veut, quelques nouvelles terres, quelques nouvelles isles, & même quelques Royaumes, comme pour arrondir leurs premieres acquisitions. Mais le plus fort étoit fait, lors qu'ils se furent assurés de Goa, d'Ormus & de Malaca.

Ce fut en 1521. que Dom Jean succeda à Dom Manuel, qui avoit nommé Gouverneur des Indes Dom Edoüard de Menesés. Les premiers mois de ce gouvernement furent signalés par une révolution qu'occasionna à Ormus l'avidité des Portu-

gais. Ceux-ci y firent d'abord égorgés par tout à un signal pareil aux Vêpres Siciliennes : le Roi d'Ormus en fut ensuite la victime, & tout finit par une chaine un peu plus pesante que la premiere, imposée par les Portugais aux Ormusiens & à leur Roi.

Par les mêmes raisons, de l'avidité & des exactions de ces nouveaux conquérans, Goa & Malaca devinrent à leur tour les théatres de quelques mouvemens assez vifs de la part des Rois voisins, qui ne pouvoient s'accoutumer à se voir gourmandés ainsi par de nouveaux venus, que personne n'avoit appellés, & qui par voye de fait donnoient la loi à tous les Rois de l'Inde, au nombre peut-être de plus de deux ou trois cens : car, sûrement jamais les Romains n'en ont eu tant de tributaires, ou d'alliés, ou d'ennemis.

Mais les Moluques peuvent disputer à toutes les Indes, le triste desavantage d'avoir été le théatre des passions les plus noires, & de la plus cruelle tyrannie dont les Portugais ayent usé

dans tous ces nouveaux établiſſemens. Et ſi on remonte à l'origine de ces excès, on trouve que de tous les peuples qui ont ſubi ce joug, ces Inſulaires ſont pourtant ceux qui l'ont reçû de meilleure grace.

Les Portugais n'y abordérent que par un naufrage, dont le bon accueil des Rois de Tarnate & de Tidor les dédommagea dès leur arrivée. Les interêts particuliers ſont toûjours la grande reſſource des ennemis communs. Les deux Rois en differend, s'empreſſerent à l'envi d'attirer chez eux ces étrangers ſans trop s'informer qui ils pouvoient être. Ils firent plus: chacun d'eux envia à ſon rival la gloire de loger les Portugais dans des forts, ne prenant pas garde qu'ils en ſeroient les premiers dominés. D'abord les Caſtillans diſputerent les Moluques aux Portugais. Ceux-ci y étant devenus enſuite abſolus, & ſe voyant preſque auſſi éloignés des Gouverneurs & des Vicerois des Indes, que les Gouverneurs des Indes étoient éloignés des Rois du Portugal, encherirent ſur tous les deſor-

dres que ces ſortes d'éloignemens ſemblent autoriſer dans des Chefs ſubalternes.

On pouvoit en quelque ſorte compter l'étenduë de la Monarchie Portugaiſe par les degrés de vûë qui ſe multiplioient à meſure qu'on s'éloignoit de Lisbonne. A Ormus, c'étoit une avarice inſatiable, à Goa, un luxe effrené, à Malaca, un débordement auquel on n'auroit pû rien ajoûter, ſi les Moluques ne s'étoient trouvés au-delà de ce periode monſtrueux.

Le célébre Vaſco de Gama, qui ſucceda en qualité de Viceroi à Dom Edoüard de Meneſés, parut au Roi de Portugal un homme propre à rétablir les mœurs du gouvernement des Indes. Il en étoit très-capable: Mais il mourut en arrivant, & Dom Henriques de Meneſés fut Gouverneur après lui. C'étoit un grand homma, ſage & vertueux. La guerre qu'il eut avec le Zamorin, & le ſiége de la fortereſſe de Calicut qu'il lui fit lever, lui firent bien de l'honneur. La défenſe des Portugais dans ce ſiége tient du prodige. Le Gouverneur mourut

à la veille d'une grande expedition à l'âge de trente ans, & il mourut fort pauvre, ce qui eſt un grand éloge pour les Gouverneurs des Indes. Ce fut une grande perte pour la Couronne de Portugal.

Pedro Maſcaregnas devoit lui ſucceder, mais Lopés de Samraïo uſurpa le gouvernement. Il étoit homme de merite d'ailleurs, & fit d'aſſez belles actions : mais un uſurpateur a toûjours bien des crimes à commettre & bien des vertus à ſacrifier pour ſoutenir ſon uſurpation. Il en fut puni, & Nugno d'Acugna prit ſa place. Un peu trop de lenteur lui fit manquer la ville de Diu dont la priſe l'auroit comblé de gloire, vû l'importance & la reputation de ce poſte que les Portugais avoient déja ſouvent manqué. Nugno avoit fait tous ſes préparatifs, & pris les plus juſtes meſures : mais à la guerre & dans les grandes expeditions, il faut connoître le prix d'un moment perdu. Il le perdit, & Diu lui échappa comme des mains. Mais quelque tems après il eut par la voye de la negociation, ce

qu'il n'avoit pû emporter par la force des armes. Le Roi de Cambaïe voulant s'aſſurer des Portugais dans la guerre qu'il avoit avec le Grand Mogol, qui recherchoit auſſi ces Européans, leur permit de bâtir une citadelle à Diu. Cette nouvelle portée, fit tant de plaiſir au Roi Dom Jean III. que ſur le champ il en donna avis au Pape, & en fit faire des rejoüiſſances extraordinaires.

Le Roi de Cambaïe en fut la victime. Il ſe repentit un peu tard de ſa condeſcendance, il uſa de fineſſe pour rentrer dans ſes droits. Les Portugais furent les plus fins, ou peut-être les plus fourbes. Le Sultan s'étant livré trop imprudemment à eux, fut miſerablement égorgé dans la viſite dont il voulut honorer le Gouverneur. La ville de Diu témoin de cette execution & tout le Royaume de Cambaïe ſe revoltérent avec fureur contre les Portugais. Le cri de cet attentat retentit juſqu'à la Porte Ottomane. Le Grand Seigneur ſe prépara à le venger.

Enfin l'orage éclata : Antoine Sylveïra de Meneſés étoit Gouverneur

de Diu, Mahmud en vint faire le siege avec quinze mille hommes de troupes d'élite. Sylveïra n'ayant pas assez de monde, abandonna l'isle & la ville, & se renferma dans la citadelle. *Aln-Can* se rendit au siege, & bientôt la flotte des Turcs parut composée de beaucoup de Sultanes & d'un nombre comme infini d'autres moindres bâtimens. Les Portugais n'en furent pas les seuls allarmés. La Cour de Cambaïe craignit d'avoir appellé des défenseurs capables de lui donner à elle-même la loi.

On ne voit point ailleurs de plus grands prodiges de valeur & de vraïe valeur que dans la défense de cette citadelle. Car dans une attaque la valeur est toûjours équivoque : souvent elle peut n'être qu'un excès de témérité, & la difficulté de l'entreprise soutient dans l'exécution ; au lieu que l'idée même d'une simple défense humilie l'esprit & abat le courage. L'agresseur choisit son champ de bataille, ses armes, ses momens. Le défenseur ne combat qu'à son ordre & comme à sa solde.

Cependant la défenſe a des avantages réels, & lorſqu'un Commandant fait & oſe vouloir en profiter, le moindre rempart, le moindre parapet, le moindre monceau de terre eſt capable de faire périr des bataillons & des brigades qui s'obſtinent à l'emporter de la main de dix ou douze braves déterminés & intrepides qui s'opiniâtrent à le diſputer : On en voit la preuve démonſtrative dans ce ſiege, où l'on peut dire que les aſſiegeans étoient cinq ou ſix cens contre un.

La place fut attaquée dans toutes les régles, & par terre & par mer: la tranchée pouſſée à la contreſcarpe & juſqu'à l'eſcarpe même de la place; les batteries établies, nombreuſes & & bien ſervies; le corps de la place de toutes parts battu en brêche, & ruiné par l'effet des mines; vingt, trente, cinquante, & cent aſſauts donnés à ce corps de place; aſſauts particuliers, aſſauts généraux; de jour, de nuit, opiniâtrés, renouvellés, joints à la ſurpriſe & à mille ſtratagêmes de guerre: Et cependant le ſiege fut levé, n'y ayant peut-être pas encore

vingt Portugais en état de défense, de six cens qu'ils étoient au commencement.

Que ceux qui s'imaginent que toute la force d'une place consiste dans son chemin couvert & dans ses demilunes, & qu'elle est sans ressource dès que le fossé est franchi, que le mineur est attaché, & que la mine est prête à joüer, lisent ce siege de Diu, & ils verront quel est l'avantage de l'assiegé, lorsqu'il sçait mettre en œuvre toutes les pieces d'une fortification, & la terre seule dont il est naturellement couvert. La réputation de cette belle défense fut si grande dans les Indes & dans toute l'Europe, que François I. Roi de France envoya exprès en Portugal pour avoir le portrait de Sylveïra.

Ce siege avoit au reste, si fort allarmé le Portugal, que le Roi Dom Jean III. fit à la premiere nouvelle partir la plus belle flotte qu'on eût encore équipée pour les Indes, sous les ordres de Dom Garcie de Norogna, à qui il donna le titre de Viceroi pour cette expedition. Celui-ci

s'en acquitta très-mal, n'ayant pas tenu à lui ni à ses retardemens, que Diu, & peut-être toutes les Indes n'échapassent à la Couronne de Portugal. Il fut peu estimé, & mourut bientôt. Dom Estevan de Gama lui succeda. C'étoit le fils de l'Amirante, qui avoit découvert les Indes. Son gouvernement fut sage, & plein de probité. Martin Alfonse de Sosa le releva, menant avec lui dans les Indes un Conquerant d'une espece bien différente de tous ceux qui l'avoient précedé.

C'étoit le Grand Xavier, l'Apôtre des Indes & du Japon, qui le premier fit voir qu'on pouvoit aller aux Indes dans le dessein de les enrichir.

Le Grand d'Alburquerque avoit mis dix ans à conquerir ce nouveau monde à la Couronne de Portugal : Xavier en mit autant à le conquerir à Dieu ; & les Indes charmées de la douceur de ce nouveau joug, pardonnerent à celui qui leur avoit imposé la dureté du premier. Tout le monde connoît l'histoire de cet Apôtre.

Sosa céda la place à Dom Jean de

Caſtro, qui vint aux Indes avec le titre de Viceroi. A peine fut-il arrivé, que recommença le ſecond ſiege de Diu. Cojé Sofar, ennemi ſecret des Portugais en fit fort à loiſir tous les préparatifs, & de très grands préparatifs, & vint ſe préſenter devant la place avec trente mille hommes de troupes réglées & une multitude infinie de pioniers & de travailleurs. Maſcaregnas Gouverneur de la citadelle n'eut pas beaucoup de tems pour ſe préparer, mais il n'omit rien de tout ce qui pouvoit aller au bien de la défenſe invincible qu'il méditoit de faire.

On a fort vanté la maniere de conduire une attaque par des paralleles. C'eſt-la methode ordinaire en Europe depuis le ſiege de Maſtricht, où M. de Vauban la mit en œuvre dans la guerre de Hollande.

On avoit déja remarqué que cet Ingenieur célébre n'en étoit pas l'inventeur & les avoit nommément empruntées des Turcs. Cojéſofar avoit bien des Turcs dans ſon armée. Auſſi voit-on dans ce ſiege de Diu que ſon

premier travail fut une parallele, bastionnée avec des parapets en guise de remparts revêtus de bonnepierre cruë & séche.

Après avoir embrassé le front qu'il attaquoit par cette parallele, il fit ses approches par une tranchée bien remparée & maçonnée aussi, n'épargnant point les travaux selon les maximes des Turcs & conduisant son zigzag par mille détours en forme de labyrinthe. Arrivé à la contrescarpe, qu'il paroît qu'on ne défendoit point alors par un chemin couvert ni par aucune palissade; il termina encore la tête de sa tranchée par une nouvelle parallele remparée, revêtuë & bastionnée comme la premiere. Or tous ces remparts, & bastions étoient couverts d'une nombreuse & forte artillerie.

Il arriva un petit secours aux assiegés avec lequel ils se trouverent quatre à cinq cens hommes. Mais en même tems le Sultan ou Roi de Cambaïe arriva au camp & dans la ville de Diu avec dix mille chevaux. Rien n'intimidoit les assiegés. A une attaque plus vive, ils opposoient une

plus vive défenſe. On ruinoit leurs remparts, on ouvroit leurs baſtions, & on trouvoit derriere de nouveaux baſtions, de nouveaux remparts bordés d'un nouveau foſſé. Maſcaregnas uſa même de la maxime de changer de batterie, & de tranſporter ſans ceſſe ſon canon d'un poſte à l'autre. Il fit plus: l'ennemi ayant comblé le foſſé, il le vuida juſqu'à deux fois; une fois en enlevant les materiaux, & l'autre en brûlant les bois dont ils étoient mêlés. Le foſſé étant comblé pour la troiſiéme fois, tous les boulevards abbatus, & les chemins préparés pour l'aſſaut; l'ennemi propoſe les conditions les plus honorables; Maſcaregnas les refuſe avec une fierté plus que romaine. On donne donc l'aſſaut & pluſieurs aſſauts: on fait plus, on prend la place; & elle n'eſt point priſe. On ſe loge ſur les bréches, & on eſt délogé, on pénetre dans les maiſons, & on en eſt chaſſé. Les femmes eurent la gloire de cette derniere opération & de bien d'autres. L'on reprit une ſeconde fois la moitié de la citadelle: & les infidéles s'étant établis dans l'E-

glise, Mascaregnas la partagea par un mur, & en retint opiniâtrement la moitié, tandis que l'autre moitié fut convertie en Mosquée. On fut ainsi plusieurs jours à se regarder de bien près, & toûjours aux mains. Un secours que reçut enfin le Gouverneur, mit les Indiens hors de l'Eglise & de la forteresse.

Ce fut à cette occasion que Mojatecan, l'un des Généraux ennemis, étonné d'une si prodigieuse défense, dit qu'on voyoit bien que les Portugais, d'une espece superieure aux autres hommes, détruiroient le genre humain si la Providence ne les faisoit naître en petit nombre comme les animaux féroces & venimeux. Enfin le grand secours arriva, conduit par le Viceroi. C'étoient quatre mille hommes de troupes. Les ennemis s'étoient accrus jusqu'à cinquante mille. Malgré cela, dans une sortie générale que fit le Viceroi avec le Gouverneur, l'ennemi fut repoussé de la tête à la queuë de tous ses travaux, & de là dans la ville de Diu, qui fut prise & saccagée tout de suite par les Portu-

gais, lesquels ne cesserent d'être assiegés, qu'après avoir détruit ou mis en fuite tous les assiegeans.

Ce fut l'an 1546. que les Portugais remporterent une si grande victoire. Le P. Lafitau conduit son histoire jusqu'en 1581. où la Puissance & l'Empire de ces Conquerans des Indes étoient peu à peu tombées, les Mogols s'étant rendus maîtres de tout l'Indostan, les Perses s'étant étendus du côté de l'Arabie, les Anglois s'emparerent d'Ormus, les Hollandois de Malaca, de Ceylan & des isles de la Sonde; & réduisirent les Portugais presque à rien. Les révolutions du Portugal occasionnerent celles des Indes: mais la grande raison en est qu'il n'y a rien de stable dans ce monde, & qu'un Empire n'est jamais monté que pour descendre, d'autant plus bas qu'il s'est élevé plus haut.

ARTICLE XXVIII.

SYSTEME TIRÉ DE l'Ecriture Sainte sur la durée du Monde, depuis le premier avenement de Jesus-Christ jusqu'à la fin des siecles. A Paris chez Huart, ruë saint Jacques, près la Fontaine S. Severin, à la Justice, *in* 12. 1733.

MOnsieur Lesquevin, Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Noyon, auteur de ce Systeme, paroît avoir senti toute la force de la prevention publique contre les ouvrages de la nature de celui-ci, & quoiqu'il se flatte que sa nouveauté & sa singularité pourront picquer la curiosité des Lecteurs, il a cru devoir le commencer par répondre à ce qu'on pourroit lui objecter contre son entreprise. Jesus-Christ a dit qu'il ne nous appartient point de connoître le jour & l'heure de son dernier avenement, n'est-il pas contre le respect dû à la parole de ce Divin Sauveur, d'entreprendre de le découvrir? Cette

recherche doit-elle être regardée comme une tentative téméraire, ou une occupation louable & digne d'un Theologien ſtudieux ? L'Auteur répond à ces deux queſtions en prouvant. 1°. Qu'il y a dans l'Ecriture des révélations ſur le dernier avenement de J. C. 2o. Que les textes de l'Evangile, où J. C. dit que le jour & l'heure de ſon dernier avenement n'eſt connu que de Dieu ſeul, & celui des Actes des Apôtres, où il dit à ſes Diſciples qu'il ne leur appartient point de connoître les momens que Dieu a mis en ſa puiſſance, n'emportent pas une défenſe abſoluë de rechercher dans les Livres SS. la circonſtance du tems de ce grand evenement.

Il convient en premier lieu que l'Egliſe ne reconnoît dans l'Ecriture aucunes révélations immédiates & formelles qui obligent de croire que cet evenement ſera aprés la révolution d'un certain nombre d'années ; qu'il n'en eſt pas même de médiates ou virtuelles, telles que la Theologie en demande pour tirer une con-

clusion theologique ; mais il prétend que l'Eglise a toûjours reconnu dans les livres saints quelques révélations implicites & obscures, c'est-à-dire, des textes, où le tems de ce dernier avenement se trouve désigné par des indices, qui le doivent précéder, exprimé sous des emblemes & des allégories, enveloppé dans des nombres symboliques. Au reste il s'autorise en cela de l'exemple des Peres, dont il cite un grand nombre de passages.

Il prétend en second lieu prouver par l'explication qu'il fait avec les Interpretes de l'Ecriture des textes qu'on peut lui objecter, que dans le 17^e^ chapitre de S. Luc, il ne s'agissoit que du Royaume temporel d'Israël, que dans le 24^e^ chapitre de S. Matthieu, & dans le 13^e^ de S. Marc, le Sauveur du monde ne désaprouve pas ses Disciples de l'avoir interrogé sur le tems de son dernier avenement, & que par la condescendance qu'il a euë de leur déclarer lui-même les indices les plus certains de la proximité de ce tems, il autorise ceux qui en font la recherche, & leur donne

la

la confiance de pouvoir le découvrir, s'ils ne le cherchent commme les Apôtres que dans les trésors de sa sagesse & dans les divines Ecritures. Il observe encore que J. C. n'ayant pas jugé à propos d'aprendre à ses Disciples le tems précis de l'année, du jour & de l'heure de sa venuë, ceux qui essayeront de le sçavoir dans cette précision, ne feront que d'inutiles efforts. Mais il n'a point trouvé mauvais que les Apôtres s'adressassent à lui pour le connoître indéfiniment, que ce n'est donc pas un crime que d'avoir la même curiosité.

L'Auteur après avoir de nouveau justifié sa conduite par l'exemple de plusieurs Peres de l'Eglise, nous déclare le principal motif, qui l'a en-engagé à publier son systême. » Il » faut convenir, dit-il, qu'il n'y eut » jamais un tems, où il ait été plus » nécessaire d'essayer de faire connoî- » tre aux Fideles l'éloignement où » notre siecle est encore de celui, où » la fin du monde doit arriver : rien » n'est plus à craindre pour la reli- » gion que les suites, que peuvent

» avoir tant d'écrits, qui ont paru
» depuis quelques ſiecles ſur la pro-
» ximité du dernier avenement de J.
» C. Le commun des Chrétiens qui
» n'a qu'une foi ſuperficielle, ne ſe
» perſuade que trop aiſément qu'un
» évenement ſi conſidérable, dans la
» fixation duquel tant de perſonnes
» ſçavantes & inſtruites dans les ſain-
» tes Ecritures, ſe ſont trompées tant
» de fois, eſt une hypotheſe qui n'arri-
» vera jamais. Il dit un peu plus
» haut, que, s'il a le malheur de ſe trom-
» per en le reculant encore (l'ave-
» nement de J. C.) de 705 ans, il a
» du moins la conſolation de ſçavoir
» de ſaint Auguſtin que ſon erreur
» n'a rien que d'heureux, & qu'elle
» eſt à l'abri des inconveniens de cel-
» les, qui le fixent à un tems moins
» éloigné. «

L'Auteur après ce préambule, & après avoir expoſé ſon ſyſtême, ſuivant lequel il doit y avoir un intervale de 2401 ans entre les deux avenemens de J. C. commence a développer ſes preuves. Il établit d'abord que la fin du monde eſt le commence-

ment du grand repos, dans lequel Dieu doit entrer & faire entrer ses Elûs, & il s'applique sur-tout à faire voir par plusieurs passages de l'Ecriture, en quoi ce repos differe par rapport à Dieu de celui, où il est entré après la création; & par rapport aux Justes, de celui, dont les Juifs infideles dans le desert se sont rendus indignes. Il montre ensuite 1°. Que tous les repos sanctifiés, dont il est parlé dans les livres de l'ancien Testament, étoient la figure de celui-ci. 2°. Qu'ils figuroient aussi le repos tout spirituel que J. C. devoit procurer aux ames dans la loi de grace. 3°. Que les repos, dont l'observance étoit plus rigoureusement commandée aux Juifs, étoient pour la plûpart fixés au nombre de sept, soit de jours, soit de semaines; soit de mois, soit d'années, soit de semaines d'année; d'où il conclut que l'usage que faisoit la loi de ce nombre septenaire ne peut avoir qu'une signification mysterieuse, & que c'est pour le moins autant à ce nombre, auquel tous ces différens repos

ſont attachés, qu'au repos même, que doit être attribuée la ſignification des myſteres qu'ils figurent. L'on trouvera ici toutes les obſervations que les Peres ont faites ſur le nombre de ſept, & l'excellence qu'ils y ont découverte.

Après cela l'Auteur obſerve que dans les repos commandés aux Juifs au ſeptiéme jour de la ſemaine, qui étoit le Sabbat; au ſeptiéme mois & à la ſeptiéme année, c'étoit à ce nombre préciſément que le repos étoit attaché, mais que dans ceux de la Pentecôte & du Jubilé le jour conſacré à ces fêtes ne faiſoit point partie des ſemaines de jours, ni d'années, dont elles étoient le terme: qu'il falloit que ces ſemaines fuſſent révoluës, que le ſeptiéme nombre n'en étoit pas l'échéance, qu'il l'indiquoit ſeulement, & qu'il n'en étoit que l'avant-coureur. Ce fait par raport à l'année jubilaire n'eſt pas ſans conteſte, mais l'Auteur s'attache à le prouver, & en effet le texte de la loi paroît formel en ſa faveur: *Sanctificabitiſque annum quinquageſimum.* (Levit. 35. 10.) Il

s'ensuit, dit-il, de cette difference, qu'on a un juste fondement de conclure que ces deux repos avoient une signification particuliere de quelques évenemens futurs, que les autres ne signifioient que par analogie, & que si ceux-ci avoient été destinés, même dans le sens de la lettre, pour signifier le repos, dans lequel Dieu entra après la création du monde, ceux-là paroissoient aussi suivant la lettre-même destinés à signifier & figurer quelque autre sorte de repos de Dieu, que l'Ecriture veut faire entendre, sans le marquer expressément; d'autant plus que Dieu n'aporte pas pour motif de leur institution, d'honnorer le repos, où il entra après la création, comme il fait dans l'institution des autres.

Aussi les PP. de l'Eglise, ajoûte-t-il, se sont persuadés que la Pentecôte & le Jubilé étoient des figures bien plus précises & bien plus significatives des deux avenemens de J. C. c'est-à-dire, qu'ils étoient la figure du vrai repos que J. C. devoit procurer aux ames fideles dans son

premier avenement, ce que l'Auteur dit être une vérité appartenante à la foi, & dont il prétend trouver la preuve dans l'Ecriture; & du repos que le même Sauveur doit procurer aux Elûs dans son second avenement. Pour démontrer ceci par raport au jubilé, l'Auteur fait un assez long paralelle du texte du Lévitique, où il est parlé de l'institution de cette fête, avec d'autres passages des Evangiles & de S. Paul, & il appuye le rapport qu'il y trouve de l'autorité de plusieurs Peres, qui en cela lui ont servi de guides.

De-là il passe plus avant, & entreprend de faire voir que les semaines de jours, qui précédoient la Pentecôte, & les semaines d'années, qui précédoient le Jubilé, ne figuroient pas moins expressément la durée du tems, qui devoit s'écouler depuis une certaine époque, jusqu'à la venuë de J.C. & depuis la venuë de J. C. jusqu'à son second avenement, que ces deux fêtes ne signifioient ces deux évenemens, & avant que d'entrer en preuve, il observe que par la venuë de J. C. il ne

faut point entendre sa naissance, mais conformément à la prophetie de Daniel, qui sert de base à son systeme, l'époque de son regne dans l'Eglise, en qualité de chef du peuple, que l'on doit fixer suivant cette même prophetie à la trente-huitiéme année depuis l'incarnation; année qui suivit immédiatement l'expiration des semaines de Daniel, & pendant laquelle S. Pierre eut la vision qui précéda le baptême du Centurion Corneille. C'est le sentiment de Tirin, de Cornelius *A lapide*, & du P. Labbe cités par le P. Airolle autre Jésuite, dans sa dissertation sur la prophetie de Daniel: sur quoi notre Auteur fait ce raisonnement.

La Pentecôte & le Jubilé des Juifs n'eussent été qu'une figure imparfaite du premier & du second avenement de J. C. si les semaines, qui précédoient l'une & l'autre fête, n'eussent aussi signifié la durée du tems, après lequel ces deux avenemens devoient se faire; d'autant plus que les six jours, les six mois, les six années après lesquels ces Juifs célebroient leurs sab-

bats ou fêtes ne ſignifioient pas moins le temps, que Dieu avoit employé à l'ouvrage de la création, que ces ſabbats ou fêtes ne ſignifioient le repos dans lequel il étoit entré enſuite. Or s'il eſt vrai, comme on l'a fait voir, que ces mêmes ſabbats ſignifiaſſent, quoique d'une maniere moins parfaite que la Pentecôte & le Jubilé, le repos ſpirituel de la loi de grace, & le repos de la gloire, il n'eſt pas moins vrai que le nombre de ſept, auquel ils étoient fixés, ſignifioient auſſi, quoiqu'imparfaitement, la durée du tems, qui devoit s'écouler juſqu'à l'un & l'autre repos; de même ſi la Pentecôte & le Jubilé ſignifient & figurent auſſi parfaitement les deux avenemens de J. C. il s'enſuit néceſſairement que la durée des ſept ſemaines de jours & d'années, qui précédoient ces deux fêtes, ſignifie & figure auſſi parfaitement le tems qui devoit s'écouler depuis une certaine époque juſqu'à la venuë du Meſſie, & enſuite depuis ſa venuë juſqu'à ſon ſecond avenement. Car il paroît certain que ces deux durées

doivent être égales. Tout consiste ici à prouver que les sept semaines, qui précédoient la Pentecôte & le Jubilé, figuroient ces durées intermédiaires; mais les bornes, qui nous sont prescrites, ne nous permettent pas de suivre notre Auteur dans le détail de ses preuves. On pourra consulter le neuviéme chapitre de son ouvrage.

Mais qu'elle est donc cette époque de la durée du tems figuré par les sept semaines, qui précédoient la Pentecôte & le Jubilé? C'est le Deluge, ou plûtôt le sacrifice que Noé offrit à Dieu au sortir de l'Arche, & l'alliance que Dieu fit alors avec ce Patriarche, & en sa personne avec toute sa posterité. Il faut sans doute de grandes preuves pour la fixer là préférablement à la création; mais l'Auteur en avoit besoin pour établir, suivant son systeme, le milieu des années, dont parle Habacuc au premier avenement de J. C. Car sans cela en s'arrêtant à ce point fixe, il auroit fallu reculer le second avenement au-delà des 2401 ans d'autant de siecles qu'il s'en étoit écoulé depuis la créa-

tion du monde jusqu'au deluge. Voyons néanmoins les preuves, sur lesquelles il établit son époque. On peut, dit-il, avec d'autant plus de raison regarder l'alliance de Dieu avec Noé, comme l'époque de la durée du tems figuré par les sept semaines qui s'écouloient d'un jubilé à l'autre, que plusieurs anciens l'ont regardé comme un véritable jubilé, & comme le premier de tous. Cela supposé, il est certain, c'est toûjours l'Auteur qui parle, que les sept semaines de jours, qui précédoient la Pentecôte, & les sept semaines d'années, qui précédoient le jubilé, ne peuvent être une figure parfaite de la durée du tems, qui devoit s'écouler depuis une certaine époque jusqu'au premier avenement de J. C. & depuis ce premier avenement jusqu'au second, qu'autant que cette durée pourra se réduire en sept semaines d'une autre espece, dont la révolution aura été & sera suivie immédiatement de l'un de ces deux grands évenemens, chacun dans leur tems.

Sans cela ce seroit inutilement que

Dieu auroit fixé le tems, qui précédoit ce cinquantiéme jour, & cette cinquantiéme année à ce nombre de sept semaines. Si ce nombre est mysterieux, comme il le paroît par l'Ecriture & les PP., il faut qu'il se retrouve dans la chose figurée, comme dans la figure. Il est maintenant question de sçavoir quelles sont ces semaines, dont les sept peuvent remplir une pareille durée depuis le déluge, jusqu'au premier avenement de J. C. Il est certain que ce ne peut-être que des semaines d'années multipliées jusqu'à un certain nombre, dont la totalité revienne à sept semaines. Il est remarquable, dit l'Auteur, que dans toute l'Ecriture il ne se trouve que la seule prophétie de Daniel, où il soit parlé de cette espece de semaines employée dans le Levitique pour fixer l'année sabbatique & jubilaire, d'où il semble qu'on puisse inferer que l'intention de Dieu en employant cette sorte de semaines pour le jubilé, & voulant que l'Ange Gabriel s'en servît pour marquer le tems de la venuë du Messie, dont

Le jubilé étoit la figure, ait été que les hommes se servissent aussi de cette maniere de compter pour parvenir à trouver la durée du tems, qui devoit s'écouler depuis une époque plus reculée, que la publication de l'Edit du Roi de Perse jusqu'à ce premier avenement ; car on peut dire que cette prophétie est exprimée en des termes, qui dans le premier sens qu'ils présentent, font entrevoir une autre époque plus reculée depuis laquelle il s'étoit déja écoulé un plus grand nombre de ces semaines.

C'est sur le terme d'*abbreviatæ* au lieu duquel quelques versions portent *concisæ* ou *decisæ* que l'Auteur fonde principalement ce qu'il avance ici. Ces termes paroissent exprimer que les sept semaines, qui devoient s'écouler jusqu'à la venuë du Messie, sont comme coupées & détachées d'un plus grand nombre, & que l'époque plus reculée qu'ils indiquent est le deluge, voici comment il le prouve. Le Jubilé des Juifs, qui arrivoit après la révolution de 49 années, ou de sept semaines d'années, étant la figure de

l'avenement du Messie, & les sept semaines, qui s'écouloient d'un Jubilé à l'autre, étant aussi la figure du tems, qui devoit s'écouler depuis une certaine époque jusqu'à ce même avenement, s'il se trouve un point fixe d'un évenement remarquable, depuis lequel jusqu'à la venuë du Messie, il se seroit écoulé une durée de tems, qui comprenne un nombre juste de semaines d'années, lesquelles réduites en une autre sorte de semaines multipliées par sept, remplissent exactement toute la durée du tems écoulé depuis ce point fixe jusqu'à ce terme; on doit conclurre que c'est de ce point fixe qu'il faut commencer à compter ces sept semaines figurées par celles, qui précédoient le Jubilé des Juifs: or c'est ce qui se trouve en fixant cette époque au deluge. Donc.

Passons à l'Auteur la majeure de cet argument: en fait de systéme, on ne demande que de la vrai-semblance dans les suppositions. Il ne s'agit donc ici que de prouver la mineure, & pour cela il faut fixer la chronologie depuis le deluge jusqu'à la trente-huitiéme année de l'Ere chrétienne

pour y trouver 2401 ans, & c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé. Les difficultés n'embarraſſent pourtant pas l'auteur, il croit pouvoir emprunter le calcul de ceux des chronologiſtes, dont la ſupputation approche le plus de ſon ſyſtéme : étant certain, ajoûte-il, que ſi par les inductions qu'on tire des écritures pour l'établir, on prouve qu'il a dû effectivement s'écouler depuis le deluge juſqu'à la venuë du Meſſie une durée intermédiaire d'un certain nombre d'années fixe & déſigné expreſſément dans les livres SS. Les ſupputations de ceux des chronologiſtes qui approchent le plus du ſyſtéme propoſé, doivent auſſi être cenſées approcher le plus de la vérité. Or il en trouve trois qui ſont Pererius, Conradus & Pavellus, ſuivant leſquels, depuis l'année de l'alliance faite entre Dieu & Noé, il s'eſt écoulé 2401 ans.

Ces trois Chronologiſtes rencontrent-ils plus juſte que les autres? Ouy, ſelon notre Auteur, ſi ces 2401 ans peuvent être la durée figurée par les ſept ſemaines d'années, qui précédoient le jubilé des Juifs. Or cela eſt

certain, car 2401 ans font 343 ſemaines d'années: que l'on réduiſe ces 343 ſemaines en ſemaines de 49 années chacune, en faiſant une ſemaine de ſept ſemaines d'années, les ſept ſemaines compoſées de 49 années feront 343 ans; qu'on faſſe enſuite une autre ſorte de ſemaines compoſées chacune de 343, on trouvera que ſept de ces ſemaines feront 2401 ans, & il eſt d'autant plus vrai-ſemblable, dit-il encore, que cette derniere ſorte de ſemaines étoit figurée par celles, qui précédoient l'année jubilaire, que celles-ci au nombre de ſept font 49 fois 49 ans. Les ſupputations détaillées, qui font la preuve de ceci, nous meneroient trop loin. Le Lecteur y pourra voir des obſervations aſſez curieuſes ſur la prophetie de Daniel, dont l'explication, qu'en donne l'Auteur, fait le principal fondement de ſon ſyſtéme. Mais ſuivant cette explication J. C. doit être mort au milieu de la derniere des 70 ſemaines d'années, que l'Auteur fait finir avec la 37e année de l'Ere chrétienne; il faut donc qu'il place la naiſſance de ce Divin Sauveur à la premiere an-

née, & sa mort à la 33e, ce que tout le monde ne lui passera pas, non plus que la construction du Temple de Jupiter à Jerusalem, & du Temple de Venus à Bethléem à la 138e année, puisque tout le monde convient que ces Temples furent dédiés en l'année 135.

Au reste l'Auteur avertit que ce n'est point sur les années jubilaires, que roule son systême, mais sur les sept années, qui devoient s'écouler d'un jubilé à l'autre; & que quand il dit que la premiere époque, d'où doivent commencer les semaines du jubilé, paroît devoir être fixée au deluge, ce n'est que pour commencer à supputer la durée de ces sept semaines d'années, c'est-à-dire, de 49 seulement, la cinquantiéme devenant la premiere des 49 suivantes, à commencer depuis le deluge jusqu'à la venuë du Messie. Il déclare encore qu'il ne prétend pas que les Juifs ayent compté leurs années jubilaires depuis le deluge, il infere seulement de la durée constatée du tems écoulé depuis cette époque jusqu'à J. C. que

le jubilé étant la figure de ſon premier avenement, & les ſept ſemaines, qui précédoient le jubilé, la figure du temps, qui devoit s'écouler depuis une certaine époque juſqu'à ce grand évenement, cette époque ne peut être autre que le deluge.

Il s'applique enſuite à faire voir qu'il s'enſuit de tout ce qu'il a établi, que la durée du monde depuis le premier avenement de J. C. c'eſt-à-dire, comme il l'entend, depuis la trente-huitiéme année de l'Ere chrétienne juſqu'à ſon ſecond avenement, ſera auſſi de 2401 ans. Puis il entreprend de prouver de nouveau par l'Apocalypſe expliquée par la prophetie de Daniel, les deux durées intermédiaires de 2401 ans. Il s'eſt bien attendu, ſans doute, que toutes ſes explications ne ſeront pas également goûtées de tout le monde; mais il faut convenir qu'on y trouvera, auſſi-bien que dans tout le reſte de ſon ouvrage, beaucoup de juſteſſe, de pénétration, & d'érudition.

L'Auteur remarque fort judicieuſement que comme il y a des

propheties, qui regardent le fondement & la ſubſtance de la religion, & d'autres, qui n'en regardent que les acceſſoires, le ſens des premieres peut bien être éclairci & perfectionné dans la ſuite des tems, mais que le fond doit s'en trouver dans les écrits des Peres; que l'explication des ſecondes dépend de l'hiſtoire, & autant de la lecture des Auteurs prophanes, que de celle des livres SS. Que ſur ces ſujets, il eſt permis d'aller pour ainſi dire à la découverte, que quand on dira qu'on y a pénétré plus loin, que n'ont fait les Peres, on manquera d'autant moins au reſpect, qui leur eſt dû, qu'il faudra encore avoüer de bonne foi, que les progrès qu'on y a faits, ſont en partie le fruit des lumieres qu'on a tirées de leurs ouvrages: enfin que s'il arrive aux Orthodoxes, en interprétant ces prophéties, de dire des choſes nouvelles, il ne faut pas s'imaginer qu'on puiſſe ſe donner la même liberté, lorſqu'il eſt queſtion des dogmes.

ARTICLE XXIX.

SAPPHUS POETRIÆ Lesbiæ fragmenta & elogia quotquot in Autoribus antiquis Græcis & Latinis reperiuntur cum virorum Doctorum notis integris. Curâ & ſtudio Joan. Christiani Volfii in gymnaſio Hamburgenſi Profeſſoris publici qui vitam Sapphonis & indices adjecit, c'eſt-à-dire. *Fragmens des poëſies de Sappho & les éloges qu'en ont fait les Auteurs anciens Grecs & Latins, avec les notes de divers Sçavans. Edition nouvelle par M. Jean Chriſtien Volff, Profeſſeur au College de Hambourg, augmentée par l'Editeur de la vie de Sapho & de trois tables.* A Hambourg *ſous l'indication de* Londres chez Abraham *Vandenhoek* 1733. 4°. 253 pages, ſans la preface, la vie de Sappho & les tables.

LE mérite de Sapho a été trop ſingulier & trop reconnu dans l'an-

tiquité pour ne pas animer les modernes à recueillir tout ce qui peut avoir raport à elle. Aussi-tôt après le rétablissement des Lettres, on fit connoître cette illustre Grecque par les Fragmens qui portent son nom, & par les éloges que tous les anciens se sont empressés de lui donner. Les exemplaires de cette édition, faite en 1568. chez Plantin, étoient devenus extrêmement rares, & c'est pour réparer cette espece de vuide dans la Republique des Lettres, que M. Volff, Professeur, vient de ramasser dans une nouvelle édition, le peu qu'on nous a conservé de Sapho, & tout ce qu'on a jamais dit d'elle.

L'Editeur fait d'abord l'aveu de la protection & du secours que lui ont donné d'illustres sçavans qu'il nomme, c'est M. Stanheil, Résident de l'Electeur de Saxe à Francfort. M. d'Uffenbach frere du Senateur de Francfort, & M. Veyssiere de la Corze, Conseiller-Bibliothecaire & Antiquaire de S. M. le Roi de Prusse. Il déclare qu'il leur est redevable de quantité d'additions & de corrections

qui enrichissent cette Edition.

Pour donner ensuite une juste idée de son travail, il nous apprend qu'il a augmenté la Collection de 1568. en plus de cent endroits, qu'il a pris soin de citer plus exactement les anciens Auteurs qui ont parlé de Sapho; qu'en faveur de la jeunesse, il a rendu en Latin tous les morceaux tirés des Auteurs Grecs, & qu'il en a même traduit quelques-uns en vers, qu'il a détaillé tous les traits de la vie de Sapho; & qu'enfin, il a dressé trois tables; la premiere des Auteurs anciens qui citent quelques fragmens de Sapho; la deuxiéme, des mots Grecs répandus dans tout l'Ouvrage; la troisiéme, des mots Latins, & des choses les plus remarquables.

La vie de Sapho suit la préface. On place sa naissance à la 36 ou la 37. Olympiade, un peu plus de six cens ans avant J. C. Sa patrie de l'aveu de tous les Auteurs, étoit Metelin ville située dans l'isle de Lesbos. Son pere s'appelloit Scamandronyme, sa mere Cléis, son mari Cercolas & non Cercale comme l'ont écrit M. Bayle &

Madame Dacier. On agite la question, s'il y a eu plusieurs Sapho, & l'on convient que tous les Anciens n'en ont connu qu'une. L'envie de justifier l'illustre Sapho sur les soupçons desavantageux à sa conduite, avoit fait croire à quelques Modernes que plusieurs Grecques avoient porté le même nom. Ceux même qui ne reconnoissoient qu'une Sapho, comme Madame Dacier, s'étoient fait ses Apologistes, & avoient fait en sorte de donner un sens favorable à ce qu'Horace & les Anciens ont écrit d'elle. Mais les témoignages contraires sont trop forts; & quand on juge sans prévention, on est obligé d'avoüer que Sapho porta la débauche à des excès qui font horreur; ceux qui l'excusent le plus, n'ont pû dissimuler le foible extrême qu'elle eut pour Phaon. Elle le suivit en Sicile, & desesperant de le ramener, elle se précipita du Promontoire de Leucate dans la mer. On cite en sa faveur plusieurs traits qui marquent le cas qu'elle faisoit de la vertu; son mépris pour les richesses; sa pieté envers les

Dieux, ſa haine pour les fauſſes douceurs de l'amour; mais en tout cas, ce ne ſeroit pas la premiere fois que d'inſignes débauchés auroient penſé ſainement ſur la morale. On n'oublie rien de ce qui peut donner quelque idée de la fameuſe Grecque; elle étoit de petite taille, agréable ſans être belle; elle avoit le teint brun, les yeux vifs & brillans. On a fait graver à la tête de cette Edition les pierres & les medailles, où les Sçavans conjecturent que Sapho eſt repréſentée. De tous ces monumens il n'y a que le *Hermes* de Gronovius & la medaille d'argent de Goltzius qui ſoient bien ſûrement de Sapho. Les autres lui ſont attribuées par quelques Antiquaires, mais ils ne ſont pas tous d'accord ſur ce point. On donne enfin la liſte des Poëſies que Sapho avoit compoſées; c'étoit des Pieces Lyriques, des Epithalames, des Hymnes, des Epigrammes, des Elegies, des Iambes, des Odes d'une même meſure. L'élégance & les graces naïves qui caracteriſoient

toutes ces pieces, avoient fait dire à plus * d'un bel esprit de la Gréce & de Rome, qu'elle étoit une dixiéme Muse... De tant de richesses, il ne reste que les Fragmens de deux Odes, avec deux Epigrammes & quelques morceaux épars dans divers Auteurs anciens. Précieux restes qui nous font regretter davantage la perte de tous les autre Ouvrages.

On donne ici ces Fragmens enrichis des corrections, des notes, & des inductions de plusieurs Sçavans que le Professeur cite exactement. Ces Sçavans sont Vossius, Sylburgius, Portus, Ursinus, M. le Fevre, M. Boivin, Madame Dacier & plusieurs autres. Leurs remarques comparées entr'elles, ont servi à restituer par-tout le Dialecte Eolique que Sapho parloit; & c'est une beauté que les éditions précedentes n'avoient point. Par exemple. Le peu de gens qui ont encore quelque goût pour la poésie Grecque, aimeront

* *Antholog. l. 1. c. 67. Auson. Epigram.* 32.

mieux

mieux lire une Ode Eolique φιλότατα que φιλότητα, ὠθέρος que αἰθέρος, &c...

Dans la premiere adreſſée à Venus, & conſervée à la poſterité par Denis d'Halicarnaſſe. On trouve une correction conſiderable à la ſixiéme ſtrophe où Venus dit à Sapho.

Si celui que tu veux engager ne t'aime point encore, il t'aimera bientôt : Enſuite le Profeſſeur de Hambourg, lit ſur la correction de Voſſius, Κ᾽ὤυκι ἐθέλοις, *quand même tu ne le voudrois pas*, ce qui fait un ſens plus beau que Κ᾽ὄτλι κελύης, & *ſe ſoumettra à tes loix*, comme le portent toutes les autres Editions.

Après cet endroit de l'Ode où Sapho dit à Venus : *Vous étiez montée ſur un char que de légers paſſereaux traînoient avec rapidité dans l'air.* Madame Dacier rend ces deux mots Grecs αἶψα δ᾽ἐξίκοντο, *ils s'en retourneront auſſi-tôt qu'ils vous auront amenée :* elle louë même beaucoup la délicateſſe de cette piece, parce qu'elle marque que la Déeſſe n'étoit pas venuë chez Sapho pour un moment. Mais les trois traductions Latines

raportées dans l'édition dont on donne ici l'extrait, traduisent ἐξίκοντο *pervenerunt*, & non pas *redierunt*, & il paroît que cela touche de plus près la véritable signification d'ἐξίκοντο.

La deuxiéme Ode, tirée de Longin, les Epigrammes, & les autres petits morceaux de Sapho, ont aussi quelques corrections qui leur donnent un air plus Eolique, on lit; par Ex. τεθνάκην pour τεθνᾶναι ἄγρει pour αἱρεῖ. νεοθᾶγι σιδάρω pour νεοθηγέι χαλκῷ &c .... On trouve à la suite de la deuxiéme Ode l'excellente traduction que M. Despréaux en a faite, & qu'il a inserée dans son Traité du sublime. Toutes les beautés de l'Ode Grecque sont conservées dans les strophes Françoises, & sans avoir aucune connoissance de la langue de Sapho, on est en état de juger de la delicatesse de son genie.

Après toutes ces petites pieces, viennent les endroits recueïllis des Auteurs anciens qui ont cité quelques vers de Sapho, ou qui ont parlé d'elle. Ces Auteurs sont Hérodote, Pausanias, Plutarque, Lucien, Stra-

bon, Athenée, Demetrius Phalereus, Philoſtrate, Sineſius, Suidas, Euſtathe, Demochares, Maxime de Tyr, Hephæſtion, Julius Pollux, Ariſtide, Menandre & pluſieurs autres. On a ramaſſé ſur les endroits rapportés de ces Auteurs, les notes les plus ſçavantes & les plus recherchées des modernes.

A la fin des témoignages glorieux à la memoire de Sapho; le Profeſſeur a placé la belle Lettre de Sapho à Phaon, qui eſt la quinziéme des Héroïdes d'Ovide. Ce n'eſt pas un des moindres ornemens de cette édition, où l'on trouve d'ailleurs pluſieurs Epigrammes qu'on n'avoit point encore données au public. Il n'y en a qu'une qui ait rapport à Sapho. L'éditeur en eſt redevable à M. d'Orville Profeſſeur à Amſterdam. Cette piece n'a d'autre avantage que de rendre l'édition de Sapho plus complete; car elle eſt en elle-même très-obſcure & très-inſipide. Son titre eſt Εἰς Σαπφὼ παρὰ τῶν μουσῶν κοιμωμένην, *contre Sapho dormant auprès des Muſes.*

Enfin pour ſatisfaire le goût de ceux

qui se piquent d'érudition ; le Professeur a ajoûté des notes & des citations sçavantes sur les endroits de Sapho qui lui ont paru meriter quelque explication. Par exemple, sur le mot Καλλιόπα. Il dit que Calliope est la Muse qui a inventé le poëme héroïque, & que dans les medailles elle est représentée, tantôt avec un livre, tantôt avec une plume à la main. Sur l'épithete λυσιμελὴς que Sapho donne à l'Amour; il raporte quelques endroits d'Homere où la même épitéte est donnée au sommeil, & d'autres de l'anthologie où elle est donnée à Bacchus. Toutes ces notes marquent dans le Professeur une grande lecture des Anciens, & une érudition qui fait honneur à la place qu'il occupe.

ARTICLE XXX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DANNEMARK.

De Copenhague.

Ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire Litteraire, n'ignorent

pas que Jean-Isaac Pontanus, originaire de Harlem & né en Dannemark, est Auteur d'une Histoire de ce Royaume, accompagnée d'une Chorogrographie Danoise, estimée des Sçavans. Mais il en est peut-être qui ne sçavent pas, que cet Ecrivain avoit composé une suite de son Histoire du Dannemark. Comme son volume imprimé ne passe pas l'avenement de la Maison d'Oldembourg à cette Couronne, le volume suivant comprenoit six Regnes de cette Maison. Ce morceau d'Histoire avoit été caché jusqu'à présent dans la Bibliotheque Royale de Copenhague. Enfin M. Des Roches a obtenu du Prince aujourd'hui regnant, la permission de le publier après en avoir tiré une copie collationnée sur l'Original par M. Gramme Bibliothecaire de Sa Majesté Danoise. A la tête de l'Ouvrage sera une Préface. On y joindra la vie de Pontanus & quelques autres pieces intéressantes.

M. Bussæus continuë sans relâche son Ouvrage sur le Groenland ancien & moderne. Il ne perd point

de vûë le Dictionnaire Iſlandois de Réſénius. Les additions & les corrections ſeront de ſa façon ; après quoi on aura un Dictionnaire paſſable d'une Langue néceſſaire à tout Sçavant qui voudroit approfondir les Antiquités du Nord.

ALLEMAGNE.

DE VIENNE EN AUSTRICHE.

Il y a quelques années (huit ou neuf) que parut dans nos memoires une lettre de M. Vairinge, Mathematicien de S. A. S. M. le Duc de Lorraine. Cette lettre adreſſée au P. Caſtel, étoit pour lui communiquer la figure de deux miroirs concaves que M. Vairinge tenoit des Jeſuites de Vienne, qui l'avoient appriſe eux-mêmes des Jeſuites de Prague. Monſieur Vairinge vouloit auſſi ſçavoir quelle étoit l'eſpece de cette figure concave. Le P. Caſtel dans ſa réponſe lui apprit que c'étoit une parabole. Quelque tems après ces lettres il parut dans les mémoires de l'Academie des ſciences un écrit où M. du Fay rendoit compte des expériences

qu'il avoit faites de ces miroirs. Ses expériences étoient curieuses & bien raisonnées : mais ces miroirs étoient bien éloignés de porter leur impression à la grande distance où les Jesuites de Prague & de Vienne les avoient portés. Voici l'extrait d'une lettre écrite de Vienne sur ce sujet.

Extrait d'une Lettre écrite de Vienne au sujet de deux Miroirs paraboliques qui produisent des effets merveilleux à de grandes distances.

LES Jesuites de Prague, comme l'histoire de l'Academie de France l'avouë, furent les premiers qui rendirent sensible la doctrine des Sections Coniques par les merveilleux effets de ces miroirs paraboliques. A leur exemple; je fis moi-même construire, il y a quelques années, deux miroirs de même figure, & je ne me suis pas repenti de m'être attaché à les rendre parfaits.

Le fond est de bois : ce sont plusieurs petites planches collées ensemble & liées avec des cercles de fer qui forment une concavité à peu près

parabolique. Cette concavité est pleine d'une matiere propre à recevoir la dorure. J'ai donné à cette matiere une figure parabolique très-exacte, avec une parabole formatrice de fer; & je l'ai couverte ensuite de feüilles d'or avec les attentions & les soins que la précision de la figure demande.

Le limbe extrême de chaque miroir fait un cercle, dont le diamétre est de trois pieds. L'axe qui en mesure la profondeur est d'un pied. La distance du foyer au sommet de la parabole est d'environ six doigts.

Ces miroirs ont deux effets, selon mes experiences : l'un acoustique, l'autre caustique.

L'effet acoustique est tel que celui qui applique l'oreille au foyer d'un de ces miroirs, entend tout ce que dit une autre personne, quelque bas qu'elle parle, au foyer de l'autre miroir, & cela à la distance de 20. toises ou cent vingt pieds, ou même beaucoup plus loin; & il l'entend comme si on lui parloit de près à l'oreille.

Or cela est arrivé dans des tems où nos plus grosses cloches sonnoient à

deux pas de là, & empêchoient de s'entendre les gens qui parloient à l'ordinaire, ſans empêcher ceux qui ſe parloient ainſi, par l'entremiſe de ces miroirs.

On faiſoit plus : on mettoit un manteau étendu entre-deux, ſans que celui qui parloit à un foyer fût obligé d'élever la voix, ni que celui qui écoutoit à l'autre, y perdît une parole ni une ſyllabe. Pluſieurs perſonnes ſe mettoient dans cet entre-deux & s'entretenoient tout haut d'autres choſes, & l'experience pendant ce tems-là, conſervoit toute ſa préciſion, comme lorſqu'il n'y avoit perſonne entre-deux.

Ceux qui ſont ainſi dans l'entre-deux n'entendent rien. Aſſez près même des miroirs on n'entend rien d'articulé au moins & de diſtinct. Les ſimples battemens d'une montre miſe à un foyer s'entendent fort clairement à l'autre dans la même diſtance de plus de vingt toiſes.

L'effet cauſtique de ces miroirs s'étend à ſoixante pieds & au-delà. On met quelque choſe de combuſtible à

un foyer ; & à l'autre foyer, on tient un petit globe de fer ardentd'un doigt & demi de diametre. Il ne faut qu'environ une ſeconde pour mettre le feu à l'autre foyer.

Notre très-auguſte Empereur avec ſa très-auguſte Epouſe & les ſéréniſſimes Archiducheſſes, ſuivies de toute la Cour ont bien daigné venir voir ces expériences.

Outre cela, ſi on préſente au ſoleil un de ces miroirs, un petit brin de fer y rougit au foïer & le verre s'y fond dans l'eſpace d'un petit nombre de ſecondes. (*cela prouve l'adreſſe de l'Auteur à faire des miroirs*) Une bougie miſe au foyer d'un miroir, porte ſa lumiere fort nette & très-ſuffiſante pour lire à la diſtance précédente.

J'ajoûterai que le P. Vincent de la Maiſon des Cordeliers de Vienne, après avoir vû mes miroirs, en a fait un dont l'ouverture eſt de ſept pieds. Il met à ſon foyer un fond d'encenſoir, le remplit de charbon dont il ranime le feu par le moyen d'une éolipile : & vis-à-vis de ce miroir, il en met à la diſtance ſuſdite, un petit

dont l'ouverture n'eſt que d'un pied & demi avec des matieres combuſtibles au foyer : & l'experience réüſſit fort bien.

Il faut remarquer que la profondeur du grand miroir n'eſt que d'un pied, & que ſon foyer eſt hors de la concavité du miroir, ayant un pied & demi de diſtance du ſommet. Le P. Vincent croit ſon miroir parabolique ; mais je penſe que par une heureuſe erreur, il a perdu cette figure ſur le tour, & en a acquis une plus favorable encore que la parabolique.

D'INGOLSTAD.

Le Pere Grammatici Jeſuite mettra inceſſamment au jour ſa Diſſertation Chronologique ſur les trois grandes époques de la création du monde, de la naiſſance, & de la mort de J. C. L'Ouvrage a pour titre :

De Æra conditi & per natales ac mortem Filii Dei, reparati terrarum orbis Diſſertatio Chronologica, in quà è ſacræ Scripturæ infallibilibus oraculis, nec non indubiis Aſtronomiæ characteri-

bus; ostenditur mundi ætas verumque nati ac passi Christi Domini tempus. Cette Dissertation est partagée en trois Sections; chaque Section a ses chapitres particuliers. Voici le plan & la méthode de tout l'Ouvrage.

Le but de la premiere Section est de prouver.

Cap. 1. Qu'entre la création du Monde & le déluge, il y a eu un intervalle de 1656 ans.

Cap. 2. Qu'il s'est passé depuis le déluge jusqu'à la promulgation de la Loi écrite, 797 ans.

Cap. 3. Depuis la Loi écrite jusqu'à la construction du Temple de Salomon, 520 ans.

Cap. 4. Depuis la bâtisse du Temple, jusqu'à son embrasement, 421 ans.

Cap. 5. Depuis la ruine du Temple, jusqu'à ce qu'il ait été rébâti, 71 ans.

Cap. 6. Depuis le rétablissement du Temple, jusqu'à l'Ere vulgaire des Chrétiens, 535 ans.

Cap. 7. L'Auteur s'attache à prouver par l'Eclipse du Soleil observée à

la Chine, l'année même du déluge; qu'Abraham nâquit la 70^{e}. année de Tharé & non pas la 130^{e}.

Cap. 8. Le P. Grammatici démontre par les ſemaines de Daniel, & par les années Sabbatiques des Juifs, qu'entre la création du Monde & l'Ere vulgaire, on ne doit compter que quatre mille ans révolus.

La ſeconde Section comprend neuf chapitres.

Cap. 1. L'Auteur prétend que pendant tout le cours de la vie mortelle de J. C. il ne s'eſt fait aucun changement dans le Calendrier de Jules-Céſar.

Cap. 2. On y recherche l'année & le tems précis de la Paſſion de J. C.

Cap. 3. & 4. On a recours au calcul Aſtronomique pour fixer l'année Paſchale qui concourt avec la mort du Sauveur.

Cap. 5. On détermine le commencement de l'Empire de Tibére pour avoir au juſte l'année de la mort du Sauveur conformément à ce texte de l'Evangile de ſaint Luc. *Erat incipiens quaſi annorum triginta.*

Cap.6. L'annnée 29. de l'Ere vulgaire ou la quatriéme année de la 210^{e}. Olympiade est celle de l'Eclypse du Soleil qui annonça à l'Univers la mort du Rédempteur.

Cap. 7. Le Jour de la mort du Sauveur est fixé au 18. de Mars.

Cap. 8. Ce sentiment est appuyé des autorités les plus respectables & des plus solides raisons.

Cap. 9. On examine l'opinion des anciens Peres de l'Eglise qui avoient placé la mort du Sauveur au 25. de Mars.

Dans les cinq chapitres qui ont raport à la Section troisiéme. Le Pere Grammatici prouve, 1°. Que le Sauveur du monde célébra quatre fois la Pâques depuis son baptême jusqu'à sa mort. 2°. Qu'il mourut à l'âge de 33 ans 3 mois & un peu plus. 3°. Il justifie la Chronologie de Joseph, en ce qui concerne les principaux evenemens de la vie d'Herodes. 4°. Il place la mort d'Herodes au mois de Novembre de la 42^{e} année Julienne. 5°. De toutes les preuves avancées par le Pere Grammatici, il résulte que le temps

de la naissance de J. C. ne peut convenir qu'avec la quarantiéme année Julienne expirante, & qu'entre ce terme & l'Ere vulgaire, il y a cinq ans de différence.

Telle est l'œconomie de cette dissertation. A l'égard des preuves que l'Auteur employe pour établir la suite de sa Chronologie; on en rendra compte dès que l'ouvrage sera imprimé.

ITALIE.

DE VENISE.

Le second & le troisiéme volume du grand ouvrage de M. Antonio Valisnieri, paroissent depuis peu à la suite du premier sous le titre d'*opere Fisico-Mediche*, *&c.* A Venise, chez Sébastien Coleti.

DE GENEVE.

Projet d'un supplement à la Collection des Conciles du P. Labbe qui doit s'imprimer incessamment à Geneve chez Fabri & Barillot, & à Pa-

ris chez Briaſſon, Libraire, rue ſaint Jacques, à la Science.

Il ſembloit que la Collection des Conciles du P. Labbe & du P. Hardoüin ne laiſſoit plus lieu aux recherches des Sçavans en cette matiere. Le premier après avoir réuni les compilations de Merlin, de Crabbe, de Surius, & de Binius, enrichit la ſienne des divers Conciles qui ſe trouvent inſérés dans les ouvrages de MM. Ughelli & De Marca. Il en ajoûta pluſieurs autres qui avoient échappé aux premiers Compilateurs. Enfin il publia cette vaſte collection en 1671. M. Baluze avoit mis au jour dès l'année 1668 le recueil des Conciles de la Gaule Narbonnoiſe, qui fut ſuivi en 1683 de ſon premier Tome d'une nouvelle collection des Conciles avec des Notes. Trois ans après on vit paroître une Table & une Notice des Conciles d'Eſpagne, compoſée par le Cardinal d'Aguire, qui fit imprimer enfin cette collection à Rome en 1693. On eſt redevable des Conciles de Normandie au travail du P. Beſſin, de la Congregation de S. Maur,

qui les a recueillis à part dans un volume in folio. Les découvertes de Cotelier & de Bollandus n'ont pas été d'un moindre secours.

Le P. Hardouin sçut mettre à profit une récolte si abondante pour donner une édition des Conciles plus complette que les précédentes. Rien n'auroit manqué à ce grand ouvrage, si aux Conciles qu'on lui adressa de différentes Provinces de l'Europe, il eût joint, à l'exemple du P. Labbe, les Conciles dispersés dans un grand nombre d'Auteurs Ecclésiastiques. Mais les préjugés de ce Pere sur ces sortes de pieces, lui fournissoient bien des motifs pour s'épargner un travail qu'il jugeoit inutile, & peut-être dangereux selon sa façon de penser.

Dans le dessein de remplir ce qui manque encore à l'édition du Pere Hardoüin, M. Coleti a publié depuis peu à Venise la plus ample de toutes les collections sur le fond du Pere Labbe, après avoir emprunté du P. Martene, & de plusieurs autres Compilateurs, les Conciles & les Statuts Synodaux, qui n'avoient point trou-

vé place dans les éditions précédentes.

Cependant un nouvel Editeur ſe met ſur les rangs & renchérit ſur M. Coleti. La collection qu'il promet raſſemblera un nombre conſidérable de Conciles & de Synodes ou inconnus juſqu'à preſent, ou non encore imprimés, ſans perdre de vûë le projet du Pere Labbe, dont la collection ſervira de baſe à celle-ci, ou plûtôt au ſupplement qu'on annonce. Il renfermera tous les actes des Conciles, qui manquent aux dernieres éditions. Voilà pour la premiere partie du ſupplement Les notes pour l'intelligence du texte, les corrections, les variantes, les tables des matieres, &c. formeront la ſeconde partie.

L'Editeur avertit que pour l'interêt de ceux qui ont déja dans leur Bibliothéque le volume publié par M. Baluze, ſous le titre de *Nova collectio Conciliorum*, les Libraires ne l'inféreront point dans le ſupplement; ſi cependant les Sçavans en jugeoient autrement, on ſe fera un plaiſir de déférer à leurs conſeils.

On imprimera ce ſupplement de même forme, grandeur & caractere que les Conciles du P. Labbe, & on n'en tirera qu'un petit nombre d'exemplaires sur le prix deſquels on accordera un benefice à ceux qui en retiendront par avance. L'Ouvrage ne ſera imprimé en grand papier que pour ceux qui auront eu la précaution d'en retenir des exemplaires.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

On imprime, chez Jean Frederic Bernard » l'Hiſtoire des Yncas, Rois » du Perou, depuis Manco-Capac Fon» dateur de cette Monarchie, juſqu'à la » conquête qu'en firent les Eſpagnols » ſous Atahualpa dernier Ynca, avec » l'Hiſtoire de la Floride & de la con» quête des Provinces de l'Amérique » Septentrionale qui portent ce nom, » par Ferdinand de Soto. Les deux hiſtoires ont été écrites en Eſpagnol par l'Ynca Garcilazzo de la Véga, & enrichies de figures gravées d'après

les desseins de Bernard Picard le Romain, in 4° 3 vol. Le prix de cet ouvrage sera de neuf florins pour ceux qui auront retenu des exemplaires, & de 14 florins pour ceux qui n'auront point formé d'engagement avec le Libraire. On n'imprimera que 75 exemplaires de grand papier à 15 florins pour chaque exemplaire, à condition que la moitié de cette somme sera payée d'avance. Les planches sont au nombre de 25. sans compter une vignette & deux cartes. Cet ouvrage sera mis au jour dans le courant du mois de Septembre de cette année 1734.

F R A N C E.

De Toulouse.

N. Caranove Imprimeur a mis en vente, un ouvrage intitulé » Observations sur les Arrêts remarquables » du Parlement de Toulouse, recueillis par M. Jean Catellan, Conseiller au même Parlement, enrichies des Arrêts nouveaux, rendus sur les mêmes matieres, par Gabriel de Vedel,

Ecuyer, Docteur & Avocat au Parlement de Toulouse, in 4° 2 vol.

De Paris.

Un nouvel ouvrage de M. l'Abbé Du Bos l'un des quarante & Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise, se débite avec succès sous le titre d'Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules. A Paris, chez Osmont, Huart l'Ainé, Clousier, ruë S. Jacques, Hourdel, David le Jeune, Chaubert, Quay des Augustins, & Gissey, ruë de la vieille Bouclerie. On en parlera bientôt dans nos mémoires.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le present Journal aiant pour titre : *Memoires pour l'histoire des Sciences & des beaux Arts*, dans lesquels je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris ce 5 Mars 1734.

Signé, LE ROUGE.

TABLE DES ARTICLES.

ART. XX. T*Ractatus Historico-Chronologicus*, &c. Traité Historico-Chronologique des Patriarches de Constantinople, &c. Par le P. Guill. Cuper d. l. c. d. j. page 385.

ART. XXI. *Vantaggi della Scvola publica Sopra la privata*, &c. Les avantages des Ecoles publiques sur les particulieres, &c. p. 413.

ART. XXII. Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à present traduite de l'Anglois, &c. p. 424.

ART. XXIII. *Galliæ Antiquitates quædam selectæ*, &c. Antiquités choisies de la France, &c. p. 452.

ART. XXIV. Mémoires secrets de la Cour de France, contenant les intrigues du Cabinet pendant la minorité de Loüis XIV. p. 461,

ART. XXV. Histoire Métallique des XVII Provinces des Pays-Bas, &c. traduite du Hollandois de M. Gerard Vanloon. p. 475.

ART. XXVI. Recherches intéressantes sur l'origine, la formation, le développement, la structure, &c. des diverses especes de vers à tuyau qui infestent les vaisseaux, les digues, &c. Par M. Massuet... Observations sur la même matiere par M. Rousset. p. 492.

Art. XXVII. Histoire des découvertes & conquêtes des Portugais par le P. Lafitau d. l. c. d. j. p. 505.
Art. XXVIII. Systeme tiré de l'Ecriture Sainte sur la durée du monde, &c. p. 522.
Art. XXIX. *Sapphus Poetriæ Lesbiæ fragmenta*, &c. p. 543.
Art. XXX. Nouvelles littéraires. p. 552.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

PAGE 338. *ligne* 11. il croit *ôtez ces mots.*

Page 397. *ligne* 28. ſont *liſez* font.

Page 403. *ligne* 1. & quoi *liſez* & qui bien. *Ligne* 5 Menée, *ajoutez* *

Page 407. *ligne* 19 Βρυξολάξυς *liſez* Βρυκολάκυς

page 419 *ligne* 25 enſans *liſez* enfans.

page 429 *ligne* 19 perſuadé, *liſez* perſuadés.

page 479. Jes *liſez* les.

page 487 *ligne* 1. ſou *liſez* ſous.

ligne 7 reprécentés *lisez* representées. *Ligne* 20 sous *lisez* tous.

page 491 *ligne* 8 à *lisez* & à.

page 508 *ligne* 1 y firent. *lisez* y furent. *Ligne* 12 eur, *lisez* leur. *Ligne* 9 mouvemen *lisez* mouvemens.

ppge 509 *ligne* 9 Tarnate *lisez* Carnate.

page 513 *ligne* 5 Aln *lisez* Alu-

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4114